

Gabriel Katz

LE PUIITS DES MÉMOIRES

1. LA TRAQUE

Scrineo

Gabriel Katz

LE PUIITS DES
MEMOIRES

LA TRAQUE

Scrineo

Couverture : Miguel Coimbra.

© Scrineo, 2012
8, rue Saint-Marc, 75002 Paris

Vous pouvez consulter notre catalogue général sur notre site :
www.scrineo.fr

« Cette œuvre est protégée par le droit d’auteur et strictement réservée à l’usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la Propriété Intellectuelle. L’éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales. »

ISBN numérique : 978-2-9197-5560-8

Ce document numérique a été réalisé par DV Arts Graphiques

Au commencement étaient les ténèbres. Un monde où n'existaient ni le temps, ni la faim, ni la soif. Peut-être était-ce cela, la mort, une éternité dans un néant si étroit que l'on ne pouvait s'y tenir que recroquevillé, comme un enfant à naître. L'air était rare, moite, chargé d'une écœurante odeur de bois humide. Il avait fallu s'accoutumer à respirer lentement, calmement, à petites bouffées. Lutter contre l'engourdissement et les nausées. Cesser de crier, de s'étouffer, de céder à une affreuse impression de noyade. Les premiers temps, de véritables crises de terreur prenaient au ventre ; au réveil c'était de nouveau les ténèbres, parcourues de grincements, de craquements, de bruits sourds.

Mais un jour une faille s'était ouverte dans le bois. Une infime percée de lumière, comme un coup de couteau dans l'obscurité. Il avait fallu réapprendre à ouvrir et à fermer les yeux. On distinguait les veines du bois, les brins de paille humide qui tapissaient le sol, et ses propres mains, avec leurs veines, leurs ongles, leurs petites blessures, leur grain de peau. En collant son œil à la fente, on pouvait voir un morceau de ciel, preuve que le monde existait encore. Les odeurs elles-mêmes se frayaient un passage dans cette minuscule ouverture, elles montaient à la tête comme le plus intense des parfums, pour peu qu'on les respire avant qu'elles ne se perdent dans la moiteur ambiante. Les jours de pluie, quelques gouttes passaient à travers les planches, il suffisait de poser ses lèvres sur le bois rugueux pour recueillir un peu d'eau fraîche. L'angoisse avait depuis longtemps laissé place à un incontrôlable sentiment de vide.

Il s'était arrêté de pleuvoir. À travers la fente perçait la lueur jaunâtre d'un ciel d'orage. Ça sentait la terre, le bois et l'herbe mouillée. On entendait le bruit des roues qui patinaient dans la boue, le grincement des ridelles, les pierres sous les sabots des chevaux. Le sommeil revenait, insidieux, incontrôlable. L'homme se laissa de nouveau glisser sur le bois rugueux, lutta un moment contre le vertige, puis referma les yeux. Son esprit s'engourdissait. Il jura de se souvenir de ces quelques minutes d'éveil, de les ajouter aux autres, de reconstituer par bribes ce voyage qui n'en finissait pas. La dernière fois qu'il avait collé son œil à la fente, il neigeait au-dehors. Ou peut-être pas. Les souvenirs se brouillaient, le soleil, le vent, la pluie, les cahots, les secousses, le sommeil.

Une fois de plus il s'éveilla, la tête lourde, la bouche pâteuse. Il faisait froid... Si froid... Combien d'heures, combien de jours s'étaient de nouveau écoulés ? Une douleur sourde lui vrillait l'épaule, comme après un choc. Il ouvrit les yeux et une lumière, crue, intense, le frappa de plein fouet, si violemment qu'il se crut aveugle. La fente avait disparu, laissant place à un trou béant, un chaos de planches brisées qui s'ouvrait sur le ciel. L'air inonda ses poumons. Un vent sec et froid, chargé d'une infinité d'odeurs, soufflait dans les débris, soulevant de petits brins de paille. Lentement, il rouvrit les yeux, sur le bleu glacé d'un ciel de montagne.

Le chariot s'était renversé, une roue tournait à vide avec un grincement régulier. Un grand oiseau de proie, presque immobile, se découpait sur les nuages. L'homme sentit s'accélérer les battements de son cœur, respira à pleins poumons. Mais il ne trouva pas la force de s'extirper du cercueil.

roulant qui était son univers. Son seul univers.

Il s'appelait Nils. Ou, plus exactement, il s'était baptisé Nils, le jour où il avait neigé dehors. Nils, le premier nom qui lui soit venu à l'esprit, peut-être le sien, peut-être un autre. De sa vie, s'il en avait eu une, il ne se souvenait de rien. Pas une bribe, pas un morceau d'enfance, pas une image. Rien que ce chariot sans ouverture, si petit qu'on ne pouvait s'y tenir qu'assis ou couché. À la faveur des rares rayons de lumière, il avait tenté de se familiariser avec ce corps qui lui était presque étranger. Il avait voulu, à la manière d'un aveugle, reconstituer à tâtons les traits de son visage. Mais il n'en ressortait qu'une esquisse sans contours. Nils était un inconnu dans son propre corps.

Ses mains n'étaient pas celles d'un travailleur de la terre, ses épaules, pas celles d'un intellectuel. Un combattant, peut-être ? Impossible de s'imaginer une arme à la main. Seuls le hennissement des chevaux et leur odeur si particulière lui procuraient un rassurant sentiment de bien-être. Il avait donc arrêté son choix sur une identité qui s'imposait à lui : il était Nils, palefrenier, chevaucheur, écuyer ou maquignon.

C'est ainsi que par un matin glacial, dans un éblouissant rayon de soleil, Nils, l'ami des chevaux, vint au monde pour la deuxième fois.

Il fallut quelques minutes à ses yeux pour s'habituer à la lumière. Le monde, qui s'était depuis si longtemps réduit à quatre planches, s'étendait à perte de vue. De l'extérieur, le chariot accidenté n'était pas une minuscule boîte roulante, mais une énorme voiture dont l'arrière se divisait en compartiments. Des caisses comme la sienne, il y en avait quatre, superposées. Deux d'entre elles étaient restées intactes, les autres avaient été éventrées. Le banc du cocher, les ridelles et même les chevaux avaient disparu ; l'avant du chariot penchait dangereusement dans le vide. Ce n'est qu'alors que Nils prit conscience qu'il se trouvait sur une étroite route de montagne surplombant une vallée parsemée de forêts et de lacs. Il fit un pas et risqua un œil dans le vide.

Cinquante mètres plus bas gisaient quatre chevaux et quatre hommes. Des soldats, aux armures noir et or, casqués, armés. Deux chevaux étaient sellés – l'un portait encore son cavalier –, les autres étaient attelés. D'énormes blocs de pierre se mêlaient aux débris du chariot, qui s'était brisé en deux. Nils en déduisit qu'une partie de la route s'était éboulée, entraînant les chevaux, les cavaliers et la moitié de l'attelage. Il se rendait à peine compte qu'il était transi de froid. Pieds nus, habillé d'un simple pantalon et d'une tunique de toile grossière, il n'avait été protégé du froid que par la paille humide qui tapissait son cercueil. Cherchant du regard de quoi se couvrir, il entendit un coup sourd provenant des compartiments encore fermés. Il n'était pas seul.

L'homme qui occupait le second compartiment disloqué avait eu moins de chance que Nils. Une planche brisée avait traversé son abdomen et une écharde grande comme un poignard s'était enfoncée dans l'une de ses orbites. C'était un colosse de presque deux mètres, chauve, la peau laiteuse, si confiné dans sa boîte qu'il avait dû voyager en position fœtale. Nils fut surpris de ne ressentir aucune émotion à la vue du cadavre. Il porta deux coups secs sur la paroi des compartiments encore intacts ; un coup étouffé lui répondit :

– Sortez-moi de là !

Nils eut un mouvement de recul, comme si, avec la mémoire, il avait perdu la faculté de s'exprimer. Il s'entendit répondre, et le timbre de sa voix, rauque et mal assuré, lui sembla familier.

– Facile à dire.

Il y eut un nouveau coup à l'intérieur de la boîte, assez violent pour ébranler le chariot tout entier. Puis un autre. Puis un troisième, accompagné d'un rugissement de rage. L'inconnu était décidé à sortir coûte que coûte et, à en juger par la force des coups, il ne devait pas s'agir d'un petit gabarit. Nils fit de son mieux pour l'aider, s'écorcha les doigts en essayant de déclouer les planches. Le bois se fendit, révélant la silhouette du forcené qui se démenait dans son cercueil. Tirant d'un coup sec, Nils arracha une planche, et le reste vint d'un bloc. Dans le silence brusquement revenu, les deux hommes, essoufflés, s'observèrent.

Les yeux plissés, ébloui par la lumière, le compagnon de voyage de Nils était lui aussi un parfait inconnu. Grand, massif, les épaules en armoire molochéenne, ce quadragénaire à la bedaine naissante portait sur le torse une large cicatrice, de la poitrine à l'abdomen. Il n'était ni vraiment gros ni vraiment athlétique, quelque chose entre les deux, l'un de ces hommes que l'on imagine aussi bien affalé sous un tonneau de bière que campé sur le sable d'une arène, négligemment appuyé sur une hache à deux têtes.

À peine eut-il repris ses esprits qu'il entreprit de mettre de l'ordre dans sa crinière de cheveux noirs. Il les ébouriffa, les coiffa, les recoiffa, puis renonça avec un haussement d'épaules lorsqu'une mèche lui retomba en plein milieu du front. Sa barbiche, quoique en bataille, avait dû être soigneusement taillée. Nils se demanda quelle sorte de guerrier balafre se préoccupait de ses cheveux après avoir passé une éternité dans un cercueil roulant.

L'inconnu lui tendit la main avec un sourire franc et assuré. Si les deux hommes n'avaient pas été pieds nus, vêtus de hardes, sur cette route qui venait de nulle part, on aurait pu croire à un échange de politesses.

– Bonjour.

– Nils, lui répondit Nils.

– Désolé l'ami, ce n'est pas pour être impoli, mais je ne peux pas te dire comment je m'appelle. Je n'en ai pas la moindre idée.

Nils resta sans voix.

– La seule chose que je sache, reprit l'autre, c'est que je me suis réveillé dans ce... dans cette boîte. Oui, je sais, ça a l'air invraisemblable. Mais je t'assure, je ne me rappelle rien de rien. J'ai même cru que j'étais mort, figure-toi, mort et enterré.

Il parlait vite, avec aisance, faisant des gestes presque théâtraux. Nils, à qui il semblait n'avoir parlé à personne depuis cent ans, tenta de rassembler ses pensées quand l'autre désigna le dernier compartiment encore intact.

– Il y a encore quelqu'un là-dedans ?

– J'en sais rien.

Les deux hommes se penchèrent, écarquillèrent les yeux, tentant de percer les ténèbres à travers les interstices. Nils n'avait ni l'envie ni le courage de se lancer dans une tergiversation, et décida qu'il était aussi simple de s'attaquer à l'ouverture du dernier cercueil. Il ne parvint qu'à se blesser les mains en cherchant une prise, mais son compagnon montra plus de sens pratique en introduisant un morceau de métal arraché à la carcasse du chariot entre deux planches. Ce levier improvisé fit éclater le bois et révéla une silhouette inerte.

- Il est mort ? demanda le balafré, comme si Nils avait été le grand devin de Kyrenia.
- J'en sais rien, répéta Nils.
- En tout cas il a l'air mort.

Les deux hommes extirpèrent le cadavre de sa boîte, mais, pour un cadavre, il respirait très régulièrement. On l'allongea sur le bord de la route, on le débarrassa de la paille qui le recouvrait presque entièrement. Il ne portait ni trace de blessure ni signe de fracture, tout juste un bleu sur le front et une ou deux ecchymoses au visage. Comme les autres, il était vêtu d'un pantalon et d'une tunique de toile grossière. Nils le secoua, mais il ne reprit pas connaissance. Avec le vent qui tourbillonnait, le froid devenait presque insupportable.

- Il faudrait de l'eau, suggéra le balafré, qui se mit à fouiller les décombres du chariot.

Il aurait fallu de l'eau, et des bottes, des gants fourrés de laine, des manteaux, des vêtements souples et chauds, des bonnets, une fiole d'eau-de-vie, un saucisson, une bourse bien remplie et des souvenirs, pensa Nils, mais il se contenta d'observer le corps inanimé en silence. Encore un inconnu. Qui pouvait bien mourir, quelle importance... Dans quelques heures, ils seraient tous morts. De faim, de froid, dévorés par les bêtes sauvages, écrasés au fond d'un précipice. Mais le balafré ne l'entendait pas de cette oreille.

- Ne reste pas planté là ! Il y a des plaques de neige là-bas, si on en fait fondre entre nos mains, on pourra le faire boire un peu.

Nils vit sautiller cette force de la nature, qui grimaçait alors que ses pieds nus se blessaient sur la roche. Il eut malgré lui un sourire amusé. La scène avait tout d'un cauchemar un peu ridicule ; il allait se réveiller dans les bras d'une fille à la peau douce, sous un édredon de plumes. Elle l'embrasserait tendrement dans le cou, il s'étirerait en riant, il raconterait son rêve, dans les effluves d'un bouillon bien chaud.

Mais il ne se réveilla pas. Le balafré revint en claquant des dents, brandissant dans ses mains jointes un peu d'eau, comme on présente un trésor sacré à la tête d'une procession. Penché sur le corps inanimé, il laissa couler le précieux liquide entre ses lèvres. Aussitôt, le troisième homme fut pris d'une quinte de toux. Le balafré se tourna vers Nils avec un sourire de triomphe.

- Et voilà !

Nils lui rendit son sourire. Il avait raison, ce gros guerrier, bavard comme une vieille lavandière : autant rendre à la mort la tâche difficile. Il avait tant rêvé de liberté quand le monde se réduisait à un morceau de ciel entre deux planches... Ce n'était pas pour baisser les bras à la première bourrasque de vent d'hiver.

Le troisième homme était à peine remis de sa quinte de toux que le balafré le remettait d'aplomb, l'adossait à la carcasse du chariot et lui assénait presque mot pour mot son discours de présentation. « J'ai même cru que j'étais mort, l'ami, mort et enterré. » Il était si bien rodé que Nils se demanda s'il ne l'avait pas répété à l'avance, en prévision du jour où s'arrêterait le voyage des cercueils. L'autre balbutia une réponse inaudible puis se mit à vomir.

– On va peut-être le laisser se reprendre un peu, dit le balafré. Il est un peu plus choqué que nous, mais à mon avis il n'a rien.

Nils hocha la tête.

– Écoute, reprit le balafré, qui semblait s'être juré de ne jamais laisser passer une minute de silence, ça va te paraître bizarre, mais je vais me donner un nom. Le temps de retrouver la mémoire, j'entends. On en rigolera sûrement dans quelques heures, mais pour le moment ce sera plus simple !

– Je ne me souviens de rien non plus, fit Nils.

Étrangement, le balafré accusa le choc en silence et se contenta d'écarquiller les yeux. C'est alors que le troisième homme, qui s'essuyait tant bien que mal avec la manche de sa tunique, fit entendre sa voix pour la première fois :

– Moi non plus. Je ne sais même pas qui je suis.

La route descendait en lacets interminables vers la vallée, et le but qui semblait si proche n'en finissait pas de s'éloigner. La fatigue, les étourdissements, l'estomac qui criait famine et les os glacés par le froid ralentissaient la marche. Personne n'avait voulu remonter vers le sommet de la montagne, même si l'on distinguait la naissance d'un plateau à quelques kilomètres en amont de l'accident. La vallée leur tendait les bras, avec ses couleurs chaudes, ses plaines et ses lacs.

Il avait fallu déchirer les manches des tuniques pour envelopper les pieds meurtris dans des chaussures de fortune. Cette dérisoire protection contre les pierres aiguës qui recouvraient la route avait transformé les tuniques en nids de courants d'air : le vent glacé s'y engouffrait et les gonflait comme des baudruches. Hagards, grelottants, les trois hommes marchaient bras croisés, le regard rivé sur la route. Impossible de détacher ses yeux du chemin : de petits éclats de roche acérée paraissaient semés exprès pour percer les tissus et les chairs... En aval, pourtant, les contours du paysage se précisaient, de larges rivières coulaient sur une terre de verdure, et de minuscules villages, encore flous, apparaissaient çà et là. C'était un pays d'herbe grasse, de forêts giboyeuses, de viande grillée sur un lit de braise, de lait chaud mêlé de miel.

Le balafre avait décrété qu'il s'appellerait Karib. Le nom lui paraissait élégant, agréable à l'oreille, teinté de consonances samorréennes. Un nom d'aventurier. Le nom qu'il aurait aimé que ses parents lui donnent, à supposer qu'ils lui en aient donné un autre. À dire vrai, Karib aimait tant la consonance de ce nom qu'il se persuada vite qu'il ne pouvait qu'être le sien. La réaction de Nils – évidemment – ne fut pas débordante d'enthousiasme :

– Karib. D'accord.

Karib avait un peu de mal à cerner son compagnon. Avare de mots et peut-être de sentiments, Nils était comme un mur que l'on doit escalader et qui n'offre que des prises hasardeuses. Par moments, on le sentait à l'écoute, deux minutes plus tard il était fermé comme un coffre de plomb. La seule chose qui l'intéressait, c'était de savoir à quoi il ressemblait « vraiment », selon son expression. Nils mesurait un mètre soixante-dix, était musclé et sec comme un travailleur de force, et son ventre plat laissait supposer qu'il ne taquinait pas souvent le ragoût à la graisse de mouton. Il devait avoir trente-cinq ans, et ses cheveux courts, déjà poivre et sel, tiraient sérieusement sur le sel. Son visage était fin, allongé, presque elfique, habité par de grands yeux gris clair, lumineux, au contour anthracite.

Heureusement, il y avait le troisième homme. Karib avait craint qu'il ne se montre lui aussi secret et renfermé, mais son mutisme n'avait duré que le temps que son estomac se remette. Il était jeune, plutôt beau, le genre d'homme que l'on hésite à présenter à sa femme, avec un sourire qui faisait naître une fossette au creux de sa joue gauche. L'œil vert, les boucles brunes, malgré la barbe hirsute du voyage, on sentait chez lui une tendance naturelle à prendre la pose. Moins grand que Karib, moins

sec que Nils, il était à mi-chemin, laissant ouvertes toutes les possibilités. Il pouvait être aussi bien scribe que guerrier, marchand, notable, artisan, archer. Ses mains lisses et soignées laissaient supposer une origine aisée, ainsi que sa façon déliée de parler. Mais un simple clerc a les mains aussi blanches que celles d'un fils de seigneur.

– Karib, Karib, avait-il répété, en hochant la tête avec autant de gravité que s'il parlait de l'avenir du monde. Je suis curieux de savoir si c'est vraiment ton nom. Tu me parais un peu pâlot pour un Samorréen.

– Le nom s'est imposé à moi. Quant à savoir si oui ou non j'ai une tête à venir du Sud, on en reparlera dès que je me serai vu dans un miroir. Et toi, on t'appelle comment ?

Le troisième homme eut une moue dubitative. Sûr de ne devoir sa perte de mémoire qu'à une drogue passagère, il n'avait jamais envisagé de se donner une identité.

– Je ne sais pas trop. Vous avez une idée ?

– Pas vraiment, non, répondit Nils, qui marchait un peu en retrait.

– Amon ? Jad ? Orlen ? suggéra Karib, qui n'était jamais en panne de suggestions.

Amon était le nom d'un dieu délaissé dont on avait juste récupéré le patronyme, censé porter bonheur. Dans les Terres communes, il n'était pas rare de trouver deux Amon pour un village de cinquante têtes. Les Amon étaient devenus le casse-tête des clercs chargés du recensement des grandes seigneuries. Alors qu'il avait toujours été de bon ton de donner à un enfant un nom « vierge » – ou au pire celui d'un aïeul – pour lui tracer un destin unique, voilà que le dieu Amon, tout mort qu'il ait été, inaugurerait la mode des clones.

– Ah non, pas Amon, par pitié, fit l'intéressé.

Karib réalisa combien leur connaissance du monde était intacte, alors qu'ils ne savaient plus rien d'eux-mêmes.

– Jad, c'est moche. Orlen, par contre... Orlen... Pourquoi pas ? Ou plutôt Olen.

C'est ainsi qu'Olen devint Olen, par le plus grand des hasards. Karib eut l'impression qu'il l'avait un peu aidé à renaître et, le voyant plaisanter malgré le froid, la fatigue et l'angoisse, il pensa qu'un homme sans nom est amputé de la plus grande partie de lui-même.

Les trois hommes marchaient en silence, hypnotisés par leurs propres pas, les poumons douloureux de l'air glacé de la montagne. Karib ne parvint pas à mettre le chemin à profit pour s'interroger sur le mystère de ces trois mémoires parties en fumée, de ce chariot-tombeau descendant vers un pays inconnu. Il ne pensa plus qu'à survivre.

La vallée se rapprochait sérieusement lorsque Nils s'arrêta net. Karib crut qu'il n'en pouvait plus et chercha à puiser au fond de lui l'énergie nécessaire pour le motiver. Le pied de la montagne n'était

plus si loin, dans trois ou quatre kilomètres, la rocaille ferait place à l'herbe grasse. Mais Nils n'avait pas l'air particulièrement épuisé. Son regard était rivé cent mètres plus bas, à l'endroit où la route marquait un lacet. Un lacet de plus.

– Quelqu'un monte, fit-il d'une voix tranchante.

Olen souffla dans ses mains.

– J'aimerais bien ! Je crève de faim, je crève de froid, je tuerais pour une paire de bottes.

– Je n'entends rien du tout, fit Karib, qui se demanda si Nils ne délirait pas ; lui-même avait pris, une bonne demi-heure plus tôt, un rocher biscornu pour un paysan sur un âne chargé de victuailles.

– Moi non plus, renchérit Olen.

Ils se remirent en route, laissant Nils planté là, avec ses airs de fauve traqué.

– Allez, viens, lança Karib en se retournant. Plus vite on sera en bas, plus on aura de chances de *vraiment* croiser quelqu'un.

Nils se baissa et ramassa un gros caillou avant de les suivre. Belle arme en vérité... En cas de danger, il pourrait toujours la jeter aussi fort que possible avant de prendre ses jambes à son cou, comme les petits voyous de douze ans qui se donnent des frissons en caillassant les voyageurs à la sortie des villages.

Ce n'est qu'une fois passé le virage que Karib sentit son cœur rétrécir comme si on l'avait plongé dans un bain de glace. Loin devant eux montait effectivement un groupe d'hommes en armes. Huit, neuf, peut-être dix. Leur équipement hétéroclite trahissait la troupe de mercenaires ou le parti de brigands. Épées larges, haches de guerre, épieux de chasse, armures de cuir dépareillées. De ces hommes que l'on voit partir pour la guerre sans savoir à quel camp ils appartiennent – parfois ils l'ignorent eux-mêmes. À leur tête chevauchait le seul cavalier du groupe, un grand maigre vêtu de cuir rougeâtre, sa cape claquant au vent.

Karib et Olen se retournèrent vers Nils, qui se contenta d'un haussement de sourcils. De façon presque enfantine, il cachait sa pierre derrière son dos.

– Ils ne sont pas forcément hostiles, fit remarquer Olen avec un sourire forcé.

– Qu'est-ce que tu comptes faire avec ce caillou ? demanda Karib à Nils.

– Je ne sais pas, j'ai ramassé ce que j'ai trouvé.

– Ce n'est pas en leur lançant des pierres qu'on va arriver à quelque chose ! *A priori*, ces types n'ont rien à voir avec nous... Les soldats de notre escorte portaient des armures noir et doré. Si ça se trouve, ceux-là sont leurs ennemis, et si ceux-là sont leurs ennemis, ça veut dire que nous, on est leurs amis. Ils viennent peut-être même nous délivrer !

– Pas impossible, renchérit Olen.

– Et nous donner cent mille écus en pierres précieuses, ironisa Nils.

On commençait à distinguer les visages. Le chef, pâle et osseux, avait les orbites creuses et noires. Il claqua des doigts, ses hommes dégainèrent leurs armes. Un rouquin à la barbe en broussaille souriait, une masse cloutée dans chaque main. Quelques lames, moins piquées que les autres, renvoyaient des éclats de lumière. Un Samorréen à la peau noire brandissait un marteau de guerre plus grand que lui. Ça sentait la mort. Une obscure aura enveloppait le groupe, une ambiance de jouissance malsaine, comme si ces hommes allaient à la fête. Ils étaient des hyènes, la nuque basse, les lèvres retroussées, humant le sang avant même qu'il ne coule.

Le chef fit avancer son cheval et, sans dégainer l'épée large qui pendait à sa selle, pointa son doigt vers les trois hommes en guenilles. Il leur fit « viens » du doigt, avec un sourire sinistre, comme on appelle un enfant en faute. Spontanément, Olen fit un pas en avant. Karib sentit vibrer les hyènes derrière leur chef. Il craignit que son compagnon ne soit mis en pièces avant même d'avoir pris la parole, mais le cavalier, la tête penchée sur le côté, parut disposé à l'écouter.

– Salut à vous, nobles guerriers, clama Olen en langue commune d'une voix parfaitement assurée.

Seuls ses compagnons étaient assez proches pour remarquer le tremblement incontrôlé de sa main.

L'apostrophe déclencha quelques rires gras. Mais le chef intima le silence en claquant des doigts une nouvelle fois. Karib sentait le sang lui monter à la tête et les battements de son cœur si forts, si désordonnés, qu'il se demanda s'il n'y avait pas du vrai dans l'expression « mourir de peur ».

– Nous avons été enlevés, probablement par des marchands d'esclaves, poursuivit Olen. Par chance, nous avons réussi à leur échapper et, au nom de l'hospitalité, nous sollicitons de votre haute bienveillance une protection jusqu'au...

Il ne put terminer sa phrase. De petits yeux parurent s'allumer dans les orbites creuses du cavalier, qui hurla :

– Prenez-les vivants !

Les hyènes, qui n'attendaient que son signal, chargèrent avec des cris sauvages. La meute de cuir et de métal se battit presque pour arriver au contact ; il n'y en aurait pas pour tout le monde, et la route étroite ne permettait guère à plus de trois hommes de charger de front. Les armes s'entrechoquèrent, les plus avides se bousculèrent. Galvanisé, debout sur ses étriers, le chef les encouragea du poing fermé.

– Vivants !

Karib était parvenu au-delà de la peur, dans un monde indicible où plus rien n'a vraiment de sens. Une sourde nausée avait remplacé les battements de son cœur, il se sentait déjà mort. Les trois compagnons n'eurent pas eu le temps d'échanger un mot ni même un regard. Mais aucun d'entre eux ne fit mine de se rendre ou de fuir à toutes jambes, ce qui revenait au même. Karib

préférerait mourir, là, sur cette route rocailleuse, plutôt que de retrouver son cercueil roulant. S'il fallait se battre, il se battrait, à mains nues, peu importe, il était bien assez fort pour en jeter un ou deux dans le vide.

Olen se tenait toujours en avant, pétrifié, ses mains ouvertes tendues vers les assaillants, en une dérisoire tentative d'apaisement. Un cri guttural s'éleva dans les rangs des hyènes :

– Frappez aux jambes !

Karib fit un effort colossal pour ne pas fermer les yeux. Une envie irraisonnée de courir droit vers le précipice le prenait aux tripes. Peut-être aurait-il une chance de s'en sortir avec une ou deux fractures... Mais il était trop tard. Un premier assaillant fondit sur Olen, entraîné par le poids de sa hache. La force du moulinet était telle que les jambes les plus vigoureuses se seraient brisées comme du verre. C'est alors que Nils lança sa pierre à s'en démonter l'épaule. Le projectile atteignit l'homme en pleine face, avec une telle violence qu'il poursuivit sa course à la verticale au-dessus de sa tête. L'assaillant recula en titubant, l'œil révolté. Olen, presque sans réfléchir, lui arracha son arme et la lança d'instinct à Karib. Quelque chose dans son regard semblait dire : « C'est le moment de retrouver la mémoire, grand guerrier balafre, sinon nous serons tous morts dans un instant. » Karib attrapa la lourde hache au vol, oublia ses peurs, ses hésitations, son désir de voir le lendemain, et courut sur les assaillants. Olen lui hurla quelque chose, Nils tenta de l'agripper par sa tunique, mais il n'entendait plus rien, ne sentait plus rien, il était la force incarnée, le bras de la vengeance.

Un vent de surprise passa dans l'avant-garde des assaillants, alors que le premier d'entre eux s'écroulait à leurs pieds, touché à mort par un simple caillou. Impressionnés malgré eux par ce grand gaillard qui courait aveuglément sur dix hommes, la hache levée, ils se mirent en posture de parade.

Karib frappa le premier venu avec une rage déchaînée, comme pour le clouer au sol. Peu importe qu'il brandisse un dérisoire petit bouclier. Rien ne pourrait arrêter le coup de hache, ni bouclier, ni homme, ni dieu. Mais l'ivresse s'évanouit aussi vite qu'elle était venue. L'homme qu'il pensait couper en deux fut à peine ébranlé par son attaque – il pensa même avoir frappé du manche. Pire, la hache lui échappa des mains, on la voyait tournoyer au-dessus des assaillants hilares. L'un d'entre eux fit un bond pour éviter l'arme, le cheval se cabra. Karib ferma les yeux, dans une seconde il serait mort.

À cet instant, un instinct remonté des profondeurs prit le contrôle de sa main droite. Il pointa deux doigts vers le sol, respira profondément, et la terre s'ouvrit dans un fracas de fin du monde. Une partie de la route parut se briser net. Une crevasse sans fond, large de deux mètres, s'ouvrit à ses pieds, engloutissant trois hommes dont les hurlements se mêlèrent. Les autres se figèrent. Le temps des mages était loin, ils étaient désormais rares et craints, la plupart des combattants ne maîtrisaient plus les techniques élémentaires pour les affronter. Seuls les soldats rompus aux grandes batailles rencontraient encore régulièrement des mages de combat, qui déchaînaient le feu ou la glace en première ligne. Les combattants occasionnels et les mercenaires de deuxième ordre les craignaient comme la peste.

Olen profita de la stupéfaction pour se saisir d'une épée tombée non loin de lui ; machinalement, il assura sa prise et frappa l'un des assaillants – le Samorréen, qui ne vit pas venir le coup. La lame trancha dans l'abdomen. L'homme tomba à genoux avec une espèce d'incrédulité, regardant le sang

qui s'écoulait sur ses cuisses. Olen enchaîna sur un autre, qui tenta une parade, mais le coup porta avant la parade et la lame s'enfonça profondément dans la gorge. Le sang jaillit à flots, rouge sombre, presque noir.

Un mouvement de panique courut dans la meute, malgré les hurlements du chef, arc-bouté sur ses étriers. Le rouquin aux deux masses, lui qui souriait de toutes ses dents à l'idée du carnage, tourna les talons et se mit à courir. Un camarade lui emboîta le pas.

– Le premier qui se barre... ! cria le chef, mais il n'eut pas le temps d'expliquer par le menu quel serait le châtimement des lâches.

Une nouvelle pierre vola dans sa direction, lui fracassant le nez. On entendit distinctement se briser le cartilage, avec un craquement de bois sec. Le cavalier souffla du sang telle une baleine blessée et porta une main tremblante à son visage. Ce fut le signe de la débandade. Les hommes encore valides se mirent à dévaler la pente comme s'ils avaient un démon aux trousses. Le chef eut le plus grand mal à maîtriser sa monture, manqua de perdre les étriers, puis les suivit dans un nuage de poussière. Bientôt il ne resta plus que trois hommes sans mémoire, s'observant en silence dans une mare de sang noir.

Le village de Henig était niché au coin d'une route si peu fréquentée que des arbustes avaient poussé au milieu des ornières. Depuis l'inauguration de la grande route, on y vivait loin de tout et de tous, et, si ce n'était un voyageur égaré une ou deux fois l'an, on aurait pu s'y croire seul au monde. Protégé des vents rasants par la montagne toute proche, irrigué par une rivière jamais asséchée, même au cœur de l'été, c'était un havre de paix pour les rares familles qui ne l'avaient pas quitté pour les sirènes de la ville. On y produisait suffisamment de blé, d'orge et de lait de chèvre pour subvenir aux besoins de tous ; les années fastes, on chargeait une carriole pour aller vendre le surplus de céréales aux grandes foires.

Henig se composait de quelques maisons aux toits de tourbe et d'une auberge désaffectée datant du temps où le village était encore la première étape après la montagne. Le bâtiment avait été laissé à l'abandon – trop grand, trop difficile à chauffer – et ne servait plus qu'aux gamins qui y jouaient « au château du roi ». Sur la place trônait l'inévitable temple de la Nature, que l'on trouvait dans tous les villages des Terres communes, même les plus modestes. Bien sûr, il ne s'agissait pas ici d'une triple colonnade de marbre rose entourant un jardin d'essences rares, mais d'un simple autel fait de pierre et de bois. L'époque des sacrifices humains remontait si loin qu'elle était devenue sujet de plaisanterie dans la région : on n'offrait désormais que des fruits ou des légumes en holocauste à la Déesse. Et encore, on lui fourguait souvent ceux qui étaient bons pour les bestiaux.

Le village entraît dans sa trentième année de sérénité quand trois voyageurs sans bagages apparurent au coin de la route, dans les derniers rayons du soleil.

Olen eut un sourire triomphant.

– Je vous l'avais bien dit que cette route menait quelque part !

Il s'arrêta un instant pour contempler le village, avec ses cheminées qui fumaient, ses champs, ses troupeaux, ses bottes de paille. Au fond de lui, il se sentait soulagé. Profondément soulagé. Il avait tant insisté pour emprunter le semblant de route cabossée au lieu de la grande voie qui s'ouvrait au pied de la montagne qu'il avait fini par convaincre Nils.

– Mouais, Olen n'a pas tort, finalement, avait admis ce dernier. C'est sur la grande route qu'*ils* vont nous rechercher.

Par deux voix contre une, on avait donc emprunté la route désaffectée qui s'enfonçait à travers bois. Pour Karib, le seul choix viable était celui de la grande route, desservant certainement de nombreux villages où ils pourraient se reposer. Sans compter les voyageurs croisés en chemin, qui ne manqueraient pas aux lois de l'hospitalité en leur cédant un morceau de viande séchée et une gorgée

de vin. Mais Olen misait sur le chemin de traverse, persuadé qu'il offrirait un abri plus sûr. Le balafré avait suivi de mauvaise grâce, prédisant une mort lente par la faim et les loups. Au bout d'une heure de marche, rien ne se profilait à l'horizon, et la nuit menaçait de tomber. L'œil de Karib pesait sur Olen, et sur ce traître de Nils qui avait choisi son camp. On n'entendait plus que les pas lourds de fatigue sur les graviers.

L'euphorie avait été de courte durée... Au pied de la montagne, pourtant, les trois hommes s'étaient tombés dans les bras. Ils exultaient. La liberté leur montait à la tête, comme une bouffée d'alcool pur. Sur les cadavres, ils avaient récupéré des vêtements tout à fait décents, de bons manteaux en laine rugueuse, de larges ceintures de cuir. La Grande Déesse avait voulu que ces morts n'aient pas des pieds de nabots ou de géants, chacun avait pu se chauffer correctement. Seul Nils avait dû glisser un lambeau de ses anciennes « chaussures » au bout de ses bottes de cuir souple.

Ils avaient abandonné sur place les armures de cuir et les poignets de métal, pour ne pas se donner l'apparence de mercenaires. Olen avait enveloppé dans un manteau l'épée dont il s'était servi pour combattre. Nils, le lanceur de pierres, n'avait pas même ramassé une arme ; un palefrenier n'a que faire d'une hache de guerre. Quant à Karib, c'était un mage, sans l'ombre d'un doute – or le monde entier sait qu'un mage ne peut porter une arme et qu'un guerrier n'est jamais jeteur de sorts. Il n'y a guère que dans les légendes et dans les jeux d'enfants que de puissants guerriers manient l'épée tout en déchaînant la foudre.

Henig se préparait au repas du soir. Des odeurs alléchantes de soupe et de galettes de blé se répandaient alentour. Dès qu'il aperçut les trois hommes sur la route, un gamin partit en courant et se mit à gesticuler au milieu du village. Les hommes sortirent des maisons, les femmes passèrent la tête par les fenêtres. On appelait le chef, on sonnait le garde. Ce dernier sortit en courant de sa maison, avec un équipement qui frisait le ridicule. Il portait un casque de cuir bouilli, un bouclier fait de trois planches et un bâton.

La tradition des gardes avait perduré dans les villages communs bien après la disparition des égorgeurs, qui semaient jadis la terreur dans les hameaux reculés. On élisait un garde par village, celui qui montrait les plus gros biceps, ou simplement celui qui voulait épater les filles. Ils ne servaient plus qu'à décourager – en théorie – les voleurs et les brigands de passage.

Le garde de Henig se tint à l'entrée du village, brandissant ses armes.

– Il est gratiné, celui-là, murmura Nils.

– Chut, ne le vexe pas, je n'ai aucune envie de dormir dehors, fit Olen.

Il jeta un coup d'œil rapide aux fermiers qui les dévisageaient et les trouva plus curieux qu'hostiles. La partie était gagnée d'avance.

– Bonjour à vous, braves gens, déclama-t-il, nous cherchons un abri pour la nuit. Nous n'avons pas d'argent, malheureusement, mais nous nous contenterons d'un petit coin dans une grange.

Le chef du village, un petit homme au visage porcin, fit signe au garde de poser son terrible attirail de guerre.

– Soyez les bienvenus, étrangers ! Vous avez faim ?

– Très, répondit Karib sans réfléchir.

– Vous êtes mes hôtes.

Baissant d'un ton, il ajouta, avec un clin d'œil :

– C'est ma femme qui va être contente ! Elle adore les petits potins et ici, des nouvelles, on n'en a pas souvent.

Olen sut qu'un grand moment d'improvisation s'annonçait. Karib lui posa la main sur l'épaule avec un sourire :

– Tu vas pouvoir leur en donner, des nouvelles !

Le village entier assista à l'entrée des voyageurs, dans un silence religieux. Olen eut l'impression d'être déshabillé du regard tant on les dévorait des yeux. Si on avait lancé des pétales de fleurs sur son passage, il n'aurait pas été surpris. Il jeta un regard furtif à ses compagnons : Karib rendait les sourires et les signes de tête, Nils observait avec méfiance, comme si quinze mercenaires armés jusqu'aux dents allaient jaillir des chaumières.

On entra dans la maison du chef dans un effluve de galettes bien dorées. Avant que la porte ne se referme sur une légion de villageois désappointés, Olen entrevit une jolie fille aux cheveux roux, vêtue d'une robe lacée sur le devant, qui le regardait dans les yeux. Il lui sourit au moment où la porte se referma. Étrangement, à partir de cet instant, cet homme sans passé, sans identité, ce survivant affamé, épuisé, entre deux mondes, ne pensa plus qu'à cette fille. Lui avait-elle souri en retour ? Attendait-elle dehors ? L'avait-elle remarqué ? Lui plus que les autres ? Il l'espérait. Karib était trop lourd, trop massif, plus très jeune... Mais Nils, avec ses yeux gris argent, sa démarche de chat sauvage... Olen sentit monter en lui une espèce de jalousie absurde. Il devait en avoir le cœur net.

La maîtresse de maison alignait les assiettes, l'œil pétillant de plaisir. Tandis que les autres s'asseyaient autour de la table, Olen se mit à tourner dans la pièce à la recherche de quoi que ce soit qui puisse renvoyer son reflet. Il était peu probable qu'un paysan ait un miroir chez lui, cependant il suffisait d'une assiette de métal... Mais la vaisselle de la chaumière était en terre cuite. Olen dut se contenter de son reflet dans son verre de vin. Il y vit un visage déformé, sombre, inquiet.

– Alors, d'où c'est que vous venez ? demanda le chef du village en servant de généreuses assiettes de soupe.

– De la montagne, répondit Olen.

– Ah ! Vous venez du port...

– Euh... oui, du port.

Olen voyait mal comment il pouvait y avoir un port dans la montagne, mais il n'était plus à ce genre de détail près. Tandis que Karib étourdissait ses hôtes de politesses et de remerciements, que Nils avalait sa soupe et ses galettes en silence, il révéla des trésors d'imagination. Un port ? Qu'à

cela ne tienne. Il s'inventa une ville natale, une seigneurie dont le nom lui échappa dix minutes plus tard, raconta en détail un voyage mouvementé, une route balayée par les orages, une traversée épique, le mal de mer, et même un naufrage, pour finir par une attaque de brigands, ici, dans la montagne, expliquant l'absence de bagages et d'argent.

– Ah ben ça, fit le paysan, visiblement impressionné.

Olen était prêt à en rajouter lorsque Karib intervint en lui jetant un regard autoritaire :

– Du coup, on ne sait plus très bien où on est.

– Vous êtes à Henig. C'est un petit village, plus personne ne passe par chez nous. Pour aller à Dreda, le mieux, c'est encore de revenir sur vos pas et de reprendre la grande route.

– D'accord, enchaîna Olen. Mais... on est encore sur les terres de...

– Du royaume d'Helion, bien sûr que vous y êtes encore !

– Du royaume d'Helion, répéta Olen.

Les trois hommes se regardèrent, dubitatifs. Soit Helion était un petit royaume insignifiant – les Terres communes n'en manquaient pas –, soit leur mémoire l'avait englouti. Sans se concerter, ils renoncèrent à poser plus de questions sur le moment, de peur de passer pour ce qu'ils étaient. On parla du village, du temps radieux de ce début d'automne, de la hausse des prix, des épices qui, paraît-il, étaient devenues si chères. Ah, dans le temps, Henig en voyait passer, des caravanes chargées d'épices, de poudres odorantes, d'encens, de pâtes parfumées... Les vieux s'en rappelaient encore, l'auberge ne désemplissait pas.

Olen, bercé par la mémoire collective du petit bourg, perdit le fil des histoires qui s'enchaînaient. Le vin lui montait à la tête. Une fatigue douce, enveloppante, tombait peu à peu sur ses épaules. Karib avait pris le relais, il donnait la réplique à la femme du chef, qui riait aux éclats à ses plaisanteries. Le mari remplissait les verres avant même qu'ils ne se vident. Nils souriait – pour une fois – et faisait la chasse aux miettes, les trempant dans ce qui restait de soupe au fond de son assiette. On entendait craquer les braises dans l'âtre, sous la grosse marmite de cuivre.

Personne ne prêta attention à Olen lorsqu'il s'absenta pour prendre l'air. La nuit était tombée, une douce nuit de fin d'été, constellée d'étoiles. Le village dormait. Il s'imagina vivre là, loin de tout, à l'abri dans la quiétude de ce village perdu... L'idée de reprendre la route au matin lui était insupportable. Peu importaient sa mémoire, son vrai nom, ses origines, il était fatigué, si fatigué qu'une gorgée de vin de plus l'aurait terrassé sur place.

Et la fille ? Où était-elle ? Il l'avait presque oubliée. Dans une de ces maisons, peut-être ? Il fit quelques pas dans le village, trébucha sur un soc de charrue. C'est alors qu'il la vit, enveloppée dans un châle de laine sur lequel ses cheveux flambaient. À la lueur de la chandelle qui vacillait dans sa main, ses yeux étaient comme deux émeraudes.

Olen se demanda s'il n'était pas en proie à un rêve d'ivrogne, affalé sur la table, dans la maison du chef. Mais l'apparition immatérielle était claire, intelligible, et parlait de choses qui n'avaient rien à faire dans un rêve :

- Si tu cherches un endroit pour pisser, c'est là où tu veux... dans la nature !
- Ce n'est pas ça que je cherche, fit Olen, espérant ne pas sentir le vin à plein nez.

La fille eut un sourire faussement gêné et affecta de reprendre son chemin.

- Et toi ? demanda Olen. Qu'est-ce que tu fais dehors à cette heure avec... un panier ?
- Je vais faire un sacrifice à la Déesse.
- En pleine nuit ?
- Pourquoi pas ? Si ça me plaît d'y aller en pleine nuit !
- Tu fais toujours tes sacrifices au milieu de la nuit ?
- Ça ne te regarde pas.

On peut perdre la mémoire sans perdre le nord. Olen comprit qu'il lui plaisait, sans avoir besoin de se regarder dans un verre de vin.

- Je t'accompagne, si tu veux, fit-il.
- Ça m'est égal, répondit-elle avec dans les yeux quelque chose qui disait le contraire.

Debout face à l'autel, dans un silence de circonstance, la rousse et le guerrier firent mine de se recueillir. Les yeux mi-clos, Olen la regarda à la dérobée. On devinait sa poitrine sous le châle, une épaule apparaissait entre deux plis, comme une promesse. Elle était la plus belle des femmes, et surtout la seule, car il ne se souvenait d'aucune.

- Comment tu t'appelles ? demanda-t-il alors qu'elle plaçait quelques pommes rabougries dans l'âtre sacré.
- Ena.

Elle arrosa les fruits une rasade d'eau-de-vie, puis recouvrit le tout de feuilles sèches, censées représenter les jours écoulés depuis le dernier sacrifice. Il y en avait trois. S'il fallait en croire les grands prêtres, la Déesse était défavorable à quiconque trichait sur le nombre. On risquait rien de moins que le déchaînement de la nature : l'orage, la grêle, le brouillard, la foudre, tout ce que craignent les hommes depuis la nuit des temps.

- Et toi ? Combien de feuilles ? demanda-t-elle à Olen. En voyage, on n'a pas toujours l'occasion d'honorer la Déesse.
- Oh, moi je l'ai fait hier, mentit Olen.
- Dis donc ! La Déesse doit t'adorer ! Tant que tu seras là, on aura de belles récoltes...

Olen regarda brûler l'offrande, hypnotisé par la flamme. Combien de feuilles mortes devait-il à la Mère Nature ? Il n'en savait rien. Plusieurs dizaines, sans doute. D'après Nils, les cercueils avaient roulé sous le soleil, la pluie et la neige.

Il se demanda si le « vrai » Olen était un fidèle de cette Déesse ou d'un autre dieu. Le monde n'en

manquait pas, même si la Nature avait ratissé large : le culte était facile, peu contraignant, arrangeant et riche en promesses. Mais il y avait les divinités cannibales, les Esprits du Grand Sud, les Punisseurs molochéens, les princes démons que révéraient les mages nécromants... Et même le dieu sans nom qui avait fait merveille pendant quelques années avant que l'on fasse courir le bruit qu'il avait été dévoré par Ochin, l'un des dieux cannibales.

Olen décida qu'il ne croirait en rien.

- Ça brûle d'un coup, remarqua Ena. C'est très bon signe...
- Je trouve aussi, dit Olen en posant sa main au creux des reins de la fille.

Elle se dégagea avec un petit sourire.

- Très bon signe... pour l'avenir, fit-elle avant de tourner les talons.

Olen la regarda s'éloigner, avec l'impression de la désirer depuis toujours. C'est alors que sortit de l'obscurité un paysan d'une trentaine d'années, sec, un peu dégarni, une lueur de rage dans ses yeux clairs.

- Décidément, il y a un monde ici, la nuit ! plaisanta Olen.
- C'est pas à toi de décider ce qu'on fait dans ce village, étranger, cracha l'autre entre ses dents.
- Non, bien sûr ! Je plaisantais.
- J'espère bien.

Le bonhomme suivit Olen jusqu'à la porte de la maison du chef en le regardant avec une insistance embarrassante. Nils était assis sur le porche, tirant de longues bouffées d'une pipe en terre cuite.

- Je suis le garde de ce village, déclara le paysan hargneux.

Olen ne l'avait pas reconnu sans son casque.

- Demain matin, vous prenez la route, compris ? Et vous dégagez. Moi je les sens, les fouteurs de merde !
- Bonne nuit, répondit Olen.

Le paysan s'éloigna au pas de charge. Nils eut un sourire amusé.

- Tu t'es déjà fait des amis.

Il lui tendit la pipe avec une grimace de dégoût.

– Tu veux ça ? C’est infect.

Olen prit la pipe et s’assit près de son compagnon sur le porche. Karib dormait ; c’était le moment de gagner une nouvelle fois Nils à sa cause. Il y avait mille raisons de rester quelque temps à Henig : se refaire une santé, travailler pour un peu d’argent, fouiller les mémoires, laisser faire le temps, se renseigner sur ce royaume inconnu... Mais la vraie raison, la seule, l’unique, l’inavouable, c’était elle, la fille rousse pour laquelle il aurait donné ce qu’il avait de plus précieux – à savoir ses bottes.

Il réfléchissait à la façon de tourner ses arguments quand Nils lui lança :

– Je me demande si ce ne serait pas une bonne idée de rester ici quelques jours.

L'auberge de Henig avait retrouvé son enseigne, un renard un peu rouillé qui souriait de toutes ses dents. La bestiole grinçait toute la nuit pour peu qu'il y ait un souffle de vent, mais les nouveaux occupants avaient tenu à laisser l'enseigne en place. Comme eux, le renard renaissait de ses cendres : déniché sous un tas de gravats, il souriait désormais en plein soleil.

Le chef du village avait accepté sans hésiter de donner asile aux trois voyageurs. Henig se mourait de solitude, et les villageois, à de rares exceptions près, étaient ravis d'accueillir un peu de sang neuf. Le seul problème qui se posait à long terme étant celui du logement, il avait été décidé que l'on prêterait, sans frais, l'auberge désaffectée aux nouveaux arrivants, moyennant une petite remise en état. On s'aperçut vite que les trois hommes étaient incapables de réparer un mur, un plancher ou même une porte dégonflée, mais chacun mit la main à la pâte. La popularité des nouveaux venus était telle que tout était bon pour entrer dans le cercle des intimes ; on défilait pour leur apporter un tonnelet de vin, quelques biscuits secs ou une tourte au fromage tout juste sortie du four.

En une semaine à peine, l'auberge avait retrouvé un semblant de jeunesse, trois chambres confortables, une grande salle presque accueillante, et même un cellier plein de bois sec en prévision de l'hiver. Les villageois se relayaient sur le chantier, aussi fiers que s'ils reconstruisaient les grandes arènes de Morgoth. Il y eut même une dispute entre deux fermiers qui prétendaient réparer le même volet.

– Ça me gêne un peu de les voir s'agiter comme ça, disait Karib. On ne peut rien leur donner en échange.

– Bah, ça leur fait plaisir, répondait Olen. Et en échange ils ont notre compagnie.

Nils observait le remue-ménage sans trop savoir quoi en penser. Cela faisait à peine quelques jours qu'ils s'étaient établis à Henig, et déjà il s'interrogeait sur le bien-fondé de leur décision. Une impression d'enfermement succédait à la sérénité des premiers temps. Quelque part dans ce royaume, loin de leur retraite feutrée, se jouait sans eux une partie de leur destin. Karib et Olen s'en accommodaient plutôt bien, mais, chez lui, une sourde angoisse, une peur irraisonnée du lendemain venaient gâcher de belles journées. Ils étaient les héros du jour à Henig, tant et si bien qu'ils en oubliaient presque qu'ils y étaient des fugitifs.

Nils s'était affublé d'un admirateur, un villageois désœuvré qu'Olen avait baptisé « son serviteur ». Il avait suffi de quelques mots aimables pour que le brave bougre, qui n'avait pas inventé le pilon samorréen, s'imaginer que Nils était son frère de sang. Il s'était trouvé une raison d'être en collant aux basques de son maître, dont il pensait deviner les désirs les plus secrets. Il lui apportait à boire aux heures les plus chaudes de la journée, venait le prévenir quand ses camarades le cherchaient, posait une couverture sur le porche en prévision des longues heures que Nils passait seul à contempler les étoiles.

Rien n'était pire pour un solitaire comme Nils que de sentir dans son dos, assis à quelques

mètres, l'ami inséparable dont il ne voulait pas. Mais il n'avait pas le cœur de le chasser. Il se surprit même à écouter le malheureux pleurer sur Ena, la jolie veuve qui ne l'avait jamais regardé et qu'il aimait à la folie.

– Je suis sûr qu'il va se passer quelque chose entre elle et ton copain, celui avec les cheveux bouclés. Forcément, pour lui, c'est facile... Tout le monde veut être copain avec vous, alors forcément... C'est comme toi, t'es mon ami, eh ben forcément les autres ils sont jaloux.

– Forcément, fit Nils.

Il regardait son serviteur avec un mélange de pitié et d'amusement. La veuve rousse collectionnait les cœurs brisés : Haldan, le garde du village, attendait depuis des années de déclarer sa flamme à celle dont il avait juré de faire sa femme à l'âge de dix ans. Un mariage malvenu avait quelque peu perturbé ses plans, mais le mari avait eu le bon goût de se faire tailler en pièces par le dernier ours géant de la région. On avait enterré le bonhomme, cuit l'ours à la broche, et Haldan avait attendu son heure. Mais Ena était sacrée pour lui, fragile comme les fleurs éphémères qui poussent à flanc de montagne. Il attendait, aux petits soins, veillant sur elle, recueillant ses confidences. Il avait découragé un ou deux prétendants, dont un petit négociant de Dreda venu acheter du fromage de chèvre. Il l'avait suivi sur la route et brutalisé juste ce qu'il faut. On n'avait plus jamais entendu parler de lui. Mais Olen n'était pas fait du même bois que le marchand de fromage. Toutes les menaces du monde n'avaient pu tirer de l'étranger que ce demi-sourire qui rendait Haldan hystérique. Et il n'était pas question de lui casser les côtes dans un chemin de traverse... Pas encore.

Deux jours après son arrivée, Olen avait découché pour passer sa première nuit dans les bras d'Ena. On faisait en sorte que la liaison reste secrète, mais, au village, les nouvelles allaient plus vite que les faits. Olen avait beau raser les murs à des heures indues, tout Henig savait à quelle heure il rentrait à l'auberge.

Ce matin-là, Olen rentra au lever du jour.

– Tiens, voilà le joli cœur, lança Karib en riant.

– Il a l'air fatigué, renchérit Nils.

Les deux hommes finissaient leur petit-déjeuner – un bol de lait de chèvre, un peu de pain noir – et se préparaient à l'une de leurs traditionnelles séances « d'entraînement ». Le but de ces sessions était de permettre aux uns et aux autres de retrouver des réflexes enfouis, comme ceux qui les avaient sauvés sur la route de montagne. Tôt le matin, on barricadait l'auberge, on poussait la table et les bancs, et on simulait des combats, jusque-là assez pathétiques.

Olen seul tirait son épingle du jeu : l'épée en main, il enchaînait des mouvements amples et nets, et abattait les bûches comme il avait abattu les mercenaires. Nils, lui, s'estimait hors concours : il pouvait jeter un caillou avec précision à dix, quinze mètres, et là s'arrêtait sa science du combat. Il servait de porte-bûches à Olen, le forçant à varier ses coups et ses parades selon l'angle d'attaque. Le vrai problème venait de Karib. Depuis le combat de la montagne, le mage n'avait pas réussi à lancer le moindre sort, au point qu'il aurait cru avoir rêvé si les deux autres n'avaient pas vu, eux

aussi, ses adversaires disparaître dans un gouffre sans fond.

Encore et encore, Karib braquait deux doigts vers le sol, canalisait son esprit, sa volonté, son énergie. Rien. Il avait tout essayé, se concentrer seul en pleine nature, subir les assauts de ses camarades armés de balais, rien ne venait.

- Ça va revenir, rassurait Olen. Peut-être que ça ne marche qu'en combat, après tout.
- Peut-être.

Mais Nils sentait le découragement s'emparer de Karib. Un semblant de concurrence planait sur les sessions d'entraînement, comme si récupérer ses facultés était un défi sur lequel on engageait sa fierté. Olen caracolait loin devant, avec ses mouvements assurés et ses postures de salle d'armes. Nils estimait qu'il ne ferait preuve de maîtrise qu'en présence de chevaux ; Henig n'offrant même pas un cheval de trait, on ne pouvait que le croire sur parole. Restait Karib, mage de combat, terreur des champs de bataille, considéré les premiers jours comme le point fort du groupe. Peu à peu, alors que toutes ses tentatives pour ouvrir la terre échouaient sans appel, il se sentit devenir un boulet.

Pendant qu'Olen grimpait les escaliers quatre à quatre pour aller chercher son épée, Nils s'essaya à quelques mots d'encouragement.

- T'inquiète pas. Tu l'as fait une fois, tu le referas. C'est une question de patience.

Venant de ceux qui parlent peu, quelques mots ont parfois plus de poids que d'interminables discours. Une lueur s'alluma dans l'œil de Karib.

- Tu as raison. Cette fois, c'est la bonne.

Il se redressa, inspira profondément et pointa ses doigts vers le sol. Nils pouvait presque palper son énergie, son désir désespéré de sortir des ténèbres.

Olen, l'épée en main, s'immobilisa au milieu de l'escalier, de peur de troubler la concentration de son compagnon. Nils retenait sa respiration. On n'entendait plus que les bruits étouffés à l'extérieur et les craquements du vieux plancher qui souffrait sous le poids du mage à la carrure de gladiateur. Quelque chose était en train de se passer.

Karib expira profondément, comme il l'avait fait sur la montagne. D'instinct, Nils fit un bond en arrière, mais la terre ne s'ouvrit pas.

- J'y ai cru, fit Nils, déçu.
- Il y a un souterrain ici, dit Karib.
- Quoi ?
- Il y a une cave, quelque part par là.

Il marcha vers la cuisine, qui n'était qu'un tas de gravats et de vieilles planches.

– J’ai dû rater quelque chose, ironisa Olen du haut de son escalier, je pensais que tu t’entraînais.

Karib ne répondit pas et se mit à fouiller les gravats.

– Là-dessous !

– On a fouillé toute la maison, reprit Olen, il n’y a pas de cave. Et puis quelle importance ?

Les mains sur les hanches, Nils regardait Karib s’acharner sur les débris comme un chien d’arrêt flairant un terrier. Une fois qu’il eut dégagé le plancher, suant à grosses gouttes, il entreprit d’en briser une latte à l’aide d’une barre de fer tordue. Le bois vermoulu cassa net, révélant un trou béant.

– Vous voyez ! Il y a une cave ici. Je vous l’avais dit.

Olen haussa les épaules.

– Et... ? Il y a un trésor inestimable là-dedans ?

– Je n’en sais rien, répondit Karib. Mais j’ai *vu* la maison. Ce que je veux dire, c’est que je l’ai vue, en un instant, de la cave à la charpente ; je sais exactement comment elle est faite, j’ai visualisé les portes, les fenêtres, et même la trappe que vous voyez là, qui a dû être condamnée je ne sais quand : regardez, les clous sont si vieux qu’ils se désagrègent.

Nils se gratta la tête.

– Ça veut dire que, quand tu te concentres pour lancer un sort de guerre, tu vois les vieilles trappes ?

– Je ne sais pas, répondit Karib avec humeur. C’est fou ce que vous pouvez être encourageants tous les deux !

La cave était vide. Pas de trésor, pas de cadavre emmuré, pas même un tonneau encore intact dans lequel aurait longuement vieilli l’un des excellents vins de la région. Elle ne contenait que quelques fûts éventrés, de vieilles bâches trouées et quinze générations de rats morts. Mais on n’en fêta pas moins le soir même, autour d’un lièvre pris au collet par le serviteur de Nils, la nouvelle prouesse du mage sans mémoire. Quoique moins spectaculaire que le sort qui avait ouvert une brèche sur le néant dans une route de montagne, ce talent ne manquait pas d’utilité pour qui veut vendre ses services.

– Ce n’est pas bizarre, ce genre de capacité, pour un mage de combat ?

– Je ne crois pas, non, répondit Karib. Ça doit être un sort de magie mineure.

Avec le temps, le monde de la magie s’était cloisonné au point que deux mages pratiquant des écoles différentes étaient désormais incapables de se déchiffrer. Un mage de combat et un nécromant n’étaient guère plus proches qu’un soldat et un artisan. Les écoles et les obédiences se multipliaient :

illusionnistes, sorciers, chamans, incantateurs, astrologues, guérisseurs... C'était la rançon du progrès : plus on allait loin dans la sophistication des arcanes, plus on tirait des vieux grimoires une puissance brute à peine imaginable cent ans auparavant, plus on demandait aux mages une connaissance poussée de leur art.

Dans les campagnes, on trouvait encore des mages pratiquant la magie « tout court », devenue magie mineure, mais ils étaient largement déconsidérés. Ce phénomène avait sonné le glas du temps des mages, cette époque bénie où chacun pouvait encore, moyennant quelques mois d'études, s'essayer au langage des arcanes.

Les « majeurs » s'étaient constitués en corporations, comme de vulgaires marchands de drap, et l'argent, qui s'érigait partout en maître, régissait les obédiences. Si les guérisseurs pouvaient encore espérer une formation abordable, pour devenir astrologue ou incantateur, il fallait déboursier une fortune. Dans les grandes villes des Terres communes, les mages siégeaient par obédience, achetaient aux princes régnants des privilèges sur les coupes et les couleurs de leurs vêtements, et vendaient leurs postes au plus offrant en fin de carrière.

– Magie mineure ? reprit Nils.

– C'est comme ça qu'on appelle les sorts accessibles à tous les mages.

C'était à la fois vrai et faux. La magie mineure était une école en soi, réservée aux moins talentueux ou aux moins fortunés, mais les « majeurs » y puisaient librement. Un mage de combat comme Karib avait accès au répertoire de la magie mineure, laquelle portait assez bien son nom : faire naître une petite lumière au creux de sa main, faire jaillir une source l'espace de quelques minutes, maintenir un objet en suspension au-dessus du sol... Tout ce qui avait pu fasciner les anciens, et que l'on considérait à présent avec une pointe de mépris. Mais le sort de *repérage de trappes*, comme l'avait appelé Nils, était plus précieux qu'un diamant brut aux yeux de Karib, car il pouvait le lancer à volonté. Restait à comprendre comment ouvrir la terre sur un claquement de doigts.

Trois semaines jour pour jour après l'arrivée des étrangers à Henig, Ena demandait officiellement à Olen de s'unir à elle sous la protection bienveillante de la Déesse Mère. C'était la fin des beaux jours.

– Comment ça, tu te tâtes ? s'écria Karib.

– Et pourquoi pas ? Je suis amoureux, elle aussi. Nous sommes très bien intégrés. Je ne vois pas le problème.

Les trois voyageurs sans mémoire faisaient déjà partie du décor. Henig ne leur faisait plus de courbettes ; comme de vrais paysans, ils se levaient tôt, allaient aux champs ou « aux bêtes », comme on disait, et apprenaient à se rendre utiles. Maladroits mais pleins de bonne volonté, ils offraient aux villageois l'opportunité de désacraliser leurs idoles. On riait de Nils qui, incapable de faire tenir deux seaux en équilibre sur un bâton en travers de ses épaules, renversait toute l'eau à trois mètres du puits. On se moquait de Karib, ce grand gaillard incapable de soulever un tronc d'arbre sans se faire un tour de reins, et d'Olen qui avait vomi de dégoût en curant une étable. En contrepartie, ils étaient devenus de vrais villageois, que ce traitement sans égards enracinait à cette terre comme s'ils y étaient nés. D'une certaine façon, ils y étaient nés : arrivés vierges de tout passé, ils avaient plus de souvenirs à Henig que partout ailleurs au monde.

Olen s'attendait à la réaction de Karib. Se marier, c'était renoncer à son statut de fugitif, c'était épouser Henig et la paisible existence de paysan qui allait avec. Il ne tenait pas particulièrement à la carrière de guerrier à laquelle il était destiné, avec ou sans sa mémoire. Le souvenir des hommes baignant dans leur sang sur la route de montagne, loin de le galvaniser, revenait régulièrement dans ses cauchemars. Pourquoi ne pas prolonger la trêve, et faire de cette étape le but ultime du voyage ?

Il savait que les autres hésitaient. Karib surtout, dont le désir de se confronter à un maître mage grandissait chaque jour. Olen aurait aimé leur décrire la douceur des nuits passées dans les bras de sa belle, la beauté à couper le souffle de son corps, ce sentiment sans pareil de s'être découvert, sur un coup du destin, le plus parfait des avenir. Mais il ne parlait que très peu d'Ena. Qu'aurait-il pu dire ? « Cette fille est sublime, elle va devenir ma femme, et pour ça vous allez rester à Henig » ?

Une fois de plus, il tenta de gagner Nils à sa cause.

– Que veux-tu qu'on aille chercher sur les routes ? On ne sait ni où aller, ni à qui parler. Notre histoire ne convaincra personne, pour peu qu'on la raconte, et admettons même qu'elle puisse convaincre qui que ce soit, elle attirera l'attention, ce qui n'est vraiment pas notre but.

– Peut-être.

– Franchement, je ne tiens pas à ce qu'on se retrouve de nouveau dans des boîtes, en route pour je

ne sais où.

– Moi non plus.

– Le problème, c'est Karib. Cette histoire de magie lui est montée à la tête. Franchement, il ne vaut pas mieux être un paysan vivant qu'un mage mort ? Il faudrait qu'il comprenne que ce n'est pas ici, sans un sou, sans un contact, qu'il va réussir à se dégoter un maître. La seule chose qu'il va gagner en nous faisant quitter Henig, c'est une place dans un cercueil sur roues. Tu en penses quoi, toi ?

Nils lui posa la main sur l'épaule avec un petit sourire.

– J'en pense que tu l'aimes vraiment, cette fille.

Il s'éloigna, laissant Olen sans voix.

Personne n'eut le temps de convaincre Karib. Deux heures plus tard éclatait le premier incident d'une chaîne inexorable. Haldan, debout sur la place du village, brandissait d'une main l'épée d'Olen, de l'autre le vieux manteau qui avait servi à l'envelopper. Il avait choisi son heure : le soleil déclinait, le dîner fumait dans les chaudrons, les hommes de retour des champs se lavaient sur le perron des maisons. Tout Henig était à portée de voix.

– Habitants d'Henig, écoutez-moi ! Il y a des traîtres au sein de notre village ! Venez voir ce que cachaient nos bons amis de l'auberge !

Irradiant d'une rage fiévreuse, il agitait l'épée devant l'assistance médusée.

– Nous avons nourri des serpents, hurla-t-il. Ça joue les pauvres voyageurs et ça planque des armes sous son lit !

Les trois accusés étaient sortis de l'auberge, muets de surprise.

– Alors ? Vous aviez l'intention de nous tuer, hein ! À quel moment ?

Karib réagit à l'instant où Olen allait prendre la parole.

– Ce soir, justement, fit-il en souriant. Dommage, c'est compromis maintenant.

Haldan fronça les sourcils, sentant que la situation pouvait lui échapper en un instant. Il tenta l'intimidation, mais n'osa pas recourir à la force tant que le village ne serait pas ouvertement de son côté.

– Tais-toi, étranger ! Tu crois que c'est avec des plaisanteries que tu vas t'en sortir ?

– Sérieusement, Haldan, reprit Karib. À qui tu vas faire croire qu'on est ici pour vous tuer ? Ça fait des semaines qu'on vit à Henig, on aurait eu le temps de vous éliminer quinze fois.

– C'est interdit d'avoir une épée à Henig ? demanda Olen.

– Non, ce n'est pas interdit ; ce qui est interdit, c'est de cacher une arme ! Quelqu'un qui cache une arme ne le fait pas sans raison !

– Nous avons une arme pour nous protéger sur la route, reprit Karib. Elle ne nous sert à rien ici, elle a donc fini sous un lit. Tu voudrais qu'on aille aux bêtes avec une épée ? Ah, c'est sûr, si les chèvres se mettaient à nous attaquer, elles trouveraient à qui parler !

Quelques rires s'élevèrent.

– Cela dit, poursuivit-il, vous êtes libres de croire que ça fait trois semaines qu'on attend pour vous tuer tous. Et vous voler... du fromage de chèvre... du pain... le châle en laine de notre amie Ena – tricoté avec amour !

Les rires redoublèrent. Ena montra son châle à la ronde, avec de petites révérences. Le chef du village, hilare, adressa à Haldan un hochement de tête.

– Méfiez-vous, braves gens, termina Karib. Comme vous l'a dit le sage qui fouille les maisons de ses concitoyens jusque sous leur lit : qui cache une arme ne le fait pas sans raison !

La fin de son discours fut accueillie par des applaudissements, on aurait dit un spectacle de rue. Un homme siffla, puis les quolibets se mirent à pleuvoir sur Haldan, qui laissa tomber l'épée et claqua la porte de sa maison. Des gamins riaient sans vraiment comprendre, emportés par l'hilarité générale. Nils reposa doucement la pierre qu'il avait ramassée.

Les choses allaient s'accélérer dès le lendemain. Au plus fort de la chaleur – l'automne refusait obstinément de s'installer –, les hommes étaient rentrés un peu plus tôt que d'habitude : c'était l'heure de la sacro-sainte sieste au village. Olen se préparait, comme chaque jour, à se faufiler dans la maison de sa belle lorsqu'il aperçut un groupe de cavaliers sur la route. Dans les bouffées de chaleur qui montaient du sol, ils étaient comme flous, quatre silhouettes sombres, distordues, surmontées de longues piques.

Le cœur d'Olen s'arrêta de battre. Le souffle court, il tenta de jauger les distances : traverser le village en courant pour rejoindre l'auberge, sans être vu des cavaliers, c'était possible. Mais pas sûr. La porte de la maison d'Ena était là, à trois enjambées, mais se cacher chez elle, c'était la mettre en danger. Déjà le fracas des fers sur les pierres de la route faisait ouvrir portes et volets. Il ne lui restait qu'une seconde pour prendre une décision, il n'était plus temps de savoir si ce serait la bonne. Olen se rua dans un grenier tout proche et se blottit entre deux bottes de foin. Il sentit ses jambes se dérober, respira profondément en se répétant : « Du calme, du calme, du calme. »

Les cavaliers investirent le village. Olen entendit une voix forte réclamer le chef, et une autre demander de l'eau pour les gourdes. Un hennissement se fit entendre.

– C’est toi le chef ? reprit la voix.

Il n’y avait pas d’agressivité dans le ton, juste la morgue que réservent aux paysans ceux qui portent des armes.

– C’est moi, messire. Qu’est-ce qui nous vaut l’honneur de...

– Nous cherchons trois hommes.

Oubliant la peur, Olen se faufila au plus près du mur – au risque de se faire voir par quelqu’un qui passerait la tête dans l’embrasure de la porte – et colla son œil entre deux planches. Cette vision rétrécie lui tordit l’estomac au souvenir de sa cage.

Au-dehors, il y avait trois cavaliers en livrée militaire. Casques ronds, cottes de mailles, bottes renforcées et longues lances, ils portaient tous trois un surcot sur lequel se découpait un blason à damier rouge et blanc. Un peu en retrait, un autre cavalier habillé de cuir rougeâtre n’était autre que le chef des mercenaires de la montagne, l’homme aux orbites creuses. Nils ne l’avait pas raté : son nez brisé en deux endroits, encore marqué de croûtes, tirait visiblement à gauche.

L’homme qui parlait, probablement un sergent d’armes, s’interrompit pour boire une rasade et lancer sa gourde à un gamin accouru pour les ravitailler.

– Trois assassins en fuite. Ils viennent du port, ils sont descendus dans la vallée il y a moins d’un mois.

Olen ferma les yeux. De la réponse du chef de ce petit village dépendaient les jours, les mois, peut-être les années à venir.

– Ils ne sont pas passés par ici, messire. Vous savez, plus personne ne prend l’ancienne route pour aller à Dreda. Surtout que le pont a brûlé ! Ça fait bien dix ans qu’on ne peut plus traverser aux trois rochers. Ou alors il faut venir avec sa barque sur le dos !

– Je n’ai pas dit qu’ils allaient à Dreda, fit le sergent avec un regard inquisiteur. Comment tu sais qu’ils allaient à Dreda ?

– Je ne sais rien, messire. C’est juste que personne ne viendrait à Henig juste pour venir à Henig.

Le sergent eut un petit rire.

– C’est sûr qu’il faut vouloir vivre dans ce trou à rats.

Il se retourna vers l’homme aux orbites creuses.

– Tu les vois quelque part ?

– Non, fit l’autre en dévisageant les villageois. D’un autre côté, s’ils étaient là, ils se planqueraient.

– Mouais.

Les cavaliers reprirent leurs gourdes, pleines de l'eau fraîche du puits.

– Si tu apprends quelque chose, paysan, reprit le sergent, fais ton devoir et envoie quelqu'un prévenir la garde à Dreda. Il n'y a pas de prime sur leur tête, mais tu feras ça parce que tu es un bon sujet de ton roi ! Et on te filera un petit quelque chose, va.

– Bien sûr, messire.

– Il se peut que ces gars se cachent en pleine nature. Ils sont très dangereux. Personne n'habite plus la vieille cabane, plus à l'ouest ?

– Personne, messire. On l'a détruite pour récupérer le bois. Mais au cas où, à quoi est-ce qu'ils ressemblent, vos bonshommes ?

Olen n'attendait pas autant de sang-froid de la part du brave paysan dont il aurait juré qu'il ne savait pas compter ses doigts. Cherchait-il à en avoir le cœur net, ou voulait-il seulement paraître innocent aux yeux des gardes ?

– Pas la moindre idée. Mais le gars que tu vois là – il montrait le mercenaire – n'est pas près de les oublier.

Les chevaux manœuvrèrent sur la place, renversant un panier d'offrandes à la Déesse, qui attendait la flambée du soir.

– Imagine-toi vivre dans ce bled pourri, lança le sergent au mercenaire, qui eut un sourire narquois.

Olen se laissa glisser dans la paille, pris d'un vertige soudain. On entendait s'éloigner les chevaux et les conversations bourdonner dans le village. C'est alors que le chef entra dans la grange. Son visage était pâle, cireux, lui aussi se trouvait mal. Il s'assit près d'Olen et le regarda longuement.

– Merci, dit Olen.

Les éclats de voix se mêlaient au-dehors, parmi lesquels celle de Haldan, vindicative et sèche.

– Nous ne sommes pas des assassins, reprit Olen sans savoir s'il mentait.

– Je te crois.

– Si tu veux, nous partirons dès ce soir.

– Ils ne reviendront pas. Vous pouvez rester.

– Je ne veux pas que ça mette le village en danger. Tu sais combien je tiens à Ena, mais si tu nous le demandes, nous partirons.

– Vous êtes chez vous ici.

– Si ces hommes nous cherchent, c'est à cause de... commença Olen, prêt à improviser.

– Je ne veux pas le savoir. Oublions ça.

Olen fut pris de remords à l'idée des sarcasmes dont il avait accablé le chef du village au cours des rares veillées qu'il avait passées à l'auberge. Karib, qui avait le mépris moins facile, le disait plein de bon sens. Il avait fallu plus que du bon sens à celui qu'Olen appelait « Le gentil couillon » pour sauver leurs têtes.

– Merci, dit-il encore.

– C'est aussi pour elle que je fais ça, répondit le paysan. Elle a déjà enterré un mari, je ne veux pas qu'elle te voie pendu. C'est une fille courageuse, tu sais.

Olen retrouva ses compagnons à l'extérieur. Henig avait les yeux braqués sur eux, comme au premier jour. Ils se réfugièrent dans le calme de l'auberge et se servirent un peu de vin. Karib et Nils étaient couverts de suie, ils s'étaient réfugiés au fond de la cave, oubliant même l'épée sous le lit. Ils gloussaient comme deux grands gamins ; quelle idée de s'enterrer dans un trou sans issue ! Ils étaient descendus sans réfléchir dans cette cave qui aurait bien pu être la pire des souricières.

– Bon, on fait quoi ? lança Olen, lassé par le fou rire de ses compagnons.

Lui avait vu la mort de près et n'avait aucune envie de plaisanter.

– C'est à toi de voir, répondit Karib en s'essuyant les yeux. Soit tu te maries et c'est tout vu, soit on estime que Henig est devenu trop dangereux pour nous.

– Le chef est sûr qu'ils ne reviendront pas.

Nils fit une grimace dubitative.

– Je veux bien le croire, fit Karib à la grande surprise d'Olen. Il n'y a aucune raison qu'ils reviennent dans ce trou perdu pour vérifier une seconde fois que nous n'y sommes pas.

– Et Haldan ? demanda Olen.

– Quoi, Haldan ?

– Il me hait. Et il ne vous adore pas non plus.

– Je ne pense pas qu'il se mettrait le village à dos juste pour nous nuire.

– C'est vrai. D'après Ena, il a le sang chaud, mais c'est un brave type.

La conversation se porta de nouveau sur le mariage, plongeant Nils dans cette espèce de torpeur qui le prenait quand on abordait plusieurs fois le même sujet. Les circonvolutions le fatiguaient.

– Vous avez remarqué ? fit-il soudain.

Les autres se turent.

- Les soldats du coin portent un damier rouge et blanc. On les a aperçus avant de descendre à la cave, ajouta-t-il avec un clin d’œil à Karib.
- Pour les voir, je les ai vus, répondit Olen. Mais en quoi ça nous avance ?
- Notre escorte était en armure noir et doré.

Le silence tomba sur la pièce. Chacun réfléchissait aux fantômes qui resurgissait, après trois semaines de trêve. D’où venaient les hommes en noir et or ? Peut-être étaient-ils simplement un corps d’élite du royaume d’Helion. Une armure de cavalier coûtait cher, il était naturel que de simples soldats n’en soient pas pourvus, pas plus qu’un modeste sergent d’armes envoyé sur les traces de trois fugitifs dans un village perdu. Mais les cavaliers de l’escorte pouvaient aussi bien être des mercenaires de luxe, issus de ces grandes compagnies aux allures d’armées privées. Dans tous les grands ports du monde, elles proposaient leurs services à des prix astronomiques. La légendaire Deuxième Légion, par exemple, vendait au plus offrant des guerriers triés sur le volet, capables, disait-on, d’abattre chacun dix hommes en combat singulier. Petite coquetterie qui avait fait leur renommée : les Légionnaires possédaient un artefact donnant à leurs visages l’aspect sinistre d’une tête de mort. Ils étaient parmi les plus chers du marché et, à ce qu’on disait, leur seule apparition sur un champ de bataille déclenchait des mouvements de panique et des retraites désordonnées.

Une chose était sûre : si les hommes en noir et doré étaient de cette trempe, cela ne les avait pas empêchés de s’écraser au pied de la montagne avec leurs belles armures.

Ce soir-là, Olen se rendit chez Ena sans raser les murs. Les deux amants s’enlacèrent sur le pas de la porte, avec une telle intensité qu’Olen sentit presque les larmes lui monter aux yeux. Un instinct animal avait pris la jeune femme aux tripes dès l’entrée des cavaliers à Henig ; elle s’était précipitée à l’auberge, mais n’y avait trouvé personne. Elle avait entendu le sergent d’armes et adressé de toutes ses forces une prière à la Déesse, lui promettant trois sacrifices dont celui d’un chevreau si les soldats repartaient bredouilles. Ils étaient repartis, Olen restait introuvable, à bout de nerfs elle avait fondu en sanglots. Ce brave Haldan l’avait consolée, jurant qu’il aurait terrassé les quatre cavaliers s’ils avaient fait mine d’emmener l’homme de sa vie.

Pour la première fois, elle ferma sa porte à clé, pas tant pour se protéger que pour se donner l’impression qu’ils étaient seuls au monde. Ni elle ni Olen ne pouvaient se douter que cette nuit serait la dernière.

Une ou deux heures avant l’aube, Olen fut réveillé en sursaut par des coups sourds et des voix étouffées. On frappait à la porte avec une insistance inquiétante. Il se glissa hors du lit, prenant soin de ne pas réveiller Ena. Le premier visage qu’il entrevit fut celui de Karib, les yeux agrandis par la peur.

- Ils arrivent ! Tu as dix secondes pour t’habiller !

Derrière lui, Nils, plus calme, ajustait un petit sac sur son épaule. Il y avait aussi son serviteur, portant l’épée enveloppée dans sa couverture, avec autant de précaution que s’il s’était agi d’un nouveau-né.

Olen fut pris de vertige alors qu'il enfilait ses vêtements en catastrophe. Il ne pouvait pas disparaître comme cela, il fallait réveiller Ena, lui parler, lui expliquer, la toucher, l'embrasser une dernière fois. Karib le retint par le bras.

– Viens !

– Je *dois* lui parler, chuchota Olen en se dégageant. Partez si vous voulez, je me débrouillerai !

– Olen, si tu restes, c'est à elle qu'ils vont s'en prendre.

Les deux hommes se regardèrent, comme si chacun, arc-bouté sur une corde invisible, tirait la vérité de son côté.

– Je ne peux pas partir comme ça.

– Tu préfères qu'ils te trouvent dans son lit ?

L'image du cavalier aux orbites creuses, pénétrant en conquérant dans la maison de la jeune femme, trancha en faveur de Karib. Olen referma derrière lui et glissa la clé sous la porte. Il arracha l'épée des mains du serviteur et jeta son manteau sur ses épaules.

– Par ici, chuchota le serviteur avant de partir en petites foulées à travers champs.

Une minute plus tard, ils atteignaient un petit bois d'où l'on apercevait encore la route. De petites flammes apparurent comme des lucioles sur le bleu d'encre de la nuit. Des torches. Il y en avait cinq ou six. Les fugitifs se tapirent dans le bosquet ; il y faisait si sombre qu'ils se distinguaient à peine à trois pas. Mais la vue sur la route était suffisamment dégagée pour que l'on puisse voir distinctement les cavaliers et leurs flambeaux. Olen plissa les yeux, compta huit hommes aux couleurs d'Helion, et deux cavaliers sans marque distinctive.

– Il vaut mieux prendre par la forêt, fit le serviteur. Sur la route, forcément, ils vont nous retrouver. En passant par le vieux moulin, on retombera sur l'ancienne route du pont.

– Ah, si on retombe sur l'ancienne route du pont, tout va bien, ironisa Nils.

– Tu peux nous mettre sur le chemin ? demanda Karib.

– Je vous accompagne.

La forêt se referma sur eux. En d'autres temps, elle leur aurait paru hostile, mais cette nuit-là, elle était leur refuge. Même les hurlements des loups, au loin, étaient un rempart invisible. Personne, et encore moins des cavaliers, ne se serait aventuré en pleine nuit dans ces bois que l'on disait hantés par l'esprit des voyageurs dévorés par les bêtes sauvages.

Olen suivait sans un mot, la gorge serrée, les yeux embués de larmes. En lui se succédaient des bouffées de haine et des vagues de désespoir. Le remords, la honte, la tristesse, l'inquiétude, il ne savait que faire de ses sentiments.

Le serviteur ouvrait la marche, sautant de rocher en rocher, désignait un rondin de bois faisant marchepied au-dessus d'un marécage, s'arrêtait pour écouter les bruits de la forêt.

- Tu es comme chez toi, dis-moi, fit Karib avec un hochement de tête admiratif.
- Je connais bien. Forcément.

Le serviteur connaissait la forêt, mais c'était surtout grâce à lui que les fugitifs n'avaient pas été cueillis en plein sommeil par dix hommes en armes. Il avait déboulé en pleine nuit dans l'auberge et secoué Nils comme un prunier, balbutiant des mises en garde incompréhensibles. Un peu plus tôt dans l'après-midi, le brave paysan avait vu Haldan partir vers la forêt. Le sergent d'armes et ses hommes venaient de quitter le village... Projetait-il de les retrouver ? En coupant à travers bois, on gagnait quelques kilomètres, de quoi les croiser sur la grand-route. Rien ne s'était passé, Haldan était revenu seul, avec quelques champignons pour la forme. Mais le serviteur, méfiant, le trouvait anormalement agité. À la nuit tombée, sans s'imaginer qu'il était observé, le « brave type au sang chaud » s'était glissé hors de chez lui et avait repris la route en petites foulées, une torche éteinte à la main. Hors de vue, il avait allumé sa torche et s'était assis sur un rocher. La nuit était noire, mais la flamme pouvait guider le moins expérimenté des voyageurs vers Henig. Il n'y avait plus de doute.

- Sans lui, c'était fini, dit Karib à mi-voix. Quand je pense que nous n'avons même pas un écu en poche pour le récompenser...
- Je ne sais même pas s'il prendrait de l'argent, répondit Nils, qui connaissait la dévotion de « son » paysan.
- Au fait, comment est-ce qu'il s'appelle ?
- Je ne sais pas.
- Tu ne sais pas ? Tu ne sais pas comment s'appelle ton serviteur ?
- Non.
- Mais ça fait trois semaines qu'il te colle aux basques !
- Ouais.
- Et tu n'as jamais pensé à lui demander son nom ?
- Non.

Karib, à court d'arguments, écarta les bras en signe d'incompréhension.

- C'est un peu embarrassant de lui demander son nom maintenant, après tout ce qu'il a fait, reprit-il.
- Il a emporté des fruits, du pain, des pâtés de viande et des couvertures pour nous. Et des outres d'eau fraîche.
- Eh bien, faute de mieux, espérons que la Grande Déesse le récompensera au centuple !

Nils haussa les épaules.

- Espérons, oui.

La référence à la Mère Nature serra le cœur d'Olen. Elle lui rappelait sa première rencontre avec

Ena, au pied de l'autel où ils auraient dû s'unir. À l'heure qu'il était, Ena devait s'étirer dans la chaleur douillette de ses couvertures, cherchant l'épaule de son amant pour s'y blottir comme un petit animal. Elle ne la trouverait pas. Elle ne la trouverait jamais plus. Nils se retourna vers lui.

- Ça va ?
- Pas trop.
- C'est mieux comme ça, tu sais.

À l'aube, la forêt s'ouvrit sur une plaine coupée de bosquets au bout de laquelle se découpait un moulin en ruine. Le serviteur expliqua que, de là, on rejoignait l'ancienne route du pont, qui menait à Dreda par le chemin des écoliers. Une fois en ville, les fugitifs se fondraient dans la foule, devenant beaucoup plus difficiles à repérer.

- Tu peux nous laisser ici, fit Nils.
- Merci mille fois, l'ami, renchérit Karib.

Mais le serviteur de Nils n'entendait pas mettre un terme à son esclavage volontaire. Il montra malicieusement son sac et expliqua qu'il avait préparé non seulement quelques provisions pour les fugitifs, mais aussi son propre balluchon. Rien ne le retenait à Henig, disait-il, il n'avait pas de terre, ne travaillait qu'à l'occasion et n'y avait d'autre ami... que Nils. Il précisa également, avec force clins d'œil, qu'une certaine personne pour laquelle il avait eu certains sentiments était désormais engagée ailleurs. *Forcément.*

Une courte discussion opposa Karib et Nils, un peu à l'écart. Le premier estimait que le paysan pouvait être utile, le second étouffait à la seule idée d'avoir encore son serviteur à ses basques. Olen resta face à l'objet du litige, qui lui adressa un sourire, quelques paroles d'encouragement au sujet de son amour perdu, avant de lui confier, très sûr de lui :

- Je sais ce qui se passe. Karib ne veut pas que je vienne.

Olen eut pitié du pauvre bougre. Il pensa aussi que l'on recherchait trois hommes et non quatre.

- Il vient avec nous, lança-t-il aux autres.

Une vapeur étouffante, mêlée d'un parfum de menthe, montait des bouches grillagées. Affalés dans la salle la plus chaude de l'établissement, des bourgeois enveloppés de graisse s'endormaient presque, bercés par le clapotement de l'eau qui s'écoulait dans les rigoles. À leurs pieds, un grand bassin grisâtre à la surface duquel dansaient des volutes de condensation. Dans une atmosphère de quasi-recueillement, on buvait l'air plutôt qu'on ne le respirait. Personne ne prêtait attention à la mosaïque, pourtant monumentale, qui représentait des femmes nues, dans un lieu où elles étaient interdites.

L'homme aux orbites creuses s'étira profondément. Il était devenu un habitué des bains de la ville haute, maintenant que ses tarifs lui permettaient de s'acquitter du droit d'entrée princier. C'était à ce genre de détail que l'on marquait sa réussite. Lorsque la chaleur deviendrait trop forte, il piquerait une tête dans le bassin d'eau froide pour raffermir ses muscles, puis irait engloutir quelques gâteaux d'orge et de miel à la petite échoppe d'en face.

Ici comme ailleurs, on l'appelait « Le Pirate », surnom que lui avait valu un passé tumultueux et qui faisait frissonner les notables. Il vendait ses services, assez cher pour être pris au sérieux par la haute société du royaume, et avait, en dépit de ses origines obscures, de belles entrées jusque dans l'antichambre du bourgmestre. Sa réputation faisait de l'ombre à la concurrence, dans un pays oublié par la guerre depuis trois générations. Il n'avait pas son pareil pour recouvrer une créance, éliminer un rival ou protéger un riche négociant de passage.

Savourant ses dernières minutes de chaleur intense, il ne remarqua pas l'homme qui traversait la salle, l'eau ruisselant sur ses bottes noires. D'instinct, les bourgeois se drapèrent en hâte et sortirent sans demander leur reste. L'homme était habillé de la tête aux pieds et n'avait pas pris la peine de retirer ses gants. Ils eurent à peine le temps d'apercevoir son visage, très pâle sous ses cheveux d'un blond si clair qu'ils paraissaient blancs. Sa voix, étonnamment chaude, résonna sous les voûtes :

– Le repos du guerrier.

Le Pirate sursauta. Il écarquilla les yeux en reconnaissant l'homme qui se tenait devant lui, mains sur les hanches. Ignorant son nom, il l'appelait l'albinos – à leur première entrevue, à la lueur d'une mauvaise chandelle, il avait cru ses cheveux blancs comme ceux d'un vieillard.

– Je viens souvent aux bains, répondit le Pirate, gêné.

– C'est ce qu'on m'a dit.

L'homme retira ses gants et les fit claquer dans sa paume à intervalles réguliers. Le Pirate se sentait mal à l'aise, nu face à l'albinos, mais n'osa se draper dans sa serviette, de peur de passer pour une vierge effarouchée. Les choses avaient bien changé depuis leur première entrevue, au cours

de laquelle le Pirate en avait rajouté dans le registre brutal. L'étranger avait de l'argent, il fallait lui donner le change, et pour cela rien de mieux qu'un bon numéro de matamore. Éclats de rire gras, coups de poing sur la table et bourrades dans le dos pour briser la barrière sociale, l'albinos avait eu droit au grand jeu. Il avait aligné rubis sur l'ongle les quinze mille écus réclamés par le mercenaire, lequel espérait dix mille après âpre négociation. Mais les choses avaient mal tourné. Désormais le Pirate était débiteur, et l'albinos semblait beaucoup plus influent qu'à son arrivée à Helion. Il avait été reçu par le bourgmestre de Dreda, par le chambellan du royaume puis, disait-on, par le roi lui-même. La rumeur lui prêtait toutes sortes d'alliances à travers le pays. Le Pirate n'avait jamais su s'il avait été le premier à lui donner ce surnom d'albinos, qui revenait souvent quand on parlait de lui.

- On m'a aussi dit que tu avais encore échoué, mercenaire.
- J'allais t'en parler. J'allais *vous* en parler. Je ne suis en ville que depuis ce matin.

Le vouvoiement, cet archaïsme théoriquement réservé aux têtes couronnées, revenait à la mode dans les Terres communes, pour marquer, plus que le respect, les échelons invisibles du rang social. Un paysan n'osait plus guère s'adresser à un militaire comme à son égal, c'était un retour aux temps sombres des guerres seigneuriales. Le Pirate regretta la formule à l'instant même où il la prononça : c'était une humiliation inutile, d'autant qu'il ignorait tout des origines de l'albinos. Peut-être était-il comme lui, fils d'un pêcheur et d'une prostituée.

L'albinos eut un sourire sinistre.

- Mais tu t'es dit que tu allais prendre un bain, d'abord. Pour te reposer de tes exploits.
- Je vous rembourserai, je vous ai promis ! C'est juste que je n'ai plus l'argent, il me faut un peu de temps pour...
- Je ne veux pas *mon* argent, si je le voulais je ne te l'aurais pas donné. Ce que je veux, c'est que tu honores ton contrat, mercenaire.

La discussion tournait à l'aigre. Le Pirate – qui avait souvent gain de cause, surtout quand il parlait plus fort – chercha à démonter les arguments de son interlocuteur.

- Le contrat, c'était d'escorter un chariot à travers le royaume, pas de...
- S'il me fallait un conducteur de chariot, tu crois que j'aurais payé quinze mille écus ?
- Non, bien sûr.
- Tu m'as dit que tu étais le meilleur, n'est-ce pas ? Tu te souviens de ton petit discours : « Je suis un chien de guerre », « mon seul maître, c'est la mort »...
- On a été pris de court. Ça arrive. J'ai quand même perdu cinq hommes.
- Et alors ? C'est censé me consoler ?

L'albinos essuya lentement l'eau qui gouttait de la voûte sur son visage. Le Pirate aurait juré qu'il ne suait pas.

- Ils ne m'échapperont pas longtemps, fit le Pirate, ignorant le sarcasme. Je les ai traqués, j'ai

trouvé le village où ils se terraient. Et pourtant, je peux vous dire qu'ils étaient enterrés au fin fond de nulle part ! Nous les avons manqués de quelques heures, peut-être même de quelques minutes. Ils n'iront pas loin, je connais le pays comme ma poche.

– Tu as de grandes poches, mercenaire. Trois semaines pour retrouver leur trace dans un pays qui se traverse en une journée de cheval...

– Ils n'iront pas loin, répéta le Pirate, de plus en plus mal à l'aise.

– J'imagine que tu as déjà interrogé tous les gens de ce village, et qu'ils t'ont dit ce qu'ils savaient.

– J'ai... j'ai posé des questions, naturellement, mais j'étais avec la garde. Impossible d'utiliser des méthodes trop... radicales contre un citoyen d'Helion. Pas devant eux. Vous les connaissez, c'est vous qui les avez mis sur le coup... La loi, toujours la loi.

L'albinos ouvrit des yeux si grands que le Pirate eut envie de sauter dans le bassin et de s'y noyer.

– Tu n'as pas interrogé un seul de ces villageois... et tu prends ton bain !

– Mettez-vous à ma place, messire, comment voulez-vous que devant les gardes...

– Retournes-y dès ce soir et fais ton travail, mercenaire. Retournes-y avec ou sans gardes, avec ou sans tes hommes, ce n'est pas mon problème. Faire parler un paysan, c'est à la portée du premier minable venu ! Je veux bien que ta terrible horde de chiens de guerre se couche devant trois pauvres types sans armes, mais ne me dis pas que j'ai payé quinze mille écus pour que tu te pisses dessus à l'idée d'interroger un laboureur.

Le Pirate promit, jura, cracha, comme un enfant que l'on vient de punir et qui assure que, désormais, il sera irréprochable. L'albinos avait le bras trop long pour être pris à la légère. Entre ses hommes en armure noire cantonnés au port d'Ythem, l'argent qu'il distribuait à tour de bras et ses relations dans les milieux privilégiés, il était de ceux que l'on ne veut pas avoir comme ennemis. Peut-être ne reposait-il que sur des effets de manche, un peu comme le Pirate, en somme, mais le mercenaire n'avait aucune envie de le tester. Un instinct qui l'avait rarement trompé sentait le pouvoir à plein nez.

L'albinos tourna les talons, mais, avant de sortir, il se ravisa. D'un coup de botte, il envoya valser une pierre ponce.

– Tu aimes ton pays, mercenaire ?

– Oui, naturellement.

– Alors retrouve ces hommes. Et vite. Tu n'as pas idée de ce qui va s'abattre sur ce royaume si je ne les trouve pas avant l'arrivée de mes renforts.

Un frisson parcourut l'échine du Pirate. En général, c'était lui qui intimidait. Ce jour-là, nu comme ver, assis sur un carrelage qui lui cuisait l'arrière-train, il aurait donné cher pour ne jamais avoir croisé la route de l'homme aux cheveux blancs.

– Même moi, je n’y pourrai plus rien, ajouta l’albinos avec un sourire.

On entendit l’écho de ses pas sous les voûtes, et bientôt il n’y eut plus que le clapotis de l’eau et le souffle de la vapeur. Le Pirate respira longuement, reprit un semblant de contenance et sortit à son tour. Dans les salles voisines devait se presser, avide de sensations, un troupeau de notables qui le harcèlerait de questions. Sa réputation était en jeu. Mais il n’avait plus qu’une idée : sauter sur son cheval et retourner à Henig. Le paysan à qui on avait jeté quelques pièces avait parlé d’une femme. C’était par elle, et par elle seule, que l’on retrouverait les fugitifs.

De la grande route, on apercevait les murailles de Dreda à plusieurs kilomètres de distance. Il faut dire que la montagne, les forêts et les torrents avaient fait place à des champs de blé à perte de vue. Ces plaines dorées avaient valu à la région le surnom immodeste de « vallée d'or », surnom dont les commerçants d'Helion, plus prospères d'année en année, avaient fait leur étendard.

Dreda était une ville fortifiée dont les remparts accusaient leur âge. Cela faisait longtemps qu'ils ne protégeaient plus que des allées et venues nocturnes des braconniers ou des détrousseurs. Par endroits, on avait construit des maisons dans les parties éboulées, comme pour combler les vides, donnant aux murailles un aspect quelque peu anarchique. Deux étages, parfois trois ou même quatre, avec ou sans colombages, avec ou sans tourelles, blanchies à la chaux ou renforcées de pierres de lave, il y en avait pour tous les goûts. Ces habitations dites « de muraille » étaient une hérésie en termes de défense. Certes, leurs portes donnaient sur l'intérieur de la ville, mais peu d'envahisseurs rechignent à passer par la fenêtre.

À ce détail près, Dreda n'offrait de l'extérieur qu'une vue très commune : une lourde silhouette de pierre grise, d'épais remparts d'où émergeaient des toits d'ardoise. Sur le ciel se découpaient quelques flèches et girouettes dorées, ainsi que les statues ornant les frontons des temples, mais en regard de Kyrenia, Aden ou Silas, ces grandes cités qui avaient fait la splendeur des Terres communes, Dreda n'était qu'une petite ville de province.

– Dreda ! annonça le serviteur de Nils avec un geste théâtral. C'est beau, hein ?

À défaut d'être belle, la ville était animée, très animée, même. Devant la grande porte se pressait une file bigarrée de bourgeois endimanchés, de paysans chargés de paniers, de carrioles croulant sous les marchandises, de soldats, de mendiants et d'ouvriers portant leurs outils dans de grands sacs de cuir.

C'était la deuxième ville du royaume d'Helion. Deuxième par égard pour le roi, qui siégeait à Sarys, mais première en termes de taille, d'habitants, de négoce, de culte, d'effectifs militaires et de ressources. En un mot, c'était une capitale qui n'en portait pas le nom. De nombreux voyageurs y faisaient étape, surtout aux jours animés des grandes foires. Bénéficiant d'une position stratégique au beau milieu du petit royaume, Dreda était un passage obligé, une étape incontournable. Pour certains, c'était aussi le plus sûr des refuges : une fourmilière où se côtoyaient sujets d'Helion et étrangers, sans cesse brassés en une masse colorée et bruyante.

Karib avait engagé la conversation avec deux paysannes, les aidant même à porter leurs cages chargées de poulets. C'est ainsi que les fugitifs passèrent la porte, un joyeux groupe de six qui passa totalement inaperçu aux yeux du sergent de garde. Bras croisés sur les écailles de métal qui garnissaient son armure, ce dernier ne leur prêta pas la moindre attention. Il était trop occupé à dévisager avec insistance un homme seul qui rasait les murs. Il fit un signe du menton à l'intention du

planton de garde. Il avait certainement reçu des instructions : trois hommes cherchant à se glisser en ville se sépareraient à coup sûr...

– À bientôt, mesdemoiselles, roucoula Karib en rendant leurs poules aux deux cinquantenaires qui roulèrent des yeux énamourés.

On entrait à Dreda par le quartier des tavernes de la ville basse, un enchevêtrement de rues noires de monde, hérissées d'enseignes. La cigogne, le glaive, les trois carottes, la couronne, le daim... La plupart louaient des chambres à la nuit ou à la semaine. Mais on y venait surtout pour savourer un verre de vin aux épices ou une chope de bière en grignotant des travers de porc poivrés achetés aux marchands ambulants qui les grillaient sur des braseros. On servait aussi des soupes de chou dans lesquelles flottaient des morceaux de gras difficilement identifiables, et même des épis de maïs grillés sur la braise.

À l'approche du déjeuner, les salles pleines à craquer rejetaient leur trop-plein humain sur la terre battue des ruelles ; on trinquait assis sur un abreuvoir, ou adossé à un mur. Des garçons d'auberge de quinze ans traversaient la rue en portant des tonneaux de vin plus gros qu'eux. Ici, deux négociants finalisaient leur affaire, là un maître artisan offrait à ses apprentis un casse-croûte bien mérité. Les voyageurs s'asseyaient à la première table pour se désaltérer et glaner quelques renseignements sur la ville. Et dès que sonnait la relève de la garde, des troupes de damiers rouge et blanc déferlaient sur le quartier, prenant d'assaut les tavernes. À l'abri du regard des officiers qui déjeunaient dans les belles auberges de la ville haute, ils réquisitionnaient les meilleures tables avec des mines de tueurs. On les connaissait pourtant, ces cousins, ces gendres, ces frères déguisés en guerriers... La garde n'était pas l'armée. Dreda n'était pas non plus l'une de ces grandes cités où l'anonymat règne en maître, mais les voyageurs de passage s'y laissaient prendre. Et là comme ailleurs, il suffisait d'une armure de cuir, d'un casque en métal cabossé et d'un glaive pour draper un simple citoyen d'une aura de puissance – leurs propres mères s'y trompaient.

– Il faudrait prendre une chambre, dit Karib. Mais on ne trouvera rien à moins de cinq écus la nuit, même dans la pire des auberges.

On pouvait se loger pour deux ou trois écus dans un relais de campagne, pour peu que l'endroit ne se trouve pas sur les routes commerciales. Au cœur de l'hiver, certaines auberges en étaient presque à offrir la chambre pour le prix d'un bon repas, tant l'argent était rare. Mais en ville, c'était autre chose. Les prix doublaient, triplaient au gré des saisons, des marchés et des foires, touchant parfois au ridicule : jusqu'à cinquante écus pour une nuit sans autre confort qu'un lit de paysan et une couverture trouée. C'était cela ou camper hors des murs, à la merci des bêtes sauvages et des détrousseurs.

– De toute manière on n'a pas un sou, fit Nils. Même à un écu la nuit, ça ne changerait rien.

Le serviteur fouilla dans son sac et brandit une maigre bourse, fier comme un champion d'arènes.

- Forcément, j'ai quelques économies...
- Il est irremplaçable, fit Olen.

Le paysan comptait trente-sept écus. Karib en eut le cœur serré : toute la fortune du malheureux tenait dans cette bourse : trente-sept écus. Une bonne paire de bottes en coûtait deux cents.

C'est ainsi que les fugitifs s'installèrent à l'auberge du Chaudron, après avoir négocié un séjour à quatre écus par nuit et par tête. Pour ce prix, on s'entassait dans une chambre « pour six », un peu étroite pour trois, partageant sa couche avec des voyageurs de passage. On était loin du confort douillet d'Henig, mais le sort voulut que les voisins de lit soient un paisible couple de commerçants. Un don de la Déesse en comparaison d'un barbare du Grand Sud – ils avaient horreur de l'eau, et plus encore du savon – ou simplement d'un fêtard rentrant ivre mort tous les soirs en vomissant ses tripes. Rien de tel pour relativiser son malheur qu'un coup d'œil aux chambres voisines...

Les économies d'une vie d'un paysan qui ne travaillait qu'à l'occasion et n'avait même pas un peu de fromage à vendre laissaient deux jours de répit aux pensionnaires du Chaudron. Même en ne mangeant qu'un bol de soupe de légumes par jour, ils seraient de nouveau sur la paille quarante-huit heures plus tard. Il fallait travailler. Or pour travailler, il faut savoir faire quelque chose.

Ils disposaient d'un guerrier confirmé, mais il était peu probable que le marché du mercenariat soit assez florissant dans une ville comme Dreda pour qu'Olen soit assuré de gagner de l'argent avant des semaines. Karib, lui, ne maîtrisait que son sort mineur, parfaitement inutile à moins de dénicher un employeur ayant égaré l'entrée de sa cave. Même s'il avait maîtrisé son sort offensif, la rareté de la magie de combat laissait supposer que personne, en dehors d'un militaire de haut rang, n'aurait été à même de l'embaucher. Peut-être un négociant en quête d'un garde du corps haut de gamme, et encore. La magie de guerre jouissait d'un grand prestige sur les champs de bataille, mais, en fin de compte, rien n'était plus dissuasif qu'un grand mercenaire avec une épée bâtarde.

Enfin, restait Nils, fermement persuadé d'être le garçon d'écurie idéal, mais à en juger par le nombre de montures en ville, Dreda n'était pas le paradis des cavaliers.

Les fugitifs se séparèrent, avec pour seul objectif de revenir à la nuit tombée avec quelques pièces en poche.

Sur les conseils de l'aubergiste, Olen se rendit au grand marché. On y trouvait facilement du travail, disait-on, pour peu que l'on ne rechigne pas à la tâche. Installé sur une grande place à la limite de la ville haute, le marché se tenait tous les matins et attirait un tel monde que les gros fermiers y avaient leur comptoir permanent. Dès l'aube, c'était un défilé de carrioles chargées de victuailles jusque par-dessus les ridelles. Viande, fruits, légumes, fromages, lait frais, orge et blé y abondaient, mais aussi des denrées plus rares, comme les épices, les pâtes de fruits, la poudre de noix ou le miel noir, qui se vendait à prix d'or car il n'était plus produit que sur les collines de Silas, à l'autre bout du monde.

Olen espérait trouver un ou deux comptoirs de mercenaires – il n'était pas rare que, dans les grandes foires ou les marchés florissants, les « chiens de guerre » proposent leurs services aux caravaniers en quête d'une escorte. Presque sans risque, ils s'engraissaient à petit prix, lentement mais sûrement, loin des champs de bataille, où la survie était un coup de dés.

Mais Helion était trop paisible pour qu'un comptoir de mercenaires, même modeste, prospère au

sein d'un marché.

Découragé, le ventre creux, Olen s'assit sur un cageot vide et observa un marchand de pâtes de fruits installant son étal avec un soin de joaillier. Une marchandise de ce prix justifiait peut-être un garde du corps... Cependant, l'idée d'aller démarcher le commerçant, comme le ferait un vendeur ambulant, parut insupportable à Olen. Avec ou sans mémoire, un guerrier est rarement amené à héler le chaland en pleine rue pour se payer une chambre dans une auberge pouilleuse. Démarcher, c'était déchoir. Une perspective insupportable. Quelques minutes durant, il vécut sur ses certitudes, mais son estomac le rappela à l'ordre avec un gargouillement profond. Déchoir ? Il ne pouvait guère tomber plus bas. Avec ses vêtements grossiers, sa barbe en bataille, sans passé, sans argent, il n'était rien de plus que l'un de ces vagabonds qu'il avait vu fouiller dans les poubelles des tavernes.

- Une protection ? Mais contre quoi ? s'esclaffa le marchand de pâtes de fruits.
- Contre les voleurs.
- Allons donc. Ça fait quinze ans que je fais la route entre Sarys et Dreda, et je n'ai jamais vu un voleur. Les seuls voleurs que je connaisse ici, ce sont les prévôts du bourgmestre. Ils augmentent chaque année le droit au marché, on finira bientôt par aller vendre ailleurs.
- Je me suis laissé dire qu'une bande de brigands opérait dans la région, mentit Olen.
- Jamais entendu parler. De toute manière, mon beau-frère est capitaine d'armes dans l'infanterie du roi... Tout se sait dans ce petit pays, les brigands – s'il y en a ! – n'auront pas envie de s'en prendre à mes pâtes de fruits, crois-moi.

La discussion semblait close. Le marchand s'était remis à ciseler sa présentation, alternant formes et couleurs, prenant du recul pour nourrir son inspiration. Déchoir pour déchoir, Olen tenta sa dernière chance :

- Pardonne-moi, marchand, tu ne connaîtrais pas quelqu'un qui aurait besoin d'un garde du corps ? Tout le monde n'a pas un beau-frère capitaine.

Le marchand de pâtes de fruits éclata de rire.

- Tu ne manques pas d'humour, au moins !
- Je ne sais pas si ça m'aidera à trouver du travail.
- Écoute, tu m'as l'air d'un bon gars, et pas bête, je vais te dire très franchement ce que je pense. Ce que je pense, c'est qu'avec ta dégaîne tu as autant de chances de trouver du boulot sur ce marché que moi de me faire attaquer par tes brigands sur la route de Sarys.

Olen eut un petit sourire.

- Ce que je te conseille si tu as besoin de manger, c'est de proposer tes services comme lui, lui, ou lui – il désignait des jeunes gens en tablier de toile épaisse, qui charriaient l'un un quartier de bœuf, les autres des sacs de farine. Pour ça, tu trouveras toujours du boulot, et personne ne te demandera d'être bien mis.

À l'étal d'un marchand de vin, un gaillard en armure de cuir cloutée, son casque brinquebalant à sa ceinture, discutait le prix d'un tonnelet. Il portait une hache de guerre, des poignets de cuir renforcé, des bottes garnies de maille. La barbe courte et bien taillée, le cheveu ras, il avait un air de brute.

- Regarde, lui, il pourrait se vendre comme mercenaire ! Mais toi...
- Oui. Je comprends.

Il fallut faire le tour du marché, demandant à chaque étal si l'on avait besoin de bras. Le sentiment d'humiliation disparut à la dixième tentative, si bien qu'à la vingtième Olen se vendait comme un marchand à la criée. Le farouche guerrier qui, une heure plus tôt, hésitait à proposer ses services n'était plus qu'un souvenir. Jamais à court d'arguments, il fit réfléchir plus d'un commerçant n'ayant aucun besoin de main-d'œuvre. À l'en croire, il était le commis parfait, sobre, courageux, fort, intelligent, aimable et honnête. Son laïus finit par convaincre un maraîcher qui l'embaucha pour trois écus par jour, malgré les grincements de dents de son commis en titre, lequel estimait se débrouiller parfaitement tout seul.

– Tu commences demain matin, dès que le jour se lève. Et ne sois pas en retard, sinon c'est pas la peine de venir !

Olen quitta la place du marché le cœur léger, avec le sentiment du devoir accompli. Il chassa de son esprit les idées noires et les regrets, l'image d'Ena qui le hantait, la peur du lendemain, les questions et les doutes. La survie ne laisse que peu de place aux interrogations existentielles... Arrivé guerrier, il repartait apprenti marchand de légumes, et, à sa grande surprise, c'était une victoire. Pour la première fois de sa seconde vie, Olen avait gagné sa place au soleil.

Pendant ce temps, Karib était allé droit où le portait sa carrure de portefaix : un chantier ouvert au sud des remparts, pour reconstruire une vieille tour d'angle qui menaçait de s'écrouler. C'est là que l'on dirigeait les gens sans fortune ni cervelle : le travail se limitait à charrier d'énormes paniers pleins de gravats et à les vider en pleine nature. Les ouvriers et les artisans, forts de leurs corporations respectives, avaient réussi à se débarrasser de la corvée aux frais de la ville. Le bourgmestre avait cédé au nom du bien public, embauché des malheureux en nombre, mais il avait serré les cordons de la bourse : on payait un écu la journée, du lever au coucher du soleil, moyennant une courte sieste et une soupe aux lardons.

Au premier sac de toile qui lui scia les épaules, Karib se prit à regretter amèrement le village qu'il avait tant insisté pour quitter. Dix fois, il passa la porte de la ville, en file indienne avec ses compagnons d'infortune, comme un bagnard. La onzième, le sac céda, il fallut ramasser les gravats sous l'œil narquois des gardes, et les traîner, enroulés dans la toile, sur six cents mètres. Il ne manquait qu'un garde-chiourme avec un fouet à trois lanières, un de ces barbares couverts de cicatrices rituelles qui font avancer les galères.

Comme un homme, une ville a ses zones d'ombre. Celle de Dreda portait le nom de « quartier du Marécage », et s'étendait au nord de la ville basse. On y accédait par un dédale de ruelles qu'un homme de bien n'aurait emprunté pour rien au monde à la tombée de la nuit. Minuscules artères pavées, escaliers vertigineux, arrière-cours délabrées faisant office de passage entre deux rues... Sans guide, on avait toutes les chances de tourner en rond et de se retrouver à son point de départ, ou pire, de déboucher dans un coupe-gorge dont on ne ressortait que débité en morceaux, mêlé à des quartiers de porc dans la carriole d'un boucher. Le Marécage était une ville dans la ville, avec ses règles, ses chefs, et même, à ce que l'on racontait, sa propre garde à la justice expéditive, car les truands eux-mêmes ont besoin d'ordre.

Nils se demanda ce qui avait bien pu le pousser à suivre cet inconnu dans le dédale des ruelles du nord. L'étroitesse des rues, la hauteur des maisons étaient un rempart contre la lumière du jour : en plein après-midi, on se serait cru au crépuscule.

– On y est presque, fit l'homme avec un clin d'œil qui se voulait rassurant.

Ils s'étaient rencontrés chez un maréchal-ferrant, quelques heures plus tôt. Nils avait couru une bonne partie de la ville à la recherche d'un maquignon, d'un relais ou d'une écurie, mais personne n'avait de travail à lui offrir. On avait même congédié la plupart des garçons d'écurie : ces dernières semaines, un homme avait acheté tous les chevaux qu'il avait pu, à Dreda et même ailleurs à travers le royaume. Il avait mandaté un maquignon qui avait acquis en son nom près de soixante-dix bêtes, plus que Dreda n'en comptait en temps normal. Il avait fallu en faire venir des petites villes avoisinantes. Les chevaux étaient chers, il n'y avait pas de corps de cavalerie dans l'armée ; seuls les officiers, les grands bourgeois et les nobles possédaient une monture.

– Si tu tiens à t'occuper de chevaux, va voir dans les villages, ils ont des chevaux de trait, avait dit le maréchal-ferrant.

C'est alors qu'un homme de petite taille, dégarni, vêtu de toile rapiécée, était apparu dans son dos, sans faire le moindre bruit. Il sortait sans doute d'un recoin de l'écurie. Le maréchal-ferrant l'avait chassé d'un geste agacé, mais l'homme ne s'était éloigné que de quelques pas. Il attendait Nils.

– Tu connais bien les chevaux, hein ?

Oui, Nils connaissait les chevaux. Il l'avait toujours su, même au plus profond des ténèbres. Son instinct ne l'avait pas trompé : à chaque écurie, il jugeait les bêtes en connaisseur, admirait les

proportions parfaites d'un cheval de guerre samorréen, déplorait la technique approximative d'un apprenti maréchal-ferrant. Il flattait l'encolure de l'un, vérifiait les fers de l'autre, avec une aisance qui stupéfiait son serviteur.

– Ah, ça, il les connaît, les chevaux, mon ami, s'était écrié ce dernier. Faut le voir avec eux ! Et que je te prends la patte, et que je te regarde les dents...

Nils avait pris un air modeste de circonstance.

– J'ai peut-être du boulot pour toi, avait repris l'homme. Mais pas ici. Tu connais le Marécage ?

– Non.

– Ce n'est pas très loin. Je t'accompagnerai. Retrouve-moi ici dans deux heures, le temps que je prévienne quelqu'un.

– Quelqu'un ?

– Ton futur employeur.

Ainsi, le travail venait à Nils. Le serviteur avait payé deux bières pour fêter l'occasion, et l'on avait posé au tavernier quelques questions sur le fameux Marécage, espérant qu'il ne soit ni trop marécageux, ni trop éloigné de la ville. Le bonhomme ne s'était pas fait prier pour dresser le pire des tableaux, avec des mimiques de tragédien. Il s'était répandu en détail : enlèvements, meurtres, trafics, extorsion se mêlaient aux légendes les plus absurdes. Le maître des mendiants se nourrissait de viande humaine – on enlevait pour lui des nouveau-nés bien gras à leurs mères éplorées. On crevait les yeux des curieux qui s'aventuraient dans le quartier, on coupait les mains des voleurs qui refusaient de partager leur butin. De pauvres filles de famille servaient d'esclaves sexuelles, des années durant, dans des caves sans lumière. En un mot, à la fin de la conversation, le quartier des gueux était devenu l'antre des princes démons.

Le serviteur, horrifié, avait supplié Nils de renoncer. Mais ce dernier avait remarqué deux ouvriers couverts de plâtre à la table voisine qui les écoutaient en riant sous cape. Il en avait déduit que le Marécage vivait sur sa réputation.

– Rejoins les autres si tu veux, avait-il dit à son serviteur. Moi j'y vais. On se retrouvera plus tard.

– Non, non ! Bien sûr que non ! Si tu y vas, j'y vais aussi. Je surveillerai tes arrières. Je sais me battre... Même Haldan, je l'ai déjà battu à la lutte.

– Comme tu veux.

Le Marécage apparut au détour d'une ruelle. Sinistre, obscur et suintant de misère, il offrait un décor assez crédible aux terribles légendes qui circulaient sur son compte. La rue était un borbier infect, mélange d'eaux usées, de pots de chambre vidés par les fenêtres et de débris. Les fosses d'aisances étaient sans doute réservées aux quartiers « civilisés », à moins que les vidangeurs n'aient simplement renoncé à faire leur travail – peu enviable – dans ce décor de cauchemar.

Des gamins déguenillés accouraient de partout, suivant les visiteurs avec des regards de

concupiscence. Le serviteur, paniqué, faisait de grands gestes pour les faire déguerpir, mais Nils, dont la fortune s'élevait à rien, s'en moquait. Des prostitués, mâles et femelles, à moitié nus et grossièrement maquillés, étaient assis devant les maisons de passe. Une échoppe à l'enseigne des deux cornes proposait un bric-à-brac qui débordait jusque dans la rue : meubles bourgeois, rouleaux d'étoffe, arcs, flèches et carquois, statuettes de la Déesse Mère, autels portatifs, nécessaire de couture, miroir brisé, fioles vides, fioles pleines, grimoires à la reliure déchirée...

Dans la foule brune et informe qui paraissait se fondre dans la couleur du borbier apparut soudain un bourgeois au ventre rond, dans son habit de velours. Il baissa les yeux en croisant Nils, puis simula un éternuement pour cacher son visage. Celui-ci se retourna, surpris.

- Eh oui, murmura le guide avec une mine de comploteur. Ce type est assez riche pour acheter tout le quartier. On se demande ce qu'il fait là, hein ? Mais il n'y a qu'ici qu'il peut avoir ce qu'il veut.
- Et il veut quoi ? demanda Nils.
- À ton avis ?

Il montrait une maison de passe, devant laquelle un gros homme-femme ouvrait les cuisses en se caressant l'entrejambe.

- Dans une heure, il rentrera dans sa belle maison de la ville haute, et il dira à la patronne : « Désolé pour le retard, ma caille, j'étais au conseil avec les échevins ! »

Il éclata de rire. Nils hocha la tête tandis que le serviteur, bon public, s'esclaffait :

- Les échevins... Très bon, le coup des échevins !

L'inconnu s'arrêta au coin d'une rue presque déserte, à l'étal d'une boucherie qui empestait la viande avariée. Il fit signe à l'employé, un jeune aux dents cassées, qui disparut dans l'arrière-boutique. Les gamins qui les avaient suivis depuis leur arrivée dans le quartier s'égayèrent comme une nuée de moineaux. Le serviteur de Nils ne riait plus, il regardait avec méfiance les morceaux de viande sur lesquels se posaient de grosses mouches. Il n'aurait pas été surpris de voir dépasser un pied humain des carcasses de porc.

- On est arrivés, fit l'inconnu. Pas de panique, ton employeur, c'est pas le boucher. Il est juste propriétaire de la boucherie, et de pas mal d'autres choses aussi.

Nils n'aimait pas cette dernière ruelle, trop vide, trop isolée, trop propice à un guet-apens. Son regard allait d'un coin sombre à une fenêtre entrouverte, d'un tas d'ordures à une cabane de planches. Sur des cordes à linge tendues d'une maison à l'autre planaient des loques grisâtres, comme des fantômes décharnés sur ce qui restait de ciel. Le vent les gonflait puis les laissait retomber, inertes. La lumière se faufilait comme elle pouvait, il n'en restait plus que de petites taches changeantes au sol.

– Je t’en prie, fit le guide. Après toi.

L’arrière-salle de la boucherie était irrespirable. À la lueur d’une chandelle, deux hommes se tenaient autour d’une grande table où l’on débitait les hideux morceaux de viande destinés à rejoindre l’étal. Le jeune boucher aux dents cassées – souriant de tous ses chicots – et un gros homme d’une quarantaine d’années, le cheveu rare et gras, vêtu d’une robe d’intérieur qui aurait pu être celle d’un notable. Une petite porte entrouverte laissait entrevoir une autre pièce, une espèce d’étude, avec une table, un encrier, des rouleaux de parchemin et des livres de compte. C’était sans doute le cœur de la toile d’araignée.

– Bienvenue, les gars, lança l’homme, jovial. Désolé pour le petit voyage, mais vous vous doutez bien que je ne suis pas le bienvenu en ville.

Le serviteur, pâle comme un mort, roulait des yeux effarés. Sur la table à débiter, il aperçut des couteaux, qu’il affecta de ne pas voir, tout en s’en rapprochant imperceptiblement. Il se tenait toujours dans le dos de son maître, prêt à toute éventualité. Mais son manège n’échappa pas au notable du boubier, qui eut un large sourire :

– Allons, mon vieux ! Si tu devais mourir ici, tu serais mort depuis longtemps. C’est toi, le spécialiste des chevaux ?

– Non, c’est l’autre, fit le guide.

Le notable se tourna vers Nils.

– Écoute-moi, petit. Tu as entendu parler du fou qui achète tous les chevaux du pays ?

– Oui.

– Il a fait acheter un pur-sang des Elvènes. C’est de la bonne bestiole ça, non ?

– Très.

– En plus, paraît que les noirs sont rares, et celui-là est noir.

Nils se put s’empêcher de hocher la tête en signe de respect. Le pur-sang des Elvènes était déjà rare dans sa célèbre robe blanche à reflets gris, mais, en noir, ils étaient rarissimes. C’était une monture princière – un beau gâchis puisque les nantis se cantonnent généralement à la parade, ou au mieux à la chasse.

– Le fou a déjà payé pour cette bestiole. Sauf que mon petit doigt me dit qu’il serait prêt à payer deux fois.

– Ah.

– Je t’explique. Le cheval est actuellement à Sarys. Il va redescendre par ici pour être mis dans le lot. Il est escorté par deux mercenaires, qui sont dans ma poche. Restera juste à s’occuper du palefrenier qui voyage avec, et ça, c’est pas ton problème.

Il buta dans un seau qui se renversa, répandant à ses pieds d'épouvantables abats verdâtres dévorés d'asticots. Il foudroya du regard le boucher, qui se précipita pour ramasser.

– Ton boulot à toi, ce sera juste de t'occuper du bestiau. Deux ou trois jours, pas plus. Dans une ferme. Les paysans sont dans ma poche aussi, te fais pas de bile. Mais le cheval, faudra le soigner comme ta femme.

Devant l'air dubitatif de Nils, il ajouta :

– Cinq cents écus pour toi. C'est autre chose que ce qu'on te file pour nettoyer la merde dans une écurie, non ? Fais ton calcul : cinq cents jours de boulot en quarante-huit heures.

– Je ne peux pas, fit Nils.

– Je te demande pardon ?

– Je ne peux pas.

La somme était alléchante – le serviteur avait ouvert la bouche comme une carpe tirée de l'eau – mais le risque ne la valait pas. Même pour mille écus, Nils n'aurait pas trempé dans une affaire qui engagerait sans l'ombre d'un doute les autorités du royaume. L'éleveur ne devait pas être n'importe qui, un pur-sang des Elvènes à robe noire pouvait atteindre des prix astronomiques. Le fugitif pensa qu'il avait été bien naïf de croire qu'on lui proposerait un travail « propre » au fin fond du Marécage. Il eut beau tenter de se convaincre que le *bien* et le *mal* motivaient son refus, il n'y parvint pas. L'assassinat du palefrenier, l'escroquerie, tout cela n'était pas un énorme problème à ses yeux. Ce n'était pas à lui de changer le monde.

– Tu refuses cinq cents écus alors que t'arrives même pas à trouver un boulot à la journée dans une écurie de merde ?

– Je ne peux pas me permettre d'avoir des problèmes avec la garde en ce moment. Je suis recherché.

– Et moi ? ricana l'homme. Tu crois que je suis le meilleur ami de Sa Majesté le roi de mes deux ? Personne n'entendra parler de toi, petit ! Même les bouseux, tu pourras les tuer en partant si ça te chante. Le seul qui pourra te balancer, c'est le cheval.

Le guide et le boucher partirent d'un éclat de rire comme un seul homme. Il fallait faire plaisir au patron.

– Je ne peux pas, répéta Nils. Je suis désolé.

Le notable du bourbier changea de visage.

– Désolé mon cul ! cria-t-il. Tu crois que j'ai du temps à perdre avec des pauvres types comme toi ? Je te propose une affaire en or et monsieur préfère curer la merde pendant deux ans ?

Le serviteur se rapprocha de la table, les mains tremblantes. Si les choses tournaient mal, il se saisirait d'un couteau et crierait à Nils de prendre ses jambes à son cou. Aucun des trois hommes ne portait d'arme, il pourrait les tenir en respect avant de s'enfuir à son tour. Mais le notable le toisa avec une lueur de meurtre dans le regard.

– Qu'est-ce que tu fous, toi ? D'abord qu'est-ce que tu fous ici tout court ?

Tout s'enchaîna si vite que Nils n'eut pas le temps d'avoir peur. L'homme fit un signe de tête à l'attention du guide, lequel bondit dans le dos du serviteur en dégainant un poignard courbe. Ce dernier eut à peine le temps de se retourner : la lame frappa comme l'éclair, lui ouvrant la gorge d'une oreille à l'autre. Le sang gicla comme une source noire, inondant la table. Le paysan tomba à genoux, hébété, incrédule, cherchant désespérément un peu d'air.

– Je vais être clair, reprit le notable, ignorant qu'il ne le serait jamais plus.

Sans réfléchir, Nils fit un bond vers la table, s'empara d'un couteau et le lança si fort que la lame se planta jusqu'au manche dans l'œil de son employeur. Un hurlement atroce s'éleva dans la pièce, mais Nils ne prit pas le temps de regarder l'homme tomber : de l'autre main il saisissait un deuxième couteau, qui s'envola presque de lui-même pour aller se ficher dans le ventre du guide. L'homme se plia en deux avec un gémissement tandis que Nils ramassait les deux dernières lames qui traînaient sur la table. D'un revers de poignet, il les débarrassa des débris de graisse qui y restaient accrochés.

Enjambant les cadavres, le boucher aux dents cassées était déjà sorti de l'arrière-salle, il traversait la minuscule échoppe ; une seconde plus tard il serait dans la rue. Le premier couteau le frappa dans le creux du genou ; il s'écroula en hurlant sur le pas de la porte. Le second couteau s'envola en sifflant, le manqua de justesse, rebondit sur la pierre de seuil et alla se perdre dans le borbier au-dehors. « Main gauche », pensa Nils. Une fois sur deux.

Le serviteur gisait dans son sang, il n'y avait plus rien à faire pour lui. Le pauvre diable était mort sans nom dans l'arrière-salle d'une boucherie, une fin à la mesure de sa triste existence. Mais il n'était pas temps de s'apitoyer : le garçon boucher hurlait à la mort et le voisinage n'allait pas tarder à appliquer en force. Nils entra en trombe dans la petite étude et retourna les tiroirs. Les rouleaux de parchemin volèrent à travers la pièce. Des bijoux et des objets de culte – encensoirs et gobelets d'argent incrustés de gemmes – tombèrent pêle-mêle sur le sol. Ignorant ces objets qu'il serait impossible de revendre, le fugitif se concentra sur un coffret, contenant quelques bibelots et une bourse bien remplie. Il empocha la bourse, souffla la chandelle et quitta les lieux au pas de course.

Le garçon boucher, sentant venir la mort, leva les mains à son visage en geignant :

– Je t'en supplie... J'ai rien fait !

– Moi non plus, fit Nils en sortant sans se retourner.

Il ramassa au passage le couteau qui s'était planté dans le borbier, le glissa à sa ceinture et disparut. Le boucher attendit de ne plus le voir pour se remettre à hurler à l'assassin.

Nils se fraya un passage à coups de coude dans la foule qui s'agglutinait devant les maisons closes. Personne n'avait encore accouru aux cris du blessé, sans doute était-on habitué aux hurlements dans le quartier. Alors qu'il grimpait quatre à quatre une volée de marches en espérant ne pas se tromper de chemin, il entendit :

– On a tué Aroal ! Aroal est mort !

Une vague de panique s'empara du Marécage. Nils courait, le sang aux tempes, et avec lui courait la nouvelle, scandée de fenêtre à fenêtre : « Aroal est mort ! » Il glissa dans une flaque de boue, se rattrapa à une poignée de porte. Comme un animal traqué, il humait l'air, marquant de courtes pauses, dos au mur entre chaque ruelle. Toutes ces artères se ressemblaient, à jamais fondues dans cet univers puant, sans lumière et sans couleur. Ruelles, maisons, escaliers, passerelles, chaque pièce du labyrinthe semblait douée d'une vie propre, se déplaçant à loisir, réapparaissant cent mètres plus loin.

– Par ici ! beugla une voix, quelque part en contrebas.

Nils arrêta un gamin qui sortait d'un tas de poubelles, une carcasse de poulet à la main.

– Dix écus si tu me fais sortir d'ici !

Les yeux du gosse brillèrent. Il se faufila dans un tas de détritrus informes et fit signe à Nils de le suivre. Ils s'engagèrent dans un passage si étroit entre deux maisons que le fugitif craignit d'y rester à jamais coincé. Le passage débouchait sur une ruelle, puis une autre, puis une volée de marches, une petite cour, une dernière ruelle. Les cris s'estompaient. Enfin, il aperçut un rai de lumière, et une « vraie » rue bordée de « vraies » maisons. Le gamin tendit la main sans un mot. Nils fouilla dans la bourse, en tira les dix écus promis et les posa dans la main tendue. Le gosse lui sourit, disparut en un clin d'œil, et Nils s'engagea d'un pas vif dans le quartier populaire qui était l'antichambre du Marécage. Quelques minutes plus tard, il croisait deux hommes de la garde, lancés dans un grand débat sur les attraits des fortes poitrines. Un vieil homme fumait la pipe sur le pas de sa porte, une mégère balayait sa cour en grommelant. Des odeurs de cuisine montaient d'une fenêtre ouverte. Nils ne risquait plus rien.

Le soleil se levait sur le port d'Ythem, perçant dans les nuages des trouées presque roses. Au son de la corne de brume, une nuée de dockers sortit des tavernes où l'on servait déjà le bol de bouillon et le petit verre de gnôle du matin. Il n'en faudrait pas moins pour tenir le rythme de cette journée, qui s'annonçait intense : pas moins de deux navires de haute mer allaient accoster ce matin-là. Leurs voiles se découpaient déjà à l'horizon. On avait engagé des « extras », ce qui augurait d'un chargement important, chose assez rare en dehors de la période des grandes foires.

Jaal faisait partie de ces travailleurs occasionnels. Malgré ses soixante ans, il était encore vaillant et se fatiguait parfois moins vite que les jeunes sans expérience, qui n'avaient pas encore appris à s'économiser. Tout le monde le connaissait – quarante ans de service au port d'Ythem faisaient de lui une figure emblématique des docks. Ses maigres économies ne suffisant pas à entretenir sa maisonnée, sa femme était obligée de se casser les reins au lavoir, trois fois par semaine. Lorsqu'on embauchait des extras, il était le premier sur les rangs et ses anciens collègues l'accueillaient avec chaleur. D'une certaine façon, Jaal regrettait de ne plus pouvoir exercer son métier au quotidien ; plier sous le poids des caisses n'était peut-être pas passionnant, mais c'était un métier, et un métier, c'est la vie. Seul dans sa petite maison à trois kilomètres du port, il n'avait plus que son potager, sa femme, et le temps qui passe.

Ce matin-là, des négociants, des fonctionnaires du port et des voyageurs en attente du départ s'agglutinaient sur les quais. Il n'était pourtant pas dans les habitudes de ces nantis de se lever avant le jour... Jaal interrogea ses compagnons.

- Qu'est-ce qu'ils font là, eux ?
- Ils attendent l'accostage, répondit un docker en désignant les deux navires qui manœuvraient dans la baie. Ils veulent voir.
- Il y a quelque chose de spécial dans ces bateaux ?
- Personne n'en sait rien, fit l'autre en riant. C'est justement pour ça qu'ils sont là. Depuis le temps qu'on en parle...

Tout avait commencé par l'arrivée d'une dizaine de soldats en armure noir et or, passés relativement inaperçus dans la masse des voyageurs. Une partie d'entre eux était demeurée au port, dans l'une des meilleures auberges, où ils résidaient encore. À mesure que les semaines passaient, d'étranges allers-retours – parfois nocturnes – avaient attiré l'attention, faisant courir des bruits contradictoires. Tantôt ils étaient au service d'un prince étranger, tantôt on les disait mercenaires de haut rang ou gardes du corps d'un négociant richissime. L'homme qui semblait être leur chef ne s'était montré que deux fois au port : la première fois le jour de son arrivée, la deuxième pour financer la construction d'un enclos capable d'accueillir un véritable troupeau. Les gens de Dreda le surnommaient l'albinos, et le disaient immensément riche. Les plaisanteries allèrent bon train sur le

port, on décréta que les mystérieux soldats n'étaient que des bergers de luxe, chargés de défendre des vaches de première qualité. Jamais côte de bœuf n'avait été aussi bien gardée. Mais les rires s'étouffèrent quand les premiers chevaux passèrent la montagne. Cinquante, soixante-dix, cent, et jusqu'à deux cents montures se retrouvèrent dans l'enclos, soignées par un bataillon de garçons d'écurie venus de la plaine. La veille de l'accostage des bateaux, un splendide étalon noir, escorté par deux mercenaires, était venu les rejoindre.

Ythem ne ricanait plus. Le capitaine du port avait envoyé un messenger à Dreda pour prévenir de l'arrivée imminente de deux cents cavaliers. C'était une véritable armée.

Les dockers, aux premières loges, regardèrent les marins larguer les amarres du premier navire. Les badauds étaient prudemment restés en retrait. Seuls sur le quai, six soldats noir et or attendaient, rigides comme des statues dans leurs armures de métal. Leur chef, dont le casque s'ornait d'un petit cimier, se tenait un peu en avant. Jaal le trouva nerveux, mal à l'aise. Il se racla la gorge, marcha de long en large, enleva et remit son gantelet à deux reprises.

On fixa les amarres, et la passerelle s'abattit comme un coup de hache. Le port d'Ythem tout entier écarquillait les yeux pour voir descendre les premiers passagers. Enfin apparut la silhouette du capitaine, un gros homme à la barbe bouclée, suivi des hommes pour qui on avait mobilisé toutes les montures du royaume. Ils arboraient des armures de cavalier, d'un superbe métal sombre aux reflets d'argent. Pas un signe distinctif, pas un drapeau, pas une bannière. Chacun d'entre eux portait une selle et des fontes, ainsi qu'une épée bâtarde au pommeau orné d'un croissant de lune, fixée dans le dos. Leurs visières étaient relevées mais ils portaient tous leurs casques, ne laissant entrevoir que des visages au teint pâle et aux yeux clairs.

– Dis donc, fit Jaal à son camarade. Ça ne vient pas du Grand Sud, tout ça !

Les soldats gris déferlèrent sur le quai pour se rassembler en ordre impeccable cinquante mètres plus loin. Le chef noir et or en arrêta un au passage et lui posa une question. L'autre lui montra le deuxième navire, ajouta un ou deux mots et alla rejoindre ses camarades. Les six hommes se dirigèrent alors vers le quai où le bateau se préparait à accoster.

– Ils cherchent le grand chef, sûrement, opina un autre docker.

Le capitaine du premier navire remonta à bord avec un profond soupir de soulagement. Un ordre retentit et les dockers se précipitèrent. Il fallait décharger au plus vite, la cale était pleine de marchandises.

– Il a pas l'air fâché d'être arrivé, le capitaine, dit Jaal.

– Tu parles, fit un troisième. Je le comprends... T'as vu la gueule de ses passagers !

À bord, il restait quelques civils, qui attendaient pour débarquer. Une demi-douzaine de négociants... Le navire n'étant pas militaire, le capitaine avait rentabilisé sa traversée en remplissant ses cales. Jaal trouva à ces voyageurs un air particulièrement nerveux. Il entendit même « plus

jamais » dans une conversation à mi-voix entre deux bourgeois croisés sur la passerelle.

Jaal et son équipe furent désignés au déchargement du premier navire, dont la cargaison appartenait exclusivement aux civils, à l'exception de quelques caisses de ravitaillement. Il ne prêta qu'une oreille distraite aux bruits qui couraient tant il lui était devenu pénible de faire des allers-retours, courbé sous le poids des ballots. Mais quand on eut enfin terminé, le capitaine rappela les portefaix qui s'éloignaient.

– Il faut encore au moins huit gars pour descendre la cage !

La cage... Jaal ne se posa pas de question et rejoignit les bonnes volontés qui remontaient à bord. Sur le pont, un homme que personne n'avait vu jusque-là attendait, adossé au bastingage. Son allure ne disait rien qui vaille : maigre, émacié, il était vêtu d'une longue robe sombre dont la capuche était rabattue sur son visage. Il portait des bagues sur ses gants noirs et jouait négligemment avec l'extrémité d'un cordage. En s'approchant de lui, on était frappé par la pâleur extrême de ses traits et la teinte bleuâtre de ses lèvres. Ses yeux restaient invisibles. Il puait la nécromancie à plein nez.

Sans un mot, les huit hommes suivirent le capitaine à fond de cale. Une porte s'ouvrit sur une vision de cauchemar : une cage de fer dans laquelle se levait un molosse aux proportions surnaturelles. La bête devait mesurer deux mètres au garrot et pesait bien ses cent cinquante kilos. Ses yeux étaient d'un jaune vif, sans cela il n'était qu'un dogue gigantesque, aux oreilles coupées. Un grognement effroyable monta du fond de ses entrailles, de quoi glacer le sang des plus endurcis.

– C'est quoi cette chose ? demanda Jaal, épouvanté.

– Ce n'est pas votre problème, fit le capitaine, à bout de nerfs. Descendez ça de mon bateau, c'est tout ce qu'on vous demande. Il y a des poignées là et là, évitez juste de laisser traîner vos mains trop près des barreaux.

Cassés en deux sous le poids de la cage, la respiration coupée et les yeux fixés sur le monstre qui ne faisait que gronder, les dockers brûlèrent ce qui leur restait de forces à hisser leur fardeau sur le pont. Le molosse huma l'air, sans cesser de gronder. Le capitaine se tourna vers l'homme en robe, qui lui fit signe de poser la cage.

– Vous ne voulez pas qu'ils la mettent à quai ? demanda-t-il.

– Ça ira, fit l'autre.

– Descendez du bateau, vite, murmura le capitaine à l'attention des portefaix. Vaut mieux le laisser seul avec cette saloperie.

Les dockers ne se le firent pas dire deux fois. Ils dévalèrent la passerelle comme s'ils avaient la mort aux talons. Jaal n'avait plus l'habitude de fréquenter les tavernes – sa paie était devenue trop précieuse – mais cette fois il ne dédaigna pas le verre de vin que lui proposèrent ses compagnons. On se pressa à la taverne du Borgne, le rendez-vous des dockers. Les gobelets s'entrechoquaient, le vin et la bière coulaient à flots, comme toujours on buvait une bonne moitié de sa paie avant la fin de la journée.

On ne s'entendait plus. Les deux cents hommes en ordre de bataille, le molosse, le mage aux lèvres bleues étaient au centre de toutes les conversations. Chacun avait sa théorie sur ce terrible détachement, qui avait à peine débarqué que déjà couraient les plus incroyables histoires. À chaque table revenait l'estampille « de source sûre ». Jusqu'à ce qu'un docker aux longs cheveux tressés réclame le silence en faisant sonner deux carafes d'étain.

– Fermez-la deux secondes ! Écoutez-moi !

Il y eut quelques sifflets, quelques quolibets, puis le silence s'abattit sur la grande salle.

– J'en ai marre de répéter la même chose depuis tout à l'heure. Le prochain qui me pose la même question se prend ma main dans la gueule ! Je vais vous répondre une fois pour toutes, et celui qui n'aura pas entendu, eh bien tant pis pour lui.

Fort de son statut d'ancien, Jaal l'interpella. Il connaissait bien ce « gamin » de quarante ans, avec qui il avait longtemps travaillé.

– On peut savoir de quoi tu parles ?

L'autre lui sourit.

– Tout le monde sait que j'ai causé avec le capitaine d'un des bateaux. Et qu'il m'a raconté... des choses.

– Tu sais d'où ils viennent, ces types ? Tu sais ce qu'ils veulent ? demanda Jaal.

– Non. Mais j'ai mieux.

– Mieux ?

– Je sais qui est leur chef.

Il savoura les regards posés sur lui, vida lentement sa chope de bière.

– Allez, accouche ! fit une voix.

– Tu vas parler, oui ? s'écria une autre.

Le docker aux cheveux tressés prit un air de conspirateur, baissant d'un ton.

– J'aime autant vous dire que le capitaine m'a fait jurer le secret. Il n'en menait pas large, le bonhomme ! Donc ça reste entre nous, compris ?

Il y eut des rires : la taverne était pleine à craquer. Dockers assoiffés, filles de salle, voyageurs isolés, le secret était bien gardé.

– Alors, c’est qui, leur chef ? demanda Jaal, pris au jeu.

Le docker compta les dernières secondes de silence ; dans un instant il ne serait plus qu’un portefaix comme tant d’autres, à qui personne ne s’intéressait.

– Le Fils de la lune.

Les premiers signes de l'automne apparurent enfin à Dreda, et avec eux une nuée de mercenaires qui s'abattirent sur la ville comme des sauterelles. La plupart étaient des guerriers sans fortune, équipés au lance-pierre, mais l'on rencontrait aussi des groupes organisés, armurés de métal et commandés par d'anciens militaires. Ils venaient des royaumes voisins, du port, des petites villes du pays et même pour certains de villages où ils faisaient office de gardes. Haldan lui-même aurait pu être du nombre...

Dreda, qui n'avait pas vu autre chose que son détachement de plantons depuis des années, se retrouva du jour au lendemain capitale du guerrier errant. Les citoyens, d'abord inquiets, crièrent vite au miracle : les porteurs de hache avaient bon appétit. Alors que s'annonçait la traditionnelle hibernation du commerce, les auberges affichaient complet et le vin coulait à flots. Les plus aisés descendaient en raids organisés sur les échoppes, tombaient amoureux d'une épée de haute forge ou d'un casque d'apparat. On achetait un petit collier pour celle qui attendait – fidèle, espérait-on – dans un pays éloigné. On renouvelait chez les tanneurs un pantalon usé par les années. En un mot, on consommait. Cela valait bien quelques rixes, d'inévitables vols à l'étalage ou des commentaires salaces au passage des jeunes bourgeoises.

Tous ces hommes étaient attirés par un bouche à oreille plus puissant qu'un feu de forêt : on offrait à Helion cent mille écus pour la capture de trois hommes.

– Cent mille écus ?

Karib s'assit sur son lit, terrassé. Cent mille écus ! La somme avait de quoi attirer comme des mouches tous les aventuriers de la région, et même d'ailleurs. Pour la capture d'un bandit de grand chemin, on offrait généralement cinq, dix mille écus, peut-être quinze, si l'homme était très dangereux.

– C'est le royaume qui paie ? demanda-t-il.

– Non, répondit Olen. C'est un étranger, paraît-il. Un type qui a ses entrées chez le bourgmestre.

Karib admirait l'aisance de son compagnon en société. Cela faisait tout juste quinze jours qu'il travaillait comme commis maraîcher, et déjà Olen s'était lié aux ténors du marché, lesquels fournissaient en produits frais les grandes demeures de la ville. C'était une source intarissable d'informations, pour peu que l'on sache remplir les verres. Pas assez et l'on n'obtenait que des banalités, trop et l'on regardait ronfler son interlocuteur. Olen avait un don pour cela. Il jouait de son physique ravageur avec les femmes et de son sens de la flatterie avec les hommes. Même ceux qui, exaspérés par ses mimiques de joli cœur, le haïssaient au premier regard finissaient par lui taper sur l'épaule. Il avait un petit mot pour chacun, un clin d'œil pour chacune, et des attentions rares dans ce

monde égoïste. On ne parlait de lui qu'en termes élogieux : il était le gendre idéal, l'employé modèle, l'ami parfait. C'est ainsi qu'il revenait chaque soir à l'auberge du Chaudron, pour donner aux autres des nouvelles du monde.

– Sûrement le chef des bicolores, opina Karib d'un ton sinistre.

C'était le surnom qu'ils avaient donné à leurs geôliers noir et or, la dérision dissipant quelque peu l'aura d'angoisse de leurs poursuivants.

– Cette fois, je ne vois pas comment on va s'en tirer, reprit Olen.

– Peut-être en quittant la ville ? Le problème, c'est que trois bonshommes seuls sur les routes, c'est un appel aux chasseurs de primes. En se séparant, ce n'est pas tellement mieux... C'est même pire. D'abord on ne pourra pas se retrouver en cas d'urgence... Ensuite on sera plus vulnérables... Peut-être que... Laissez-moi réfléchir.

Nils abandonna le morceau de bois dans lequel il s'évertuait à sculpter une tête de cheval à l'aide de son couteau de boucher. La statuette ressemblait au mieux à un chien disproportionné, mais elle avait le mérite de le distraire durant les heures de veille dans la grande salle.

– Je ne vois qu'une solution, fit-il.

Ce genre de phrase était assez rare pour que Karib se taise, chose qu'il ne faisait pas de bon cœur. Nils vivait au jour le jour. La vie semblait s'écouler sans la moindre prise sur lui, comme la pluie sur une feuille. Il ne planifiait pas. Jamais. Sa seule concession à l'avenir était de lancer inlassablement son couteau sur la porte de la chambre, pour être plus sûr de sa main gauche.

– Rejoindre une troupe de mercenaires.

L'idée ne lui ressemblait pas, pourtant elle venait bien de lui. Se fondre dans la masse des poursuivants, surtout en cette période où les étrangers affluaient à Helion, était le moyen idéal de passer inaperçu. Il se trouverait bien une troupe de mercenaires pour les enrôler à bas prix... Mieux, ils pourraient recruter eux-mêmes deux ou trois bras cassés, sous couvert de monter une équipe de choc. Le talent d'Olen, la corpulence de Karib et la vivacité de Nils feraient parfaitement illusion, ils passeraient pour des professionnels. Restait à se procurer des armes et, si la trésorerie le permettait, un ou deux accessoires pour parfaire leur crédibilité.

Mais les fugitifs ne pouvaient s'établir comme mercenaires dans une ville où ils avaient travaillé plus de quinze jours, l'un comme maraîcher, l'autre comme portefaix. On décida de recruter à Dreda et de prendre la route aussitôt que l'on aurait engagé les futurs compagnons d'armes. Si possible parmi les esprits simples, car un homme doué d'un minimum de déduction pouvait très bien les mener droit à leurs cages.

À l'auberge du Chaudron, la vie s'était organisée, presque routinière. Avec ses vertèbres

douloureuses et ses mains blessées, Karib ne regretterait pas Dreda. Charrier des cailloux, là ou ailleurs, n'était pas le genre d'activité auquel s'attache un mage. Mais ses compagnons s'étaient faits à leur existence de citadins.

La vie d'Olen était réglée au rythme du marché ; dès l'heure du déjeuner, il était un homme libre, libre de cultiver ses contacts, libre de siroter une bière au soleil. À terme, pensait-il, il se ferait de « vrais » amis en ville, sans doute parmi les plus gros marchands. Il ne parlait plus guère d'Ena, comme s'il avait préféré tirer un linceul sur un souvenir trop douloureux. Pour lui, Dreda était l'assurance d'égarer à jamais les « bicolores ». Les trois fugitifs s'étaient offert un passage chez le barbier, sacrifiant sans regret leurs barbes en bataille, et ne ressemblaient plus que de très loin aux fantômes hagards de la montagne. Il en avait retrouvé l'appétit, le sommeil et l'optimisme... Karib enviait son extraordinaire capacité d'adaptation.

Nils, lui, n'était ni heureux ni malheureux, il attendait. Il n'avait aucun besoin de travailler : les quelques centaines d'écus qu'il avait tirées du Marécage lui donnaient une belle longueur d'avance sur ses compagnons. Fallait-il en transporter, des sacs de gravats et des caisses de légumes, pour arriver à cette somme ! Il leur avait proposé de vivre sur l'argent de la boucherie, mais ils avaient refusé, car le travail était, plus qu'un moyen de subsistance, une façon de s'intégrer à la vie de Dreda. Nils ne comprenait pas la nécessité de s'intégrer à une cité que l'on quitterait tôt ou tard comme on avait quitté Henig, mais il se pliait volontiers à l'avis des autres.

Sa plongée dans le borborygme avait bouleversé ses certitudes : il n'était manifestement plus l'ami des chevaux. Assassin, peut-être espion ou éclaireur dans un corps de guerre, c'était un virtuose du couteau, talent peu répandu chez les garçons d'écurie. On en avait déduit qu'il saurait, en spécialiste, se glisser comme un chat sur les toits et les gouttières, se fondre dans les ténèbres, frapper en silence et repartir dans un souffle. Mais la reprise des « entraînements », dans la grande tradition d'Henig, ne fut pas à son avantage. Certes, il ne manquait jamais sa cible, même à dix pas et à la lueur d'une mauvaise chandelle. La furtivité du chat, en revanche, n'était pas au rendez-vous. Nils était brusque dans ses mouvements, claquait les portes au lieu de les fermer et touchait le sol avec un bruit éléphantique, même lorsqu'il sautait d'une chaise. Il était vif et précis, mais se montrait incapable de finesse. Quant à l'escalade – on commença par une gouttière, puisque Karib prétendait que tout bon espion est le roi des gouttières –, elle se solda par un fou rire, Nils étant resté coincé à deux mètres du sol, incapable de monter ni de descendre. Il avait alors plongé son regard argenté dans les yeux de Karib et déclaré d'un ton sans appel :

– Ça suffit, ces conneries.

Il fallut se résoudre : Nils était un excellent lanceur de couteaux, et même de cailloux, mais n'avait pas le quart des talents que l'on exige de ces ombres payées pour opérer sous le manteau. Restaient les « artistes », souvent venus des Terres du Levant, que l'on voyait se produire dans les quartiers populaires : ils lançaient leurs couteaux sur des pommes placées sur la tête des badauds. On prenait les paris, les passants misaient, les courageux empochaient quelques sous, puis la garde dispersait tout le monde, de peur d'un accident. Mais il était peu probable qu'un pouilleux de ce genre soit mis à prix pour cent mille écus.

Plus personne n'avait ouvert la question du serviteur sans nom, depuis la mort tragique du

malheureux dans les bas-fonds de Dreda. Karib avait été choqué par l'indifférence de ses camarades, lesquels s'étaient contentés, en guise d'oraison funèbre, d'un simple « il savait à quoi s'attendre ». Quinze jours après sa mort, le paysan était à son tour effacé des mémoires, et seul son petit sac de toile dans un coin de la chambre rappelait qu'il avait jamais existé. Le serviteur leur avait sauvé la vie, offert de grand cœur son pauvre pécule et signé son arrêt de mort en refusant de laisser Nils s'enfoncer seul dans le Marécage. Personne ne s'en souciait vraiment. Karib pensa que, faute de souvenirs, une partie de la nature profonde de ses compagnons remontait à la surface... Olen et Nils étaient de ceux qui tuent de leurs mains. Peut-être que le cœur se trempe, comme le métal des armes. Combien d'hommes avaient-ils vu tomber, combien d'hommes avaient-ils fait tomber eux-mêmes ?

La taverne du Cerf, l'une des plus proches de l'entrée de la ville, était devenue le quartier général des mercenaires de tout poil. Sa grande salle au plafond de nef, sa cheminée monumentale où cuisait un ragoût très honnête pour son prix et surtout ses jolies filles de salle avaient fait la différence. Karib eut un mouvement de recul au moment de pousser la porte : un lièvre entre rarement le cœur léger dans un terrier de renard.

La salle était pleine à craquer, il fallut jouer des coudes pour se faufiler. Mais le plus délicat restait à venir : faire son marché dans ce troupeau de brutes épaisses. Le haut du panier avait jeté son dévolu sur des tables plus prestigieuses et, à défaut d'être accueillis dans la ville haute, les mercenaires « de luxe » menaient grand train au Chat noir ou aux Trois Sorciers. Ici, pas d'armures de fer ni de capes en velours, mais de bon vieux casques de cuir bouilli, des dents cassées, des armes émoussées, dix fois rafistolées.

Karib maudit le destin qui l'avait désigné pour une tâche à laquelle il ne connaissait rien. Olen était de loin le plus qualifié pour jauger un « chien de guerre », mais cet idiot s'était fait une assez jolie renommée de marchand de légumes – une matrone l'avait même reconnu en pleine rue, quelques heures plus tôt, lui demandant de mettre de côté un cageot de ses excellentes courgettes.

Nils, pour sa part, évitait les quartiers populaires, où sans nul doute le Marécage tout entier le recherchait. Les chances qu'il tombe nez à nez avec la seule personne pouvant l'identifier – le garçon boucher aux dents cassées – étaient infimes, mais on n'est jamais à l'abri d'un caprice de la Déesse, surtout quand on décide de ne pas croire en elle. La rumeur voulait que le maître des gueux offre cinq mille écus à qui lui livrerait l'assassin de son bras droit.

L'épée au côté, le regard farouche, le mage sans mémoire s'était donc rendu seul au quartier général de ceux qui auraient tué père et mère pour empocher la prime de sa capture. Il avala un verre de mauvais vin et se mit en chasse. Très vite, il fut surpris de l'ambiance qui régnait dans l'auberge surpeuplée. Engager la conversation était beaucoup plus facile que sur le chantier, où des hommes sans avenir pliaient sous le poids de la pierre. Venus de tous les coins de la région et parfois de contrées lointaines, ces gens ne demandaient qu'à parler. Or c'était précisément ce que Karib faisait le mieux. D'interminables conversations s'engagèrent : en une heure, Karib eut l'impression de les connaître tous. Mais pour faire partie de la joyeuse bande, il fallait lever le coude : le mage puisa vingt fois dans sa bourse. On parlait de tout et de rien, mais surtout du contrat, *le* contrat, déjà légendaire. Plusieurs fois déjà, des malins avaient fait courir le bruit que la prime avait été empochée, faisant déguerpir les plus naïfs.

Dans un coin de salle, un groupe d'archers, qui ne frayait pas avec le reste, avait soi-disant repéré et blessé l'un des fugitifs, qui s'en serait sorti de justesse. On montra à Karib celui qui avait tiré.

Un autre se présenta comme un guerrier d'un genre spécial, maîtrisant les techniques d'assassinat des Terres de l'Est, et doué qui plus est d'un sixième sens extraordinaire. Il jura à Karib qu'en présence des fugitifs, son fluide le mettrait immédiatement en garde. On parlait aussi d'un local, surnommé le Pirate, un homme dangereux à ce qu'on disait, qui seul pouvait identifier les fugitifs à coup sûr, car ils les avait vus de ses yeux.

Une main se posa sur l'épaule de Karib, qui sursauta et se retourna brusquement. Ce qui n'était qu'un réflexe de fugitif passa pour un instinct de fauve.

– Holà, tout doux ! C'est qu'il me sauterait à la gorge !

C'était un homme de haute stature, à la barbe blonde et au regard perçant. Le teint hâlé, le visage coupé de petites cicatrices, il dégagait une impression de force tranquille. Son équipement de cuir molletonné n'était pas de première jeunesse, mais il portait un collier de cuivre cloisonné de petites pierres qui devait valoir son prix. À sa ceinture pendaient un glaive et un poignard à garde courte.

– Paraît que tu embauches, reprit-il.

– Ça dépend, fit Karib, en se demandant comment faire pour éconduire ce candidat d'évidence trop aguerri.

– Ça dépend de quoi ?

– De ce que tu sais faire.

Karib regretta ce qu'il venait de dire ; avec un peu de malchance, son interlocuteur lui montrerait sur-le-champ qu'il savait tenir une épée. Mais l'homme se contenta d'un grand sourire.

– Je fais ce que je peux, dit-il. Pour te dire la vérité, je dirige déjà un petit groupe de gars bien entraînés. Et tout comme toi, je cherche des hommes. Je me disais qu'on pourrait peut-être s'arranger.

– Qu'est-ce que tu proposes ?

– Nous sommes déjà six. Que des vétérans. Je te propose, à toi et à tes hommes, de te joindre à nous.

– Je ne vois pas ce que j'y gagnerais.

– On y gagnerait tous les deux. J'ai perdu cinq de mes gars le mois dernier, j'ai besoin de bras. Je recrute, tu recrutes. Au lieu de se faire concurrence, on s'allie, on partage.

Le mage se voyait très mal allié à ce professionnel, qui d'évidence le prenait de bonne foi pour un chef.

– Et vous, combien vous êtes ? demanda le mercenaire.

– Je n'ai pas encore fait ma sélection, fit Karib avec aplomb. Pour le moment je ne suis sûr que de deux, un vétéran et un spécialiste du couteau.

Le mercenaire hocha la tête.

– Ça peut servir, ça. Ajoute un archer et on est les maîtres du monde.

Les pensées s’entrechoquèrent dans l’esprit de Karib. Il fallait prendre une décision, seul et vite. La cause avait été débattue, tranchée : on l’attendait ce soir à l’auberge, flanqué de deux imbéciles, et l’endroit n’en manquait pas. Il suffisait d’offrir un verre au premier amateur venu, de lui promettre un partage équitable de la récompense, et le tour était joué. Karib avait déjà repéré ses proies : quatre décérébrés sans un sou correspondant parfaitement au profil recherché. Mais la proposition du vieux briscard remettait tout en cause.

À cet instant, une bagarre éclata entre deux bandes éméchées. Un tabouret et quelques insultes volèrent à travers la pièce, puis ce fut l’empoignade. Coups de poing, coups de pied, un homme à la peau tannée dégaina même sa masse cloutée, faisant de dangereux moulinets à l’aveugle. De peur de prendre un mauvais coup, une vague hilare reflua dans un vacarme de tables renversées. Plaisanteries et sifflets devinrent vite assourdissants, tandis qu’une fille de salle criait par la fenêtre d’appeler les sergents de garde.

– Regarde-les ! fit le mercenaire en criant pour se faire entendre. Ces abrutis préféreraient crever plutôt que de s’unir. Ils croient qu’en petits groupes ils auront une plus grosse part du gâteau !

Une fille de salle poussa un cri, lâchant son plateau dans un grand bruit de verre brisé. La rixe s’étendait aux tables voisines.

– Sauf qu’avant de le partager, faut l’avoir, le gâteau. Il vaut mieux une petite part que pas de part du tout, non ? Vu les types qu’on recherche, y aller à six, c’est du suicide. À dix, ça ira, si on sait s’y prendre.

Le chiffre avait quelque chose de flatteur. Ainsi, il fallait dix hommes pour maîtriser un marchand de légumes, un lanceur de couteaux de foire et un mage possédant le pouvoir de détecter les caves à vin. Karib décida d’accepter la proposition du mercenaire, quels qu’en soient les risques. Trois chiens de guerre dans une meute, voilà ce qu’ils seraient. Pour se fondre dans la masse, il suffirait d’aboyer.

– Tu n’as peut-être pas tort, concéda-t-il après une hésitation de façade.

– J’ai rarement tort, triompha le mercenaire. Tu verras, les petits groupes de deux et de quatre... Aujourd’hui ils font les fiers, demain il faudra creuser des fosses communes pour les empiler.

– Ils sont si terribles que ça, ceux qu’on recherche ? Qu’est-ce qu’ils ont fait ?

Le mercenaire éclata de rire et donna à Karib une bourrade à lui démettre une omoplate.

– Ma parole, c’est qu’il ne sait même pas après qui il court !

– Tout ce que je vois, c’est cent mille écus, improvisa Karib.

– On est fait pour s’entendre.

Il tendit la main et lança :

- Je m'appelle Sed Temon. Je viens des grandes plaines de l'Est.
- Moi c'est Karib.

Le mage sans mémoire fut pris de vertige. Les sergents d'armes faisaient irruption dans l'auberge, séparaient sans ménagement les bagarreurs ensanglantés. Mais il ne les voyait quasiment plus. Son cœur battait à tout rompre. Il était temps de poser *la* question.

- Qu'est-ce que tu peux me dire sur les trois types à cent mille écus, Sed Temon ?
- Tiens, voilà que ça l'intéresse, tout d'un coup !

Le mercenaire ramassa une bouteille d'eau-de-vie qui avait roulé à ses pieds. Il prit Karib par les épaules et l'entraîna à l'extérieur.

- Attrape deux verres ! Je vais te mettre au parfum.

La lourde porte à deux battants s’ouvrit enfin sur l’antichambre. Dans la pièce lambrissée de bois précieux, éclairée par quatre flambeaux figurant les saisons, un militaire en grande tenue faisait les cent pas. Cela faisait une heure que le général Verès attendait, dédaignant les banquettes de velours garnies de coussins aux armes d’Helion, le vin sucré mêlé d’épices, les gâteaux. Il détestait attendre. Chaque minute perdue lui paraissait une heure.

Le général Verès arborait – entre autres distinctions – le titre ronflant de chef de guerre de l’armée d’Helion. Peu porté sur les honneurs, il dirigeait ses troupes d’une main de fer, soucieux de compenser par un entraînement irréprochable le manque d’expérience d’une armée qui n’avait jamais vu le front. Mais il manquait de moyens, et ses cadres, souvent issus de la jeunesse dorée du royaume, n’étaient pas souvent à la hauteur. Des années durant, il avait tenté d’attirer l’attention sur le danger que représentait une armée sans expérience, et conseillé d’entreprendre une campagne, ne serait-ce que contre les pirates qui infestaient les terres libres à l’ouest d’Helion. Les notables avaient fait la sourde oreille. On avait investi des sommes colossales pour attirer à Sarys les meilleurs luthiers et les cuisiniers les plus fins, alors qu’il réclamait un corps d’archers. On lui avait refusé un nouvel équipement pour son infanterie vieillissante et financé une ridicule guilde de mages illusionnistes qui ravissaient les dames de la cour, à qui ils proposaient des couleurs d’yeux changeantes ou des auras scintillantes. Mille écus pour être belle, une heure durant, au mariage d’un fils d’échevin.

– Général Verès, Sa Majesté va vous recevoir, clama le chambellan en faisant sonner son grand bâton sur les dalles.

Le général lui passa sous le nez et traversa à grands pas le couloir qui le séparait de la salle du trône. Paniqué, le chambellan courut presque pour ouvrir le premier la grande porte marquée du damier d’Helion. Il détestait les militaires, avec leur manie de déroger au protocole.

Verès rajusta sa cuirasse de cuivre martelé, une pièce magnifique que le premier coup d’épée aurait pliée en deux, mais que le souverain lui-même lui avait offerte pour ses vingt ans de service.

– Le général Verès pour Sa Majesté, glapit le chambellan.

En faisant son entrée dans la salle du trône, le militaire eut la désagréable surprise de voir que le roi n’était pas seul. Assise – vautrée – à ses pieds comme un chien de chasse, la reine faisait mine de s’éventer avec une lettre décachetée. Son trône, jumeau de celui du roi, restait vide, comme une provocation. La cour entière redoutait les apparitions de celle que l’on appelait « La folle ». Une maladie chronique lui causait des douleurs insupportables aux reins, poussant un guérisseur trop zélé à lui prescrire des infusions de tehoria, une plante aux vertus apaisantes qui ne poussait qu’au sommet

des pics de neige. Les douleurs avaient disparu, mais au prix d'une dépendance fiévreuse à cette boisson aux effets pervers. On lui en prescrivait un bol par semaine, elle en avalait des litres chaque jour. Les effets étranges de la tehoria avaient transformé cette petite reine timide adulée par le peuple en une furie imprévisible. Tour à tour prostrée, sarcastique, hystérique, elle était devenue dangereuse à la cour, car son époux, amoureux comme au premier jour, lui passait la plupart de ses caprices.

– Verès ! s'écria-t-elle. Tout beau dans sa petite cuirasse bien brillante ! Tu t'es fait les ongles aussi ?

– Bonjour à toi, général, fit le roi sans lui prêter attention.

Le militaire s'inclina, s'efforçant de réprimer toute trace de contrariété.

– Sire, fit-il, sans le moindre regard à la reine.

– Je suppose que tu viens encore me parler de ces étrangers qui te préoccupent tellement.

Il y avait une espèce de lassitude teintée d'agacement dans le ton du roi.

– Les choses ont changé, sire. Il ne s'agit plus de diplomatie. Ils ont débarqué deux cents cavaliers au port.

– Deux cents ? Tu es sûr ?

La reine jeta la lettre avec laquelle elle s'éventait sur les genoux du roi, qui fronça les sourcils.

– Qui ça ? Qui ça ? demanda-t-elle avec une voix de petite fille. On me dit jamais rien à moi !

– Les étrangers dont nous parlions hier soir à table, mon amie, fit le roi avec patience.

– Oh. Et ils viennent d'où, ces étrangers ? dit-elle en reprenant violemment sa lettre.

– De Woltan, majesté, lança Verès, sans parvenir à masquer plus longtemps sa contrariété.

Elle éclata de rire.

– De Woltan ? Mais c'est à l'autre bout du monde, ça, non ?

– Absolument, majesté. C'est à l'autre bout du monde.

La folle n'avait pas tort : Woltan était à deux bons mois de voyage d'Helion, davantage si l'on avait la malchance d'attendre le bateau, ou si les océans du Grand Nord étaient paralysés par les glaces. Jusqu'à ce jour, personne n'avait compris ce que ces étrangers faisaient aussi loin de chez eux.

Le royaume de Woltan était l'un des plus puissants du monde connu. Il régnait en maître sur les Terres du Nord, mais sa réputation légendaire s'étendait dans les villages les plus reculés des Terres communes. Comme Kyrenia, Morgoth ou les Grandes Pagodes, ces lieux qui appartenaient à tous, même à ceux qui n'y mettraient jamais les pieds, Woltan peuplait les histoires que l'on raconte aux enfants. C'était le rempart du monde civilisé contre la barbarie du Grand Nord, un mur inébranlable

face aux terribles hordes qui jadis avaient déferlé jusqu'aux confins des terres samorréennes.

– Et on les voit quand, les grands blonds aux yeux bleus ? ricana la reine, avec une pose lascive de caricature. J'en ai un peu marre de vos gueules de raies. Sauf toi, Verès, mon chou, t'es mignon, toi. Faudra qu'on couche ensemble un de ces jours, tiens.

Verès détourna les yeux pour ne pas voir les jambes sur lesquelles elle relevait sa robe de soie pourpre. La reine avait vingt-cinq ans, vingt de moins que son époux. Elle n'était pas belle, mais possédait un véritable fluide, une sensualité troublante qui éclatait depuis que la tehoria s'était emparée de sa raison.

– Laisse-nous, mon amie. C'est une discussion d'hommes, fit le roi en la forçant à se lever. Tu vas t'ennuyer.

– Vous m'ennuyez déjà, fit-elle en haussant les épaules. Même toi, Verès, tu ressembles à mon père.

Elle se déchaussa, laissa au pied du trône ses sandales à lanières dorées et sortit par une petite porte dissimulée derrière une tenture.

– Tu me parlais de deux cents hommes, reprit le roi, écartant les chaussures avec humeur. Ce n'est pas possible.

– Pas un de moins, sire. Le chiffre est facile à vérifier : ils ont acheté tous les chevaux du royaume pour leurs cavaliers. Ce n'est plus une délégation, c'est une armée.

– Explique-moi de quoi il en retourne, général. Les bruits de couloir commencent à m'exaspérer, et personne n'arrive à mettre la main sur leur ambassadeur. Ce menteur m'avait pourtant juré qu'aucun Woltanien en armes ne traverserait le pays ; je l'avais formellement défendu.

Le militaire prit sa respiration. De cet entretien dépendrait l'avenir du royaume, et la Déesse – grâce lui soit rendue – avait voulu que la reine n'y assiste pas jusqu'au bout.

– Trois des quatre prisonniers qu'ils escortaient leur ont échappé, sire. Ils ont fait appel à des renforts... Un corps d'élite qu'ils appellent *cavaliers de cristal*.

– Parce qu'ils sont fragiles ? plaisanta le roi, fier de son trait d'esprit.

Verès se força à rire.

– Je n'en suis pas certain, sire. On prétend qu'il s'agit des meilleurs soldats de Woltan. Des hommes formés au combat contre les hordes du Grand Nord. Jamais froid, jamais mal, jamais peur... Leur chef serait une sorte de légende vivante, un épouvantail qui se dit fils de la lune.

– Rien que ça, fit le roi avec ironie.

– En tout cas, le bonhomme n'a pas l'habitude qu'on lui résiste. Je lui ai fait porter votre décret interdisant le territoire à des forces étrangères, il l'a jeté au visage du messenger en disant qu'il ferait

ce que bon lui semble.

– Eh bien, qu'on le rejette à la mer, lui et ses... soldats de cristal !

– Deux cents cavaliers, ce n'est pas une mince affaire, sire.

Prenant une pose de conquérant, le roi se leva et pointa un doigt accusateur sur son général.

– Pas une mince affaire ? Helion aligne mille cinq cents hommes en ordre de bataille, que je sache !

Le général ne put réprimer un demi-sourire. Faute de disposer d'une armée forte, il s'était évertué à donner au royaume une réputation d'invincibilité, tant et si bien que le souverain lui-même s'y était laissé prendre.

– Ce sont les chiffres officiels, sire. Ils comprennent l'armée, le guet des grandes et des petites villes, les patrouilles de la grand-route, les gardes des villages et même la réserve – des gamins de vingt ans plus ou moins entraînés, mobilisables en cas d'invasion.

Le roi se rassit, le visage blême.

– Nous n'avons pas mille cinq cents hommes ?

– Quatre cents au mieux. Et pas des plus aguerris.

Qu'il avait l'air petit, tout d'un coup, le roi d'Helion, sur son trône de pierre... Verès lui trouva un air de petit garçon égaré. S'il parvenait à lui faire prendre pleinement conscience du danger, peut-être serait-il encore temps pour un accord diplomatique. Il suffirait de tenir en laisse le Fils de la lune et ses cavaliers de cristal, le temps de retrouver leurs prisonniers. Helion était un petit pays, la tâche n'avait rien d'impossible. On les livrerait pieds et poings liés aux Woltaniens, et tout ce beau monde reprendrait le bateau pour les neiges éternelles.

– Il y a pire, poursuivit Verès : les Woltaniens ont offert cent mille écus – vous avez bien entendu – à qui ramènerait vivants leurs trois prisonniers. L'offre a attiré tous les traîne-savates de la région, il en arrive chaque jour par bateau. Ils ont déjà commencé à faire parler d'eux dans les campagnes, et même à Dreda. Vols, viols, et j'en passe. Si ça continue, nous ne pourrons bientôt plus assurer la sécurité du royaume.

Le souverain eut un mouvement d'humeur.

– Mais pourquoi Woltan en voudrait au royaume ? s'indigna-t-il. L'ambassadeur m'a assuré qu'il était ici en paix !

– Je ne pense pas qu'ils se soucient de nous, sire. Cette prime astronomique rend la vie impossible à leurs fugitifs. Avec une somme pareille à la clé, ils ne pourront se cacher nulle part. Les gens se battent – au sens propre ! – pour les arrêter.

- C’est criminel !
- C’est intelligent.

Le silence tomba sur la salle du trône. Le regard du général croisa celui du chambellan, qui se faisait tout petit au coin de la cheminée monumentale. L’homme était si dévoué à son roi qu’il portait sur son visage l’humiliation de ces dernières minutes, il en voulait à Verès d’avoir poussé le maître d’Helion à montrer sa faiblesse. Enfin, le roi rompit le silence.

- Verès ?
- Sire.
- Sait-on au moins ce qui nous vaut cet acharnement ? Qu’est-ce qu’ils ont fait au juste, ces fameux prisonniers ?
- Ce sont des régicides, majesté. Ils ont assassiné le Haut Roi de Woltan.

Le chambellan en fit tomber son bâton de cérémonie, dont le métal résonna sous les voûtes de la salle du trône.

Nils jeta au loin la tête de cheval informe qui alourdissait son sac. Il aurait tout le temps d'en sculpter une autre, moins canine cette fois. Devant lui, la petite colonne en armes avançait sans ralentir le pas, car les jours des mercenaires étaient comptés. Le matin même, en prenant la route, Sed Temon et ses hommes avaient appris que les cavaliers de cristal descendaient sur le pays. Personne ne savait précisément ce qu'ils étaient, ni quelle était la part de vérité dans la légende noire qui courait plus vite qu'eux, mais une chose était sûre : si les cavaliers mettaient la main sur les fugitifs, cent mille écus partiraient en fumée.

La petite troupe s'était mise en route dès l'aube. Les chefs en tête, Sed Temon et Karib, à qui son crâne rasé la veille donnait un air de tueur. Suivaient Jehn et Gohar, deux frères qui se ressemblaient comme des jumeaux, Ederias, le second, le vétéran, l'irréprochable, Amon le Kyrénien, vingt ans à peine, et celui qu'on appelait l'Anguille, peut-être parce qu'il était long, filiforme et fuyant. Olen, la tête pleine de légumes et la mine sombre, fermait la marche. Comme il avait regretté Henig, il regrettait Dreda, et n'aspirait qu'à une paisible place au soleil. Mais l'été déclinait, et le soleil faisait place à un lourd rideau de nuages.

Assis à l'embranchement de la grand-route, un jeune paysan vendait des fruits, présentés en petites pyramides sur un drap de laine. Lorsqu'il aperçut le groupe de mercenaires, il plia bagage si vite que la moitié de sa marchandise roula dans le fossé. On le vit s'éloigner, courant à perdre haleine vers un bosquet tout proche.

La colonne fit halte un instant et chacun sortit sa gourde. Une chaleur d'orage, moite et étouffante, pesait comme une enclume.

– C'est ici qu'on quitte la route principale, annonça Sed Temon. À partir de là, ouvrez l'œil, il n'est pas impossible qu'on soit suivis.

Suivis, car la petite colonne – comme tant d'autres partout dans le royaume – croyait ferme se trouver sur la piste d'un des fugitifs. L'Anguille, qui n'avait pas son pareil pour glaner des informations, avait graissé la patte d'une fille de salle dont le cousin avait un cousin apparenté à un mystérieux contact, très bien renseigné sur les mouvements des prisonniers en fuite. Renseignements pris, le tuyau paraissait aussi solide qu'une cuirasse morg : il suffisait de s'enfoncer au plus vite à l'est du royaume, en direction des ruines de l'ancien château royal – vestige du temps où Sarys n'était encore qu'un bourg. Là se cachait le plus dangereux des trois hommes, ravitaillé par un village tout proche. On avait fait une offrande à la Déesse pour qu'il s'y trouve encore, et surtout pour que l'information ne circule pas trop vite. Tout était question de temps.

Amon le Kyrénien piocha abondamment dans les poires abandonnées par le petit paysan, vite

imité par les deux frères. Nils vit l'œil de Karib et lui fit « non » de la tête. La tendance du mage à s'apitoyer sur la misère du monde finirait par leur valoir des ennuis. Mais rien n'y fit.

- Prenez une ou deux poires, mais laissez-lui le reste... C'est son gagne-pain, dit Karib.
- Il est déjà loin, ton gamin, ricana le Kyrénien du haut de ses vingt ans.
- Il va revenir.
- Pas mon problème. Il n'avait qu'à ne pas se tirer !
- Il a eu peur.

Amon croqua dans une poire, puis la jeta à travers champs avec un air de provocation.

– Eh ben c'est ce qui arrive aux trouillards, on leur bouffe leurs poires. La prochaine fois, il se laissera pousser une paire de couilles !

L'un des frères – Gohar peut-être – éclata de rire. Karib sentit la rage le prendre à la gorge, mais si les choses tournaient au vinaigre, il n'aurait aucune chance contre le Kyrénien. Sentant monter la tension, Sed Temon prit Karib par le bras.

– Laisse donc ces fruits, on a mieux à faire. Qu'est-ce que tu dirais de faire halte au dernier village avant la forêt ?

La grande forêt d'Helion n'était encore qu'une ligne noire à l'horizon, il faudrait bien deux heures de marche pour l'atteindre. Les hommes fatiguaient, ils auraient besoin de toutes leurs forces une fois à destination.

– Ça me va, fit Karib, cherchant du regard l'approbation de ses camarades devenus subordonnés. Autant ne pas marcher de nuit.

Au moment de se remettre en route, le Kyrénien empocha ce qui restait de poires, déformant son sac.

– Si quelqu'un veut des fruits, j'ai ce qu'il faut, clama-t-il avec un regard de triomphe à l'attention de Karib.

– Ça suffit, Amon, avance et ferme-la, fit Ederias en lui donnant une bourrade.

Petit, trapu, la barbiche et le cheveu grisonnants, Ederias parlait peu, mangeait peu, buvait peu. Il était le second de Sed Temon, avec qui il partageait de nombreux souvenirs de campagne, et jouait dans la colonne un rôle de régulateur. Personne mieux que lui ne savait canaliser l'énergie débridée du Kyrénien et des deux frères. Depuis le temps que ces hommes bourlinguaient sur les routes des Terres communes, ils avaient appris à se supporter, et même à s'apprécier. Restait à digérer la greffe de trois nouveaux venus, dont un qui se prétendait l'égal du chef. Car nul n'aurait osé mettre en doute l'autorité presque paternelle de Sed Temon.

La colonne se remit en route en silence. Olen se rapprocha de Nils.

– Ça commence bien.

– Ouais.

Ederias les attendit. Il n'avait pu entendre ce qui se disait à l'arrière-garde, mais il s'en doutait. Il tira de sa poche des feuilles à mâcher auxquelles on prêtait des vertus revitalisantes, se servit et en offrit aux deux hommes. Nils sentit le goût poivré lui réveiller les papilles.

– Ça va les gars ?

– Ça va.

La marche reprit, sous le vent qui se levait. Une heure s'écoula, longue, silencieuse, chargée du souffle lourd des hommes épuisés. Les premiers coups de tonnerre se firent entendre, alors qu'apparaissaient au détour d'un bois les toits de chaume d'un petit village, en regard duquel Henig était une capitale. Cinq maisons et une grange en ruine, construites autour d'un autel si rudimentaire qu'on aurait pu le prendre pour un tas de pierres. La forêt toute proche, déjà noire à cette heure, donnait à ce décor champêtre une touche inquiétante.

Par chance, on arrivait avant la nuit, avant la pluie, avant l'orage... L'un des frères remercia la Grande Déesse à haute voix, tandis que Nils observait Olen à la dérobée. Ces chaumières, semblables à toutes les chaumières du monde, ne pouvaient que lui rappeler sa dernière nuit dans les bras de sa belle. Comme à Henig, un appétissant parfum de soupe aux légumes se répandait alentour.

Les mercenaires posèrent leurs sacs, tandis que les villageois sortaient timidement de leurs maisons. Une peur aigre, animale, se lisait dans leurs yeux.

– Tout va bien, les amis ! lança Karib, rassurant.

– Oui, tout va bien, renchérit Sed Temon. Dégagez vite fait, vous retrouverez vos maisons demain matin.

Karib le regarda, les yeux écarquillés.

– C'est vrai que tu ne connais pas les habitudes de la maison, fit le mercenaire en riant.

– Allez, allez, on dégage ! J'ai faim, moi ! hurla le Kyrénien, avec un clin d'œil à l'attention des frères.

Les villageois s'affairaient comme des fourmis, attrapant une couverture et une miche de pain, rassemblant leurs enfants, faisant mine d'emporter un ou deux moutons.

– Qu'est-ce que tu veux qu'on en foute de tes moutons ? Tu crois qu'on va les bouffer pendant la nuit ?

Ignorant les sarcasmes d'Amon, Sed Temon reprit :

– Ça se passe comme ça partout dans le pays. Faut bien qu'il y ait quelques avantages à faire un métier dangereux ! On marche toute la journée, on est crevé, et comme on préfère dormir dans un lit, eh bien ces braves gens se portent volontaires pour nous prêter leurs maisons...

– Allons donc, répondit Karib. Ils sont morts de peur, c'est tout. Regarde-les.

– Je sais bien, vieux. Mais franchement, on n'est pas les pires. On ne frappe pas, on ne viole pas, je peux te dire qu'ils s'en sortent bien avec nous. On réquisitionne juste les lits pour la nuit. Tu ne veux pas qu'on soit les seuls combattants d'Helion à camper sous la pluie pour faire plaisir à des bouseux !

Le mage ignora le regard noir de Nils, qui regrettait de n'avoir pas endossé le rôle de chef. Tant qu'il ne s'agissait que de fruits, ou de malheureux contraints de dormir à la belle étoile, rien ne justifiait les élans de bonté qui faisaient passer Karib pour un original – pour ne pas dire un idiot – auprès de ceux dont le métier était de saigner pour de l'argent.

– Je ne suis pas né dans un château, fit Karib, qui n'en avait pas la moindre idée. Mes parents, mes frères, mes sœurs vivent dans un village comme celui-là. Ils subsistent comme ils peuvent, et c'est pas facile tous les jours. Je ne pourrais pas supporter l'idée que des hommes débarquent, les jettent dehors en pleine nuit, en pleine forêt... Et toi non plus, je crois. S'il s'agissait de tes parents, ils dormiraient dans leur lit.

– Mes parents sont morts, s'esclaffa le mercenaire. Et si tu les avais connus, tu serais le premier à les traîner dehors et à leur fracasser le crâne à coups de hache !

Il donna à Karib une de ces inévitables bourrades amicales sans lesquelles un mercenaire n'est pas un mercenaire.

– Allez, à table.

Tandis que chacun s'offrait le luxe de choisir sa maison, son lit et son menu, Olen glissa à l'oreille de Karib :

– Pour les improvisations, laisse-moi faire.

Les dernières braises s'étaient éteintes dans l'âtre, laissant un froid insidieux s'infiltrer à travers la chaumière. Le vent hurlait au-dehors, soulevant des brindilles qui venaient cogner contre les fenêtres. Après l'orage, la tempête... Olen se recroquevilla dans son manteau, maudissant le paysan qui avait eu la mauvaise idée d'emporter ses couvertures avec lui. Impossible de se rendormir. Depuis qu'un coup de tonnerre l'avait réveillé en sursaut, il gelait. Il se redressa, attendit que ses yeux s'habituent à l'obscurité et apprivoisa les contours de la pièce. Dans le lit voisin, Nils ronflait tranquillement, roulé en boule, sans manteau ni couverture.

Olen se leva et enfila ses bottes, faisant le moins de bruit possible pour ne pas réveiller son compagnon. Contrairement à Karib, ce dormeur légendaire – qui partageait les honneurs de la meilleure maison avec Sed Temon –, le lanceur de couteaux avait le sommeil très léger. Le moindre éternuement le mettait en alerte, et sa lame, toujours à portée, jaillissait de nulle part. Nils était une sentinelle à plein temps : même endormi, il veillait.

Olen se glissa à l'extérieur, où il se sentit happé par le vent. Les bourrasques étouffaient jusqu'au bruit de ses pas. Enveloppée dans un épais rideau de nuages, la nuit était particulièrement noire, si bien qu'on devinait à peine la forêt toute proche. La tempête avait chassé les grandes chaleurs de la veille. Il fallait absolument dénicher une couverture dans le village endormi.

Dans une première chaumière – la plus confortable – dormaient les « chefs », qu'Olen ne tenait pas à réveiller en pleine nuit pour un motif aussi peu martial. Une deuxième maison avait accueilli Jehn et Gohar, toujours inséparables, tandis que le Kyrénien et l'Anguille avaient jeté leur dévolu sur le four à pain du village. Ederias dormait avec eux, ou peut-être avec les chefs. Enfin, une dernière maison restait vide, Olen n'était pas sûr de savoir laquelle.

C'est alors qu'il crut apercevoir une silhouette se glisser derrière l'un des bâtiments. Entre deux bourrasques lui parvenaient des murmures. Il plissa les yeux. Avait-il rêvé ? La nuit d'encre, la tempête, tout pouvait concourir à lui faire prendre une vieille chemise qui sèche pour un intrus. Mais le plus probable, songea-t-il, était que les paysans, poussés par le mauvais temps, revenaient au bercail pour y dormir à l'abri dans la grange.

Chassant de son esprit l'inquiétude, qui n'avait rien à y faire, il marcha à grands pas vers l'une des maisons au hasard. Qui, à part les villageois du cru, pouvait bien se trouver sur cette route isolée, en pleine nuit de tempête ? Personne. La forêt était impraticable, la route était déserte. Il ne fallait penser qu'à une chose : la couverture. C'était pour cela qu'il s'était levé, pas pour frémir à la vue d'un paysan apeuré.

Il n'en mit pas moins la main à la garde de son épée. Car le conseil de Sed Temon – ne jamais se séparer de son arme, même pour aller se soulager dans un bosquet – n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd.

La porte n'était pas fermée, elle battait régulièrement avec un grincement aigu. Olen aurait juré qu'il s'agissait de la chaumière dans laquelle dormaient les deux frères... Il s'était sans doute trompé, à moins que les gaillards n'aient eu le sommeil assez lourd pour n'être dérangés ni par le

vent, ni par le froid, ni par une porte qui claque. Mais la maison était bien celle de Jehn et Gohar. L'un d'eux, assis sur un fauteuil à bascule, dormait emmitouflé dans une couverture. L'autre occupait le lit – trop petit pour deux – en ronflant comme un bûcheron. Le fauteuil oscillait doucement. À la lueur des braises qui rougeoyaient encore, Olen avisa un gros coffre à vêtements. À défaut de couverture, il pourrait y trouver de quoi s'habiller plus chaudement pour la nuit. Il s'avança sur la pointe des pieds. À hauteur du fauteuil à bascule, la terre battue devenait humide, créant un effet de succion sous ses bottes. Il plissa les yeux, mais ne distingua qu'un amalgame boueux. Une odeur étrange, douceâtre, le prit à la gorge. D'instinct, il se tourna vers le dormeur, dont le visage était à moitié dissimulé sous la couverture. D'un doigt, il la fit glisser. Le visage de Gohar – car c'était lui – était comme un masque de cire. Ses yeux grands ouverts, vitreux, injectés, fixaient droit devant. Il avait été égorgé d'une oreille à l'autre et la couverture dégoulinait de son sang.

C'est alors qu'une silhouette jaillit des ténèbres. Olen vit luire une lame dans laquelle se reflétait le rouge des braises. Il fit un bond en arrière, trébucha sur la bascule et tomba sans avoir le temps de dégainer son arme. La chute le sauva, le poignard frappa dans le vide.

Réveillé en sursaut, Jehn se mit à beugler :

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Lève-toi ! hurla Olen, mais il était trop tard.

En un bond, l'intrus était sur lui. Jehn, qui s'était redressé comme un pantin, tâtonnant pour trouver sa masse, poussa un hurlement quand la lame pénétra entre deux côtes, à la recherche du cœur. Olen tenta de se relever, glissa dans la mare de sang, se rétablit en s'aidant du fauteuil. Indifférent dans la mort, Gohar était ballotté comme un sac. L'intrus arracha violemment sa lame au corps de Jehn et se redressa d'un coup. Olen dégaina son épée, trop tard, car l'homme s'était placé entre la chaise à bascule et lui. Le sang lui battait aux tempes. Il ne fallait pas perdre son sang-froid. Pas maintenant.

L'intrus était petit, râblé, vêtu de cuir sombre. Un tatouage en forme de soleil englobait son œil gauche. Ramassé sur lui-même comme un chat sauvage, il brandissait son poignard devant ses yeux, faisant lentement basculer la lame de gauche à droite.

Des cris et des appels se firent entendre à l'extérieur, entrecoupés par les rafales de vent.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Par ici !

Olen restait concentré, les yeux dans ceux de son adversaire. Il savait que l'homme allait bondir, sa frappe était sûre et sa respiration régulière. Objectivement, il se donnait peu de chances d'en sortir.

Les deux hommes tournèrent lentement autour de leur axe macabre, sur lequel Gohar se balançait. La lame du poignard continuait sa danse hypnotique : gauche, droite, gauche, droite. À cet instant, Nils fit irruption dans la pièce, poussant bruyamment la porte.

– Il y en a un ici ! cria-t-il.

L'homme lui jeta un regard furtif, une fraction de seconde qui ouvrit enfin sa garde. D'un violent coup de pied, Olen fit définitivement basculer le fauteuil, et frappa du tranchant à hauteur des épaules. La lame entailla un bras, mais la main qui tenait le poignard se leva pour riposter.

– Baisse-toi ! hurla Nils.

Mais Olen resta droit comme une lance, dévia le coup de couteau et abattit son épée sur le crâne de son adversaire. Il y eut un cri aigu et l'intrus tomba à genoux, un flot de sang inondant sa figure. L'épée se leva de nouveau comme pour l'achever, mais l'homme s'affala face contre terre et ne bougea plus. Olen se tourna alors vers Nils, qui baissait lentement le couteau qu'il tenait par la lame.

– Ça va ?

– Moi oui, répondit Olen.

Ederias apparut à son tour, l'arme au poing.

– Ça va ?

– Il va en avoir marre qu'on lui pose la question, plaisanta Nils, que la vue des cadavres n'avait pas l'air d'impressionner.

Un ballet de torches illuminait le village à l'extérieur. Amon laissa entendre un juron ; la flamme sous le vent avait failli lui brûler les cheveux.

– Personne ici ! Va voir dans la grange ! fit la voix de Sed Temon.

Olen s'assit sur un tabouret, encore fébrile. Ederias était penché sur les corps des deux frères, réalisant tout juste qu'il n'y avait plus rien à faire pour eux. Nils était ressorti au pas de course.

Quelques minutes plus tard, tout était terminé, y compris la tempête. Le vent soufflait encore, timidement, et le village était vide. Les intrus s'étaient enfuis vers la forêt, où il était inutile d'espérer les poursuivre. Combien étaient-ils ? Deux ou trois, sans doute. Seul l'homme au tatouage de soleil était resté sur le carreau, aux côtés des deux frères morts de sa main. Il n'avait rien sur lui, ni bagage ni argent, seulement son grand poignard, que Nils avait empoché aussitôt. C'était une lame de professionnel, sans fioriture, mais ô combien meilleure que le ridicule couteau de boucher auquel Karib avait bricolé un fourreau de toile. On avait renoncé à acheter une dague à Dreda en raison du prix prohibitif des lames. Rien à moins de cinq cents écus... Karib, lui, avait hérité d'une hache rudimentaire, arme peu coûteuse et néanmoins crédible, qui lui permettait de rendre à Olen l'épée qu'il maniait si bien.

– Personne dans la grange, confirma l'Anguille.

Sed Temon, sombre et crispé, était plongé dans ses pensées.

- Je suis désolé pour tes hommes, fit Karib.
- Ce sont les risques du métier.

Il frappa du poing sur un mur de torchis.

- Demain, on traquera ces saloperies et on les tuera jusqu’au dernier. L’Anguille suivra leur piste.
- Si ce sont des brigands du coin, on ne les trouvera jamais.
- Des brigands du coin ? Ils ne s’attaqueraient jamais à des combattants. Et je suis sûr de l’avoir déjà vu, ce type, avec son tatouage. Je ne pourrais pas te dire où, mais je l’ai déjà vu.
- Tu veux dire que...
- Je veux dire qu’à mon avis c’est une équipe concurrente qui a eu le même tuyau que nous.

Karib fut atterré. Ainsi, pour arriver les premiers sur une – fausse – piste, ces primates n’hésitaient pas à s’égorger entre eux. Contrairement à ses compagnons, il ne s’accoutumerait jamais à ce milieu de brutes à qui la bourse tenait lieu de cervelle.

- Il est fort, ton bretteur, reprit le mercenaire, hochant la tête avec respect. Sans lui...
- Je n’engage pas n’importe qui.

Le visage de Sed Temon se ferma. Sans doute avait-il cru que la remarque était une allusion voilée aux deux frères qui n’avaient pas vu venir la mort. Adossé à la maison où il avait failli perdre la vie, Olen assista, impuissant, au naufrage de Karib.

- Une chose est sûre, fit ce dernier, embarrassé : je préfère prendre mon temps avant de recruter... J’ai vu tellement d’amateurs que... Tu vois ce que je veux dire ? Mais c’est vrai, Olen est un bon, un très bon. Je l’ai su dès le début. Pourtant c’est un type discret. Pas facile à repérer.

Le mercenaire, glacial, le laissa s’engluier. Puis il contre-attaqua :

- Toi par contre, mon vieux, il te faut une bonne heure pour sortir de ton lit !

Le ton affectait la plaisanterie, mais ne trompait personne. Karib répondit sur le même mode, une boutade sans esprit, puis les deux hommes se séparèrent, car il fallait s’occuper des corps et organiser les tours de garde pour le reste de la nuit.

- Karib, il va falloir que tu te serves de ta hache, conseilla Olen. Et très bientôt. Sinon tu vas perdre ta crédibilité auprès des autres.
- Quelle crédibilité ? fit le mage avec humeur. Je te rappelle que je suis jeteur de sorts, pas autre chose. Je ne suis pas qualifié pour charcuter des types à coups de hache, moi ! Ni pour me réveiller la nuit quand un oiseau fait craquer une brindille dans son nid à quinze kilomètres ! Je ne suis pas Nils, et toi non plus, d’ailleurs ! Je ne sais même pas ce que tu foutais debout au milieu de la nuit...

- J’avais froid.
- Crédibilité... Ce qu’il ne faut pas entendre... Même vous, à force, vous finissez par me prendre pour un chef mercenaire !
- Excuse-moi, tu as raison. On ne sait plus où on en est.
- Je ne te le fais pas dire... Tu ne vois pas que le meilleur moyen de perdre ma crédibilité, c’est précisément de me servir de cette hache ?
- C’est vrai.

Olen regretta d’avoir poussé Karib dans ses retranchements. Le mage avait tout de même réussi à passer pour un professionnel, à s’allier avec une troupe de mercenaires. Sans rien connaître au métier des armes, il partageait le commandement avec un vétéran. Sans jamais perdre sa contenance, il donnait des ordres et des conseils, y compris à Ederias, qui avait survécu à dix campagnes. Olen aurait bien voulu se voir dans un milieu de mages, tentant de passer pour un maître des arcanes.

On enterra les frères un peu avant le lever du jour, dans une ambiance de recueillement solennel. L’offrande à la Déesse refusa de brûler, car la pluie s’était infiltrée entre les pierres mal ajustées de l’autel. Il n’en demeura qu’un amalgame de légumes à peine noircis dans la cendre humide. Si la Grande Déesse existait, il fallait espérer son indulgence, afin que Jehn et Gohar, fidèles adorateurs, ne soient pas traités comme la légion des incroyants, ceux qu’elle destinait à nourrir les vers. Les grands prêtres le clamaient haut et fort : les ignorants n’entreraient jamais sur les terres toujours vertes du monde d’en bas.

Sed Temon prononça quelques mots, tandis que les hommes croisaient leurs armes au-dessus des tombes. C’était une vieille tradition chez les combattants des Terres communes, à la fois signe de respect et témoignage de la valeur des défunts aux yeux des dieux. Nils avait pris soin de glisser la lame de son poignard sous les autres, puisqu’il s’agissait – ironie du sort – de l’arme qui avait saigné les deux frères. L’oraison fut courte, mais chargée de louanges. De vrais héros que ces mangeurs de poires, ces dormeurs égorgés sans comprendre. Une perte pour les hommes, pour les femmes, pour les dieux, pour la guerre. Olen aussi eut droit à une petite phrase, le félicitant d’avoir tout fait pour sauver ces titans de la fureur de leur assassin. Il s’inclina avec respect, non sans avoir échangé un regard entendu avec Nils, qui réprimait un bâillement.

Bientôt, il ne serait plus question que de vengeance.

La colonne reprit la route aux premières lueurs du jour. L'Anguille ouvrait la marche en éclaireur, scrutant la poussière, inspectant les branches cassées. Les assaillants de la nuit n'avaient pu aller loin : tout indiquait qu'ils avaient campé en forêt à trois cents mètres du village. Pas de feu, pas de traces de repas, ils avaient juste déroulé leurs couvertures dans une clairière pour y prendre un peu de repos avant la marche du lendemain. Ils étaient probablement fatigués, vulnérables, inquiets de sentir leurs poursuivants se rapprocher.

– À vue de nez, je dirais qu'ils sont quatre, déclara l'Anguille devant les traces de leur campement.

– Parfait, approuva Sed Temon.

Karib n'osa envenimer l'atmosphère déjà tendue en déclarant qu'il n'y avait rien à gagner à faire payer le prix du sang à un autre parti de mercenaires. L'intrus avait tué deux hommes, on avait tué l'intrus, il n'y avait pas de quoi épiloguer. Mais Sed Temon ne l'entendait pas de cette oreille. La mort de ses hommes était pour lui une humiliation que seul un massacre pouvait effacer. Ce vieux loup d'Ederias était plus réservé. Il laissait entendre que la plus belle des vengeance était peut-être, tout simplement, d'empocher la prime sous le nez de la concurrence. L'Anguille approuvait. Mais Sed Temon se buta. Tout d'un coup, cent mille écus ne pesaient plus bien lourd face à la fierté outragée d'un vétéran. Il voulait la peau des misérables qui avaient osé s'attaquer à lui.

– Une fois qu'on les aura retrouvés, déclara-t-il d'un ton autoritaire, il n'y aura plus de concurrence.

Le Kyrénien, que la mort de ses compères avait plongé dans un mutisme inespéré, hocha la tête en signe d'approbation. Il donna même de grands coups de pied dans un arbre, les dents serrées, pour montrer ce qui attendait les assassins. Karib le regarda ruminer sa rage et sa douleur, se demandant ce qui avait bien pu le mener là. Kyrenia était l'une des cités les plus éclairées du monde, c'était le cœur du savoir, du raffinement et du luxe.

À moins d'une heure de marche à travers une forêt si dense que le soleil se perdait dans les frondaisons, apparaissaient déjà les premiers signes de l'ancienne capitale d'Helion. Des pans de murs effondrés, dévorés de végétation, une colonne brisée et les restes d'un autel datant d'une époque immémoriale. Sous le lierre qui dévorait la pierre, on distinguait des sculptures érodées, des visages grimaçants, des mains griffues. Autres temps, autres mœurs, cette divinité perdue ne s'était sûrement pas contentée de fruits frais. Les rigoles qui couraient au pied de l'escalier avaient dû voir s'écouler des litres de sang, et la dalle encore intacte était marquée par de violents impacts ayant entaillé la

pierre.

- Ils ont quitté la route, lança l'Anguille. Ils se sont enfoncés dans les ruines.
- Ces porcs essaient de nous larguer ! rugit le Kyrénien.
- Ne t'inquiète pas, fit Sed Temon. Ils ne vont pas courir longtemps.

Il sortit de la route et marcha droit sur les ruines comme le messenger de la fin des temps.

Depuis le malentendu de la veille, Karib ne parvenait plus à retrouver sa relation privilégiée avec le mercenaire, tout au mieux un semblant de politesse mutuelle. Il estima que ses chances auprès du second seraient meilleures.

- Ederias, je ne sais pas exactement où se trouve ce vieux château qu'on cherche, mais il me semble qu'il faut suivre la route jusqu'au bout, non ?
- Oui, c'est ce qu'on nous a dit. Mais Sed veut retrouver ces gars avant tout.
- On va se perdre dans ces ruines. Elles s'étendent jusqu'au bout de nulle part.

On apercevait en effet des murs écroulés et des restes d'habitations à perte de vue. On racontait que jadis Helion englobait les seigneuries voisines et même un royaume par-delà les mers ; cette capitale fantôme, labyrinthique, était la dernière réminiscence d'une puissance et d'une richesse perdues.

- L'Anguille est imbattable en matière d'orientation, rassura le vétéran.
- Si tu le dis. Mais il me semble qu'on devrait aller droit au château. Ce qui compte, c'est la prime !
- Oui, mais Sed a raison : on ne pourra rien avec ces types sur notre dos. On est obligé de s'en débarrasser avant de continuer.

Le mage abandonna. Il savait qu'au fond Ederias était de son avis – il avait été le premier à tenter de raisonner Sed Temon. Mais sa fidélité à son chef était indéfectible, il avait épousé sa cause, oubliant presque ses propres arguments.

C'est ainsi que la colonne s'éloigna de la route, la perdant rapidement de vue. L'Anguille avait pris de l'avance, comme le font les éclaireurs en temps de guerre. Il apparaissait tantôt au sommet d'un rocher, tantôt au détour d'un muret, faisant signe aux autres d'avancer. Sed Temon donnait ses instructions en silence, d'un simple geste de la main. Karib admira la limpidité de ce commandement muet, même un mage en mal de mémoire s'y retrouvait sans hésitation. Le mercenaire fit avancer les hommes en ligne, séparés par intervalles d'une petite dizaine de mètres. On gardait ainsi le contact visuel, tout en couvrant le plus de terrain possible. La tension montait.

À la droite de Karib, Olen avançait, la main sur la garde de son épée. À gauche, Amon le Kyrénien murmurait des mots inaudibles, les sourcils froncés et le visage menaçant. Le mage sentit l'index et le majeur de sa main droite se raidir. Une énergie indéfinissable coulait dans son bras, comme un deuxième cœur qui se serait mis à battre. Il sut, sans pouvoir se l'expliquer, que d'un geste il pouvait libérer les arcanes. Enfin. C'était à la fois rassurant et perturbant, car à cet instant la magie

lui était interdite.

L'Anguille se montra, fit un signe impérieux, et chacun s'arrêta. Sed Temon ordonna – en silence – de s'accroupir. L'éclaireur revint en petites foulées, presque détendu. La belle formation de guerre partit en fumée, chacun se pressa pour entendre ce qu'il avait à dire.

- Ils sont là-bas, murmura-t-il. Quatre hommes. Et ils ne nous attendent pas du tout !
- M'étonnerait, fit Sed Temon. Ils essaient de nous attirer. Il doit y en avoir d'autres embusqués.

Karib vit pointer une lueur d'agacement dans les yeux de l'Anguille.

- Honnêtement, pour un piège, ils ne seraient pas amusés à faire griller des saucisses.

Nils eut un sourire amusé.

– Moi, ça ne m'étonnerait pas d'eux, cracha le Kyrénien, comme s'il connaissait ses adversaires depuis l'enfance.

– Ça ne t'étonnerait pas parce que tu es un âne, rétorqua l'Anguille. À ton avis, il faut combien de temps pour faire partir un feu et griller des saucisses ?

- Je... je suis un quoi ? Répète ! s'enflamma Amon, élevant la voix.

Un concert de « chut » le rappela à l'ordre.

– On n'est pas là pour parler saucisses, trancha Sed Temon. L'Anguille et moi, on les prend de front, Ederias et Olen, vous attaquez par la droite, Karib et Amon à gauche. Le lanceur de couteaux, tu nous couvres. Et gardez un œil sur les alentours, ça risque de nous tomber dessus.

Les rares rayons de soleil perçant les frondaisons firent briller les lames. Il était de nouveau temps de faire couler le sang.

Sur ce qui avait dû être une place de marché, assis sur des fragments de colonnes, quatre hommes vêtus d'armures de cuir légères faisaient cuire leur repas. Derrière eux, un portique intact, qui avait perdu sa façade, s'ouvrait sur un buisson d'épines. Ils avaient pris soin de constituer un véritable four à braise à partir de pierres dressées, coiffées d'un ombilic de bouclier qui servait de grill. Sur cet ingénieux four de fortune, des saucisses bien grasses achevaient de griller, répandant dans les ruines une odeur alléchante. C'était comme si la ville spectrale retrouvait un souffle de vie. Des statues dévorées de lierre, leurs seins nus pointant sous les feuilles, semblaient les observer à la dérobée.

À l'exception du tatouage, ces hommes ressemblaient en tout point à leur défunt camarade. La peau tannée par le soleil, petits, trapus, le cheveu ras, ils arboraient à la ceinture des armes courtes : poignards, hachettes et casse-tête à pointes de métal. Leurs avant-bras et leurs tibias étaient protégés par d'épaisses protections de cuir grossièrement lacées. L'un d'eux, sans doute trop pauvre pour s'offrir des bottes, portait une paire de sandales.

Une dernière fois, Sed Temon et ses hommes s'observèrent. Le mercenaire leva lentement le bras. Karib chercha ses compagnons du regard : Olen paraissait nerveux, Nils faisait négligemment rouler

une pomme de pin sous sa botte. Pour la première fois depuis le début de leur voyage chaotique, Karib eut conscience de leur fragilité. Il s'imagina quelle serait sa solitude s'il venait à les perdre. Dans quelques instants, l'un et l'autre pouvaient se vider de leur sang dans les ruines de cette ville morte.

Sed Temon abaissa son bras, déchaînant la meute. Mais dès la première seconde de l'assaut, Karib se prit les pieds dans sa hache, dont le manche était démesurément long et qu'il n'avait pas pris la peine de décrocher de sa ceinture. Il eut le plus grand mal à rattraper le Kyrénien, qui l'attendait en jurant.

– Mais qu'est-ce que tu fous, merde ?

Les assaillants jaillirent sur la place avec des hurlements de bête. Abandonnant leurs saucisses, les quatre hommes se levèrent d'un bond et se dispersèrent en étoile. La fuite était décidément leur spécialité : en un instant ils s'égayaient dans les ruines, bondissant au-dessus des murets, zigzaguant entre les arbres. L'implacable machine de guerre de Sed Temon se referma trop tard, il fallut se lancer à la poursuite des fuyards au mépris de toute espèce de stratégie.

– Vous deux, allez sur lui ! hurla Sed Temon à l'attention de Karib.

« Lui », c'était vite dit. Le mage en choisit un au hasard et se mit à courir à travers bois, sur les traces d'un homme qui courait deux fois plus vite que lui. Le Kyrénien avait disparu. Sur la droite, ou peut-être sur la gauche, on entendait des lames s'entrechoquer. Il y eut aussi un bruit mat, comme une hache se fichant dans le bois. Quelqu'un, quelque part, poussa un cri. Essoufflé, Karib s'immobilisa, crispé sur son arme. L'homme qu'il poursuivait s'était envolé. Avancer, reculer, appeler, tout ou presque était de la folie. La forêt s'était refermée sur lui, et avec elle tous les spectres de la cité perdue. Des cris, des murmures, des rires même déchiraient le silence. De nouveau, une arme se ficha dans le bois, et l'on entendit un juron. Il ferma les yeux et se rassura en sentant l'énergie dans son bras qui n'attendait que son signal. Qu'étaient-ils, ces mercenaires de deuxième ordre, pour affronter un mage ?

Un coup sourd suivi d'un gémissement le tira de sa méditation. Il rouvrit les yeux pour découvrir, incrédule, un homme blessé, plié en deux par la douleur, et, derrière lui, Olen en garde, la lame prête à s'abattre. D'où sortaient-ils ? Karib aurait juré qu'on se battait loin derrière.

– Tue-le, fit Olen.

– Tue-le toi-même ! protesta Karib avec dégoût.

Olen donna un coup de pied dans la hachette que l'homme essayait de ramasser.

– Tue-le, Karib ! De toute façon il va mourir ! Tu n'auras pas cette occasion toutes les cinq minutes.

Le mage sentit monter la nausée. Exécuter un homme de sang-froid afin de passer pour un vrai

guerrier, l'idée lui était insupportable. Mais il savait aussi que son crédit auprès des mercenaires arrivait à son terme ; tôt ou tard l'un d'entre eux finirait par le provoquer en combat, signant son arrêt de mort.

– Frappe ! exhorta Olen. Frappe au torse, mets-y tout ce que tu as, il ne sentira rien ! Tu préfères que Sed Temon vienne le couper en morceaux pour venger les autres demeures ?

Karib serra les dents et leva sa hache à contrecœur. Elle lui parut si lourde qu'il aurait plus facilement soulevé un chêne. Ses mains tremblaient. L'homme le regarda dans les yeux et se mit à déclamer :

– Je suis Azired, fils de Nefim...

Il recommandait son âme à son dieu, peut-être un esprit du Grand Sud. Les yeux de Karib s'embuèrent de larmes.

– Frappe ! s'écria Olen.

– Chacune de ces marques, reprit l'homme en désignant de petites scarifications sur ses avant-bras, est l'esprit d'un homme que j'ai tué pour...

La hache le percuta en plein torse. Balayé en arrière, il s'écroula sans bruit sur un tapis de feuilles. Presque au même instant, Sed Temon apparut, le glaive ensanglanté. Une satisfaction sauvage se lut sur son visage.

– Bien joué, Karib ! J'ai cru qu'il nous échappait.

La gorge nouée, le mage ne put lui répondre que d'un signe de tête.

– Merci Karib, ajouta Olen, il a bien failli m'avoir.

– Plus qu'un ! triompha Sed Temon. Venez ! Il est parti par là-bas. Ederias et Amon sont sur lui.

Aussitôt, il se mit à courir, alors que des cris retentissaient plus loin dans les ruines. Karib regarda le corps de l'homme qu'il venait de tuer comme un boucher. Jamais il ne serait capable de retirer la hache restée enfoncée dans le torse du malheureux.

– Olen, tu peux récupérer cette saloperie pour moi ?

Il détourna les yeux, fixant son attention sur un oiseau au plumage doré, perché sur une branche. Olen lui tendit sa hache sans un mot, mais avec un regard qui semblait dire « je sais ». Karib se saisit de l'arme et, prenant soin de ne pas regarder en arrière, pressa le pas pour rejoindre le gros de la troupe.

Sed Temon compta ses hommes : aucun ne manquait. Pas de blessés non plus, si ce n'était une

estafilade au bras du Kyrénien. Le genre de blessure pour laquelle il était inutile de payer un guérisseur, un simple baume de plantes médicinales ferait l'affaire. Côté adverse, trois hommes avaient mangé la poussière, un seul était en fuite. Il ne restait plus rien du parti de mercenaires qui avait eu la mauvaise idée de s'infiltrer dans le village, rien qu'un homme aux abois, courant à perdre haleine, laissant derrière lui ses compagnons morts et son sac de voyage. La victoire était totale, mais elle ne suffisait pas à Sed Temon.

– L'Anguille, tu pars devant et tu ne le lâches pas ! S'il le faut, laisse-nous des marques bien visibles pour qu'on puisse te suivre.

L'éclaireur fronça les sourcils, puis lança avec dédain :

– Oh, de toute façon il s'arrêtera bien assez tôt pour nous piéger en grillant des saucisses.

– Tu commences à me fatiguer avec tes saucisses ! rugit Sed Temon. On n'est pas là pour savoir si oui ou merde ces types nous tendaient un piège, mais pour en finir avec eux.

– Je croyais qu'on était là pour la prime, répondit l'Anguille sans perdre son aplomb.

Il y eut un échange de regards noirs, si chargés de menaces que Karib fit un pas en arrière, craignant de voir jaillir les armes. Sentant son autorité mise en cause, le chef mercenaire changea de registre.

– Nous allons venger nos frères, commença-t-il.

Ainsi, Jehn et Gohar devenaient les frères de tout le monde.

– Si tu estimes que la prime est plus importante pour toi, tu peux quitter le groupe. Je ne force personne à travailler avec moi.

– Exactement, ricana le Kyrénien. Si tu ne veux pas traîner avec des ânes, tu n'as qu'à te démerder tout seul.

– On ne t'a pas sonné, toi, lança l'Anguille. Puis, s'adressant à son chef : Je ne remets rien en cause, Sed Temon. Je dis juste qu'ils ont eu leur compte, et qu'on ferait bien de retourner à notre mission.

Ederias s'en mêla timidement :

– Peut-être qu'on devrait laisser courir le dernier, Sed.

Karib sentit le regard de Nils peser sur sa conscience. Le lanceur de couteaux bouillait, et dans ses yeux se lisait : cette traque ridicule a assez duré, c'est maintenant que tu prends le pouvoir. Mais le mage, sauvé par son coup de hache, n'avait aucune intention de se mettre de nouveau en mauvaise posture.

– C’est très simple, fit Sed Temon d’un ton sans réplique. J’irai jusqu’au bout de ce que j’ai commencé pour honorer la mémoire de nos frères. Que ceux qui sont avec moi lèvent la main. Les autres, faites ce que vous voudrez, allez au château ou rentrez à Dreda, je m’en moque.

Le Kyrénien leva la main comme un pantin. Ederias suivit sans hésiter, puis l’Anguille, de mauvaise grâce. Karib ne pouvait se permettre de quitter le groupe : ils seraient de nouveau trois sur les routes d’Helion, un chiffre maudit par les temps qui couraient. Il se joignit aux disciples de Sed Temon, qui enchaîna aussitôt :

– En route ! Dans moins de deux heures, tout sera fini !

Un jour et une nuit plus tard, on abandonnait la poursuite. Épuisés, à bout de nerfs, les mercenaires tournaient sur eux-mêmes dans un rayon de cinq ou six kilomètres à peine. Le fugitif était un véritable artiste, jouant du relief, de la végétation, des rochers et des zones d’ombre. L’ancienne capitale était devenue son refuge ; il savait sans doute qu’en rejoignant la route il finirait par perdre la partie. L’Anguille se faisait rouler dans la farine, suivait une piste qui s’arrêtait net, en perdait une autre, revenait sur ses pas. On fouillait les maisons en ruine qui fourmillaient de cachettes, en vain. Le Kyrénien avait même reçu un caillou dans le dos, provocation qui lui avait tiré des hurlements de rage.

Les mercenaires s’étaient reposés quelques heures autour d’un feu de camp, se consolant de l’humiliation en dévorant les fameuses saucisses. Mais au lever du soleil, le fugitif fêtait ses vingt-quatre heures de cavale. Il fallut déclarer forfait, l’Anguille ne trouvant plus de trace, et le moral des troupes étant au plus bas. Et si Karib crut déceler de nombreuses trappes, dissimulées un peu partout où s’étaient élevés des bâtiments, il se garda bien d’en dire mot. Cette chasse imbécile n’en finissait pas, mais le sang avait suffisamment coulé pour rien.

Quand ils arrivèrent enfin à l’ancien château royal – trois pans de murailles érodés, perdus dans la végétation – un autre groupe de combattants en partait. Huit hommes, menés par un chef en cotte de mailles. Le gaillard sortait du lot, avec son mètre quatre-vingt-dix et ses moustaches rousses taillées en pointe. Dans son dos, une lourde épée de bataille, de celles que l’on utilise pour ouvrir les brèches, laissait supposer qu’il n’était pas à classer au rang des amateurs.

– Décidément, il y a plus de monde dans ces ruines qu’au marché de Dreda, plaisanta Karib, mais personne ne lui répondit.

Un vent de découragement passa sur ce qui restait de la colonne de Sed Temon. Une nuit blanche passée à traquer une ombre, et maintenant ces nouveaux concurrents...

– Ne vous emmerdez pas, les gars, déclara le gaillard de but en blanc. Fausse piste ! Il n’y a rien ici.

– Rien ? gémit Sed Temon.

– Ni personne. Le petit merdeux qui a vendu ce tuyau à la moitié des mercenaires d’Helion va le payer cher.

Il fallut prendre un air de circonstance, Karib se plongea donc dans une terrible déception. Ce n'était pas encore ce matin-là que l'on capturerait les trois fugitifs à cent mille écus. Olen, qui détestait être en reste, ajouta même une pose de désespoir, assis sur un rocher, la tête dans les mains. Seul Nils resta parfaitement indifférent à la triste nouvelle et porta son attention sur sa ceinture, dont la boucle se desserrait.

Oranie était la cinquième dame de compagnie de la reine d'Helion. Le poste lui venait de son père, petit noble à grande fortune qui s'était enrichi dans le commerce du drap. Comme trente de ses pairs, le brave homme siégeait trois fois l'an au grand conseil du royaume, institution parfaitement inutile mais hautement honorifique. Un fond de mépris planait à son sujet, car il était « Le marchand de drap » parmi les grands propriétaires terriens, mais l'or était son passe-partout. Faute d'avoir un fils, qu'il aurait poussé dans la carrière militaire, il avait obtenu pour sa fille l'une des plus hautes positions d'Helion, celle de dame de compagnie de la reine en personne. On ne pouvait rêver mieux pour un beau mariage : nombre d'entre elles finissaient au sommet de l'échelle, car elles fréquentaient le gratin du royaume et même les ambassadeurs étrangers à la recherche d'alliances. Ne disait-on pas que l'une des dames de compagnie d'Helion avait jadis épousé un roi ? Il suffisait d'être belle, de jouer un peu de musique et de distribuer des sourires à la ronde.

Oranie n'était pas belle. C'était une petite blonde de vingt ans, un peu boulotte et, comme disait son père, qui ne s'éloignait jamais de son commerce, « haute comme un rouleau de drap » – ce qui représentait un petit mètre soixante. Ce qui la sauvait de l'anonymat, c'étaient ses grands yeux verts et son sens de la repartie. La fille du drapier compensait par la vivacité de son esprit un physique trop commun, mais la partie était rude. La première, la deuxième, la troisième, la quatrième dame de compagnie étaient – par un horrible coup de malchance – toutes superbes.

Pire, la reine, à qui on avait imposé Oranie pour de basses raisons financières, lui vouait une immense indifférence qui se transformait en haine lors de ses *crises*. Elle l'appelait « Cinq », affectant de ne jamais se souvenir de son nom.

Mais la fille du drapier n'était pas de celles qui pleurent en silence dans un coin de boudoir. Son intelligence et sa bonne humeur lui avaient attiré de nombreuses amitiés au sein de la cour, dont celle du grand trésorier, un puissant parmi les puissants, ayant jadis perdu une fille du même âge. Oranie était souvent invitée à ces « dîners en ville » qui rassemblaient le gratin de Sarys : des notables, des gens de cour, et bien sûr des gens d'argent.

Ce matin-là, elle se rendait chez un alchimiste de la ville basse qui concoctait des baumes supposés apporter une jeunesse éternelle à la peau des mains de sa royale maîtresse. Elle avait revêtu une robe de velours vert sombre et jeté sur ses épaules un châle noir. Ses longs cheveux blonds ramenés en chignon étaient dissimulés sous un fichu de même couleur. C'était sa tenue « de discrétion », supposée lui permettre de passer inaperçue lorsqu'elle se rendait dans les quartiers populaires pour approvisionner la reine en babioles inavouables. Produits miracles, sortilèges, feuilles de tehoria, tout ce que le protocole interdisait passait sous le manteau. Mais Sarys était une petite ville, où les secrets n'étaient que mascarade.

L'échoppe de l'alchimiste se trouvait à l'écart du quartier des mages, car le charlatan avait mauvaise presse auprès des membres de sa corporation. Il fallait passer par les méandres du quartier des auberges, le long de la muraille d'enceinte. Des ruelles pleines de vie qu'Oranie aimait

emprunter, ne dédaignant pas un petit pâté chaud au passage. La populace, qu'en haut lieu on disait dangereuse et hostile, était toujours affable, même si de temps à autre un garçon d'écurie se laissait aller à un commentaire déplacé.

– Hé, ma grosse ! Tu veux que je te montre mon étalon ?

Oranie haussait les épaules en riant.

– Il ne vaut mieux pas ! Je sens que tu vas me faire pitié.

Elle n'avait pas toujours été entourée de courtisans. Avant que son père ne s'enrichisse, sa famille vivait dans une modeste maison de deux étages, à quelques rues de là. Et même si la devise familiale – servir pour mieux régner – était gravée sur le fronton, la fille du drapier n'avait connu les privilèges que passé l'âge de treize ans.

À hauteur de la porte ouest, un attroupement attira l'attention de la jeune fille. Outre le va-et-vient habituel, une foule de ces mercenaires – devenus la plaie du royaume – se pressait. Un sergent recruteur, assis à une table en pleine rue, les faisait signer un registre relié de grosse toile. Puis il puisait dans une bourse, leur donnait une pièce et appelait le suivant. Debout derrière lui, deux soldats croisaient leurs lances, comme pour ajouter une touche solennelle au tableau.

À cet instant, on entendit un fracas de fers à cheval sur les pavés de la grande rue des armuriers. Les badauds s'écartèrent, un marchand ambulant plaqua son petit chariot sur un mur. Oranie reconnut le cavalier drapé d'une longue cape rouge et coiffé d'un casque au panache de plumes bouffantes : c'était le général Verès. Avec l'assurance de celui qui a passé des années en selle, le chef de guerre d'Helion positionna sa monture de sorte à lire le registre sans mettre pied à terre.

– Où en sommes-nous ? demanda-t-il au sergent recruteur.

Ce dernier se leva, salua du poing sur la poitrine et, raide comme un manche de hallebarde, se lança dans un rapport saccadé. Verès ne l'écoutait que d'une oreille distraite, promenant son regard sur la file de mercenaires dépenaillés qu'un garde s'évertuait à aligner.

Ainsi, la rumeur qui circulait à la cour se vérifiait. Depuis quelques jours, on murmurait que le général vidait les caisses du royaume en recrutant à tour de bras dans la chienlit. Au lieu de chasser les mercenaires, cette épidémie qui dévorait le pays, on leur offrait des positions dans la grande armée d'Helion, fierté du royaume ! C'était un scandale. D'autant qu'on avait refusé nombre de bons enfants du pays qui désiraient porter l'uniforme.

Tous les regards se portèrent sur Oranie lorsqu'elle traversa la rue, marchand droit sur le général sans la moindre trace de timidité. Ce fut un peu son heure de gloire : les badauds, les curieux aux fenêtres, les soldats et surtout la foule de combattants étrangers n'en croyaient pas leurs yeux.

– J'espère que vous n'avez rien contre les femmes, fit-elle avec le plus grand sérieux. Je viens postuler au corps des lanciers royaux de Sarys.

Le général éclata de rire.

- Mais comment donc ! Sergent, inscris cette femme chez les lanciers. Premier corps de bataille.
- Mais... Bien, mon général... bredouilla le recruteur.

Il se tourna vers la fille du drapier et s'adressa à elle en aboyant comme si elle avait été une vieille habituée des champs de bataille.

- Ton nom !

Verès le regarda d'un air de profonde lassitude. Il se demandait parfois si, en cas de guerre, la moitié des soldats d'Helion ne tiendrait pas sa lance à l'envers. Un jour, il faudrait mettre fin à la tradition inepte qui consistait à distribuer les postes de cadres aux familles les plus aisées. À Helion, le mérite s'effaçait devant la fortune.

- Oranie, comment vas-tu ? demanda-t-il à la jeune fille, achevant de perturber le fonctionnaire.
- Très bien, général, et toi ?
- Ma foi, aussi bien qu'on peut aller par les temps qui courent.

Le général descendit de cheval – seul un prince ou un goujat restait en selle en présence d'une dame. La fille du drapier aurait préféré qu'il reste en selle, elle détestait être toisée par ces officiers dont les cimiers de plumes étaient perchés si hauts qu'il lui aurait fallu un tabouret pour les atteindre. Oranie aurait donné cher pour être grande et élancée, comme la deuxième et la troisième dame de compagnie. Ces garces n'avaient pas besoin, elles, de lever les yeux quand elles parlaient aux hommes.

- Je vois que les bruits qui courent ne courent pas pour rien, fit-elle avec malice.
- Laisse-moi deviner, répondit Verès. Tous les oisifs de la cour se demandent pourquoi le fou que je suis recrute les gibiers de potence que voilà.
- J'avoue humblement que je me le demande aussi. J'ai même entendu que tu préparais un coup d'État.

Avec un sourire, Verès entraîna la jeune fille un peu à l'écart.

- Tu pourras dire à tes amis de la cour que non seulement je ne complot pas contre le royaume, mais qu'en plus je vais sauver Helion de la catastrophe.
- Vraiment ?
- Vraiment. Regarde ces hommes, fit-il en désignant la file qui s'allongeait à vue d'œil. La plupart ne sont pas fichus de compter leurs doigts, mais tous sont capables de tuer. Et de brûler, et de piller, et de violer. Et le pire, c'est qu'ils aiment ça.

Oranie frissonna. Il était vrai que, parmi les hommes qui se pressaient pour signer – souvent d’une croix – le registre de recrutement, certaines physionomies laissaient imaginer le pire. Cicatrices, brûlures, doigts amputés, dents cassées... Il y avait même parmi ces sous-mercenaires d’anciens paysans incapables de s’offrir une arme, qui n’hésitaient pas à se présenter munis d’une faux ou d’un fléau à grain.

– Heureusement, poursuivit Verès, les plus dangereux – les plus pauvres – sont déjà sur la paille. En une semaine à Helion, ces idiots ont vidé leur bourse ! Et moi, je leur propose de rejoindre l’armée, pour dix écus par jour, cinquante par journée de combat, avec un repas chaud. Ce n’est pas le grand luxe, mais c’est un revenu assuré.

La jeune fille comprenait mal pourquoi la puissante armée d’Helion servirait de refuge à des vagabonds armés en mal de soupe.

– Dix écus par jour ? Je croyais qu’ils étaient tous attirés par cette fameuse prime de cent mille écus...

– Ne te leurre pas, jeune fille, ils sont moins bêtes qu’ils n’en ont l’air. En tout cas quand il s’agit d’argent. Ils savent très bien que la prime est perdue pour eux.

Il n’avait pas tort. À mesure que les jours s’écoulaient, le gros des chiens de guerre avait fait son deuil de la prime offerte pour la capture des régicides de Woltan. Le pays entier savait que l’énorme colonne des cavaliers de cristal s’était scindée en petits groupes, balayant la carte d’Helion sans oublier un village. Ces hommes avaient fait plier les hordes du Grand Nord, combattu par des températures inhumaines, tenu des positions indéfendables qui n’étaient jamais tombées. Si une poignée de professionnels, issus de grandes compagnies de mercenaires, estimait encore pouvoir leur tenir tête, les autres en revanche avaient baissé les bras. Ballottés de fausse piste en cul-de-sac, ils n’en étaient plus à fantasmer sur une pluie d’or mais à se demander comment ils paieraient leurs chambres d’auberge pour les jours à venir.

– En somme, tu les achètes pour mieux les contrôler, fit Oranie avec une pointe d’amusement.

– Tu comprends plus vite que mon aide de camp.

– Je ne sais pas si je dois être flattée.

Verès eut un sourire presque paternel. S’il avait eu une fille, il aurait aimé qu’elle ait le même caractère, le même mordant que cette fille de drapier devenue boniche de luxe d’une reine folle. À dire vrai, en d’autres temps et avec vingt ans de moins, il aurait volontiers échangé sa mégère de femme, qui ne s’intéressait qu’aux potins, contre cette jeune dame de compagnie à la curiosité sans cesse éveillée.

– De toi à moi, Oranie, nous aurons tôt ou tard des problèmes avec les Woltaniens. Ils se croient en pays conquis, ça va mal finir. En recrutant ces traîne-savates de mercenaires, je fais d’une pierre deux coups : ils passent sous notre contrôle et ils grossissent nos rangs. Ils seront les premiers au

front si les choses tournent mal. Autant éviter de verser le sang des citoyens d'Helion.

C'est alors que la fille du drapier aperçut l'homme de sa vie. Depuis son entrée au service de la reine, elle se l'était imaginé tantôt en ambassadeur richissime drapé de soieries kyréniennes, tantôt en noble seigneur sur un grand destrier noir. On ne devenait pas cinquième dame de compagnie de la cour royale d'Helion pour fantasmer sur un valet ! Et pourtant, la première fois que le cœur d'Oranie s'arrêta à la vue d'un inconnu, ce fut pour un moins que rien. C'était un beau brun de vingt-cinq ou trente ans, le cheveu court, presque ras, l'œil vert sur un teint hâlé, irradiant de charme et, détail assassin qui valait tout le reste, une fossette unique à la joue gauche, apparaissant comme une promesse chaque fois qu'il souriait.

Fut-ce un hasard ? L'inconnu, occupé à deviser avec ses compagnons, la regarda soudain droit dans les yeux. La jeune fille, d'ordinaire si sûre d'elle, se mit à battre des cils, à respirer lourdement et à tourner la tête en tous sens comme une dinde à la mangeoire. Elle se mordit la lèvre, maudissant le ridicule de ce coup de foudre. Pas elle. Pas comme ça. C'était impossible. Mais plus elle cherchait à prendre un air dégagé, plus grandissait en elle l'impression que tout le monde remarquait son trouble.

– Ça ne va pas ? demanda Verès.

– Si, si, juste un petit malaise. Ça m'arrive parfois quand il fait trop chaud.

La matinée était fraîche, pour ne pas dire froide.

– Tu dois être malade. Tu veux que je te fasse raccompagner au château ?

– Non, merci. C'est aimable à toi, général, mais je vais très bien.

Oranie s'éventa avec un pan de son châle. Il lui fallait quitter les lieux avant de se donner davantage en spectacle. Ces vapeurs étaient bonnes pour les têtes vides, pas pour elle. Mais une force presque occulte la clouait sur place, la poussant à regarder à la dérobée le jeune homme qui – elle l'aurait juré – ne la quittait plus des yeux. Insidieusement, sous sa robe, elle se hissait sur la pointe des pieds pour paraître plus grande. Puis, n'y tenant plus, elle trouva moyen se faire tomber le fichu qui recouvrait sa chevelure, déroulant ses longues mèches blondes en un coup de tête ingénu. Deux soldats se précipitèrent pour le ramasser ; elle le rajusta, le menton haut, comme si elle avait été la reine en personne.

– Le devoir m'appelle, général, se força-t-elle à dire. Ma maîtresse m'attend !

– Je te plains, fit Verès avec un clin d'œil.

Elle chercha un point final spirituel, mais, n'en trouvant pas, se contenta d'un sourire niais qui ne lui ressemblait guère. Puis elle se tourna – l'air innocent – vers la file de mercenaires. L'homme de sa vie la regardait toujours. Il n'était plus qu'à trois rangs du recruteur. Si Oranie était restée quelques instants de plus, elle aurait appris son nom. À quoi bon ? C'était un chien de guerre, un joueur d'épée, un pouilleux qui faisait la queue pour empocher dix écus. Sans doute ne savait-il pas

lire, peut-être parlait-il à peine le commun, sûrement il était marié à quelque pauvre et père de six enfants sales et hirsutes. Il puait probablement le cuir, l'ail et la sueur. Mais un frisson lui parcourut l'échine : pour une raison inexplicable, cet inconnu valait tous les princes. Pour le reste du pays, il valait cent mille écus.

La grande salle du relais de poste bourdonnait comme une ruche. Le murmure des conversations montait jusqu'aux chambres de l'étage, portant aux voyageurs encore endormis des promesses alléchantes de profits et de bénéfices. Car l'endroit n'était guère fréquenté que par les marchands de passage. Ce matin-là, il affichait complet, en dépit du fait que la belle saison touchait à sa fin. Les bonnes années, le relais ne désemplissait qu'aux premières neiges : c'était la seule étape entre le port d'Ythem et Dreda à être équipée du nécessaire pour accueillir des convois ou des caravanes. Une immense cour ronde, fermée la nuit, pouvait abriter un grand nombre de chariots et de bêtes, et l'on pouvait s'y ravitailler en fourrage. Une belle maison à colombages offrait une quinzaine de chambres confortables, où, pour un supplément de cinq écus, on pouvait faire monter un bain chaud parfumé d'herbes aromatiques. Un luxe, après un long voyage. Et une façon bien agréable d'éviter de faire d'une traite la route de Dreda, au risque de devoir camper hors de la ville.

Henrik reposa sur la table le bol de lait fumant, trop chaud pour être bu d'un trait. Ce petit négociant en bestiaux revenait d'une seigneurie des Communes, où il avait acheté à bon prix un superbe taureau, déjà vendu à un éleveur des environs de Sarys. Compte tenu des bruits qui couraient sur la situation du pays, Henrik avait préféré passer la nuit dans un relais, assurant ainsi sa sécurité et celle de son petit convoi. Il aimait cette vie aventureuse, même si elle l'avait contraint à fêter ses cinquante ans seul sur le bateau qui le ramenait au pays. Dans quelques heures, il retrouverait sa femme et ses deux grands fils.

Il plongea sa cuillère dans le pot qui passait de table en table et regarda le miel se dissoudre en volutes dorées dans son bol de lait. Le relais avait ses propres ruches et vendait un délicieux miel parfumé à la lavande, dont Henrik achèterait un pot avant de prendre la route. Sa femme en raffolait. Il détestait rentrer de voyage les mains vides, et la trésorerie donnait trop de signes de faiblesse pour qu'il puisse se permettre de rapporter des cadeaux... L'année suivante peut-être, après la foire aux bestiaux, qui s'annonçait exceptionnelle.

À l'instant où Henrik portait le bol de lait à ses lèvres, un aboiement rauque, caverneux, guttural, couvrit le bruit ambiant. Un silence de mort tomba sur la grande salle, chacun demeurant figé comme sur un tableau. Les cuillères restèrent suspendues, les sourires se glacèrent sur les visages, les respirations s'arrêtèrent. L'aboiement avait été bref, mais si puissant que les vitres en avaient tremblé et qu'une onde de choc se dessinait sur le lait, à la surface du bol.

- C'était quoi, ça ? fit une voix.
- Vous avez entendu ? fit une autre.

La ruche se remit à bourdonner, dans un vacarme de chaises et de tabourets traînés sur le parquet.

On se bouscula sur le perron, chacun voulant voir – sans s’aventurer à l’extérieur – quel monstre avait pu émettre un tel cri de cauchemar. Mais la route paraissait déserte.

Un valet de cuisine passa la tête dans la grande salle, prenant tout le monde à revers.

– Les Woltaniens ! cria-t-il.

Le bourdonnement devint assourdissant. La panique monta dans la salle, sans que personne ne sache réellement de quoi on avait peur. Henrik sentit passer un frisson le long de sa nuque. Comme tous ceux qui avaient débarqué au port d’Ythem, il avait eu droit à une description apocalyptique de ces fameux cavaliers de cristal, cette armée sauvage venue du Grand Nord, dont le but était la perte du royaume. On jurait que ceux qui avaient le malheur d’apercevoir le visage livide de leur grand maître, le Fils de la lune, le payaient de leur vie. On les disait accompagnés d’une meute de chiens de guerre et d’une nuée de mages nécromants. On prétendait que le général Verès en personne leur avait donné les clés de Sarys, pour éviter la mise à sac de la ville. Et voilà que, par la pire des malchances, ces hommes se trouvaient là, par un beau matin d’automne, au relais qu’Henrik avait choisi pour abriter son taureau.

Il reposa son bol d’un geste mal assuré, sans avoir bu une gorgée.

– Ils entrent dans la cour ! s’écria le valet.

Comme une vague, la foule reflua vers l’arrière de la salle et se massa sur le seuil de la porte s’ouvrant sur la cour. Un marchand se débarrassa prestement de la dague qu’il portait à la ceinture et la glissa sous un vaisselier. Ne disait-on pas que les Woltaniens tuaient aveuglément tous ceux qui portaient une arme ?

Henrik se leva d’un bond et courut rejoindre le troupeau, pris d’une inquiétude plus forte que la peur : le taureau. Il ne fallait pas qu’il arrive malheur au taureau. La bête avait été payée rubis sur l’ongle, l’argent avait été dépensé jusqu’au dernier sou. Si Henrik perdait le taureau, il n’aurait jamais de quoi rembourser, et les clercs de la ville jetteraient sa famille à la rue. Il se fraya un passage et se trouva presque éjecté au-dehors, tous les regards braqués sur lui.

Un instant plus tard, une dizaine de cavaliers en armure faisaient une entrée fracassante dans la cour du relais. Dans leurs coques de métal, ils ressemblaient à des insectes, de sombres mantes religieuses aux reflets d’argent. Leurs bâtardeaux au pommeau de lune pendaient, menaçantes, à leur selle. Ils n’avaient rien d’humain, ni peau, ni yeux, seulement du métal, et la fente noire qui barrait leurs visières. Mais le détail le plus glaçant était le molosse aux proportions monstrueuses qui les accompagnait. La bête efflanquée avait presque la taille d’un cheval. Sa tête était simplement énorme et paraissait si lourde que le cou penchait en avant, faisant ressortir la pointe des omoplates. Cette posture étrange donnait à l’animal un faux air de hyène. Les yeux jaunes, lumineux, étaient comme incandescents.

Les cavaliers se déployèrent sans qu’aucun ordre n’ait été lancé, couvrant chaque issue, chaque chariot, chaque recoin. Un seul resta au milieu de la cour, sa visière aveugle braquée droit sur Henrik.

Le chien s’assit, presque docilement, au pied de l’un des cavaliers, qui ne ressemblait en rien aux autres. Sa robe sombre à capuche rabattue ne laissait entrevoir que deux points lumineux, dorés. Ses

yeux. Ses yeux, pareils à ceux de la bête à ses pieds. Il tendit sa main gantée, garnie de bagues, vers le molosse, et celui-ci se coucha.

Henrik, paralysé comme un rongeur devant un serpent, observait la scène sans y croire. Le silence était tel dans le bâtiment derrière lui qu'il aurait pu croire les marchands, les voyageurs, les valets de cuisine et les filles de salle envolés. Il était seul, seul face au Fils de la lune. Quand il raconterait ça à sa femme, elle l'accuserait sans doute d'avoir abusé de l'eau-de-vie.

Le chef des cavaliers leva sa visière. Son visage était pâle, complètement inexpressif, marqué d'une cicatrice au front. Peut-être n'était-ce pas le grand maître des cavaliers de cristal, l'homme dont le visage était un arrêt de mort, car personne ne perdit la vie à cet instant. Il posa même une question, qui dans la bouche d'un autre aurait paru anodine :

– C'est toi, l'aubergiste ?

– Non... non, ce n'est pas moi, balbutia Henrik.

Ces quelques mots eurent un effet extraordinaire. Le molosse, à moitié endormi, ouvrit ses yeux jaunes et se dressa sur ses pattes, grondant si fort que la terre en trembla. L'homme en robe sombre tendit de nouveau la main, ouvrant grand ses doigts, et ce geste parut peser sur le dos de l'animal, qui se cambra. Mais la bête avait trouvé en Henrik un ennemi mortel. Son grondement se transforma en feulement, alors qu'un filet de bave s'écoulait de sa gueule entrouverte. La main toujours tendue, l'homme aux yeux jaunes se mit à réciter une litanie gutturale dans une langue inconnue. Le chien sembla se calmer, mais reprit vite son grondement, laissant échapper un jappement dont la résonance fit rouler les graviers un peu partout dans la cour. Il y eut bientôt surenchère : l'un déclamant des invocations sinistres, l'autre rugissant et tirant sur des liens invisibles.

L'officier se tourna vers l'homme en robe sombre et lui lança d'une voix tranchante :

– Tiens-le !

À cet instant les yeux s'éteignirent sous la capuche, ne laissant plus voir qu'un trou noir. L'homme en robe laissa entendre une exclamation de rage et le molosse, soudain libéré, courut sur Henrik. Celui-ci ferma les yeux. Il ne raconterait rien à sa femme, il n'aurait plus besoin d'acheter un pot de miel.

Sous les yeux horrifiés de l'assistance, le molosse happa la tête du négociant, laquelle disparut presque dans la mâchoire monstrueuse. La bête donna un coup de collier pour détacher la tête du corps, mais, n'y parvenant pas, se mit à le secouer en tous sens. On entendit les os craquer, et le sang gicla en geyser à travers la cour. Des hurlements d'horreur couvrirent les rugissements du molosse, les chevaux hennissaient et se cabraient. Rejetant sa capuche sur ses épaules, l'homme en robe noire laissa apparaître un visage aux traits osseux, aux cheveux fins et sales. Il n'avait rien d'impressionnant, au contraire : un trentenaire pâlichon, dont les yeux au naturel étaient d'un marron plus que commun.

– Reprends-le, merde ! hurla l'officier.

L'homme en robe reprit ses invocations, les deux mains tendues, tandis que le chien achevait de démembrer le malheureux Henrik. La tête avalée – ou rejetée plus loin, qui aurait pu le dire ? –, il s'attaquait à présent au corps décapité.

Les yeux jaunes se rallumèrent dans le visage de l'invocateur. Lâchant sa proie à reculons, grognant toujours, le molosse finit par le rejoindre et se rasseoir comme si rien ne s'était passé. Le sable de la cour était inondé de sang et de longues traînées rouges zébraient la façade du bâtiment.

– Ce n'est plus possible, fit l'officier. Ça fait trois fois !

– Je ne te le fais pas dire, répondit l'autre. Je le dis et le répète : il est trop fort pour moi.

Les visières se levaient. Depuis la grande salle, on aurait pu jurer que certains cavaliers, divertis par le spectacle, arboraient de grands sourires. Leur officier, en revanche, semblait pris d'une rage froide.

– Très bien, fit-il. On va faire comme tu dis. Il arrive quand, ton invocateur de premier rang ?

– Si j'ai bien compris, il y en a deux sur le prochain bateau.

– Et ils pourront le tenir, eux ?

– Sans aucun doute.

L'officier amena sa monture jusqu'au bâtiment, faisant reculer les curieux en grand désordre dans la salle à manger.

– Faites sortir l'aubergiste, ordonna-t-il, ou je viens le chercher.

Un gros homme à la barbe grise s'approcha, cramponné à son pendentif de bois représentant la clé du monde d'en bas. On vendait ces babioles à trente écus dans les temples de la Nature, preuve que la Déesse Mère avait le sens du profit.

– Écoute-moi bien. Tu vas faire sortir tous tes clients dans la cour. S'ils n'ont rien à se reprocher, ils pourront partir.

– Oui, messire. Bien, messire.

– Tu me diras « oui messire » quand j'aurai fini de parler.

L'aubergiste s'inclina.

– Tu vas me faire vider cette cour et fermer toutes les portes. Tu n'accepteras plus le moindre client, à l'exception – il montrait l'homme en robe noire – de la personne que tu vois là.

Désignant le molosse qui se léchait paisiblement les babines, il reprit :

– Tu vois ce chien ?

– Oui, messire.

Il aurait fallu être aveugle pour ne pas voir la bête.

– Il va rester ici jusqu’à nouvel ordre. Tous les jours, tu lui donneras une carcasse. Fais acheter des vaches, paye un chasseur, donne-lui déjà le taureau, là-bas. Débrouille-toi. Il faut qu’il mange une fois par jour. Le reste ne te concerne pas. Tu as compris ?

– Oui, messire.

Il puisa dans sa bourse et lui lança une gemme, que l’aubergiste tremblant attrapa au vol – car un aubergiste, même aux portes de la mort, n’oublie jamais les gestes vitaux de sa profession.

– Pour tes frais.

L’officier se tourna vers l’invocateur.

– Ça te convient ?

– Parfait.

Le personnel et les hôtes du relais défilèrent, la tête basse, persuadés de vivre leurs derniers instants. Ils affichaient les uns un air implorant, les autres un courage admirable. Distraitement, l’un des cavaliers de cristal, appuyé au pommeau de sa selle, les congédiait d’un signe de tête. Sans y croire, sans même oser remonter dans leurs chambres pour y récupérer leurs bagages, les marchands traversaient la cour en rasant les murs pour s’éloigner du molosse, passaient le portail puis pressaient le pas sur la route. Certains étaient encore en robe d’intérieur, frissonnant de froid dans leurs mules.

– Je sais ce qu’ils vont faire ! Ils vont lâcher le chien ! Ils vont nous charger dans le dos pour s’amuser ! glapit l’un d’entre eux.

La remarque eut pour effet de lancer dans une course dérisoire le petit groupe de marchands dépossédés. Les robes claquèrent au vent, les bonnets s’envolèrent. Ils couraient à perdre haleine, soufflant, pleurant, appelant la Déesse au secours. Mais personne ne fit mine de les suivre. Derrière eux, le portail se fermait sur la nouvelle niche du molosse et les cavaliers de cristal, ces monstres en armure qui mangeaient les enfants tout crus, s’apprêtaient à déjeuner.

– Avancez, devant !

Les dernières minutes d'attente, évaporées dans le vert émeraude des yeux d'une inconnue, étaient passées comme une seconde. Elle n'avait pourtant rien de très remarquable, une jeune bourgeoise en robe sombre, un peu gauche, un peu timide. Olen avait testé sur elle le regard langoureux, vaguement chargé de mystère, qui marchait presque à tous les coups : mères de famille du marché de Dreda, filles de salle ou simples passantes. Même dans les pires moments, un besoin impérieux le poussait à chercher l'étincelle dans le regard des femmes. Il aimait plaire, à un point que lui-même ne parvenait pas à s'expliquer. Cette petite blonde avait joué le jeu des regards, tant et si bien qu'il ne voyait plus qu'elle. Il n'avait pas son pareil pour occulter les choses essentielles et transformer en véritable obsession la plus fortuite des rencontres.

On le poussa dans le dos. Le sergent recruteur, assis à sa petite table, tapotait son registre avec impatience. Détournant son regard de la fille qui n'en finissait pas de faire semblant de partir, Olen ramassa son sac et s'avança d'un mètre. Dans quelques minutes, il ferait partie de l'armée d'Helion.

La petite colonne de Sed Temon avait rejoint Sarys le matin même. L'air chargé de tensions et de rancœurs poussait les hommes à marcher en silence, le regard rivé à l'horizon. L'autorité du chef, sérieusement émoussée par sa rage vengeresse, se manifestait par des mouvements d'humeur : il avait fait un drame d'une simple pause, comme si un quart d'heure arraché à une poursuite stérile allait changer la face du monde. L'Anguille et le Kyrénien avaient failli en venir aux mains plus d'une fois. Quant à Ederias, il avait glacé l'atmosphère déjà très fraîche en laissant entendre que « Le lanceur de couteaux de Karib » n'avait rien lancé à sa connaissance. Le vétéran n'avait rien contre Nils, mais s'imaginait sans doute que, en mettant les hommes de Karib en cause, il rétablirait l'équilibre de la balance que son chef avait surchargée en sa défaveur. En homme d'expérience, il sentait venir l'éclatement de la colonne ; il fallait de toute urgence reprendre l'ascendant sur les troupes. Mais il était trop tard.

Helion recrutait. Déjà, de nombreux mercenaires désœuvrés affluaient vers Sarys. Des chevaucheurs portaient la nouvelle par les auberges et les villages le long de la grand-route. On offrait dix écus par jour, cinquante par jour de combat. Et une soupe à la clé.

L'Anguille n'avait pas caché son intention de se renseigner sur cette offre inattendue dès l'arrivée à la capitale. L'heure n'était plus à la fine bouche. À supposer qu'il n'y ait pas anguille – justement – sous roche, il envisageait de signer sans attendre. Pas pour cinq ans, bien sûr. Ni pour un an. Six mois, peut-être. Le temps de se refaire un petit pécule, ou de s'engager sur un « vrai » contrat. Les chiens de guerre avaient beau afficher le plus grand mépris pour les porteurs de hallebarde qui faisaient le pied de grue sur les remparts, on ne pouvait continuer plus longtemps à dépenser sans rien gagner. La détérioration de la sécurité sur les routes du royaume laissait entrevoir de belles journées de combat, comptées cinquante écus, et un bon combattant doué d'un peu de jugeote pouvait espérer

un grade de sergent à court terme.

– Sergent ! avait ricané Sed Temon. Voilà ton ambition ? Elle est belle, tiens. Assurer la relève de la garde à la porte de la ville tous les matins...

L'éclaireur n'avait pu convaincre ses compagnons de passer six mois sous les couleurs d'Helion – peut-être n'y avait-il pas mis énormément de cœur. Sed Temon se serait ouvert les veines plutôt que de renoncer à sa liberté, et les deux autres l'auraient suivi où qu'il aille. Karib et ses hommes, eux, s'étaient concertés en route et optaient avec un certain soulagement pour cette nouvelle orientation. Plus encore que le fragile statut de soldat de fortune, un poste dans l'armée leur offrait le plus parfait des anonymats. Une nouvelle page allait se tourner.

Sed Temon et Karib se séparèrent comme des étrangers au pied des remparts de Sarys. Dans les visages des mercenaires se lisaient la fatigue, la lassitude et la marque indélébile des mots lâchés sans réfléchir. Le Kyrénien s'était assis sur son sac, alourdi de ses maigres prises de guerre : quelques armes sans valeur et une poignée de bijoux grossiers ramassés sur les cadavres. Un magnifique soleil d'automne éclairait les dernières minutes de la colonne.

– Salut.

– Salut.

– Bonne chance, ajouta Ederias.

L'Anguille, frère d'armes de la première heure, n'eut pas droit à un au revoir. Il avait choisi son camp.

– Ton nom ! aboya le sergent recruteur.

– Olen.

– Tu sais écrire ?

Le fugitif, qui ne s'était pas posé la question, répondit par la négative. Il écrivait, sans l'ombre d'un doute, puisqu'il lisait – à l'envers – sans hésitation les noms griffonnés sur le registre.

– Ta spécialité ? Qu'est-ce que tu sais faire ?

Sans répondre, Olen désigna son épée.

– Bien. Signe ici. Si tu ne sais pas, fais une croix, comme ça.

Le fugitif signa d'une croix. Il suffisait donc de porter une arme et d'apposer une griffe sur un registre pour porter l'uniforme du royaume d'Helion... Olen regarda à la dérobée l'emplumé en grande tenue qui était remonté à cheval. C'était un officier, sans doute haut placé, à en juger par sa tenue. Se maudissant lui-même, il fut envahi par un insidieux sentiment de jalousie, se demandant si sa petite blonde n'était pas la femme ou la maîtresse du cavalier. Sa maîtresse, sûrement.

– Oh ! Il avance, lui devant, ou quoi ? cria un homme excédé dans la file.

Le sergent recruteur tapotait de nouveau son registre avec une impatience marquée. Il désigna du menton la pièce de dix écus qu’il avait posée sur la table à l’attention d’Olen. Une journée d’avance, c’était le tarif.

– Si t’en veux pas, tu dégages et tu laisses la place aux autres !

Olen empocha la pièce, se saisit du surcot plié en quatre que lui tendait un soldat et rejoignit ses compagnons qui attendaient plus loin.

– Demain matin six heures au casernement de la ville basse ! fit la voix du recruteur derrière lui. Les retardataires recevront trois coups de bâton pour apprendre à être à l’heure !

Karib achevait d’enfiler son surcot, une simple pièce de drap grossier marquée du damier rouge et blanc du royaume. On le glissait sous sa ceinture, on l’ajustait pour éviter qu’il ne plisse en tous sens, et on devenait un soldat d’Helion. Les premiers servis avaient perçu, disait-on, un casque rond, un petit bouclier, parfois même une lance. Quelques jambières de métal avaient également circulé. Mais, rapidement, le recruteur avait reçu pour consigne de ne plus distribuer que des tabards. Un malentendu en haut lieu – une aubaine pour les premiers arrivés – avait conduit les recruteurs à vider les réserves du fourrier de Sarys pour équiper les nouveaux. Le temps du contrordre, plus de cinquante chanceux avaient reçu un armement complet...

– T’es beau comme ça, fit Nils en regardant Karib, engoncé dans son tabard trop petit.

– Tu es superbe aussi, répondit Karib. Un vrai chef de guerre.

Il n’existait qu’une taille de tabard. Les petits avaient l’air de ces vierges aux robes flottantes qui priaient la Déesse dans les temples majeurs, les grands ressemblaient à des gamins déguisés. Olen ne put réprimer un sourire : ses deux compagnons, dans leur modeste tenue de voyage recouverte du tabard royal, avaient tout sauf l’allure de soldats. Il enfila à son tour les marques de la puissance d’Helion, puis fit un petit salut théâtral. Les deux autres manifestèrent leur admiration avec d’autant plus d’enthousiasme qu’ils savouraient le soulagement d’être enfin seuls.

– Joli !

– Magnifique.

Après avoir salué l’Anguille, qui leur avait servi de sauf-conduit jusqu’à la table du recruteur, ils s’engagèrent, enfin libres, dans les rues animées de la capitale. Jusqu’au lendemain six heures, ils n’avaient plus ni obligation, ni supérieur, ni rang à tenir, ni change à donner.

– Je n’en pouvais plus ! s’écria Karib, qui s’était retenu de babiller pendant des jours. Ces

mercenaires sont des abrutis congénitaux ! Mais à un point... Si on me l'avait dit, je ne l'aurais pas cru. Et ils se battent entre eux, et ils s'insultent... Et le Kyrénien... celui-là, je l'aurais tué ! Et l'autre âne bâté qui nous fait courir pendant deux jours après son assassin... J'ai cru qu'on allait y passer une semaine !

– C'était un grand moment, confirma Olen.

Ils s'engouffrèrent dans la première taverne dont l'aspect paraissait en accord avec leur bourse. À l'enseigne du Tonneau noir, une maison à la façade lépreuse, ils se firent servir trois bières à la santé du roi d'Helion. Dès leur entrée, leur nouveau statut fit des merveilles : à la vue des damiers, le tavernier fit lever quatre pouilleux pour donner une table aux braves soldats du royaume. Les chopes s'entrechoquèrent et la bière bien fraîche apaisa les gorges sèches.

– À nous, fit Olen.

– À propos de nous, répondit Karib, il serait peut-être temps de faire le point.

Quelques semaines seulement les séparaient de leur *réveil* dans la montagne, et déjà ils avaient été paysans, marchand de légumes, portefaix, mercenaires et maintenant soldats. Ils avaient mobilisé par leur seule présence tous les chiens de guerre de la région, deux cents cavaliers d'élite venus du Grand Nord, le Fils de la lune en personne, quelques « bicolores » dont on ignorait tout, et tous ces hommes avaient bouleversé en un temps record la vie de ce petit royaume sans histoire. À cette heure, les fugitifs n'en savaient pas plus, si ce n'était qu'ils auraient assassiné l'un des hommes les plus puissants du monde, le roi de Woltan.

– J'ai un peu réfléchi, reprit Karib. Vous me direz que c'est tout ce qu'on pouvait faire en marchant huit heures par jour.

– J'aurais dû y penser, fit Nils. Moi, je n'ai pas réfléchi du tout. Et du coup je me suis emmerdé.

– Sérieusement. J'ai réfléchi et je me suis dit que notre seule chance d'y voir un peu plus clair, c'est de nous renseigner, ici à Sarys, au quartier des mages. Il y a sûrement un quartier des mages, c'est une capitale. Je ne dis pas qu'on tombera à coup sûr sur quelqu'un d'assez pointu pour savoir comment on fait perdre la mémoire à trois personnes, mais ça ne coûte rien d'essayer.

Olen chassa, au prix d'un véritable effort de volonté, le spectre de la sédentarité qui le hantait à chaque étape. Il savait bien qu'un fugitif aussi fiévreusement recherché ne parviendrait à s'établir ni dans un village douillet, ni dans une petite ville, ni même au cœur des forces armées. Un vent de chaos les talonnait, les rattrapait, les poussait chaque fois dans une autre direction.

– On pourrait aussi quitter le royaume, fit Nils.

Karib secoua la tête.

– C'est du suicide. Le port et les frontières doivent être passés au peigne fin.

– Karib a raison, dit Olen. Pour le moment, notre meilleur atout, c'est cet uniforme. Profitons-en

pour en apprendre autant que possible sur nous et sur « eux ». Trois soldats d'Helion qui posent des questions, ça passe relativement inaperçu.

- Quartiers des mages, donc ? demanda Karib.
- Quartier des mages.

Sarys était l'archétype de la grande ville des Communes. Entourée de remparts, construite autour d'un petit château fortifié qui avait pris au cours des années le nom de « palais », elle était divisée en quartiers distincts, découpés comme des parts de gâteau entre ville basse et ville haute. À croire que les corporations détestaient se mêler, chaque profession se regroupait dans son bastion, avec ses usages, ses règles, parfois même sa propre architecture. Seuls les temples n'étaient plus rassemblés par quartiers, la Grande Déesse ayant dévoré jusqu'aux dieux cannibales. Ce n'était pas pour la poignée d'« ignorants » qui priaient d'autres divinités que l'on allait consacrer une place devenue précieuse à des cultes mineurs. Les temples désertés étaient devenus des bâtiments officiels ou avaient été rachetés par des nantis qui les avaient transformés en habitations de grand luxe. Il était étrange de voir, dans les environs du temple de la Nature, des villas monumentales aux frontons ornés de colonnes et de statues. Alors que la plupart des demeures bourgeoises de Sarys étaient de simples maisons à colombages au toit d'ardoise, certaines familles proches du pouvoir vivaient dans d'anciens temples dont les voûtes culminaient à quinze mètres.

La plus extraordinaire de ces bâtisses était un ancien lieu de culte du dieu Ochin, qui avait conservé ses gargouilles et surtout sa statue monumentale, déployée, ailes de chauve-souris grandes ouvertes au-dessus de la porte. Ainsi veillait sur une famille de bons disciples de la Déesse un dieu rachitique au faciès démoniaque, souriant de toutes ses dents acérées, ses yeux toujours luisants – même si l'on ne plaçait plus de chandelle derrière les globes de verre coloré. Au coucher du soleil, l'ombre d'Ochin se dessinait sur les pavés, poussant les passants à la contourner. Rien n'est plus dangereux qu'un dieu délaissé ; comme une femme trompée, il devient amer, aigri, et capable de tout.

- Il est introuvable, ce foutu quartier des mages !

À l'instant où Olen laissait entendre ce cri de découragement – cela faisait bien quatre fois que l'on repassait devant la même fontaine –, une enseigne frappée d'une fiole et d'une étoile apparut au coin d'une rue.

- Enfin ! s'exclama Karib, qui avait vécu comme une épreuve le passage au quartier des armuriers, où ses compagnons avaient détaillé chaque lame durant une bonne demi-heure.

Il fut décidé que deux soldats posant des questions seraient moins louches que trois. En effet, la plupart des patrouilles croisées au cours de cette visite imprévue de Sarys étaient constituées de deux hommes, ou de six menés par un sergent.

- Quelqu'un va devoir attendre dans une taverne, dit Olen.

Les regards se tournèrent vers Nils. Celui-ci leva la main pour mettre fin aux éventuelles

explications.

– Je sais, je sais.

Le sens du contact n'était pas le fort du lanceur de couteaux, il le savait parfaitement. Nils était fait d'un bloc et, lorsqu'il sortait de son mutisme, son caractère aux angles aigus se heurtait à toute forme de diplomatie. La seule fois qu'il avait tenté de mener une négociation, il avait tué deux hommes.

Le quartier des mages de Sarys n'était qu'une grande rue bordée de maisons cossues. Les enseignes de cuivre martelé, soigneusement astiquées, donnaient le ton : ici, l'étain et la fonte – métaux vulgaires – étaient bannis. Faute de place, les habitations de ces nantis avaient poussé vers le haut : trois étages, parfois quatre, surmontés de mansardes où les mages logeaient leurs apprentis et leurs gens de maison. Les moins modestes avaient planté sur leurs toits des girouettes à l'effigie de leur corporation : une main pour les guérisseurs, un œil pour les illusionnistes, une fiole pour les alchimistes... Au rez-de-chaussée, de lourds volets renforcés de métal laissaient supposer qu'en l'absence des propriétaires ces demeures étaient scellées comme des coffres-forts. Compte tenu du fait qu'un simple parchemin de guérison pouvait valoir jusqu'à cinq mille écus, il devait y avoir là une véritable fortune.

La ville était manifestement le fief des illusionnistes. Une grande majorité des enseignes appartenait à leur corporation, fait assez classique dans une paisible capitale des Communes, qui plus est dotée d'une cour royale. Il était tôt, la rue presque déserte ne grouillait pas encore de jeunes filles et fils de famille à la recherche d'un enchantement exclusif qui ferait sensation dans les grandes réceptions du début de l'hiver. Mais l'on voyait déjà les plus matinaux se glisser dans les échoppes : premier arrivé, premier servi. Quoi de plus distingué qu'une pluie de fines paillettes à chaque battement de cils ou une aura lumineuse laissant sur son passage une traînée de lumière ? On n'hésitait pas à mettre des milliers d'écus sur la table pour marquer les esprits... Les plus riches aimaient à couvrir leurs familles de ces cadeaux éphémères – un enchantement ne durait pas une heure – car ils étaient la quintessence du luxe. Plus qu'un bijou, un vêtement, un cheval, aussi chers soient-ils, un enchantement révélait la richesse, car il ne servait à rien et se brûlait en quelques minutes. La corporation des illusionnistes était d'ailleurs devenue la cible du théâtre de rues, ces comédies en plein air où l'on singeait, à la grande joie des laborieux, les manies des puissants.

– Regarde un peu celui-là, fit Karib en montrant un jeune homme qui sortait d'une échoppe.

Il devait avoir vingt ans à peine. Vêtu d'un justaucorps de velours ocre et noir, d'un pantalon de cuir et de superbes bottes de cuir fauve, il portait à la ceinture une épée d'apparat, coiffée d'une pierre précieuse. Mais ce qui distinguait ce fils de famille, c'étaient les traits inhabituels de son visage. Ses cheveux longs, coiffés en arrière, étaient hérissés comme s'il avait été frappé par la foudre. Des favoris hirsutes lui descendaient jusqu'au menton et ses yeux d'un jaune presque translucide révélaient une pupille allongée, comme celle d'un chat.

- Loup-garou ? demanda Olen, fasciné.
- Tu parles d’un loup-garou, répondit Karib. Il vient de se payer un enchantement, oui.

En voyant les deux soldats le dévisager, le jeune nanti perdit de sa superbe, parut embarrassé et s’éloigna prestement.

- Ah, oui, effectivement.

Un loup-garou n’aurait baissé les yeux devant personne. S’il fallait en croire la légende, ils étaient les maîtres absolus du combat à l’épée, des surdoués que nul n’aurait osé défier. De la grande civilisation des lycanthropes, il ne subsistait rien, à peine quelques spécimens disséminés à travers le monde. Des siècles plus tôt, les loups-garous auraient régné sur une grande partie des Terres du Nord et de l’Est. Nul ne savait quand et pourquoi cette nation de prédateurs s’était éteinte, et si elle avait jamais existé. Désormais, les lycanthropes étaient aussi rares que craints et respectés ; même les plus pacifiques bénéficiaient de leur terrible réputation. Un talent inné, surhumain, faisait d’eux des bretteurs d’exception, que l’on s’arrachait à prix d’or.

C’est ainsi que les illusionnistes avaient ajouté à leur éventail un aspect de lycanthrope assez conforme à l’original. Les premières années, de nombreux seigneurs et chefs de guerre en avaient fait les frais, offrant à de petits malins mille fois le salaire d’un simple soldat. Avec le temps, la chose s’était ébruitée, et il fallait être bien naïf désormais pour se laisser prendre. Les jeunes coqs étaient donc devenus la première – et la seule – clientèle de cet enchantement. Quelques leçons chez un maître d’armes, une belle lame spécialement forgée pour son anniversaire, la crinière ébouriffée des loups-garous, et un jeune nanti pouvait se croire, l’espace d’une journée, une véritable légende.

- Je crois qu’on va se rabattre sur cette échoppe de magie mineure, dit Karib. Entre les illusionnistes et les guérisseurs, rien ici ne peut nous être utile. En plus, regarde, il a l’air sérieux, celui-ci.

Olen remarqua que le mage était là comme chez lui. Peut-être n’avait-il plus la maîtrise de son art, mais il naviguait entre les enseignes avec une aisance déconcertante. Il entrevoyait, par une fenêtre entrouverte, des fioles qu’il identifiait presque aussitôt : de l’essence de neréïne, des plâtres pour sorts mineurs, du sang de loup... Autant de termes qui sonnaient comme du samorréen aux oreilles de son compagnon.

Portant haut les couleurs d’Helion, les deux compagnons pénétrèrent dans une boutique minuscule, hérissée du sol au plafond de parchemins enfermés dans des tubes de fer. C’était une espèce de bibliothèque étrange, faite de petites cases de bois dans lesquelles on pouvait glisser trois ou quatre tubes. Des inscriptions cabalistiques, gravées à même le bois, permettaient sans doute au maître des lieux de s’y retrouver. Olen ne put s’empêcher de penser que, si l’on inversait les parchemins, le sort de certains clients serait bouleversé à jamais.

Au milieu de la pièce, un meuble contenant des pots et des fioles servait aussi de comptoir. On y avait posé un coffret et, sur un registre relié de cuir, une plume bien taillée semblait attendre les commandes.

Une porte s'ouvrit, laissant le passage à un homme d'une quarantaine d'années, les cheveux courts, la moustache tombante, portant une robe d'intérieur jaunâtre. Olen fut un peu déçu. Il avait entrevu, dans les échoppes des illusionnistes, des mages plus conformes à l'idée que s'en fait le commun des mortels. Sans parler d'un astrologue de caricature aperçu sur le pas de sa porte, dans sa robe de nuit aux reflets noirs, grand chapeau et barbe blanche. Mais il se souvint de ce qu'avait dit Karib : plus un mage avait l'air déguisé en mage, plus il fallait s'en méfier.

– Bonjour mon brave, tonna Olen d'une voix de soudard.

– Que puis-je pour vous, messires ?

– Juste un renseignement, l'ami, fit Karib, qui ne semblait pas décidé à suivre Olen sur le ton des vieux briscards. C'est assez pointu : il s'agit de savoir si on peut effacer la mémoire d'un individu. Par un moyen magique, j'entends.

La question, abrupte, surprit l'homme, à qui on ne devait pas la poser souvent.

– Euh... Sûrement.

– C'est pour sa femme, ricana Olen, espérant que Karib finirait par se comporter en soldat. Il pense que ça la fera oublier certaines choses !

– Vraiment ?

– Mais non, répondit Olen. Je rigole. Mais si tu ne sais rien là-dessus...

– Attendez, attendez. J'ai peut-être quelque chose qui vous intéressera.

Le tenancier de l'échoppe, sentant que le client allait lui échapper, marcha droit sur les étagères et en rapporta, comme au hasard, un tube qu'il dévissa avec un air de comploteur. Avant même qu'il ne déroule le parchemin, Karib lui lança :

– Tu vas nous faire croire qu'un parchemin de magie mineure efface les mémoires ?

L'homme se raidit et fronça les yeux.

– Vous êtes de la profession ?

– Oh, son père était mage, improvisa Olen sans attendre. Il nous bassine toute la journée avec ça. Sous prétexte que *messire* a passé son enfance dans une boutique de magie, il se prend pour un mage. Pas vrai ?

Il donna une grande tape dans l'épaule de Karib.

– Mais bon, c'est pour ça qu'il est là, hein. Il s'y connaît un peu, la preuve : il a vu que tu essayais de nous arnaquer.

Le tube de fer disparut instantanément sous le comptoir.

- Jamais, messires ! Je n'avais juste pas très bien compris votre demande. J'allais effectivement vous proposer un sort mineur, mais... il ne correspond pas forcément à ce que vous cherchez.
- Eh bien, dis-nous quand même de quoi il s'agit, insista Karib.
- Ça n'a pas d'importance, fit Olen en le foudroyant du regard.

Décidément, Nils avait raison : un jour, la droiture de Karib finirait par leur coûter cher. Qu'importait l'escroquerie ? L'essentiel était de repartir avec des informations utiles.

- Après avoir essayé de nous escroquer, insista Karib, tu vas peut-être répondre à notre question ?
- Je ne sais pas, messires. Les seuls qui puissent faire ce genre de chose, ce sont les nécros.
- Nécros ? fit Olen.
- Nécromants. Ces choses-là relèvent de la magie des morts. J'ai déjà vu ça, un bourgeois qu'on a retrouvé assis sur le bord de la route, il était comme un nourrisson : il pleurait, il se pissait dessus, il tétait son pouce. Soixante ans, qu'il avait, et il se prenait pour un bébé. Ça, c'est l'œuvre des nécros.
- Et il y en a, en ville ? demanda Olen.
- Alors là, ça me ferait mal ! Heureusement que non ! Ces gens attirent le malheur. Ils pillent les cimetières, ils sacrifient des bestioles, des chats et des chiens qu'ils volent pendant la nuit, et même des gamins des bas quartiers. Ils invoquent des créatures qui errent, on les voit quand la nuit tombe, elles rôdent dans les campagnes. Les nécros les lâchent quand ils n'en ont plus besoin.

Karib mit fin à cette litanie dont il connaissait chaque mot. Les mages nécromants, si puissants soient-ils et bien souvent liés au pouvoir, étaient systématiquement rejetés hors des agglomérations. Ils cristallisaient les peurs, les superstitions, depuis la nuit des temps. Les pires horreurs circulaient à leur sujet. On les disait à jamais liés au monde des errants, les âmes perdues, damnées, que la Déesse n'avait pas accueillies en son sein. Celui qui les consultait était ponctionné d'une partie de lui-même : on payait de son or, mais aussi de son essence vitale. Les plus grands nécromants, à ce que l'on racontait, étaient âgés de plus de deux cents ans, grâce à la vie qu'ils soutiraient à leurs clients. Ils offraient la mort, la maladie, la flétrissure, et recevaient la vie en échange.

- Dis-nous où on peut trouver un nécromant dans la région, ordonna Karib. Et n'essaye pas de nous rouler dans la farine cette fois. Tu as affaire à l'armée d'Helion.
- Je sais qu'il y en a un au nord de Sarys.
- Comment il s'appelle ? demanda Olen.

Karib balaya la question d'un geste. La tradition voulait qu'un nécromant ne donne jamais son nom, le seul fait de le prononcer pouvant causer des dommages irréversibles en ouvrant furtivement des portes dans des mondes interdits.

- Où est-ce qu'il vit, ton nécromant ? demanda-t-il.
- D'après ce qu'on m'a dit, il faut prendre la route du nord. Au premier embranchement, prendre

le sentier de gauche, traverser le bois, puis marcher une petite heure. Sa maison est à l'extérieur d'un petit village.

– Tu m'as l'air bien renseigné.

– Pour être franc avec vous, messires, je vends ce renseignement, d'habitude. Les gens de Sarys qui veulent consulter discrètement un mage noir sont prêts à payer pour ça. Il y en a plus qu'on pourrait croire, vous savez.

– Et tu es le seul à connaître son existence ?

Fallait-il être chanceux pour tomber sur le seul mage de Sarys capable de localiser un pratiquant de magie noire.

– Oh non, dans le quartier tout le monde le connaît, je crois.

– Tu veux dire que tout le quartier vend le même renseignement ?

– Oui.

– Au même prix ? intervint Olen avec un sourire.

– Ah ça, je ne sais pas. Mais pour vous, bien sûr, ce sera gratuit.

– Trop aimable.

Ainsi, en s'achetant un baume de guérison, une prédiction amoureuse ou un visage de lycanthrope, le simple client du quartier des mages pouvait, moyennant un petit extra, se faire ouvrir la porte de la magie des morts.

Depuis que la lune avait eu la mauvaise idée de se dissimuler derrière un rideau de nuages, la nuit était sombre comme une âme de nécromant. Nils trébucha sur une racine. Il jura, maudissant l'insistance de ses compagnons, qui avaient tenu à mener l'expédition la nuit même. Pour lui, rien ne pressait. Il n'avait que faire de la piste nécromantique, ni de la magie en général. Les réponses, si réponses il y avait, ne viendraient certainement pas de charlatans exilés en pleine campagne, mais des Woltaniens eux-mêmes. Pourquoi ne pas tâcher d'en capturer un ? Sous les couleurs d'Helion, tout était possible. Malheureusement pour lui, les autres avaient mis tous leurs espoirs dans cette marche nocturne. Chaque piste, chaque indice, tout était bon à prendre. Ce n'était pas tout de fuir, il fallait comprendre. Comprendre pourquoi des régicides n'avaient pas été simplement suppliciés en place publique, dans ce Grand Nord qui ne manquait pas de bourreaux. Comprendre pourquoi on les convoyait à travers un royaume insignifiant des Communes. Nul ne savait de quoi le lendemain serait fait, le service du roi pouvait les mener à l'autre bout du pays. Il fallait profiter de cette nuit, peut-être la dernière nuit de liberté avant longtemps.

– Fais gaffe, chuchota Olen. Il y a une espèce de marécage, juste là.

Les pieds dans la fange jusqu'aux chevilles, Nils lança, ironique :

– Vraiment ? J'avais pas remarqué.

Sed Temon leur avait laissé en héritage l'habitude de faire marcher un homme en avant, pour ouvrir la route. Mais Nils n'était pas l'Anguille. Il n'aurait jamais repéré un piège à moins de tomber dedans, et n'avait aucune intention de s'écarter du chemin, fût-il inondé. C'était le meilleur moyen de se perdre, de passer la nuit à tourner en rond dans les bois, et – comble d'imbécillité – de se faire reporter comme déserteur avant même d'avoir commencé son service.

– Tu ne vas pas nous faire passer par là, quand même ! geignit Karib.

Nils rejoignit ses compagnons, éclaboussant tout sur son passage. C'était bien la peine d'avancer furtivement pour se mettre à crier comme ça à la première flaque. De toute manière, personne n'aurait mis le nez dehors par cette froide nuit d'automne, et encore moins des brigands : ce chemin n'était fréquenté que par des daims et des lièvres blancs.

– Si tu veux nous guider dans les bois, Karib, fais comme chez toi.

Le mage se renfroga. Il avait forcément fréquenté les champs de bataille – à quoi d'autre aurait

servi un mage de combat ? – mais il ne semblait pas en avoir gardé la moindre aisance en terrain hostile. Karib était un authentique citoyen. Il se lavait de la tête aux pieds au premier étang, dépensait ses maigres ressources en passages chez le barbier, se plaignait amèrement de l'inconfort de ses vêtements.

Olen claquait des doigts :

– Nils ! La chaise à porteurs ! Et que ça saute !

Les deux hommes se mirent à glousser, imités par le mage, entraîné malgré lui dans l'hilarité générale. Il mimait une démarche princière dans la boue, l'air altier. Après tout, que connaissaient les mages aux champs de bataille ? La fange, le sang, la sueur étaient réservées à ceux qui maniaient le métal. Les jeteurs de sorts, on les amenait, confortablement installés dans des chariots, en première ligne. On les alignait sur des positions hautes, encadrés par des piquiers ou des archers. Ils crachaient le feu ou la glace, dévastaient les rangs ennemis, puis reposaient leurs esprits meurtris par tant d'efforts. Les plus endurants remettaient le couvert une seconde fois, mais ils étaient rares : sortir de ses tripes une vague de glace, une tempête de sable ou une boule de feu grande comme une étable les vidait comme des chopes de bière au bal. Lorsque commençait la mêlée, ils ne servaient plus à rien et les chariots repartaient.

Le terrain inondé transformait l'escapade nocturne en épreuve, mais les indications du mage de Sarys étaient exactes. Une petite heure après la sortie du bois apparaissait entre deux collines un petit village aux toits de chaume. Mais l'endroit semblait mort. Ni feu de cheminée, ni chiens, ni troupeaux, seulement des maisons aux portes enfoncées, aux toits à moitié affaissés. Le lierre et la mousse s'étaient infiltrés partout, preuve que le village avait rendu l'âme depuis longtemps. Chose étrange, l'autel de la Déesse semblait avoir été fracassé à coups de masse : les pierres sculptées de scènes champêtres étaient disséminées partout aux alentours. Après cinq bons kilomètres de chemin infesté de marigots, la vision avait quelque chose d'apocalyptique.

– Décidément, c'est le pays des ruines ! fit Karib.

Au même instant, Nils aperçut une silhouette furtive, tapie dans un buisson. Sans réagir, il ralentit le pas et fit mine de débarrasser ses semelles de la boue en les raclant sur un rocher. Les deux autres pénétraient dans le village en pays conquis. Laisant le mage attirer l'attention en entamant une dissertation sur le royaume d'Helion, il dégaina lentement son poignard. D'une oreille distraite, il entendait quelques mots au hasard, mais toute son attention était focalisée sur l'homme qui les épiait. Les nuages se trouèrent, laissant place à un rayon de lune. Karib continuait, presque pour lui-même :

– ... mais le plus incroyable, c'est tout de même le nombre de villages construits à je ne sais combien de kilomètres de...

– On y voit un peu plus clair, coupa Olen. C'est complètement abandonné !

C'était maintenant ou jamais : l'attention de l'homme devait être focalisée sur ses compagnons.

Il fit un bond de fauve et fondit sur le buisson, le poignard le long du corps. Si l'inconnu faisait le moindre geste offensif, la lame partirait droit sur son torse ; même dans l'obscurité, Nils ne pourrait pas le manquer.

C'était un homme de trente ans à peine, les cheveux en bataille, vêtu de hardes grisâtres et d'une paire de bottes qui avait vu les guerres féodales. En voyant Nils jaillir sur son flanc, il poussa un cri et lâcha le lièvre blanc qu'il tenait à la main.

– Qu'est-ce qui se passe ? cria Olen.

Nils était toujours en position de lancer, mais son instinct – qui ne le trompait pas souvent – s'était remis en sommeil.

– Rien, fit-il. Un braconnier.

Olen décrispa les doigts de la garde de son épée et Karib abaissa son bras.

– Pitié, messires, pitié ! se mit à gémir l'inconnu.

Nils rengaina son poignard. Ce paysan ne pouvait tomber mieux.

– Ça va, ça va. Tu vas juste nous aider à trouver ce qu'on cherche.

– Bien sûr, messires, tout ce que vous voudrez.

– Il y a un mage qui vit près d'ici.

Le braconnier changea de couleur.

– Je ne sais pas. Je sais juste où poser mes collets, messire !

– Allons donc, reprit Nils. Tu poses des pièges ici et tu ne sais pas ?

– Je vous jure, messire, sur la Grande Déesse ! Pitié !

– Mais arrête de dire pitié, on ne t'a pas menacé !

Olen fit un pas en avant, mais Nils l'arrêta d'un geste ; il tenait – pour une fois – à gérer la situation seul. Du fond de son être montait une pulsion primaire, se résumant en un mot : « Frappe ». C'était son ancienne vie qui parlait, sa vie de lanceur de couteaux, et il décida de ne pas l'écouter. Il était Nils aujourd'hui, et Nils ne frappait pas un paysan apeuré pour obtenir en quelques secondes ce qu'Olen mettait deux heures à gagner en inventant des histoires.

– Regarde, fit-il en sortant un écu de sa bourse. Non seulement tu auras pris un lièvre ce soir, mais tu auras gagné une pièce ! Alors, la mémoire te revient ?

Ses compagnons en restèrent muets.

- Messire, vous êtes trop bon, mais je ne peux pas...
- Tu ne *peux* pas, triompha Nils. Il y a dix secondes, tu ne savais pas.
- Ce n'est pas un mage, bredouilla l'inconnu, les yeux agrandis par la peur. C'est un nécromant.
- Je sais. On ne te demande pas de venir avec nous, mais juste de nous dire où le trouver.
- Messire, je voudrais vous aider, vous êtes bon et juste, mais je ne peux pas ! S'il apprend...

S'il savait... Je... J'ai une femme et une petite fille !

Nils sortit une deuxième pièce, puis une troisième.

– Un écu pour toi, un écu pour ta femme, un écu pour ta fille. Si ça ne t'intéresse pas, va-t'en, on se débrouillera autrement.

Le braconnier se mordit la lèvre.

– D'accord, messire, je vais vous y amener. Mais je ne m'approche pas de la maison ! Elle est construite sur une tombe, les morts y marchent en liberté, ils sentent les gens, ils les sentent comme ça – il flairait l'air comme un chien d'arrêt.

– Montre-nous le chemin.

Le malheureux se mit en route, coupant à travers joncs dans un nouveau marécage. Pour trois écus, un paysan risquait de ne jamais revoir sa famille... Il était terrorisé et se retournait régulièrement pour vérifier qu'il n'était pas seul. Nils faisait alors briller les trois écus à la lueur de la lune, obtenant un pauvre sourire.

– Je me serais passé des morts qui marchent, laissa tomber Olen.

– Et moi donc, ajouta Karib.

La nuit froide, sinistre, voilée de nuages, les ruines, les marais, et maintenant les spectres... Il y avait de quoi refroidir les ardeurs.

– Un peu plus, on va croire que c'est moi qui voulais venir, grommela Nils.

Karib eut un petit rire crispé. Olen sortit son épée ; elle le gênait pour marcher, mais le rideau de joncs pouvait dissimuler un agresseur jusqu'au dernier instant. Et si ce pauvre paysan n'était qu'un bandit de grand chemin ? Une bande armée jusqu'aux dents pouvait se dissimuler dans les marais, n'attendant que son signal.

Mais on arriva bientôt sur la terre ferme – une lugubre lande entrecoupée de mares et de rochers – sans voir autre chose que des rongeurs. Le braconnier reprit son souffle, puis cueillit quelques fleurs nichées au creux d'une pierre.

– Ce n'est pas le moment, vieux, fit Nils. Tu rapportes déjà trois écus à ta femme.

– Ces fleurs protègent ! glapit le bonhomme. Ce sont des étoiles de nuit, elles ne poussent que sur la lande. La Déesse les fait pousser ici pour éloigner les errants.

Il glissa une fleur derrière son oreille et tendit les autres à Nils. Ce dernier l’imita ; ce n’était pas plus idiot que de brûler des feuilles mortes ou des fruits pourris.

– Ce sont des superstitions ridicules, fit Olen. Avançons et finissons-en.

Voyant Karib s’exécuter sans rechigner, Olen, renfrogné, suivit le mouvement.

– Bon, voilà. Vous êtes contents ? J’ai ma fleur de la gentille Déesse.

Le braconnier eut l’air rassuré. Il marcha d’un bon pas, le visage presque serein. Alors qu’ils s’enfonçaient dans la lande, Nils comprit, même s’il le savait déjà, que la force n’était pas le moyen de tout résoudre.

Il fallut passer par un marécage de plus, infesté de moustiques et barré de troncs d’arbres qui permettaient par endroits de traverser à sec. Le braconnier, familier du terrain, trottinait allègrement, mais les fugitifs furent vite trempés jusqu’à la taille. Au sortir de cette nouvelle épreuve, le paysage s’ouvrait de nouveau... sur le village en ruine. Nils sentit ses cheveux se dresser sur sa tête.

– C’est pas vrai ! rugit-il. Cette espèce de petite merde nous a fait tourner en rond pendant une heure !

– Pitié, messire ! hurla le braconnier à pleins poumons. Je ne sais rien ! Mais j’ai tellement besoin d’argent !

Nils sentit la diplomatie et l’humanisme sortir discrètement par la petite porte. Une rage incontrôlable s’empara de lui. Il était fatigué, humilié, et son beau raisonnement sur la méthode douce lui revenait en plein visage comme une gifle. Ses deux compagnons virent le meurtre dans ses yeux et le retinrent alors qu’il dégainait son poignard.

– Nils, Nils, du calme ! s’écria Karib.

– Et arrêtez de hurler, trancha Olen, vous allez nous faire repérer.

Le braconnier se laissa tomber à genoux. Il implora de nouveau la pitié de Nils, mais à peine sa phrase commencée, il fut pris d’un fou rire. Médusés, les trois fugitifs le regardèrent hurler de rire, alors que les nuages se levaient pour de bon.

– Il a perdu la raison, dit Karib, regardant en coin le lanceur de couteaux.

Essuyant les larmes qui coulaient sur ses joues, le braconnier reprit progressivement son calme. Il pouffa encore une ou deux fois puis tourna vers les trois hommes un visage où se lisait la satisfaction du travail bien fait.

– Bon. C’est pas tout ça, mais qu’est-ce que je peux faire pour vous ?

– Tu plaisantes ? cracha Nils.

– Allez, sois beau joueur ! rétorqua le bonhomme. Il faut bien s’amuser un peu ! On s’ennuie ferme, par ici... Et ne te plains pas, j’aurais pu être absent, je voyage souvent, tu sais. Vous seriez venus pour rien.

C’était lui. Le mage noir, le « nécro », l’homme qui vivait sur une tombe. C’était lui, un plaisantin de trente ans, qui posait des collets pour agrémenter sa soupe.

– C’est ma petite tradition, reprit-il. Et encore, je vous vois armés, et pas très rigolos... Je vous ai épargnés ! Juste une petite balade dans la lande. La semaine dernière, j’ai eu deux bourgeois de Sarys : je leur ai fait brouter un rocher couvert de mousse, la mousse de la Déesse ! Elle protège du mauvais sort, mais attention : ça ne marche que si on la mange à même le rocher. Je vous jure, ils en ont avalé un kilo !

Olen arracha la fleur de son oreille et la jeta avec humeur. Karib, ne sachant trop quoi penser, se laissa aller à sourire. Quant à Nils, il fit quelques pas, tournant le dos aux autres. Peu à peu un sentiment d’amusement l’envahit. Avec un peu de recul, il trouvait assez drôle le manège de celui qu’il avait imaginé grisâtre et éthéré.

– C’est ici que tu consultes ? demanda-t-il.

– Non, mais j’habite à cent mètres, répondit joyeusement le nécromant.

La maison du mage noir n’était pas construite sur une tombe, ni hantée par des âmes errantes. C’était une cabane de rondins édifiée à la lisière d’un petit bois. L’intérieur, un bric-à-brac d’alambics, de flacons, de coffres et de parchemins, jurait avec son aspect paysan. Mal éclairée par une chandelle en équilibre sur un candélabre d’étain, la pièce unique était dévorée de zones d’ombre. Dans des pots crasseux, des débris de chair indéfinissables macéraient. Une épée brisée, un étendard en loques, des cadavres de rats jonchaient le plancher. Mais le plus remarquable était un énorme pilon, sans doute destiné à moudre le grain, dans lequel des débris de fémur n’avaient pas encore été transformés en poudre. Le maître des lieux avait peut-être le sens de l’humour, mais sa maisonnette ne donnait pas franchement envie de rire.

– Je vous écoute.

Karib prit la parole et posa sans ambages la question qui les amenait là. Après avoir crapahuté jusqu’à la taille dans les marécages, il n’était plus temps de s’embarrasser de diplomatie.

– Je ne voudrais pas vous décevoir, mais ce que vous demandez n’est pas de mon ressort.

– Pas du ressort de la nécromancie ?

– Pas du mien. À l’origine, je n’étais qu’un valet, moi. Je suis à moitié autodidacte, tout ce que je

sais, je le tiens de mon maître – vous voulez savoir son nom ?

– Très drôle, fit Karib.

Le nécromant eut un petit rire et reprit :

– Il est mort avant d’avoir pu finir ma formation. C’est pour ça que je me suis établi ici, et pas dans une belle villa hors des murs, avec gardes du corps et cuisinier payé par la ville. Mais je vis très bien, n’allez pas croire.

– Nous en sommes ravis. Mais ça ne nous aide pas beaucoup.

Le nécromant se dirigea vers un coffre contenant quelques volumes reliés, dévorés d’humidité. Il en tira un grimoire qu’il vint ouvrir sur une table, tout en continuant à parler.

– S’il s’agit de régler un petit problème de succession, de donner des cauchemars à un mari infidèle ou de faire parler un mort qui est parti sans laisser la clé de ses coffres, je suis votre homme. Mais s’en prendre à la mémoire d’un « client », sans pour autant en faire un légume... Ça, à mon avis, ça relève des hauts rangs.

Il feuilleta laborieusement le grimoire, détachant des pages collées.

– Quand j’aurai amassé suffisamment d’argent, je m’offrirai une formation. Tout s’achète, vous savez.

Le silence tomba dans la pièce. On n’entendait plus que le bruit des pages, un chuintement irrégulier. L’ombre du nécromant, distordue, semblait énorme à la lueur de la chandelle. Nils crut déceler un véritable malaise chez Olen qui, debout, les bras croisés, arborait un visage de cire. Karib lui-même, avec toute son aisance dans le monde des arcanes, paraissait tendu. Il regardait de part et d’autre, fronçait les sourcils, tentait d’identifier un baume ou un artefact. Seul Nils était profondément tranquille. Il ne sut pas d’où lui venait cette insouciance devant tant de superstitions, mais, la fatigue aidant, il aurait volontiers fait un somme dans l’antre de la magie des morts.

– Là, fit le nécromant en tapotant une page enluminée de runes multicolores. Ces sorts, personne ne les maîtrise, mais pour les trouver, ce n’est pas compliqué ! Vous cherchez dans les sorts de premier rang – il n’y en a pas quinze, c’est vite vu.

Karib se pencha sur le grimoire, avec l’avidité de celui qui a découvert un trésor.

– Ça veut dire quoi, concrètement ? demanda Nils.

– Ça veut dire que, sur toutes les Terres communes, tous royaumes confondus, il doit y avoir, je ne sais pas moi, deux personnes capables de maîtriser ce sort. C’est pour ça que vous êtes là, bien sûr. Sauf que vous n’avez pas le bon nécromant.

– Comment ça ?

– On vous a dit que l'un des plus grands mages noirs du monde vivait à Helion, on ne vous a pas menti, mais ce n'est pas moi.

Nils se sentit happé malgré lui. La piste nécromantique, qu'il avait ouvertement méprisée, venait de déverser une vague de lumière dans les ténèbres. Voilà ce qui amenait des hommes du Nord aussi loin dans les Terres communes ! Un virtuose de la magie noire, un as de la mémoire. Pourquoi ? C'était une autre question. Mais il était évident que les cercueils en route pour la vallée d'Helion avaient pour objectif ce nécromant de haut vol.

– Et le mage noir en question, reprit Nils, saurait bien sûr lancer le fameux sort de mémoire.

– Je n'en ai pas la moindre idée, répondit le nécromant, mais s'il ne sait pas, personne ne sait.

Il posa le doigt sur la page ouverte que Karib scrutait toujours.

– Si ça peut vous aider quand vous le rencontrerez, votre sort s'appelle le gouffre des mémoires.

– Le Puits des mémoires, rectifia Karib.

Le nécromant ouvrit grand la bouche comme une carpe hors de l'eau.

– Tu lis le runique de haut rang ! Et moi qui me croyais malin à vous faire courir dans les marécages ! On peut discuter, si tu veux ! Si tu cherches un disciple, je suis ton homme ! Je n'ai pas une fortune, mais...

– Je ne suis pas nécromant, coupa Karib. Mage, mais pas nécromant.

– Pas possible. Ça fait dix ans que je m'entraîne à déchiffrer ce jargon, même mon maître avait un peu de mal sur cette calligraphie.

– Je t'assure, je ne suis pas nécromant. Mais je suis très cultivé, ajouta-t-il avec humour.

– Ah, fit l'autre, déçu.

Il se pencha de nouveau sur l'ouvrage et grimaça en déchiffrant les pattes de mouches que Nils aurait pu prendre pour des gribouillis d'enfant.

– Puits des mémoires, tu es sûr ?

– Certain.

Le nécromant referma son grimoire en hochant la tête.

– Je pense que vous voulez savoir où on peut trouver Ekhelmineon, dit-il.

Quelque chose vola en éclats dans la tête de Nils, et un torrent d'acide se répandit à travers son crâne. Un bourdonnement violent, comme vingt ruches déchaînées, enfla dans ses oreilles. L'espace d'une seconde, une seconde si longue qu'elle lui parut une heure, il eut l'impression atroce que son

cerveau se liquéfiait. Puis la douleur se calma comme elle était venue, et il ne subsista plus qu'un vague vertige. Olen, la tête entre les mains, grimaçait encore. Seul Karib restait de glace, un peu surpris. Le nom du nécromant prononcé à haute voix n'avait déclenché chez lui que de la curiosité. Triomphant, le braconnier pointa sur lui un doigt accusateur :

– Nécromant !

Les soldats s'alignèrent dans l'immense cour carrée de la caserne, le menton haut, la poitrine bombée. Ils étaient une centaine, répartis en dix rangées : les mieux équipés devant, les autres derrière, un impressionnant mur de lances dissimulant les armes de fortune des derniers rangs. À l'extrémité de chaque rangée, un sergent surveillait ses hommes du coin de l'œil, car une petite prime était offerte aux sous-officiers dont la décurie était irréprochable.

Le capitaine d'armes Aulas, debout face au bataillon, hocha la tête avec satisfaction. Ce quadragénaire aux joues rouges, déjà bedonnant et grisonnant, était soulagé de voir qu'en une semaine les anciens mercenaires du « corps des volontaires d'Helion » avaient presque l'air martial. Il savait que, si le général Verès lui avait fait ce cadeau empoisonné, ce n'était pas pour le distinguer d'entre les braves, mais pour le mettre à l'épreuve. Aulas était de bonne famille, issu d'une petite noblesse ayant pignon sur rue ; il avait été nommé capitaine le jour où son père lui avait acheté une charge dans l'armée du royaume. Vingt ans s'étaient écoulés sans qu'il voie jamais le champ de bataille. Qu'y pouvait-il ? Verès détestait les parvenus, mais Helion n'était qu'un nid de parvenus. Aulas n'avait rien de plus que les autres, et ne sut jamais pourquoi le général s'acharnait à prouver son incompetence. Le fameux corps des volontaires d'Helion, qui portait mal son nom puisqu'il ne comportait pas un seul natif du royaume, aurait pu lui être fatal. Mais il avait su choisir ses sergents, et l'on avait commencé à mater les fortes têtes. Sous le damier rouge et blanc, ces hommes aux visages marqués par l'épreuve se ressemblaient tous.

Ce matin-là, pour la première fois, le chef de guerre de l'armée d'Helion passait son corps de volontaires en revue. La chose était plus importante qu'il n'y paraissait : c'était pour eux que l'on avait ouvert en grand le trésor de la couronne, dans le but ô combien controversé de renverser l'équilibre des forces. Le recrutement était d'ailleurs toujours en cours, on parlait de deux cents hommes à terme. Pour l'heure, on comptait cent rustres en armes, des hommes déconsidérés auxquels les « vrais » soldats d'Helion vouaient un terrible dédain. Mais chacun savait que ces combattants sans discipline, ces soudards vivant de viols et de rapines pouvaient à chaque instant revenir à l'état sauvage. Il n'y avait guère que Verès – et ses rares soutiens à la cour – pour affirmer que les volontaires étaient désormais tenus en laisse.

Le général fit son entrée dans la cour, chamarré comme un seigneur au mariage de son fils. La cuirasse étincelante, la cape de velours rouge au vent, les jambières polies et les plumes bouffantes, il leva une main magnanime vers les cent hommes alignés. « Quel cabot », pensa Aulas, avant de s'écrier d'une voix de stentor :

– Pour le général Verès, salut !

Supposés répondre du poing sur la poitrine comme un seul homme, les volontaires d'Helion montrèrent les limites d'une semaine d'instruction. Indisciplinés, goguenards, ils adoraient l'entraînement de combat – où ils supplantaient souvent leurs instructeurs – mais détestaient les ronds

de jambe qui distinguent un vrai soldat des Communes d'un vulgaire homme de main. Un concert de coups sur la poitrine répondit à l'appel du capitaine d'armes, l'un sonnait sur du métal, l'autre étouffé sur du cuir, dans un décalage anarchique du plus bel effet.

- Général, le corps des volontaires d'Helion est à tes ordres, glapit Aulas sans se démonter.
- Je vois ça, fit le général d'un ton qui en disait long.

Il fit avancer son cheval le long de la rangée de lances, puis s'aventura sur les côtés, découvrant les brebis galeuses. Malgré l'ordre de regarder à l'horizon, un homme sur deux le dévisageait avec curiosité. Derrière les lances et les boucliers, derrière les casques et les armures légères, des soudards en tenue de voyage ne se distinguaient que par leur tabard. Vit-il Nils, au troisième poste du dernier rang, avec pour seule arme un poignard d'assassin à la ceinture ? Toujours est-il qu'il rejoignit Aulas avec un air de profonde contrariété.

- Je vais leur dire quelques mots, fit-il.

Il porta la main à sa poitrine et salua.

- Volontaires d'Helion, salut ! Je suis le général Verès, votre chef de guerre.

Le général se lança dans un discours martial, où il était question d'abnégation, de bravoure et d'honneur, dont Olen perdit le fil à la troisième phrase. Il se retourna. Quatre rangées en arrière, Nils bâillait à fendre l'âme. Il ne vit pas Karib, qui pour d'évidentes raisons de carrure avait été placé en fin de rang. L'Anguille se trouvait quelque part à sa gauche, ainsi que d'autres visages familiers, les camarades de chambrée qu'une semaine en caserne avait sortis de l'anonymat : Hoers l'obèse, Niklaus et sa mèche rebelle qui dépassait du casque, Teoredan, ancienne recrue d'une grande compagnie de mercenaires. De braves bougres, dont le seul plaisir était de dépenser leur solde en eau-de-vie et de jouer aux dés. Impossible d'en tirer autre chose que des rires gras et des plaisanteries de gamins, car la plus courte des conversations leur était une corvée.

Olen avait vite compris que, de toutes les étapes de leur voyage chaotique, l'armée serait la seule qu'il ne regretterait pas. Levés avant le jour, couchés avec les poules, nourris de soupe aux pois et gavés d'inepties – comme la marche au pas ou le grand salut au souverain –, les soldats ne décidaient rien par eux-mêmes. Jamais. Pas même le moment où ils allaient à la selle : pour la « grosse commission », les latrines étaient accessibles à heure fixe.

Pour une fois, ce sédentaire incorrigible n'attendait qu'une chose : reprendre la route – et pourtant la chose n'était pas programmée de sitôt. Les nouvelles du royaume étaient catastrophiques, du moins pour les fugitifs. Le gros de la vague des mercenaires ayant été canalisé, la route appartenait aux Woltaniens, qui écumaient le pays sans égard pour ses autorités. Et moins ils trouvaient, plus ils perdaient patience. On parlait de dérapages de plus en plus fréquents, d'une patrouille massacrée « par erreur », de gens chassés de chez eux, de villages martyrs. Difficile de trier – comme toujours – les vérités et les rumeurs, mais il n'y a pas de fumée sans feu, et le pays entier se trouvait enfumé comme une rôtisserie géante. Partout circulaient des « histoires de Woltaniens » plus terrifiantes les

unes que les autres. Mais la pire, et de loin, était celle du chien gigantesque, monstrueux, qui avait dévoré des gens.

– Volontaire Olen, sors des rangs ! hurla le sergent en bout de rang.

Le fugitif sentit son cœur s'emballer. Furtivement, il échangea un regard avec Nils et, loin de le rassurer, ce regard le glaça. Le lanceur de couteaux était pâle comme un mort. Il savait que, si Olen était pris, ni lui ni Karib n'y pourraient rien. Ils le regarderaient partir, sans espoir. C'était cela ou le suicide.

– Plus vite que ça ! beugla le sous-officier. Le capitaine t'a appelé trois fois ! Bourricot !

– Excuse-moi, balbutia Olen.

Sous les yeux de quatre-vingt-dix-neuf hommes dévorés de curiosité, il s'avança vers le capitaine Aulas et lui adressa un salut impeccable.

– C'est toi, Olen ? aboya le capitaine.

– Oui, capitaine.

– C'est lui, fit Aulas à l'attention du général.

Verès regarda Olen avec un sourire énigmatique.

– Je vois, dit-il, sans que personne ne sache ce qu'il voyait. Tu l'enverras dans une heure à mon aide de camp. Il est de service au château jusqu'à nouvel ordre.

Aulas regarda Olen sans comprendre.

– Il sera fait comme tu l'ordonnes, général.

– Tâche de m'obtenir un salut digne de ce nom, cette fois, fit Verès d'un ton sarcastique.

Le capitaine d'armes prit sa respiration, puis hurla à plein poumons, comme une menace :

– Pour le général Verès, salut !

Un fracas presque homogène lui répondit. Le général regarda une dernière fois Olen, hocha la tête et fit faire demi-tour à sa monture. À peine avait-il traversé la cour qu'Aulas se remit à crier :

– Eh bien, volontaire ! Tu comptes prendre ma place ou tu retournes à ton poste ?

Olen courut se fondre dans la masse des soudards. Retrouver sa place entre deux primates lui procura un soulagement qu'il n'aurait pas imaginé quelques minutes plus tôt. De service au château ?

Il se demanda ce qui avait pu lui valoir cette assignation, mais tout valait mieux que la caserne et son insondable ennui.

L'aide de camp du général Verès était un jeune homme insignifiant, qu'une belle armure faite sur mesure ne parvenait pas à faire exister. Il se nommait Rhys-Edel et semblait fermement décidé à n'adresser la parole qu'en dernière extrémité au « volontaire » qu'il accompagnait au château. Le jeune officier n'avait que répugnance pour la chienlit déguisée en corps d'armée et, s'il n'avait tenu qu'à lui, on aurait raccompagné ces mercenaires aux frontières en leur signifiant que tout retour serait puni d'un an de cachot. Comme tout le monde, il s'était rangé à l'avis de son chef de guerre, mais n'en pensait pas moins, et, comme à son habitude, il manifestait son mécontentement par une mauvaise volonté évidente. Il obéissait, mais mollement, avec un air profondément constipé qui n'appartenait qu'à lui.

Intrigué, Olen avait suivi l'aide de camp à travers Sarys. Pour se rendre au château, il fallait franchir l'enceinte de la ville haute et traverser les quartiers nobles inaccessibles à la populace. Au sommet d'une rue escarpée se terminant par une volée de marches, on débouchait sur une jolie place bordée d'échoppes de luxe, au bout de laquelle s'ouvrait la porte du palais. En dépit des maisons à colombages, de la fontaine qui bruissait au centre de la place, de la capitale qui foisonnait tout autour, on n'avait aucun mal à imaginer ce qu'était ce château jadis : une petite forteresse tout en hauteur, avec sa tour centrale et ses postes de guet. Sarys n'était autrefois qu'une colline, et le futur palais un point de surveillance sur la vallée d'Helion. Désormais les remparts n'étaient plus qu'un chemin de ronde pour une poignée de hallebardiers privilégiés, dispensés de service en caserne. Dans les tours de guet, aux angles des remparts, on avait fermé les archères par de luxueux vitraux de couleur, car elles abritaient les appartements des hauts fonctionnaires de la cour. Et la cerise sur le gâteau royal : au-dessus de la bannière qui flottait sur le donjon, un cerf doré à l'or fin. La bête était le symbole, la mascotte du roi d'Helion, qui en avait fait interdire la représentation partout dans le pays. En plaçant le cerf au-dessus du drapeau à damier, le roi affirmait, de façon assez immodeste, que sa personne valait plus que le royaume, les hommes et les dieux réunis.

L'aide de camp fit résonner le lourd heurtoir de bronze, lui aussi en forme de cerf, et l'on entendit derrière la porte grincer les chaînes d'une herse qui se levait. Depuis un balcon au-dessus de la porte, un sergent d'armes les observait.

– Redresse-moi ce casque ! ordonna l'aide de camp avec une moue de dégoût. Tu te crois où ?

Olen rectifia sa tenue. À contrecœur, Rhys-Edel avait fait une halte chez le fourrier, où le volontaire avait perçu un casque rond doublé de molleton, une armure de cuir légère matelassée, un baudrier, des bottes neuves, une tunique et un pantalon de tissu noir et même un tabard neuf, mieux coupé que les bandes de tissu distribuées aux anciens mercenaires.

Dans la minuscule pièce de garde, d'où l'on actionnait le mécanisme de la herse, un factionnaire apathique se mit à fouiller Olen, comme un voleur arrêté sur une place de marché. Devant l'air médusé du volontaire, il expliqua :

– C'est le protocole. Toute personne inconnue qui pénètre dans le château doit être fouillée. Au cas où elle porterait une arme.

Il acheva sa fouille.

– C’est bon, tu peux y aller.

Amusé, Olen montra son épée.

– Et ça ? demanda-t-il en riant. C’est un couteau à pain ?

– C’est le protocole, répéta le garde. On est obligé de fouiller tout le monde, même les soldats. C’est comme ça depuis le neuvième roi d’Helion, parce qu’un jour, un jongleur avait...

– Ça suffit ! cracha Rhys-Edel. Vous papoterez pendant vos heures de repos !

Olen emboîta le pas de l’aide de camp dans ce qu’on appelait la grande cour d’honneur, qui n’avait de grand que le nom. De là, on pouvait accéder soit au donjon carré trônant au centre, soit aux bâtiments qui l’entouraient : écuries, corps de garde, petites et grandes cuisines, logements des fonctionnaires, entrepôts à huile et à vin. Le château de Sarys était un petit monde autonome, ignorant superbement la ville qui s’étendait à ses pieds.

Le volontaire, de plus en plus étonné, suivit Rhys-Edel dans le donjon. Où cela allait-il s’arrêter ? Dans la chambre du roi ? Rien au monde ne pouvait justifier cette ascension surréaliste qui l’avait amené en quinze minutes à peine au sommet de l’échelle sociale du royaume. Dans le hall, sous un lustre de cuivre monumental, on lui ordonna d’attendre. Il se trouva seul, les bras ballants, face à un escalier à vis et à une forêt de portes marquées du cerf royal.

L’une d’entre elles s’ouvrit, laissant le passage à un officier. La barbe blonde et bouclée, le ventre rebondi, l’œil bleu et l’air bienveillant, il respirait la bonne humeur – tout le contraire de l’aide de camp qui le toisait comme un guerrier de haut vol toise un garde-chiourme.

– Rhys-Edel, comment vas-tu ?

– Très bien. Je t’amène le volontaire qu’on a fait mander au château. Si tu n’as besoin de rien d’autre, je dois retourner en ville.

– Je t’en prie. Que la Déesse t’accompagne.

L’aide de camp s’éloigna sans saluer ni jeter un regard à Olen. Il s’était débarrassé d’un paquet encombrant.

– J’adore ce type, fit l’officier. Un pet de lapin qui se prend pour Verès.

Sans vraiment savoir pourquoi, Olen se méfiait. Il ne laissa rien paraître et resta raide comme le soldat qu’il était.

– Je m’appelle Gomher, capitaine d’armes du palais. Je commande la garnison royale – la garde rapprochée du roi, si tu préfères – et tout ce qui porte une épée ici. Ça comprend les hallebardiers, les sergents, les guetteurs, les archers et les lanciers de la salle de justice.

– Ça fait du monde, fit Olen, qui devant l’amabilité de son interlocuteur commençait à se sentir ridicule dans la peau du soldat muet.

– Tu parles ! Dix-sept hommes, moi compris ! fit l’autre en riant. Le château n’est pas franchement l’endroit le plus dangereux des Terres communes.

Il fit signe à Olen de le suivre, ouvrit l’une des portes et emprunta un couloir éclairé de torchères. Plus loin, un escalier menait au premier étage, à un autre couloir qui se terminait en cul-de-sac par une porte cloutée. Et devant cette porte, une chaise.

– Voilà ton poste ! Petit veinard...

Olen prit la remarque pour une plaisanterie. L’officier dut s’en apercevoir car il ajouta :

– Je suis sérieux ! Neuf soldats sur dix donneraient leur bras droit pour servir ici... Cette porte, c’est la porte de service des grands appartements de la reine.

– De la reine ? fit Olen, ébahi.

– En personne. Mais n’aie aucune crainte : tu n’auras jamais affaire à elle.

Ce couloir sans fenêtre, cette chaise de paille devant une porte fermée prenaient soudain un autre sens.

– C’est un honneur, dit Olen avec l’impression de vivre un rêve absurde. Mais pourquoi un volontaire ? Au service de la reine, j’aurais vu un soldat d’élite, un officier, un noble...

Le capitaine se mit à parler à voix basse, avec une expression d’amusement extrême.

– Pour tout te dire, ces dames ont réclamé un garde attitré, mais c’est un caprice. Figure-toi qu’elles auraient trouvé un couteau quelque part, qui n’appartient à personne... Un petit couteau de rien du tout... À partir de là, elles ont paniqué... Elles se sont monté la tête. Vu l’agitation qui règne dans le pays, elles veulent un soldat « À elles », pour se faire escorter en ville, et bien sûr au cas où le mystérieux homme au couteau – que personne n’a jamais vu ! – reviendrait leur chatouiller les pieds dans leur sommeil.

– Elles sont plusieurs là derrière ?

– Cinq dames de compagnie, et Sa Majesté la reine. Mais encore une fois, pas d’inquiétude, elle, tu ne la verras jamais.

Olen estima prudent de ne pas demander ce que la reine d’Helion pouvait avoir de si inquiétant.

– Et si, pour te répondre, la caserne nous a envoyé un volontaire, c’est parce que les soldats d’élite ont mieux à faire que de protéger des femmes qui ne sont absolument pas en danger ! Les portes de Sarys sont gardées, la ville basse est gardée, la ville haute est gardée, le château est gardé, et le donjon aussi. Que veux-tu qu’il leur arrive ?

– En effet...

– Voilà, tu sais tout. Pour toi, c'est une aubaine ! Tu viens de décrocher la plus belle planque de tout le pays.

Il montra la chaise avec emphase, comme on présenterait un trône.

– Je vais te faire visiter les appartements, mais tu n'y entreras que si on te sonne.

Décrochant un lourd trousseau de clés de sa ceinture, il ajouta, malicieux :

– Et bien sûr si le mystérieux assassin s'introduit dans les appartements !

Derrière la porte de service s'ouvraient les quartiers de la reine, un domaine feutré, baigné de parfums et d'encens. La rose et le musc se substituaient à l'odeur de pierre froide de la forteresse. Les tapisseries, avec leurs scènes champêtres ou galantes, s'étendaient jusque dans les couloirs, recouvrant chaque pan de mur. Un seul mètre de ces broderies luxueuses aurait pu nourrir une famille de paysans pendant des années, et pourtant elles s'étiraient dans les recoins où l'œil ne s'attardait que par le plus grand des hasards.

Presque sur la pointe des pieds, les deux hommes passèrent devant les appartements des dames de compagnie, l'officier commentant à mi-voix :

– Chacune a droit à deux pièces pour elle seule. Avec un peu de chance, un des appartements sera ouvert – ça arrive souvent, tu pourras voir l'intérieur.

Quelque chose dans la visite ressemblait à un tour du propriétaire. Non sans fierté, Gomher laissait entendre qu'il était l'un des seuls hommes à avoir le privilège de circuler dans les grands appartements de la reine. Sécurité oblige.

– Ici, c'est l'autel de la Grande Déesse, poursuivit-il en ouvrant une petite porte. Ça évite à ces dames de descendre dans la cour et de faire leurs offrandes en public. Tu as vu ça ?

C'était une pièce voûtée, de dimensions modestes, réunissant à elle seule la fine fleur de l'art du royaume. Vingt maîtres artisans, assistés d'une myriade d'ouvriers, y avaient œuvré pendant un an. Les murs étaient peints de fresques chaudes et lumineuses. Des licornes s'y ébattaient dans des forêts changeantes : sur chaque mur, une saison, avec ses couleurs, sa lumière, sa flore. Au sol, un damier de marbre aux couleurs d'Helion, au centre duquel un autel sculpté d'un bloc imitait la forme d'une souche. Et au creux de cet arbre de pierre, le foyer, fait de métal doré ou peut-être d'or fin, devait étinceler de tous ses feux au moment de la flambée.

Olen resta bouche bée devant le temple miniature, cadeau d'un roi fou d'amour et dont la seule utilité, somme toute, était d'éviter à cinq femmes de descendre un escalier. Cinq, car la principale intéressée ne fréquentait plus l'autel de la Déesse. On racontait qu'elle avait même tenté de faire pression sur son époux pour faire chasser de la cour le grand prêtre de la Nature.

La porte d'en face s'ouvrit, révélant un appartement cossu où trônait un lit à baldaquin tendu de velours. Olen se trouva nez à nez avec une superbe créature dont les cheveux bruns descendaient en boucles sauvages jusque sous ses fesses. Elle portait une robe rouge, faisant éclater la blancheur de sa peau et laissant apparaître ses épaules gracieuses. À les détailler, les traits de son visage n'étaient pas aussi parfaits qu'il y paraissait au premier coup d'œil, mais elle n'en était pas moins une apparition à couper le souffle. N'accordant qu'un signe de tête au capitaine, elle passa devant Olen comme s'il n'existait pas, laissant derrière elle un nuage de musc.

Gomher s'inclina aussi profondément que si elle avait été la reine en personne.

– Nous en reparlerons ce soir si tu viens au dîner du bourgmestre, dit-elle.

– Je ne raterai ça pour rien au monde ! répondit une deuxième jeune fille qui se tenait dans la pièce.

Brune elle aussi, cette seconde apparition n'avait rien à envier à la première. Olen eut le temps de la détailler – il faisait ça mieux que personne – avant qu'elle ne referme la porte sans un regard pour lui. Elle avait la peau cuivrée et les yeux couleur d'ambre. À son cou brillait une parure de pierres violettes, et sous sa robe serrée à en perdre le souffle, sa poitrine menaçait de jaillir à tout moment. Sa robe était assortie à ses bijoux et, coquetterie ultime, elle avait noué un ruban de velours violet à son poignet. Les deux jeunes filles dégageaient la même espèce de morgue, de hauteur, de mépris même, mais loin d'en ressentir le moindre complexe, Olen les trouva plus belles encore.

La Grande Déesse pouvait se rhabiller, avec ses terres toujours vertes du monde d'en bas. S'il fallait souhaiter à un mort de se réveiller quelque part, c'était là, au premier étage du palais d'Helion, au milieu de ces créatures tout droit sorties de la légende du lac des fées. Il pensa à ses camarades, qui à cette heure devaient rosser des mannequins de paille... À moins qu'il n'ait été l'heure des latrines : quelques minutes de liberté pour faire son affaire dans un trou entre deux planches.

– Comme tu vois, Sa Majesté ne les choisit pas parmi les plus moches, chuchota Gomher avec un clin d'œil. Il paraît que c'est pour qu'on ne dise pas qu'elle craint la concurrence ! Tordu, hein ?

Une troisième fille apparut, portant un plateau sur lequel fumait un bol d'eau bouillante. Dans une assiette d'argent, une pile de feuilles séchées : l'infusion de la reine.

Olen, estomaqué, reconnut la petite blonde du recrutement, celle avec qui, quelques jours plus tôt, il avait échangé de longs regards chargés de promesses. Il l'avait complètement oubliée. Tourmenté, jaloux, dévoré du désir de la revoir pendant vingt-quatre heures, il l'avait occultée pour une insignifiante lingère venue changer le linge des officiers de la caserne. Désormais il comptait les jours, espérant revoir la brave fille aux paniers chargés de draps sales. Sans doute parce qu'elle était la seule femme aux alentours. Il s'en voulait, mais c'était plus fort que lui. Quelque chose clochait dans son rapport aux femmes, il l'avait compris depuis Ena. Ena, dont Nils lui parlait souvent, croyant encore qu'elle occupait ses pensées. De fait, il pensait à elle... un peu. Parfois. Comme on se remémore une vieille histoire d'amour.

- Bonjour Gomher.
- Bonjour Oranie.

La petite blonde – bien plus petite que dans le souvenir d’Olen – fit tout pour ne pas croiser son regard. Raide comme un petit soldat, cramponnée à son plateau, elle feignait de ne voir que le capitaine. Mais ses battements de cils un peu trop rapides la trahissaient.

- Tu vas être contente, j’ai enfin réussi à détacher un garde pour les grands appartements.
- Très bonne nouvelle, répondit-elle en faisant mine de s’apercevoir de la présence d’Olen.

Celui-ci salua du poing sur la poitrine, comme on le lui avait enseigné.

- Veuillez m’excuser, fit-elle, Sa Majesté attend son infusion.
- Encore ? s’étonna Gomher.
- Et toujours.

Tandis qu’elle s’éloignait, le capitaine montra une porte à deux battants.

– L’entrée principale. Surtout, ne passe jamais par là. Cette entrée est réservée aux nobles, elle donne sur le grand hall du premier étage.

Désignant Oranie dont la silhouette se fondait dans l’ombre d’un couloir, il ajouta :

- Des cinq dames de compagnie, c’est probablement la seule qui t’adressera la parole. C’est une très gentille fille. Et pas bête avec ça. Mais attention, hein, ne te fais pas d’idées ! Ça, ce n’est pas de la marchandise pour soldats !
- Bien entendu.

Se pouvait-il que cette fille, sur un simple regard, ait fait en sorte qu’il soit muté à sa porte ? Olen n’osait le croire. Cela pouvait très bien être un hasard. Mais cette seule hypothèse le remplissait d’une indicible sensation de pouvoir. Il n’avait plus de souvenirs, pas d’argent, pas d’avenir, mais même nu comme un ver, il serait encore capable d’influencer son destin, du moins tant qu’il y aurait des femmes. Olen en aurait mis sa main au feu : s’il était là, c’était grâce à elle.

Il faisait une chaleur étouffante dans le sous-sol de cette vieille maison des faubourgs de Dreda. L'endroit avait été une échoppe de tanneur avant que le quartier ne sombre dans l'abandon. Le Marécage tout proche, avec ses malfrats en tout genre, avait découragé les artisans et les boutiquiers. Entre l'extorsion, le vandalisme et les vols, il fallait avoir de la constance – ou des relations – pour y tenir un commerce ou y élever ses enfants. Les maisons s'étaient donc vendues à bas prix à des familles peu regardantes ou à des gens désireux de passer inaperçus. C'était le cas de Hoguel, usurier à ses heures, ferrailleur à l'occasion. Il était de ces hommes qui ont toujours une solution aux problèmes des autres, moyennant une commission, un pourboire ou un avantage en nature. Il vous dénichait un bijou – volé – pour une somme dérisoire, sortait de son chapeau un assassin ou de gros bras, et pouvait même organiser un banquet, arrosé des meilleurs vins, dans la plus modeste des demeures. Dans sa maison de Dreda, il n'occupait qu'un étage, sous les combles. Le reste était régulièrement loué à des occupants trop exposés pour coucher dans une auberge ou à des pontes du Marécage, trop heureux d'entreposer en pleine ville des marchandises volées à quelques rues de là. « Aller chez Hoguel » voulait tout et rien dire, il y en avait pour tout le monde.

Depuis trois semaines, le sous-sol de la maison – qui avait un temps servi de fonderie à métaux précieux – était loué à un célèbre mercenaire d'Helion, celui que l'on surnommait le Pirate. Hoguel, comme toujours, ne posait pas de questions. À bientôt soixante-quinze ans, l'usurier ne s'était jamais mêlé des trafics dont sa demeure était l'objet, et c'était ainsi que ses coffres se remplissaient. Son silence était une garantie. Mais cette fois, il regrettait ce jour où le mercenaire lui avait glissé une bourse bien remplie. Pour la première fois de sa vie, ce qu'il avait fait lui donnait des cauchemars, des rêves à glacer le sang qui le réveillaient en sursaut.

Le client avait installé à la cave un drôle de bonhomme, obèse, les dents gâtées, les ongles rongés jusqu'à pénétrer dans sa chair. Il n'en sortait que deux ou trois fois par semaine, pour revenir ivre mort au milieu de la nuit, le visage tuméfié, chantant des chansons paillardes. Pour dormir, il se contentait d'une paille à même le sol, et, pour manger, une soupe de pois par jour faisait l'affaire ; le Pirate avait payé un supplément pour que le serviteur de la maison lui porte ses repas et vide son pot de chambre. Car « Le gros » – Hoguel ne le connaissait que par ce nom – avait fort à faire dans son sous-sol.

Deux jours après son arrivée, le Pirate lui avait amené une fille, présentée comme « une cousine ». Elle non plus n'était pas ressortie de la cave. Jamais.

– Bien sûr qu'elle est là de son plein gré, lui avait assuré le Pirate. C'est sa cousine, je te dis ! Et puis même, depuis quand est-ce que Hoguel pose des questions ?

Les premiers temps, la fille s'était fait oublier, ou presque. Mais au bout de quelques jours, des hurlements épouvantables avaient résonné dans la maison. « Il bat sa cousine », avait pensé Hoguel, mais les cris se prolongeaient tard dans la nuit, s'arrêtaient, reprenaient. Il avait frappé à la porte, et

le gros, entrouvrant à peine, lui avait craché son haleine fétide au visage.

– Quoi ?

– Je ne veux pas me mêler de quoi que ce soit, mais ces cris vont attirer la garde. Quoi que vous fassiez, je vous signale que...

– C'est bon, c'est bon, c'est fini !

Le gros lui avait claqué la porte au nez. Le lendemain, il était sorti en ville pour acheter des couvertures et de la paille, et à son retour on avait entendu des coups de marteau. Les cris s'étaient estompés, on les entendait parfois de loin, mais il fallait tendre l'oreille.

Hoguel était dévoré d'angoisse. Ses cauchemars lui infligeaient d'interminables insomnies. Quelles obscures séances de torture avaient lieu dans sa cave ? Que se passerait-il si la chose s'ébruitait ? Il y avait de quoi finir pendu devant l'hôtel de ville. Toutes ces années de prudence, de discrétion... C'était trop bête.

C'est ainsi que, n'y tenant plus, il descendit d'un pas hésitant l'escalier de pierre qui menait au sous-sol. À son âge, une mauvaise chute pouvait lui coûter cher ; il se cramponna à la corde crasseuse qui servait de rampe. Le gros s'était mis en route pour sa tournée des tavernes, qui ne s'achevait généralement qu'aux premiers rayons de l'aube. Hoguel hésita à frapper, puis craignit que la cousine ne se mette à hurler, le privant à jamais du peu de courage que son âge lui avait laissé. Il sortit son trousseau de clés, jeta un œil inquiet dans l'escalier et déverrouilla la porte.

La chaleur le prit à la gorge. Le vieux poêle à bois qui avait servi à la fonte des métaux tournait à plein régime, comme au cœur du pire des hivers. La chandelle était éteinte, mais le feu qui irradiait par les interstices du métal projetait des halos de lumière dans la pièce. Hoguel aperçut, posés sur un drap taché de sang, des outils d'ébéniste, probablement transformés en instruments de torture. Ce qui ressemblait à une touffe de cheveux dépassait d'un rabot. Il fut pris de nausées.

Risquant un pied dans la pièce comme on entrerait au royaume des princes démons, il retint sa respiration. Il vit la paille le long du mur, un tas de vêtements – dont une robe déchirée –, un couteau de chasse dans un étui, et enfin, dans un coin, une silhouette immobile, recroquevillée sous une couverture. Elle était là, la cousine martyre, qui depuis des semaines souffrait sous ses pieds tandis qu'il tentait de trouver le sommeil. Il dut faire un effort surhumain pour tendre la main vers la couverture, lui qui avait failli mourir de peur quand un coupe-jarret du Marécage avait voulu lui soutirer cent écus.

La jeune femme était morte. Nue, grise, roulée en boule. Couvertes de marques, de plaies, d'ecchymoses. Hoguel poussa un cri, tira la couverture sur le corps qu'il aurait préféré ne jamais voir et courut, porté par ses frêles jambes de vieillard comme si elles avaient vingt ans. La garde, il fallait alerter la garde. Quitte à leur servir une histoire rocambolesque. Il ne serait pas mis en cause s'il dénonçait le gros... On a bien le droit de louer sa cave ! Et puis même s'il était mis en cause, tout valait mieux que de se faire hanter à vie par la cousine torturée.

Il enfilait sa pelisse de renard lorsque la porte d'entrée s'ouvrit, laissant le passage à un homme qu'il ne connaissait que trop. Le Pirate. Le Pirate, dont les yeux luisaient dans ses orbites creuses. Hoguel se mit à trembler et fouilla fébrilement ses vêtements pour trouver le pendentif qu'il portait à même la peau. Lui aussi avait acheté cinquante écus sa clé du monde d'en bas.

- Tu allais sortir, Hoguel.
- Non, non... Je veux dire si, mais ce n'est pas important.
- Avec tout ce que tu m'as soutiré, tu pourrais m'offrir à boire.
- Certainement ! Assieds-toi, je t'en prie.

Pleurant presque, Hoguel versa une bonne rasade d'eau-de-vie dans l'un des verres en argent ciselé qu'un client ruiné lui avait laissé en paiement.

- Ton... ami est sorti, fit-il d'une voix chevrotante.
- Je sais, je viens de le voir. C'est pour ça que je suis là.

L'usurier tenta de se raisonner : soixante-quinze ans d'une vie tranquille, prospère, ne pouvaient s'achever sous la lame d'un chien de guerre. Pas dans sa propre maison. Pas maintenant. Un astrologue de Sarys ne lui avait-il pas prédit qu'il vivrait cent ans ? Il l'avait payée cent cinquante écus, cette prédiction.

- Je n'aurai plus besoin de ta cave, annonça le Pirate.

Terrifié, Hoguel ne parvint pas à répondre. Mais il sentait venir le miracle. Des fruits... S'il lui restait des fruits et qu'il survivait, il filerait droit au temple pour un sacrifice reconnaissant.

- Il me semble que tout est payé jusqu'à la fin du mois, non ?
- Oui, oui, tout à fait.
- Dans ce cas on est quittes. Tu peux faire ce que bon te semble des affaires de mon « ami », comme tu dis. Il m'a dit que tu pourrais tirer quelques écus de ses outils.
- Merci, fit Hoguel, réprimant son dégoût.
- Il y a encore quelque chose...

L'angoisse se raviva comme un feu sur lequel on jette un verre d'alcool.

- Tu ne vois pas de quoi je parle ?
- Pas du tout, je te jure !
- Eh bien, il faut croire que ta réputation est justifiée. Je n'irai pas par quatre chemins : il y a un corps dans ta cave. Tu connais bien quelqu'un dans le Marécage qui pourrait t'en débarrasser ?
- Oui, bien sûr, balbutia l'usurier, au bord du malaise.
- Combien ?
- Je ne sais pas... Il faut que je...

Le mercenaire lui lança une bourse, plutôt maigre, mais qu'il n'osa pas ouvrir.

- Ça suffira ?

- Oh, sûrement.
- Eh bien, vieil homme, je te souhaite une bonne journée.

Le Pirate marcha d'un bon pas, plutôt satisfait de la tournure des événements. Certes, il avait laissé des plumes dans cette histoire de cave, mais les bonnes nouvelles récoltées par ailleurs lui laissaient espérer un retour sur investissement.

Il avait longtemps misé sur la fille, sûr qu'elle le mènerait droit aux fugitifs. La chose n'avait pas été aisée, car depuis la fameuse prime de cent mille écus, les autorités n'étaient plus très chaudes pour s'associer au Pirate. Il n'était plus à l'ordre du jour d'apporter le soutien d'Helion aux Woltaniens. Ni aux mercenaires. Désormais, il devait agir seul. Et n'ayant aucune autorité sur un citoyen du royaume, fût-il un simple villageois, il ne pouvait plus guère pratiquer en public les interrogatoires musclés dont il ne s'était pas privé la première fois.

De nouveau, le paysan qui avait dénoncé les fugitifs à Henig – un certain Haldan, une vraie boule de haine – avait été mis à contribution. Pour une somme modique, il avait mené la dénommée Ena hors du village. À ce que le mercenaire avait compris, il l'avait demandée en mariage, et elle avait refusé. Une chance pour le Pirate, qui eut l'impression que, même gratuitement, le paysan se serait vengé d'elle...

À Dreda, il avait engagé de plus gros frais en recrutant un bourreau à la retraite réputé pour son talent et dont on disait qu'il aurait fait parler un mort. Lui-même n'avait ni le temps ni l'envie d'interroger la fille – à peine s'était-il accordé quelques minutes de bon temps avec elle. Le cousin et la cousine avaient été installés dans la cave de Hoguel, louée cher pour un taudis, mais très bien située.

Le bourreau n'avait rien tiré de la malheureuse, ce qui signifiait probablement qu'elle ne savait rien. Il avait eu la maladresse de la tuer, et cela avait permis au Pirate de feindre une terrible colère et de se faire rembourser l'intégralité de ses honoraires. L'obèse n'avait pas demandé son reste, trop heureux d'avoir profité de sa victime trois semaines durant. Quant au mercenaire, il avait mis ce temps à profit pour ratisser Dreda et obtenu de bien meilleures pistes. Qu'importait la fille ?

Il avait pris contact avec les pontes du Marécage, qui avaient traqué – pour d'obscures raisons personnelles – l'un des régicides à Dreda. Leur atout : un garçon boucher du quartier, un pauvre idiot devenu boiteux, capable d'identifier le fugitif. Le garçon avait échoué dans ses recherches, mais il ne savait pas chercher. De fille de salle en aubergiste en passant par les gamins des rues, le Pirate était patiemment remonté, jour après jour, sur les traces de ses proies. C'est ainsi qu'il avait appris que l'homme que recherchaient les malfrats du Marécage avait tenté de se faire embaucher par un palefrenier. Accompagné de deux autres, il s'était finalement joint à un groupe de mercenaires étrangers. On ne savait rien d'eux si ce n'était l'essentiel : leur chef se nommait Sed Temon.

C'était le grand jour. Après une semaine d'instruction et deux jours à se tourner les pouces en caserne, le corps des volontaires d'Helion était autorisé par le chef de guerre en personne à patrouiller en ville. Cette première assignation, pourtant loin d'être palpitante, était vécue comme une libération par ces hommes qui tournaient comme des fauves en cage. Verès, qui ne manquait pas de ressources, avait fait passer cette corvée pour un honneur. En apprenant que l'on désignerait les décuries « bonnes pour le service » et que l'on relèguerait les autres à une semaine d'instruction supplémentaire, les mercenaires s'étaient appliqués comme des écoliers.

– Patrouille, halte !

Le pas lourd des soldats résonna sur le pavé et les six hommes s'immobilisèrent comme un seul. Fier comme un coq, le sergent bomba le torse. Sa décurie avait recueilli tous les compliments, et pourtant c'était la plus mal équipée du lot... Six de ses hommes patrouillaient en ville, les quatre autres renforçaient la garde à la grande porte. L'ancien planton venait tout juste de gagner ses galons, car il fallait bien les encadrer, ces mercenaires ! Et pour cela rien de tel qu'un fils d'Helion. Ces têtes vides, incapables d'écrire leur propre nom, avaient trouvé leur maître. Et lui-même s'était trouvé un poste dont il n'aurait pas rêvé un mois auparavant.

Laissant ses hommes alignés comme à l'exercice, le sergent se mit à deviser avec un bourgeois qu'il connaissait assez bien pour lui donner l'accolade. Le brave homme posait des questions sur les volontaires, les regardant comme on regarde un ours au bout d'une chaîne.

Nils bâilla discrètement, tentant de se distraire en observant les passants. Il avait moins souffert que les autres de l'ennui profond de l'instruction, mais à présent, les patrouilles en cercles concentriques dans les rues de Sarys faisaient déborder le vase. Soudain, une vision inattendue lui fit ouvrir la bouche comme une carpe. Réveillant d'un coup de coude Karib qui dormait les yeux ouverts, il désigna d'un haussement de sourcils deux silhouettes qui se rapprochaient. Le mage, à son tour, fut frappé de surprise. Oubliant les ordres cent fois répétés de leurs instructeurs – le regard *toujours* à l'horizon –, ils ne purent se détacher du couple qui se rapprochait.

Olen, sanglé dans un uniforme flambant neuf, suivait de près une petite jeune fille un peu grassouillette qui s'éventait avec son gant. Il avait l'air radieux. Nils l'avait vue quelque part, cette blonde aux cheveux nattés, avec sa robe à trois tons d'ocre et son aumônière garnie de perles, mais où ? Il n'était pas de ceux qui se rappellent un visage, en tout cas pas un visage inoffensif. Le chef mercenaire dont il avait cassé le nez sur la montagne, par exemple, il ne l'oublierait jamais.

– Ben mon vieux, il y en a qui ne s'embêtent pas, chuchota Karib, furieux d'avoir angoissé deux jours durant sur le sort d'Olen.

Nils avait pourtant voulu le rassurer : quel danger y avait-il à être de service au château ? S'il avait été reconnu, on l'aurait arrêté comme un criminel.

– C'est le moins qu'on puisse dire, répondit Nils, observant le manège d'Olen, qui jouait les gardes du corps en dévisageant ceux qui s'approchaient trop près de la jeune fille.

On avait épilogué sur ce qui avait pu valoir au fugitif, parmi cent hommes, d'être muté au palais. Faute de réponse, Nils mettait la chose sur le compte de la chance. Après tout, Olen était toujours celui à qui la Déesse souriait : à Henig, il avait dormi dans les bras d'Ena tandis que les autres se morfondaient dans une auberge en ruine, à Dreda il s'était fait une belle notoriété de vendeur de légumes pendant que Karib charriait des gravats et que lui-même se battait à mort contre des brigands, et, dans la colonne de Sed Temon, il avait été le seul à n'être jamais mis en cause, même au pire de la crise.

Mais d'ici à imaginer qu'au moment où les volontaires d'Helion battaient le pavé au rythme des « une, deux ! » d'un petit pédant devenu sergent, Olen se promènerait en ville en compagnie d'une jolie fille...

– Non mais regarde-le ! reprit Karib. Il fait le beau, en plus ! Ce n'était pas si compliqué de donner des nouvelles... Il n'est pas en prison, que je sache. Il se balade avec sa dame et ce qui nous arrive, à nous...

– Silence dans les rangs ! cria le sergent, sous l'œil admiratif de son ami.

Il remonta jusqu'aux deux coupables et leur intima d'un geste l'ordre de regarder droit devant.

– L'horizon, les gars, l'horizon.

Ils perdirent de vue Olen et sa dame, sans savoir si leur compagnon les avait aperçus. C'était absurde : il se tenait à vingt mètres à peine, il suffisait de tourner la tête, mais un soldat n'est maître de rien, pas même de son cou.

Ils auraient voulu lui parler, au moins lui faire un signe... Comment le prévenir de leur décision ? Le lendemain serait leur premier jour de relâche, après dix jours sous la bannière à damier. Le moment ou jamais de rendre visite à Ekhelmineon, l'homme dont il ne fallait pas prononcer le nom. Le nécromant vivait tout au nord du pays, presque à la frontière, au bout de la grand-route. En partant à l'aube, on pouvait espérer être de retour le soir même. Attendre dix jours de plus était risqué, inutile et dangereux.

Mais Olen ne vit ses compagnons qu'au moment où, raides comme des piquets, ils rivaient leur regard sur un point imaginaire. Il se retourna, croyant qu'il y avait quelque chose à voir. Cet instant suffit à déclencher une catastrophe, et le pire qui pût arriver à la jeune fille se produisit. C'était la première fois qu'il la perdait de vue, ne serait-ce qu'une seconde, depuis la porte du palais – il l'entendit s'écrier :

– Tu ne peux pas faire attention ?

Un apprenti artisan, portant des paniers chargés de bobines et de quenouilles, avait malencontreusement accroché un pan de sa robe. Embarrassé de se voir serré contre une noble dame de la cour, il avait tiré un coup sec pour libérer son panier et un ruban s'était déchiré.

– Pardon, noble dame, pardon.

Oranie lui arracha le ruban des mains avec humeur et foudroya Olen du regard. À quoi servait un garde du corps, si ce n'était à la protéger ? Si l'homme avait voulu la poignarder, il aurait pu le faire cent fois.

– Va-t'en, maintenant ! lança-t-elle à l'apprenti, qui n'osait s'éclipser. Qu'est-ce que tu veux encore ? Déchirer ce qui reste ?

Elle se sentit ridicule. Sa mauvaise humeur prenait un tour pathétique. Tout, elle aurait tout donné pour qu'un mage sorti de nulle part fasse reculer le temps de deux petites minutes. Ou plutôt d'une journée. Olen la regardait sans rien dire, avec le respect qu'un soldat doit à une courtisane, mais, au fond de ses yeux bleus, on pouvait lire ses pensées comme dans un livre ouvert. S'il avait su combien elle était acariâtre, il ne l'aurait jamais dévorée du regard comme il l'avait fait, faisant monter au plus profond d'elle un frisson qui lui était inconnu.

Tout avait commencé la veille, lorsque cette chienne de Kayna, avec ses boucles brunes jusqu'aux fesses et ses mille toilettes levées chez le meilleur tailleur de Sarys, avait décidé de parader en ville avec « son » garde du corps. Et pourtant ! Rien ne laissait présager qu'elle se rapprocherait d'Olen. Comme les autres dames de compagnie, elle avait crié à l'humiliation en apprenant qu'on leur attribuait un vulgaire mercenaire. Elles voulaient un soldat d'Helion ou rien. Après avoir juré qu'elles le cantonneraient dans la cour en lui jetant des épluchures qu'il dévorerait comme le pourceau qu'il était, les dames de compagnie étaient allées en délégation se plaindre à Sa Majesté. Par bonheur, elles étaient tombées en pleine crise, et la reine, gavée de tehoria, avait hurlé de rire en les traitant d'oies sans cervelle.

Jusque-là, tout se passait pour le mieux. Oranie jubilait. Son projet fou avait survécu à cette dernière lame de fond, c'était un signe de la Déesse, tout comme la spectaculaire flambée de son dernier sacrifice. Tout avait fonctionné : de l'histoire abracadabrante du couteau mystérieux jusqu'aux prétendues menaces et même la peur des Woltaniens – qui pourtant n'avaient pas la moindre raison de s'en prendre à la suite de la reine d'Helion. Les grands appartements de la souveraine au complet, petit personnel compris, ne désiraient plus qu'une chose : un garde du corps.

La fille du drapier s'amusait comme une folle. Son entourage était devenu un échiquier dont elle plaçait les pions à sa guise. Verès avait accepté, sans poser de questions, de détacher au palais l'homme dont elle avait lu le nom par-dessus l'épaule du sergent recruteur. Il n'était certainement pas dupe de ses justifications vaseuses – « quelqu'un m'a dit que le dénommé Olen était un très bon élément » – mais c'était un homme accommodant. Tout cela pour en arriver à cette promenade sinistre dans le quartier des tisserands et des drapiers... Un beau gâchis.

Le sort vous réserve parfois des coups en traître dont il a le secret. Se sachant seule – ou presque

– avec l’homme de sa vie, Oranie avait résolu de prendre son temps, ne lui accordant qu’au compte-gouttes de rares marques d’intérêt. L’amour, comme la guerre, n’est que stratégie. C’était le meilleur moyen de le ferrer, et d’autre part il était hors de question qu’il puisse se douter de la machination qui l’avait mené là. Il fallait seulement qu’il remercie la Nature – s’il lui était fidèle – de l’avoir mis en présence d’Oranie.

C’est ainsi qu’elle avait joué le jeu de l’indifférence, se laissant prendre par surprise au volte-face de ses « amies ». Kayna, la plus belle – en tout cas la plus voyante – des dames de compagnie de la reine, avait manifesté le désir de se rendre en ville sous escorte. Hasard ou calcul ? Elle avait mis sa robe rouge, qui aurait rendu fou un eunuque. Oranie les avait regardé traverser la grande cour d’honneur en se rongant les ongles. Impossible, il était impossible que cette peste de Kayna, qui prenait de haut les plus dorés des mâles du royaume, accorde la moindre attention à un mercenaire. Même à un beau mercenaire. Elle paria qu’ils seraient de retour une heure plus tard ; ils ne revinrent pas avant la nuit. Douze heures. Pas une de moins. Ils avaient passé douze heures hors des murs. Douze heures au cours desquelles – elle finissait par le croire elle-même – le mystérieux homme au couteau aurait pu assassiner dix fois la reine et sa suite !

Et ce matin même, l’estocade : Kayna faisait prévenir les écuries de préparer son attelage, ainsi qu’une monture pour « son » garde du corps. C’en était trop. Une âcre bouffée de jalousie lui rongant les entrailles, Oranie avait déboulé dans le couloir de service et ordonné à Olen :

– Habille-toi, soldat ! Je descends en ville.

L’homme de sa vie l’avait suivie sans un mot. Mais Oranie n’avait pu chasser les spectres qui lui serraient la gorge. Que s’était-il passé la veille en douze heures ? Méconnaissable, sentencieuse et irascible, elle avait donné d’elle une image si repoussante que le joli cœur en uniforme évitait soigneusement de la regarder en face. N’ayant rien à faire en ville si ce n’est couper l’herbe sous les pieds de cette traîtresse de Kayna, elle allait d’échoppe en échoppe, soi-disant à la recherche d’un châte.

Oranie gravit les trois marches qui menaient à la boutique de maître Dafnel, de loin la plus chère et la mieux fréquentée du quartier. Elle n’avait guère les moyens de s’y habiller, mais elle savait que sa rivale s’y fournissait régulièrement.

– Tu vas devoir attendre dehors, dit-elle à Olen, qui jusque-là l’avait suivie dans les échoppes.

Entrer chez Dafnel avec un garde eût été une faute goût... Elle n’était pas d’assez haute noblesse pour se permettre ce genre d’excentricité.

– Bien, ma dame, fit Olen, qui ajouta : Je suis habitué, j’ai fait ça toute la journée d’hier.

Un poids de cheval mort qui pesait sur la poitrine de la jeune fille se leva d’un coup. Il ne manquait pas d’air, ce simple soldat ! Mais elle l’aurait embrassé de joie.

– Que veux-tu dire ? fit-elle d’un ton encore pincé.

– Je ne veux rien dire, répondit Olen avec un sourire ravageur. Il ne faut pas voir de sous-entendus partout.

- Je n’ai pas parlé de sous-entendus.
- Tu m’as demandé ce que je voulais dire.

Presque nue sans le bouclier de la colère, Oranie sentit le rouge lui monter aux joues. Si c’était cela, tomber amoureuse – être une gourde ou une harpie –, elle n’avait rien raté, toutes ces années. Elle fit un effort surhumain pour redevenir elle-même, sans cela ce mercenaire aux yeux bleus, qui se payait le luxe d’avoir de la répartie, lui échapperait à jamais.

- Si je comprends bien, tu te plains de ton affectation, fit-elle.
- Je ne me plains de rien. Tu vois ? Encore un sous-entendu.
- Il me semble que tu m’as dit – elle prit une grosse voix désabusée, censée imiter le mercenaire – « j’ai déjà fait ça toute la journée d’hier ».
- Et je ne m’en plains pas. J’explique.
- Nuance... Mais personne ne te demandait d’explication.
- Non, mais tu parles si peu que je suis obligé de parler pour deux.

La fille du drapier eut un sourire en coin. Elle aimait cette insolence qui distingue un esprit fort d’un simple exécutant. L’homme de sa vie n’était pas fait pour porter le casque au bol, séparer les bagarreurs ou escorter le collecteur de taxes dans les campagnes. Il était ce qu’il avait l’air d’être, et ce pourquoi elle avait remué ciel et terre.

- Et pourquoi est-ce que je ferais la causette avec un simple garde ?
- Parce que le simple garde s’ennuie un peu.
- Voyez-vous ça.
- Et parce que le simple garde aimerait bien voir tes yeux plutôt que ton dos.

La stratégie d’Oranie était en flammes. Elle n’avait pas eu tous les hommes qui lui avaient plu, loin de là : la liste de ses conquêtes se limitait à deux. Mais ces deux-là, elle en avait fait ce qu’elle voulait. Ils étaient restés dans l’ombre, sans que personne n’apprenne même leur existence. Quant à ceux qui lui avaient fait la cour, et ils étaient nombreux, aucun ne s’était permis ce que venait de s’autoriser un volontaire d’Helion.

- Tu sais ce que tu risques ? fit-elle en se raidissant.
- À voir tes yeux plutôt que ton dos ?
- Non, à parler à une dame de la cour comme à une fille de salle.
- Une fille de salle, c’est rarement ses yeux qu’on demande à voir.

L’amusement, l’indignation, l’exaltation, la colère, le plaisir, tant de sentiments se bousculaient en elle, il était impossible de réagir. Elle décida de se laisser porter. Toute sa vie, elle avait pesé chaque mot, chaque geste. Peut-être était-il temps de laisser faire son instinct, ou même de laisser

faire l'autre, celui qui souriait et semblait lui dire : « Laisse-moi mener la danse ». C'était comme plonger sa tête dans le bain chaud qu'on lui montait chaque soir au château : l'espace d'un instant, elle ne pensait plus à rien, ne contrôlait plus rien, se laissait aller à la chaleur, au silence, à la douceur du vide.

- Tu connais bien la ville ? demanda-t-elle sans déguiser sa voix ni faire de manières.
- Pas très bien.
- Tu voudrais visiter ?
- Avec plaisir.

Elle se détourna de la luxueuse échoppe de Dafnel, dans laquelle s'engouffraient deux bourgeoises aux robes sévères, dont la femme d'un banquier que fréquentait son père. Cette dernière lui adressa un petit salut de la main, auquel Oranie répondit par un sourire. Dans moins de deux jours, tout Sarys saurait que la fille du drapier se promenait sous escorte, comme une princesse.

– On va commencer par le temple majeur. C'est un classique, mais on ne peut pas avoir vu Sarys sans avoir vu le temple majeur. Et tu verras, les cinq fontaines sacrées sont tout en mosaïques, c'est superbe.

Chemin faisant, Olen avisa la charrette d'un marchand de galettes au froment. Un petit four métallique lui permettait de cuire sa pâte en pleine rue, répandant alentour un fumet alléchant. Le bonhomme proposait un choix de confitures, de miel ou de fruits confits, dont il tartina ses galettes. Nils en était fou.

- Est-ce qu'une dame de la cour a le droit de manger une galette ?
- Une dame de la cour a tous les droits, répondit Oranie avec un sourire mutin.

Ils reprirent leur promenade, mordant à pleines dents dans les galettes brûlantes, se tortillant pour éviter les coulées de confiture. Les passants se retournaient sur eux : étrange spectacle que cette jeune noble et son garde du corps, marchant presque côte à côte, savourant leurs gourmandises comme un couple en goguette.

Olen découvrit Sarys comme il ne l'avait jamais vue. Oranie, métamorphosée, était la plus agréable des guides. Elle était si charmante – avec lui comme avec tous ceux à qui elle adressait la parole – qu'il se demanda si elle n'était pas maladivement lunatique : exécration le matin, adorable l'après-midi. Pour l'heure, elle honorait largement l'excellente réputation que Gomher lui avait faite. De plus, elle avait une passion pour la ville, dont elle connaissait l'histoire, les anecdotes et les secrets. Entre ses mains, le visiteur, enchanté, découvrait les trésors cachés d'une capitale sans grand charme, une source entre deux ruelles, un jardin arboré avec sa volière d'oiseaux rares, une maison en ruine offrant un panorama inattendu sur la vallée.

Une agitation inhabituelle régnait en ville : des citadins de tous âges, juchés sur des échelles, décoraient leurs façades de grappes de raisin noir. Des gamins, sagement assis en rang, tressaient des

guirlandes de feuilles que l'on tendait d'une maison à l'autre. C'était bientôt la grande fête des vendanges, une tradition bien ancrée au sein du royaume, qui n'allait pas reculer devant la crise de ces derniers mois. De la plus modeste des chaumières au palais royal, Helion célébrait son vin, le sang de la terre, durant trois jours et trois nuits. La tradition était immémoriale, bien plus ancienne que le culte de la Nature, qui s'en était emparé ; autrefois, on disait que la grande fête de l'automne rassemblait et réconciliait tous les dieux. On ouvrait les temples à tous, et même, disait-on, les portes du palais. Hommes et dieux, tous étaient égaux dans l'ivresse, au-delà des barrières sociales et morales. Mais depuis des générations, il n'était plus question de ces orgies débridées, chacun festoyait à sa mesure, et à sa place.

Dans un lavoir de la ville haute érodé par les siècles, de vieilles femmes courbées sur leur ouvrage détachaient un à un des pétales de fleurs aux couleurs de vendange. À leurs pieds, de grands paniers remplis à ras bord de pétales violets, rouges et même noirs... Il y en avait des dizaines.

– Elles préparent la pluie de fleurs pour la fête au palais, expliqua Oranie. C'est une vieille tradition qui nous vient d'une légende : on dit que le tout premier roi d'Helion avait reçu des dieux le pouvoir de faire pleuvoir du vin pendant trois jours et trois nuits. Une fois l'an, les gens sortaient leurs tonneaux et recueillaient de quoi boire toute l'année sans se fatiguer. On se demande bien pourquoi ça ne fonctionne plus aujourd'hui...

– On se demande surtout comment ils faisaient pour empêcher le bétail de se saouler !

Oranie éclata de rire.

– Bien sûr, comme toutes les légendes, ça finit mal : les hommes ont abusé de l'alcool et oublié de travailler la terre... Du coup, les dieux se sont mis d'accord pour priver le roi de son pouvoir – le pauvre – et les hommes ont été obligés de cultiver la vigne, c'était ça ou boire de l'eau.

– Triste histoire...

– Mais comme les gens d'Helion ne sont pas rancuniers, ils célèbrent encore la pluie de vin, tous les ans à la fête des vendanges. On a remplacé le vin par des pétales, parce que c'est plus joli, et puis les rois en avaient marre de se faire arroser. Tu verras, depuis nos appartements, on a une très belle vue sur la cérémonie. Ça se passe dans la grande cour d'honneur, où ils installent le roi sur une estrade décorée de vraies grappes de raisin dorées à l'or fin.

– Très belle vue ? Parle pour toi ! Dans le couloir où ils ont installé mon lit, il n'y a qu'une meurtrière et elle donne sur les remparts.

Elle lui adressa un regard de biais qui pouvait être interprété de mille façons.

– Tu viendras dans mes appartements. Il ne sera pas dit que j'aurai laissé un pauvre étranger se morfondre sans profiter du spectacle.

– Gomher avait raison : je suis le soldat le plus chanceux du royaume.

À quinze kilomètres de la frontière, il fallait quitter la route. Un petit chemin accidenté, si proche de la mer que l'air se chargeait de sel et d'iode, menait à la demeure du maître de la magie des morts. Les pins noirs culminaient à une hauteur vertigineuse. Ils dégageaient une odeur particulière de sève et de bois sec, et leurs aiguilles avaient presque dissimulé le sentier sous un tapis moelleux. Dans un ciel sans nuages, sous le soleil froid d'une splendide journée d'automne, des goélands se pourchassaient avec des appels stridents. Karib marqua une pause et respira à pleins poumons.

– Fatigué ?

Non, il n'était pas fatigué. Au contraire, il revivait. Il s'enivrait de calme et de silence. Sarys, qu'ils avaient quittée le matin même, lui paraissait un vieux souvenir, avec son agitation, son angoisse, et cette affreuse impression d'avoir choisi sa prison. Le temps d'une journée, il était un homme libre, libre de s'arrêter à sa guise, de s'asseoir sur un rocher, d'observer le ballet des oiseaux marins.

À cette heure, il remerciait le destin de l'avoir obligé à faire la route avec Nils seul. Il est des moments où même un infatigable parleur apprécie le silence, redécouvrant en lui-même des trésors de paix intérieure qu'il pensait perdus à jamais. C'était dans de tels moments – et uniquement alors – qu'il comprenait le mutisme de son compagnon, et son goût de la solitude. Nils avait cette étrange capacité à être seul au milieu d'un groupe, il rentrait en lui-même comme un escargot dans sa coquille. Indifférent à ce qui se disait autour de lui, il fixait son attention sur des choses que le commun des mortels ne remarque pas : un animal presque invisible dans un fourré, une empreinte de pas, une fissure sur la façade d'une maison.

– Non, pas du tout. Je me disais qu'on pourrait aller voir la mer avant de rentrer. Ça fait du bien de respirer un peu.

– Pourquoi pas.

Le mage noir habitait une grande propriété au bout de ce chemin paradisiaque. On était loin de la lande désolée, et plus encore de la cabane de rondins qui abritait le nécromant de Sarys. De l'extérieur, on ne distinguait pas la maison, perdue dans un parc planté de cyprès, mais au toit hérissé de cheminées, on devinait sa taille imposante. Un mur de deux mètres, au sommet duquel courait une guirlande de tessons de verre, interdisait l'accès au curieux.

Karib rectifia son tabard chiffonné et prit son air le plus martial. La comédie du chef mercenaire avait porté ses fruits : il savait désormais mieux que personne se donner l'air d'un farouche guerrier.

Devant un portail marqué d'une rune nécromantique – crocheter la serrure aurait certainement coûté la vie à qui s'y serait risqué –, il fit sonner trois fois une lourde cloche de bronze.

– C’est le moment de vérité, fit Nils.

Le mage approuva d’un signe de tête mais ne prononça pas un mot, de peur de perdre sa contenance. Il aimait mieux chasser toute émotion de son esprit et oublier que, derrière cette porte, un homme avait des réponses à ses questions les plus profondes.

On entendit jouer le loquet et la porte s’entrouvrit sur un visage livide. Enfin un nécromant tel que l’on pouvait se l’imaginer ! L’homme n’avait pas d’âge – il était plus jeune que vieux – et arborait une belle paire de cernes mortuaires. Ses yeux injectés de sang d’un marron vitreux et ses lèvres bleuâtres si fines qu’elles semblaient coupées d’un trait de couteau venaient parfaire l’illusion. S’il n’était pas mort, il en avait tout l’air, et son gabarit de vieillard rachitique n’arrangeait rien. Ses doigts osseux, sur la tranche de la porte, étaient comme les serres d’un oiseau de proie.

– Bonjour à toi, l’ami. Nous sommes envoyés par Sarys pour faire appel à tes talents.

– Aux talents de mon maître, vous voulez dire, répondit l’homme en découvrant des dents jaunies.

– Tu n’es pas...

– Non, je ne suis pas. Mais je peux peut-être vous aider, je suis son disciple.

Il ouvrit grand le portail sur un jardin ombragé de cyprès et de pins noirs.

– Entrez, je vous en prie, les valeureux soldats d’Helion sont toujours les bienvenus en ces murs, vous le savez.

Les fugitifs le suivirent le long d’une allée de graviers soigneusement ratissée. On apercevait une roseraie et une volière, assez inattendues au royaume de la magie noire, ainsi qu’une écurie parfaitement entretenue. Ekhelmineon ne devait pas manquer de clientèle.

Nils attira l’attention de Karib d’un petit coup de coude. Du menton, il désigna des pierres tombales rongées par le temps, disséminées au hasard de ce paisible jardin. Sans se retourner, leur guide laissa entendre un petit rire.

– Ça surprend un peu, n’est-ce pas... La maison est construite sur un village abandonné. Le parc est un ancien cimetière. Ne vous inquiétez pas, vous ne serez pas dérangés par les morts !

Le lanceur de couteaux fronça les sourcils. Soit l’homme avait des yeux dans le dos, soit la question revenait à chaque visiteur.

– Si vous voulez bien vous donner la peine, reprit l’homme.

La maison du nécromant était un véritable manoir : quatre étages, des balcons, une terrasse, un pigeonnier... La construction elle-même frappa les visiteurs, mélange insolite d’architecture commune – colombages et toit d’ardoise – et de touches samorréennes, avec ses fenêtres en ogive et ses gouttières en forme de serpents, typiques du lointain Orient.

On traversa un hall aux dimensions imposantes, dont les boiseries étaient peintes de couleurs vives, pour s'installer dans une petite bibliothèque. Karib ouvrit de grands yeux. Il y avait là des livres de magie, identifiables à leurs rues d'obédience, mais également des traités de chasse, des précis d'armurerie et des ouvrages relatant l'histoire des grandes familles des Communes. La chose était rarissime, seuls les princes avaient de quoi s'offrir tant de manuscrits ; chaque ouvrage devait valoir plusieurs milliers d'écus.

– En quoi puis-je t'aider ? demanda l'apprenti nécromant à Karib, car Nils s'était effacé, se tenant comme un subordonné en retrait, les bras croisés.

– Fais appeler ton maître, je te prie, j'ai une question à lui poser.

– Mon maître est en voyage, sergent. Mais je le seconde depuis vingt ans, je peux sûrement t'aider.

Nils réprima un sourire au mot de « sergent ».

– C'est à propos d'un sortilège très rare. On m'a dit que seul ton maître pourrait m'en parler.

– Essaie toujours, sergent, répondit l'autre avec un sourire froid. Je connais mes grimoires.

– Le Puits des mémoires.

Le visage livide du nécromant parut se vider du peu d'humanité qui lui restait.

– Que veux-tu savoir ?

– Tout. Tout ce que tu peux m'en dire.

Il y eut un long silence. Karib sentit son personnage de matamore s'échapper, laissant place à un fugitif inquiet. Il se tourna vers Nils et puisa dans le regard de fer de son camarade l'énergie qui lui manquait.

– Si tu ne sais rien, je reviendrai plus tard voir ton maître, fit-il d'un ton aussi neutre que possible.

– Je peux t'aider tant qu'il ne s'agit que d'explications, fit l'autre. Attends-moi, il me faut un livre qui n'est pas dans cette pièce. Nous avons une deuxième bibliothèque plus... confidentielle.

– Vraiment ?

– Ce genre de sort est extrêmement difficile d'accès, et théoriquement réservé à ceux qui paient très cher. C'est vraiment pour être agréable aux autorités de Sarys que je le mettrai à ta disposition. J'espère que le bourgmestre saura se souvenir de notre bonne volonté quand il s'agira de renouveler notre droit de cité.

– Tu es très aimable !

L'homme sortit de la pièce et Karib adressa un regard victorieux à Nils.

– Ça ne pouvait pas mieux se passer, chuchota-t-il.

Le lanceur de couteaux fit une grimace.

– Non. Je n’aime pas ça du tout.

Karib ferma les yeux, et la maison se dessina dans son esprit, avec ses portes, ses escaliers, ses entrées dérobées. Dans la direction où avait disparu le nécromant se trouvait une cache, une porte dissimulée donnant sur un réseau de petites pièces. À force de le lancer dans des lieux anodins, il maîtrisait si bien ce petit sort mineur que son incantation s’était réduite à quelques secondes, pour une ponction d’énergie dérisoire.

– Ne t’inquiète pas, je crois qu’il n’a pas menti au sujet de la bibliothèque secrète. Je la « vois ».

Nils haussa les épaules.

– Moi, ce que je vois, c’est un type qui change de couleur quand tu lui parles du Puits des mémoires, puis qui sort vite fait sous un prétexte idiot.

– Nils, mon ami, tu te méfieras de ta propre mère !

– On voit que tu ne connais pas ma mère, plaisanta le lanceur de couteaux, mais il n’en plaça pas moins la main sur le manche de son poignard.

Le nécromant revint, un imposant grimoire sous le bras. Karib adressa à son compagnon un regard entendu. Quand apprendrait-il à abaisser sa garde ? Le monde n’était pas fait que de gens prêts à vous sauter à la gorge...

Posant le livre sur un support de fer forgé, l’homme se mit précautionneusement à tourner les pages. Il manipulait l’ouvrage avec un respect mêlé de dévotion, le caressant presque de ses doigts crochus. Puis il fit glisser une loupe cerclée de cuivre sur les pattes de mouches runiques qui noircissaient la feuille.

– Le Puits des mémoires... Voilà.

La scène rappelait en tout point – mais en plus luxueux – celle de la cabane de la lande. Karib se rapprocha, les sens en éveil, oubliant ses poses de soldat. Le nécromant parcourut rapidement quelques lignes, jouant nerveusement avec sa loupe.

– Pour faire simple, ça consiste en une éradication complète de la mémoire « intime » du sujet, sans toucher à sa connaissance générale du monde et des choses. Une espèce de grand ménage de ses souvenirs.

– C’est définitif ?

– Si le sort est bien exécuté, oui. Mais même au plus haut niveau de maîtrise, il est très délicat à manipuler. Il peut rester des bribes. D’ailleurs, une incantation de ce rang peut coûter la vie à un nécromant, pour peu qu’il ne tienne pas le choc.

La magie noire puisait ses sources dans deux univers à jamais séparés, mais entre lesquels un initié pouvait ouvrir, l'espace de quelques secondes, d'étroits passages arrachés au cours normal des choses. Le danger ne venait pas tant de leur ouverture que de leur fermeture, car les forces noires qui dormaient de l'autre côté du miroir ne demandaient qu'à forcer leur passage dans le monde des vivants.

- Et ton maître le pratique sans risque, naturellement, fit Karib, tentant de déchiffrer les caractères déformés sous le prisme de la loupe.
- Deux ou trois hommes au monde le maîtrisent, il n'en fait pas partie.
- Ah.

À cet instant, un pas lourd résonna dans le hall, poussant Nils à dégainer son poignard.

- Il y a quelqu'un d'autre ici ? demanda-t-il en marchant sur le nécromant.
- Du calme, soldat ! s'indigna le nécromant sans perdre son calme. Bien sûr qu'il y a quelqu'un d'autre ! Tu crois qu'une maison de cette taille s'entretient toute seule ?

Karib, maudissant la méfiance malade de son compagnon, s'apprêtait, en bon sergent, à le remettre à sa place, lorsqu'il prit conscience de l'évidence. Les caractères runiques... Comment avait-il pu ne pas réagir ? C'était une langue incantatoire ancienne mais commune, dix fois moins complexe que le runique de haut rang du nécromant de Sarys. Jamais le Puits des mémoires n'aurait été rédigé en langue commune, ne serait-ce que pour interdire à des mages de rang inférieur l'ouverture de portes trop lourdes pour eux... Karib sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Le disciple ne lisait pas. Il posait sa loupe au hasard. Il gagnait du temps.

- Qu'est-ce que tu es allé faire dehors ? rugit Karib.

La porte s'ouvrit avec fracas, et de la pénombre surgit une armure noir et or. Une telle silhouette rouvrait d'un coup les blessures du passé, elle était son premier souvenir, sa première vision, le souvenir d'*enfance* de cette nouvelle vie commencée sur la montagne. Toutes les terreurs de cette enfance battue lui remontèrent à la gorge : son cercueil sans air, sans lumière, sans eau. S'il n'y avait eu Nils pour lui hurler une phrase dont il ne put saisir le sens, le mage sans mémoire se serait recroquevillé sur lui-même, dans la position qui l'avait vu renaître.

Le bicolore laissa retomber sa visière. Une seconde à peine, il avait laissé entrevoir son visage : un barbu aux pommettes hautes, l'œil inquiet, la bouche contractée en un rictus nerveux. Le sort d'un homme repose parfois sur un détail : à l'instant où la visière s'abaissait, la lame de Nils sifflait dans les airs et heurtait son front, laissant une entaille sur le métal. Il marqua un temps de surprise, secoua la tête et courut sur le lanceur de couteaux, qui prit ses jambes à son cou.

Paniqué, Karib chercha le nécromant du regard et l'entendit marmonner une incantation, les mains jointes. Il n'était peut-être pas mage de combat, mais un invocateur noir suffisamment doué pouvait se placer entre deux mondes, devenant aussi longtemps que le permettait son essence vitale plus

invulnérable qu'une statue de marbre. Dans ces moments d'invocation suspendue, il n'était nulle part, ni dans le monde des hommes, ni dans celui des morts. Karib le poussa violemment, interrompant sa litanie. Cette simple bourrade eut raison du disciple, qui ne pesait pas cinquante kilos. Il s'écroula dans une pluie de livres, à moitié assommé par le choc.

Pendant ce temps, Nils échappait à une avalanche de coups d'épée, esquivant d'un bond, jetant une chaise entre lui et son poursuivant. Le bicolore dévastait tout sur son passage, laissant entendre des hurlements de rage sous son casque. Un coup plus violent que les autres vida une étagère entière, jetant des grimoires à travers la pièce. Nils se prit les pieds dans les pages enluminées d'un traité de fauconnerie et roula au sol.

– Karib ! hurla-t-il.

Par chance, le bicolore ne brillait pas par sa précision. Il frappa à deux mains à l'endroit où Nils se tenait un instant plus tôt, si fort que la lame fit des étincelles sur le dallage. Le mage se saisit alors du lourd grimoire en langue commune et le lança en direction du cavalier. Mais l'on ne s'improvise pas lanceur de livres : l'ouvrage vint heurter l'omoplate de Nils, qui se relevait maladroitement. Il poussa un cri de douleur, retomba à genoux et continua sa course à quatre pattes. Un nouveau coup d'épée manqua de lui briser les jambes, mais par bonheur le bicolore souffrait d'un champ de vision atrophié. Même légère, une armure n'est pas faite pour se battre dans une bibliothèque, dans la faible lueur des fenêtres de verre jaune.

Le lanceur de couteaux parvint à se remettre sur ses jambes et, renonçant à retrouver son poignard perdu sous un tapis de livres, passa la porte au pas de course. Son poursuivant lui emboîta le pas, non sans assurer ses arrières en portant à Karib un violent coup à la nuque du plat de l'épée. Trois mois plus tôt, le mage se serait écroulé net, mais les temps avaient changé. À force de jouer au soldat, il s'était endurci. Véritablement. Il encaissa le coup et se redressa aussitôt, tandis que le bicolore lui tournait le dos. C'était le moment ou jamais.

Sans prendre le temps de la concentration, Karib tendit la main, laissant d'instinct le flot d'énergie déferler dans son bras. Il s'étonna d'y sentir deux forces distinctes : le feu et le vide. Le vide ouvrirait le sol, une nouvelle fois. L'homme n'était-il pas trop loin pour être happé dans le gouffre ? Il opta pour le feu, lequel jaillit en une sphère aveuglante au bout de ses doigts. D'un geste, il lâcha les arcanes, et la boule en fusion vint frapper le cavalier dans le dos. Elle s'enfla, s'infiltra en lui, l'entoura tout entier et redoubla d'intensité. Un hurlement strident, effroyable, résonna dans le hall. L'épée tomba à ses pieds tandis qu'il gesticulait, puis la flamme s'éteignit et l'homme s'écroula à son tour, face contre terre, dans un grand bruit de métal. Son armure noircie grésillait encore, le feu perçant dans les interstices. Une affreuse odeur de chair brûlée prenait à la gorge.

Épuisé, les jambes flageolantes, Karib s'assit à même le sol, glissant sous ses fesses les pages chiffonnées d'un ouvrage à vingt mille écus. Sa nuque lui faisait mal. Il n'était plus qu'une enveloppe vide.

Son compagnon revint en se massant l'épaule.

– La prochaine fois, au lieu de lancer un livre, lance un sort, grommela-t-il.

– Désolé.

Nils retourna le casque du bout du pied, mais renonça à ouvrir la visière en voyant de la fumée d'échapper de la fente.

– En tout cas, lui, il est cuit, fit-il, ravi de sa plaisanterie.

La vie humaine n'avait décidément aucune valeur pour lui, pas plus que pour Olen, qui réflexion faite aurait été bien inspiré de se joindre à l'expédition. Le mage se lança dans un discours sur le respect de la personne humaine, auquel Nils mit fin d'un ton tranchant :

– Ah non, tu ne vas pas te mettre à pleurer un bicolore maintenant !

Karib hocha la tête. Quelque chose dans sa vie d'avant justifiait sans doute cette horreur de donner la mort, même au pire de ses ennemis. Pour quelqu'un dont le métier était de tuer – par le feu ou par le vide –, la chose avait de quoi surprendre... Car son métier *était* de tuer. Depuis des mois, il se cachait derrière le bouclier de la civilisation, regardait de haut les porteurs de hache, se considérant comme un pur esprit. Mais il n'était ni illusionniste ni guérisseur. Lui aussi avait été formé pour dispenser la mort. Il s'affranchissait du sang, mais laissait comme les autres des veuves et des orphelins à jamais inconsolables.

– Viens, fit Nils en lui mettant la main sur l'épaule. On va parler avec ton ami nécro.

Le disciple d'Ekhelmineon se relevait avec peine ; Nils l'aida en le saisissant par l'oreille. Il le traîna jusqu'à une chaise, où il l'assit sans ménagement. Dans l'œil vitreux du nécromant, il n'y avait ni peur, ni haine, tout juste un fond de mépris.

– Nous disions donc...

– Si j'en dis plus, mon maître me tuera.

– Si tu n'en dis pas plus, c'est moi qui te tuerai, répondit Nils, presque aimable. Dans le premier cas, tu gagnes quelques jours. Il rentre quand, Machin ?

– Peut-être demain.

– Ça te laisse le temps de filer à la frontière. Enfin, à toi de voir.

Le nécromant hésita. On a beau croire que les disciples de la magie des morts n'ont plus pour la vie qu'un attachement tout relatif, lorsqu'il s'agit de la perdre, le plus endurci des hommes réfléchit à deux fois.

– Et si je vous dis ce que vous voulez savoir, qu'est-ce qui me garantit que j'aurai la vie sauve ?

– Rien.

– Ma parole ! s'écria Karib. Elle vaut ce qu'elle vaut mais je n'en ai qu'une.

Le lanceur de couteaux se mit en quête de son poignard, dispersant les livres à coups de pied. Il avait fait son travail, le reste revenait à son compagnon.

Karib lutta contre la migraine et reprit la conversation interrompue en se massant la nuque.

- Tu mentais en disant que ton maître ne maîtrise pas le Puits des mémoires, n'est-ce pas ?
- Non, tout ce que j'ai dit est exact.
- Alors pourquoi est-ce que les Woltaniens ont traversé le monde pour le voir ?
- Le Puits des mémoires est un prélude. Il y a autre chose après.

Quelque chose dans la physionomie de ce squelette vivant pouvait laisser croire qu'il prenait un certain plaisir à dispenser sa science au compte-gouttes. Pour une fois, c'était lui, obscur nécromant dans l'ombre de son maître, qui détenait les clés du savoir.

– Autre chose ?

– Un deuxième sort de même rang, qu'on appelle entre nous « Les marionnettes ». Je ne suis pas d'assez haut rang pour connaître sa véritable appellation. Mon maître est le seul – je crois – à maîtriser ce deuxième sort dans les Terres communes.

– Et il consiste en quoi ?

– Il permet à un invocateur de prendre le contrôle d'un sujet. Dans un premier temps, le Puits des mémoires vous vide la tête, dans un deuxième temps, vous devenez une marionnette. On vous implante le vécu d'un autre, si vous voulez.

– Le vécu de qui ? C'est ton maître qui devait prendre le contrôle de nos esprits ?

Le nécromant eut un rire désabusé.

– Allons donc. Mon maître est déjà assez bon pour offrir à ces gens quelques heures de son temps ! Non, c'est le « client » qui amène ses marionnettistes... Mais il faut qu'ils soient dévoués ! Une fois en possession des marionnettes, on jette leurs corps, qui ne servent plus à rien. Ils sont condamnés à vivre dans leur nouvelle peau.

– Et ils sont ici, ces marionnettistes ?

– Oh non, ils ont été mis en lieu sûr en attendant qu'on vous rattrape. Ils n'ont laissé qu'un garde ici, fit-il en montrant l'armure carbonisée. Au cas où.

Il était temps de mettre un nom sur les bicolores. Karib posa une question piège, dont il connaissait parfaitement la réponse.

– Le garde qu'ils ont laissé « au cas où », c'est un des fameux cavaliers de cristal, non ?

– Non. C'est un soldat de la garde royale de Woltan, si j'ai bien compris. Les autres sont arrivés bien après.

Nils, qui faisait les cent pas, jeta par-dessus son épaule le livre qu'il faisait mine de feuilleter.

– Qui sommes-nous ? demanda-t-il en détachant ses syllabes.

Karib retint son souffle.

- Que veux-tu que j'en sache ? répondit l'homme avec un haussement d'épaules. Ça m'est complètement égal. D'ailleurs, mon maître n'en sait probablement rien non plus !
- Je ne te crois pas, fit Nils.
- Si je le savais, qu'est-ce que ça me coûterait de te le dire ? Je ne suis pas woltanien, je me moque de leurs histoires.

Un silence de plomb tomba sur la bibliothèque dévastée. Quelque part, peut-être dans le Grand Nord, un nécromant de haute volée avait éradiqué les souvenirs de quatre régicides. On les avait convoyés à grands frais à l'autre bout du monde afin que le dénommé Ekhelmineon les transforme en marionnettes. Sans cet éboulement sur la route de montagne, tout serait achevé depuis longtemps et leurs corps seraient habités par d'autres. Une question revenait, lancinante : pourquoi ? La vérité mise en lumière paraissait plus obscure que les zones d'ombre.

- S'il n'y a rien d'autre, j'ai du rangement à faire, lança le nécromant avec un sourire narquois.

Les fugitifs s'interrogèrent du regard. Il n'y avait plus rien à tirer de cet homme, pour qui rien d'autre que son horrible métier ne semblait avoir d'importance. Ils retrouvèrent le hall aux boiseries peintes, impatients de quitter la demeure. Mais au moment où Karib posait la main sur la poignée de la porte, Nils lui fit signe de se taire et reprit le chemin de la bibliothèque.

- Ou vas-tu ? chuchota le mage.
- Faire ce que tu n'as pas envie de faire, répondit Nils.

Karib sentit un frisson d'horreur lui parcourir l'échine.

- Nils ! s'écria-t-il. J'ai donné ma parole !
- Pas moi.
- Nils ! Tu ne peux pas faire ça ! J'ai promis ! Il a tenu sa parole, il nous a tout dit... Qu'est-ce que tu veux ? Qu'on devienne comme eux ?
- Ce que je veux, c'est qu'on survive, Karib. Sors d'ici en laissant ce bonhomme derrière nous et dans deux jours on finira en cage. Et dans une semaine, il y aura un gentil Woltanien dans ton corps qui jouera aux marionnettes.

Il tourna les talons et marcha résolument sur la bibliothèque en dégainant son poignard. Le nécromant savait désormais ce qui l'attendait, Karib avait crié assez fort pour réveiller les morts du cimetière.

- Nils ! appela-t-il une dernière fois, mais il savait que la cause était perdue.

Il s'assit sur une marche d'escalier, la gorge serrée, au bord des larmes. Il n'en pouvait plus de

cette fuite éperdue, de ces morts, de cette violence. À cet instant il regrettait d'avoir survécu à l'accident, aux mille péripéties des derniers mois et surtout à cette journée atroce, commencée sous le signe de la liberté, achevée dans le sang. Il prit sa tête dans ses mains et tenta d'oublier l'inoubliable.

– On s'en va, fit la voix de Nils.

Karib leva vers lui un regard embué de larmes et lui lança d'une voix étranglée :

– Tu vas rire.

– J'en ai pas très envie.

– Il va falloir qu'on emporte le corps du disciple.

– Quoi encore ? Tu veux lui donner une sépulture digne de lui dans un sanctuaire de la Mère Nature ?

– Non, Nils. Mais les nécromants font parler les cadavres.

Le lanceur de couteaux se décomposa.

– Tu as voulu le tuer, autant que ce ne soit pas pour rien.

La première journée de repos des volontaires d'Helion s'acheva sur une plage, dans les rayons du soleil couchant. Le corps du mage noir avait été enveloppé dans une tapisserie et transporté dans une brouette jusqu'à une dune éloignée d'où on l'avait fait rouler dans les herbes hautes. Puis les fugitifs s'étaient assis dans le sable. Le vent marin s'enroulait autour d'eux, noyant le chagrin et les doutes. Ils se laissèrent aller au bruit des vagues qui s'écrasaient sur la plage, tandis que les goélands traçaient des cercles parfaits dans le ciel. Quand l'horizon avala le dernier rayon de soleil, ils se remirent en route, et leur silence dura jusqu'à Sarys.

Une pluie de pétales tomba en corolle, déclenchant un tonnerre de vivats. Sur son estrade tapissée de soie, parmi les grappes de raisin dorées, le roi d'Helion saluait la foule. Au-dessus de lui claquait l'étendard du royaume, coiffé de son cerf au poitrail bombé. Le souverain avait revêtu son habit d'apparat, une armure d'opérette ciselée d'or et d'argent, un manteau de velours rouge sombre jetant des reflets scintillants, et bien sûr la couronne ancestrale, curieusement brute et dépouillée. Elle avait un jour coiffé de véritables conquérants, des hommes dont les statues guerrières étaient aujourd'hui dévorées de lierre dans les ruines de l'ancienne capitale. Si le sang de ces rois avait coulé dans les veines du souverain d'Helion, les Woltaniens auraient été pendus le long de la grand-route, pour l'exemple.

Mais l'heure était à la fête. Aux quatre coins de la cour d'honneur, des barriques gigantesques alimentaient sans une seconde de répit un flot de pichets que des serviteurs emportaient aussitôt. On avait déguisé les valets en « esprits du vin », des lutins de légende que seul pouvait voir l'homme qui savait boire, comme disait l'adage.

La tradition voulait qu'en ces trois jours de fête débridée la population soit invitée à festoyer avec les nobles. Elle l'était. Mais sous la forme d'une poignée de défavorisés morts de trac que l'on positionnait aussi loin que possible de Sa Majesté, sous la surveillance de la garde. Étaient aussi invités les chefs de corporation, les maîtres de guilde, les artisans les plus méritants – en d'autres termes les plus riches –, quelques petits bourgeois bénéficiant de passe-droits, et bien sûr les officiers de la garde. Sorti de ces « malheureux », la cérémonie de la pluie de vin était strictement réservée à la noblesse de la ville haute, suffisamment aisée pour avoir fait lever un habit pour l'occasion. Porter le même que l'année précédente était la pire des vulgarités : les dames de bonne famille pouvaient détecter dans la foule, plus sûrement qu'un archer sur un champ de bataille, la cible de leurs moqueries pour la saison à venir.

Olen applaudit avec enthousiasme l'avalanche ininterrompue de pétales qui avait mobilisé les vieilles femmes du lavoir durant une bonne semaine. Oranie lui lança un regard où se lisait la fierté d'être sa bienfaitrice : sans elle, il serait assis sur sa chaise, dans son couloir aveugle.

– Alors ?

– Superbe, répondit-il avec un coup d'œil de biais au décolleté de la jeune fille.

Elle lui donna une tape sur l'avant-bras.

– Ignare ! Je te donne accès à une cérémonie royale et toi tu regardes mes seins !

– Les ignares sont tous ces gens – il montra la cour d'honneur grouillant de monde – qui regardent autre chose que tes seins...

– Flatteur.

Olen avala une gorgée de l'excellent vin aux épices dont on avait fait monter un plein tonneau

dans les grands appartements de la reine. Il suffisait d'y plonger sa carafe et d'ajouter à sa guise une goutte de miel ou une pincée d'herbes aromatiques. Ces dames ne frayaient pas avec les fêtards, mais elles n'avaient rien à leur envier. Des amis choisis avaient été invités à assister à la cérémonie depuis les fenêtres du donjon, une vue imprenable à l'abri de la bousculade. Les quartiers de la reine, habituellement interdits à toute personne n'appartenant pas à sa suite, étaient ouverts aux familles et même aux galants, pour peu qu'ils se montrent discrets. Mais Olen avait dû raser les murs, car il aurait été scandaleux de découvrir un vulgaire porte-glaive dans la chambre d'une dame de compagnie.

Cette chambre, il la fréquentait depuis trois jours déjà. S'y glissant dès l'extinction des chandelles, il en sortait sur la pointe des pieds à l'aube. Oranie le raccompagnait à la porte, se pendait à son cou et faisait mine de ne pas le lâcher. Ils s'embrassaient en riant, il la menaçait de la séquestrer dans son réduit, avec sa compagnie pour seule distraction. Elle jurait que la punition serait délicieuse. Il faisait trois pas dans le couloir, reprenait son poste puis revenait en courant, refermait la porte, et l'embrassait de nouveau.

- Tu ne nous trouves pas ridicules ? demandait Oranie. On dirait deux gamins de quinze ans.
- Je m'en contrefous. Je t'aime.

Il l'aimait. Déjà. À tel point qu'elle lui manquait à l'instant où il quittait sa chambre. Comment avait-il pu croire être amoureux d'Ena ? Oranie avait tout ou presque : la sensualité, l'esprit, le goût des autres, la culture, la finesse, et ce parfum musqué qui montait à la tête, laissant longtemps après son passage un effluve qui n'appartenait qu'à elle. À côté du sentiment qui l'envahissait chaque jour davantage, son amour pour la paysanne d'Henig n'était qu'une passade. Il chassait aussitôt son souvenir, chargé d'une sourde culpabilité. Qu'y pouvait-il ? Il avait quitté Henig contraint et forcé... D'ailleurs, Ena avait dû l'oublier. C'était une fille simple, pour ne pas dire simplette... Elle avait certainement cédé aux avances de son soupirant et c'était mieux ainsi. Haldan était parfait pour elle. Un jour, peut-être, lorsque tout serait terminé, il retournerait au village pour lui présenter l'amour de sa vie, le vrai. Il pardonnerait au traître et au reste de l'univers, car la première vertu de l'amour est de vous faire aimer le monde entier.

Les trompettes et les cors retentirent, couvrant les acclamations. Le roi buvait. À grandes gorgées, pour montrer à son peuple combien il savait être un homme comme les autres. Des centaines de gobelets s'entrechoquèrent : au cri de « vive le roi ! », on trinqua à la santé du souverain – et de sa reine, dont le trône restait vide. L'étain résonna jusqu'aux portes de la ville haute, comme si l'on se battait dans la cour d'honneur.

- Il déteste ça, chuchota Oranie à l'oreille d'Olen avant de lui mordiller le lobe.
- Quoi donc ?
- Boire ! Sa Majesté digère très mal le vin. Il ne boit que de la bière et de l'eau. Ce soir, il vomira ses tripes.
- C'est un dur métier.

Un orchestre de luths, de flûtes et de harpes se mit à jouer – faux – un air qui lança une ronde endiablée dans la cour. Les poseurs, happés par la fête, cessèrent de se toiser et bondirent dans la danse. Olen s'éloigna de la fenêtre et tendit la main à sa compagne, avec une caricature de révérence.

- Ma dame, accordez-moi cette ronde.
- Messire, vous me troublez !

Ils se prirent les mains et tournèrent sur eux-mêmes, tandis que des feux de couleur, généreusement offerts par la guilde des illusionnistes, s'élevaient sur les remparts. Il y avait quelque chose d'enivrant dans cette fête entre quatre yeux, au-dessus de tous ces gens qui ignoraient tout de leur liaison. Olen happa son gobelet au passage, répandant la moitié de son contenu sur le tapis.

- Tu ne peux pas faire attention, espèce de soudard ? plaisanta-t-elle. Ce tapis vient des ateliers de Joarès, il vaut plus cher que cinquante ans de ta solde !
- Cette pelure ?

Il passa son bras autour de la taille d'Oranie et l'attira à lui.

- Viens, je vais me faire pardonner.
- Je ne vois pas ce que tu pourrais faire qui vaille la moitié de ce tapis.
- Tu veux voir ?
- Montre.

Elle se pendit à son cou, comme elle adorait le faire. Mais à l'instant où leurs lèvres s'unissaient, la porte s'ouvrit. La jeune fille fit un bond en arrière, et le rouge lui monta instantanément aux joues. Olen resta pétrifié, l'uniforme débraillé, la main encore tendue vers elle.

Le jeune homme qui était entré sans frapper paraissait aussi surpris qu'eux. Âgé de vingt ans, grand et maigre, il portait un justaucorps de velours pourpre sur lequel se détachait une ceinture décorée de petites grappes de raisin d'argent. Une mèche de cheveux savamment coiffée lui tombait sur les yeux. Il était l'archétype du jeune noble d'Helion : précieux, maniéré, pas encore assez mûr pour occuper la charge que l'on ne manquerait pas de lui acheter.

- Je vois que je dérange, fit-il, embarrassé. Je vous laisse.
- Non, non, entre, je t'en prie, répondit Oranie, masquant son trouble comme elle le pouvait.
- Vraiment, je suis gêné, poursuivit le jeune homme. Je venais te prévenir que les filles vont descendre pour la sarabande... Il n'y a pas de risque... La folle dort, elle ne va pas se réveiller de sitôt avec ce qu'elle a pris.

Il se mit à marcher à reculons.

- Mais oublions ça, tu as mieux à faire !
- Entre, Berel, je te dis ! On ne va pas te manger.

Elle se força à rire, un peu trop fort au goût d'Olen. Mais le jeune homme parut se détendre et se mit à rire à son tour. Il n'y avait pourtant rien de drôle... Le fugitif dut prendre sur lui pour arborer un simple sourire, plus adapté à sa fonction. Il ignorait à quel point l'irruption de ce jeune coq dans leur intimité pouvait se révéler dangereuse, mais l'attitude fébrile d'Oranie n'était pas du meilleur augure.

- Berel, je te présente Olen. Notre garde.
- Bonjour, fit le jeune homme, qui ne devait pas souvent saluer les gens du peuple.

Olen s'inclina avec respect. Le capitaine Gomher lui avait interdit toute forme de familiarité avec les gens de la cour, et il se montrait déjà suffisamment familier avec la cinquième dame de compagnie.

– Oh, pas de courbettes avec moi, mon ami ! C'est la fête des vendanges, nous sommes tous égaux, ce soir !

Il adressa un clin d'œil à la jeune fille.

– N'est-ce pas, Oranie ?

Ce qu'Olen prit au premier abord pour une attaque dissipa tout embarras chez la jeune fille. Son sourire s'élargit et ses joues reprirent leur teinte de porcelaine.

- Dis donc, Berel ! J'en connais un qui pourrait balayer devant sa porte avant de faire des allusions.
- Quelle mémoire ! Tu t'en rappelles encore...
- Tout le monde s'en rappelle.

Une vieille complicité semblait l'unir à ce jeune oisif et, malgré tous ses efforts, Olen ne put contenir l'inévitable vrille de la jalousie. Était-il un ancien amant ? Un soupirant ? Un ami trop proche qui attendait son heure ? Il savait bien qu'une fille comme Oranie était promise à d'autres partis qu'un obscur mercenaire.

La jeune fille le vit s'assombrir et lui adressa un regard si intense qu'il l'aurait traversé comme une flèche. Ce qu'elle lui disait en silence était tout ce qu'il voulait entendre. Peu importaient la noblesse et ses mariages arrangés : elle l'aimait, et pour l'heure rien d'autre ne comptait.

Les grands serments sur l'égalité des hommes devant le vin n'empêchèrent pas Berel d'ignorer superbement le volontaire d'Helion qu'il avait salué avec tant de chaleur. Il se mit à pérorer, racontant que telle famille avait boudé la cérémonie, que la reine avait encore fait scandale, que sa marraine fournissait le vin de la fête, au mépris des accords passés entre un certain Jossarion et un dénommé Danel Ehorias. Oranie paraissait s'amuser de ces histoires, et tentait par moments d'y intéresser Olen, en lançant des « tu te rends compte ? », assez exaspérants en vérité. Pendant ce

temps, la sarabande allait bon train dans la cour d'honneur. Le roi s'étant retiré *pour festoyer* dans ses appartements, la noblesse débridée se déchaînait sous les yeux ronds des « malheureux », qui applaudissaient timidement.

- Au fait, Oranie, s'écria le jeune courtisan. Tu me dois cent cinquante écus !
- Je te dois cent cinquante écus ?
- Eh oui... Tu sais quel jour nous sommes ?

Elle éclata de rire et saisit le bras d'Olen. Mais elle retira sa main aussitôt, comme si le contact d'un soldat avait pu la salir. Il avait beau savoir que ce geste n'était destiné qu'à voiler leur amour, il se sentit profondément humilié.

– Oh, ce n'est pas possible ! J'avais complètement oublié ! Tu vas trouver ça puéril, dit-elle à Olen, mais en ce moment tout le monde au château fait des paris sur les fugitifs de Woltan. Enfin, tout le monde... Toute la petite bande « des appartements ». Berel est attaché au service du roi, mais il y a aussi Talinia, Messine et toute la clique du...

– Quelle sorte de paris ? coupa Olen, qui en une heure s'était vu asséner suffisamment de noms d'inconnus.

Les yeux de la jeune fille pétillaient d'amusement, et peut-être un peu d'ivresse.

- Chaque semaine, on mise soit sur les Woltaniens, soit sur les régicides. Je sais, c'est un peu stupide, mais ça amuse tout le monde. Ça fait déjà une semaine ? demanda-t-elle à Berel.
- Pile. Et ils courent toujours !
- Ils vont me ruiner, ces fugitifs ! confia-t-elle avec une petite moue à Olen, qui ne put se résoudre à sourire.

Ainsi, la femme qu'il aimait pariait chaque semaine sur sa propre capture.

- Tu voudrais peut-être jouer... euh...
- Olen, rappela Oranie.
- Olen, oui. Il suffit de miser : tu choisis ton camp, Woltanien ou fugitif, et dans une semaine tu auras gagné ou perdu ! Tu verras, c'est tordant. Il fallait nous voir poser des questions au général ou au chambellan pour savoir sur qui parier ! S'ils savaient... Ne crois pas que ce soit un atout d'être bien renseigné, au contraire ! C'est la meilleure façon de se tromper ! Toi qui n'es au courant de rien, tu vas sûrement te faire de l'argent...

Olen répondit sans masquer son dédain. Rire ou s'effacer poliment était au-dessus de ses forces. Il réprima une irrésistible envie de pointer son épée sur la gorge du jeune coq en lui disant « tu veux des émotions, en voilà ».

- La solde d'un volontaire ne permet pas ce genre de fantaisie. Pour gaspiller de l'argent, il faut

en avoir.

- Je croyais que les gens comme toi jouaient aux dés.
- Les gens comme moi ?

Le ton virait à l'acide.

- Tous les gardes du château se ruinent au tripot, plaisanta Oranie, espérant étouffer le feu qu'elle avait allumé bien malgré elle. Olen est un soldat, Berel, ce n'est pas la même chose !
- Ah, si c'est un soldat... ironisa le jeune homme.

Le fugitif vida son gobelet d'un trait. Le vin noyait peu à peu ses facultés dans une torpeur mêlée de dégoût. Il voulait jouer, le petit coq ? On allait jouer.

- Parions, après tout. Je veux bien jouer, moi aussi.
- À la bonne heure, triompha Berel.
- Voilà tout ce que j'ai, fit Olen en vidant sa bourse sur une table. C'est une somme ridicule pour vous autres – il adressa à Oranie un regard noir – mais je n'ai pas un écu de plus. Je mise sur les fugitifs.
- Ça me va très bien. Pari tenu.

Les deux hommes se serrèrent la main de part et d'autre de la table, leur antipathie réciproque suintant derrière leurs sourires de façade. Olen venait de parier vingt-huit écus sur sa propre tête.

- Descendons ! s'écria Berel en vidant son verre à son tour. Ils dansent encore, en bas.
- Vas-y, dit Olen à Oranie, voyant combien elle hésitait, car il allait réintégrer son réduit.

Dès que le jeune homme eut quitté la pièce, la fille du drapier se jeta au cou d'Olen. Il resta droit comme le garde qu'il était, l'œil fixe et la mâchoire contractée. Elle le couvrit de baisers jusqu'à ce que l'amour remonte en lui telle une vague inexorable, écrasant les rancœurs.

- Pardon, pardon, pardon, murmura-t-elle.
- Va danser, il t'attend.
- Je viendrai te chercher tout à l'heure.
- Amuse-toi bien.

Elle l'embrassa une dernière fois et lui glissa :

- Si tu perds, je te rembourserai ton argent. Tu ne sais pas ce que nous savons, tu paries au hasard, ce n'est pas juste... À ce soir, mon amour !

Olen la rattrapa par le bras sans ménagement. Elle grimaça, mais attribua ce geste au fait qu'un simple soldat avait engagé toute sa fortune sur un coup de tête.

– Qu’est-ce que je ne sais pas ?

– Les fugitifs sont marqués... Où qu’ils se cachent, ça ne changera rien ! Ils ont une espèce de marque nécromantique ou je ne sais quoi... qui permet au chien – tu sais, leur molosse monstrueux, tout le monde en parle – de les traquer. Honnêtement, je ne comprends même pas pourquoi ça fait trois semaines que je perds en misant sur Woltan !

Le volontaire d’Helion fut pris de vertige. Ses idées se brouillaient, emportées par le vin, dévorées par l’image fantasmée de ce molosse qui venait réveiller les terreurs enfouies. Il s’appuya à la table.

– Mais ne t’inquiète pas, mon amour, plaisanta-t-elle avec un clin d’œil complice. Ce ne sont pas tes trente écus qui changeront ma dot. Au moins, tu sauras que je ne t’aime pas que pour ton argent.

Le vin s'était emparé de Sarys. Dans le quartier des tavernes, il ruisselait jusque dans le caniveau, où des ivrognes pleins à ras bord le lapaient à même la terre, comme des chiens. Toute la journée, on avait bu et chanté entre gens de bien, sous les guirlandes de feuilles. Pour ne pas céder trop vite à l'ivresse, on mangeait du fromage et des fruits secs. Mais à cette heure avancée, les fêtards d'occasion laissaient le terrain aux oiseaux de nuit. Restaient ceux qui avaient trop bu pour entrevoir la nécessité de rentrer chez eux, mêlés aux habitués du tonneau. L'atmosphère bon enfant n'était plus : sous l'emprise du vin, les « petits » du royaume se sentaient pousser des ailes ; ils s'attaquaient au décor et parfois aux passants, piétinaient en meuglant les grappes de raisin et les guirlandes. Les patrouilles rasaient les murs. Un rien pouvait enflammer tout cet alcool et mettre le quartier à sac.

Le Pirate aussi rasait les murs, car un petit cireur avait nettoyé ses bottes le matin même, à son arrivée en ville. Il bouscula un ivrogne qui le tirait par le manteau, et l'homme s'étala de tout son long sur les pavés boueux. Il fit mine de se relever, furieux, mais, découvrant la silhouette émaciée, les orbites vides et surtout la grande épée de celui qui l'avait étendu d'une pichenette, il se ravisa.

– Holà, tout doux, mon beau ! cria-t-il, et son haleine eut raison de toutes les mouches du quartier. C'est la fête ! Les dieux et les hommes sont amis, ce soir !

Le mercenaire lui cracha au visage. Satisfait de se sentir de nouveau craint et respecté – la concurrence était devenue rude –, il poursuivit son chemin. Grâce à lui, les choses allaient bientôt reprendre leur cours. Helion redeviendrait Helion, les combattants de tout poil repartiraient à l'aventure. Quant à lui, il n'aurait que l'embarras du choix pour remonter sa petite équipe de chiens de guerre, la meilleure du pays : il avait déjà repéré quelques candidats de valeur, ô combien plus aguerris que ne l'étaient ses hommes. Il serait en somme le seul homme du royaume que ces quelques mois de chaos auraient comblé... Pour cela, il lui restait un détail à régler.

À l'enseigne du Chardon, il n'y avait ni grappes de raisin ni guirlandes aux fenêtres. C'était pourtant l'une des plus imposantes tavernes du quartier, avec sa célèbre salle peinte en rouge vif et sa broche géante, digne de la corporation des rôtisseurs. Les jours de fête, on pouvait y cuire un porc entier, régaland la clientèle de bons morceaux bien gras. Mais en cette nuit de célébration, l'auberge ne s'était parée que d'un garde, assez spectaculaire en vérité, avec son armure de cavalier, noire et dorée.

Reconnaissant le Pirate, l'homme lui montra la porte sans un mot. Le mercenaire prit une profonde inspiration. Une fois de plus – il espérait que ce serait la dernière –, un sentiment de malaise l'envahissait, rétrécissant ses épaules, voûtant son dos. Il détestait cette impression, cette attitude de chien soumis au chef de meute, mais il était un homme prudent, et le jeu en valait la chandelle.

Il se voûta plus encore en réalisant que la grande salle rouge fourmillait de Woltaniens en armes. Une belle flambée crépitait dans la cheminée, dont les flammes se reflétaient dans les armures. Ces

hommes ne quittaient-ils jamais leurs tenues de guerre ? Les gantelets de fer posés sur les tables, les épées à pommeau de lune alignées contre les murs, les casques au sol... On se serait cru au bivouac, un soir de bataille.

Une petite vingtaine d'hommes était attablée là où l'on aurait pu en asseoir deux cents. Tête nue, les cavaliers de cristal finissaient de dîner, parlant entre eux à voix si basse que le mercenaire crut être devenu sourd. En ce jour de beuverie, on ne voyait nulle part quelque chose qui ressemblait à un pichet de vin... Comme de petites filles, les terribles guerriers de Woltan buvaient de l'orangeade ! En dépit de son appréhension, le Pirate fut très amusé par ce détail, qu'il ne manquerait pas de colporter une fois loin d'ici.

L'albinos était assis seul à une table de dix, sur laquelle on avait étalé une carte du royaume. Ce genre de document était rare et coûteux, ils n'avaient pu se le procurer qu'à la bibliothèque royale de Sarys et n'avaient pas hésité à le piquer de clous de tapissier, marquant les points stratégiques. Debout, engoncés dans leurs armures grises à reflets d'argent, deux officiers au visage de marbre étaient penchés sur la carte. L'un d'entre eux pointait, le Pirate aurait pu le jurer, les montagnes au sud de Dreda. D'évidence, ils ne savaient rien.

- Tiens ! fit l'albinos.
- Mes respects, messires.
- Tu viens me rendre mon argent, mercenaire ?
- Au contraire. Je viens renégocier mon contrat.

L'albinos éclata de rire.

– Herwald, lança-t-il à l'un des officiers, je te présente l'homme qui a laissé échapper les prisonniers. Et qui me promet depuis trois mois qu'il va les retrouver.

Le dénommé Herwald eut un sourire glacial.

- Cette fois, argumenta le Pirate, j'ai une piste très sérieuse.
- Si j'avais dû compter sur tes pistes très sérieuses, mercenaire, nous en serions encore à tourner autour du petit village de la montagne !

Ignorant le sarcasme et les vingt paires d'yeux clairs qui le transperçaient, le Pirate reprit :

- Dans quelques heures, je saurai exactement où se trouvent les fugitifs. Ni là, ni là, ni là, en tout cas, fit-il en désignant les clous.
- Vraiment ?

L'albinos changea soudain de manières. Il invita le mercenaire à s'asseoir, lui offrant même de partager son pichet de bière – car il buvait de la bière, au nez et à la barbe des petites filles de cristal. Le mercenaire prit ses aises, savourant la première marque de respect de l'homme qui l'avait traité comme un moins que rien. Les officiers s'assirent à leur tour, un peu en retrait.

– Je t’écoute.

Le Pirate ne dévoila pas le moindre détail de sa longue marche qui s’achevait enfin. L’albinos ne devait rien savoir. S’il était là, c’était pour jouer le plus beau coup de cette partie d’échecs, où il n’était pourtant qu’un pion insignifiant. Il avait touché quinze mille écus pour convoier un chariot du port d’Ythem à la frontière du nord. Ces quinze mille écus étaient devenus une dette et lui-même s’était persuadé que retrouver les fugitifs ne ferait que l’en affranchir. Cependant, à mesure que son filet se refermait sur ses proies, cet argent dans son esprit devenait un acompte. On offrait cent mille écus au premier pouilleux qui livrerait les fuyards et lui n’en serait quitte que pour un vague remerciement ?

L’albinos ne fit pas mine de négocier et le Pirate en fut presque déçu, car il aurait voulu faire plier les Woltaniens de force, comme on fait avancer un âne en lui présentant une carotte.

– Ma foi, si tu les retrouves, rien ne s’oppose à ce que tu touches la prime comme les autres. Cent moins quinze : quatre-vingt-cinq mille écus.

– C’est tout ce que je voulais entendre, fit le mercenaire en se levant.

L’officier fronça les sourcils, interrogeant l’albinos du regard. Si ce dernier avait claqué des doigts, on aurait sans doute traîné le Pirate par la peau du cou jusqu’à la planque supposée des fugitifs. Mais l’albinos secoua la tête et le mercenaire fut libre de quitter les lieux aussi dignement qu’il y était entré.

– J’ai une dernière question, osa le Pirate, encouragé par le changement dans l’attitude du Woltanien.

– Oui ?

– Pourrais-tu... Pourriez-vous me dire à qui j’ai affaire ? Je ne l’ai jamais su, et la dernière fois que j’ai été confronté à eux, je me suis retrouvé face à un mage de combat. Et pas un amateur... On n’était pas prévenus, on aurait pu tous y rester ! S’il y a d’autres surprises, j’aimerais bien être mis au courant. Ce serait dommage d’échouer aussi près du but, non ?

Le second officier, qui était resté muet jusque-là, s’adressa à l’albinos comme si le Pirate n’était plus là.

– Je ne sais pas comment tu peux laisser cet abruti te parler sur ce ton. Si j’étais toi...

– Chacun son métier, fit l’albinos en levant sa chope. Le jour où je te donnerai des leçons de combat, tu me donneras des leçons de diplomatie.

Celui qu’il appelait Herwald eut un petit rire. L’autre se renfroigna, et l’albinos, reposant sa chope vide, s’adressa de nouveau au mercenaire en lui faisant signe de se rasseoir. Le Pirate avait gagné, il allait apprendre ce que tout Helion cherchait à savoir.

– À l’origine, ils étaient quatre. Quatre prisonniers. L’un d’entre eux est mort sur la montagne... J’ignore lequel, puisque tes hommes ont été assez idiots pour jeter ce qui restait du chariot dans une crevasse.

Le Pirate prit l’air du chef accablé par la bêtise de ses troupes, mais c’était pure forme, car l’albinos savait parfaitement qu’il était à l’origine de l’une des actions les plus stupides de cette ténébreuse histoire. Dans un premier temps, il était remonté, avec les survivants, sur les lieux de l’accident. Les fugitifs, naturellement, ne s’y trouvaient plus. Son nez le faisait souffrir, cinq de ses hommes étaient tombés... Si seulement il s’était attendu à voir sortir les prisonniers de leurs cages, peut-être se serait-il demandé s’ils étaient dangereux ! Mais l’albinos, comme toujours, avait été avare de détails. Ses seules instructions étaient de convoier la voiture d’une traite, le reste concernait les Woltaniens de l’escorte.

Le mercenaire avait donc résolu de précipiter dans le vide le chariot et le cadavre du quatrième homme, espérant que le commanditaire n’y verrait que du feu. On aurait conclu à la mort des quatre prisonniers. Un simple accident... Mais ses hommes – là était leur véritable erreur – s’étaient refusé à jeter aux corbeaux les corps de leurs camarades tombés au combat. Ils les avaient ramenés en ville, et l’affaire s’était éventée.

– Il y en a donc trois dans la nature. Lesquels ? Nous n’en savons rien. Enfin si, nous savons que le mage a survécu, n’est-ce pas ?

Personne, si ce n’était un oiseau de proie, n’aurait pu accéder à la faille où s’était écrasée la carriole. On avait abandonné le projet insensé consistant à faire descendre dans le vide un homme au bout d’une corde, car les seuls susceptibles d’identifier le prisonnier étaient les Woltaniens, qui refusaient de se livrer à cette acrobatie suicidaire.

– Ces quatre hommes sont des professionnels du meurtre, reprit l’albinos. Un petit groupe très entraîné, solidaire. Bonnes références. Il y a cinq ans, ils font une première tentative pour assassiner le roi de Woltan. Ils sont arrêtés. Ils s’évadent de la forteresse l’année dernière...

– On ne les a pas condamnés à mort ?

– Arrête de m’interrompre, mercenaire ! Je te fais la grâce de te raconter cette histoire... Et non, on ne les a pas condamnés à mort, ils n’avaient encore tué personne.

Le Pirate se garda bien de risquer un commentaire, mais trouva indigne de Woltan, ce royaume irradiant de puissance, d’épargner des régicides. Même à Helion, où la dernière décapitation publique remontait à quinze ans, ils auraient payé le prix du sang.

– Bref, après avoir assassiné le roi pour de bon cette fois, ils sont arrêtés, acheminés jusqu’ici... et perdus de nouveau, en partie grâce à toi.

La question qui taraudait un royaume entier – pourquoi Helion ? – restant lettre morte, le mercenaire ravala sa curiosité et se consola en pensant qu’il serait le seul homme du royaume à

posséder au moins en partie le secret des dieux.

– Leur chef s’appelle Hroald. C’est un champion d’arènes, un type qui a eu son heure de gloire. Il est *très* dangereux. Ne t’avise pas de tirer l’épée contre lui, laisse faire ces messieurs – il montrait les cavaliers de cristal.

– J’ai vu ça de près, rétorqua le Pirate.

– Le mage, c’est Giver. Un mage de combat, un ancien des arènes lui aussi, avec une spécialité assez rare, un sort médian qu’il s’est fait enseigner par un maître aux Grandes Pagodes : il fait fondre le métal des armures.

Grâce soit rendue à la Déesse, aucune armure n’avait fondu lors du combat sur la montagne ; peut-être fallait-il s’estimer chanceux de n’avoir vu que la terre s’ouvrir. Du reste, quand on ne roule pas sur l’or, on porte plus de cuir que de métal, et le cuir ne fond pas.

– Le troisième s’appelle Ajnar, c’est le seul assassin pur jus du lot – il a été formé dans une secte. C’est un pro du poignard, de l’arc et des poisons. Lâche-le chez un herboriste et il te concoctera de quoi tuer un bœuf. Et le dernier est un ancien acrobate reconverti dans le meurtre. Mauvais combattant, mais il s’infiltrait partout, un vrai serpent. Son nom est Wallend, mais on le connaît aussi sous le nom de Jeroam.

Il se versa une rasade de bière, mais n’en proposa pas au Pirate.

– Comme ça, tu sais à quoi t’en tenir, mercenaire. Puisque tu n’aimes pas les surprises...

L’homme aux orbites creuses se répandit en politesses, puis retrouva la rue et ses odeurs de vinasse. Un groupe de buveurs en venait aux mains devant une taverne, chacun faisant valoir ses droits sur un tonnelet encore intact. Qu’il était plaisant de retrouver l’humanité et ses petits travers... Il en aurait embrassé la grosse femme taillée comme un ours qui traversait la rue en vomissant tous les trois pas. Il se jura de ne jamais se rendre à Woltan, ce royaume où l’on vivait jour et nuit en armure, sans boire, sans rire et probablement sans baiser, si ce n’était pour faire des enfants, que l’on transformerait à leur tour en soldats impitoyables abreuvés d’orangeade. Heureusement, ces statues vivantes allaient reprendre le bateau dans quelques jours, et il serait riche.

Bien sûr, il aurait préféré arrêter lui-même les fugitifs, humiliation suprême pour cette armée de surhommes. Mais cette petite satisfaction personnelle n’était plus à l’ordre du jour. Les hommes que l’on recherchait étaient une équipe d’assassins professionnels, suffisamment aguerris pour avoir occis un roi – et quel roi ! Il fallait être fou pour les affronter une deuxième fois. Un mage, passe encore, mais un champion d’arènes ! Il se contenterait d’empocher quatre-vingt-cinq mille écus, et de faire savoir que, grâce à lui, le pays serait enfin débarrassé des hordes de mercenaires errants. Helion tout entier lui serait reconnaissant, et la reconnaissance, c’est de l’argent.

– Eh, toi ! lui cria un rouquin qui sortait en titubant d’une taverne. La Déesse te protège ! Je vois sa main au-dessus de ta tête !

C'était un signe. Le lendemain serait un jour de gloire.

Il faisait encore nuit lorsqu'une main fébrile secoua Olen, qui somnolait sur sa chaise. Cela faisait une heure ou deux qu'il s'était glissé hors du lit d'Oranie, quittant le moelleux édredon de plumes pour l'inconfort de son réduit. Les amoureux détestaient ces moments de séparation nocturne, vécus chaque jour comme un déchirement, mais s'ils étaient découverts, c'en était fini de la carrière de la jeune fille à la cour. On la renverrait à son père, qui la marierait à un marchand, et toute sa vie durant elle regretterait d'avoir laissé passer sa chance.

Le volontaire sursauta. Ouvrant les yeux, il reconnut le capitaine Gomher, qui, dans sa robe de chambre de molleton rose et ses mules de cuir doublées de mouton, ressemblait à une vieille tenancière de bordel.

- Réveille-toi ! Tu dois redescendre à la caserne tout de suite !
- Mais pour quoi faire ? fit Olen, interloqué.
- C'est la guerre !

La guerre ? Gomher ne put lui en apprendre davantage. On l'avait fait appeler à la porte du château, lui ordonnant de renvoyer tous les volontaires à leur unité au plus vite, car ils partaient en guerre. Ils n'étaient qu'une poignée à servir en ville et Olen était le dernier à manquer à l'appel. Cette fois, il n'y aurait pas de passe-droit : quelle qu'ait été la raison pour laquelle il se prélassait dans les quartiers de la reine, les volontaires étaient attendus au complet.

- Je m'équipe et je descends, dit-il.

Comme il l'espérait, le capitaine s'éclipsa, lui laissant le temps de courir à la chambre d'Oranie. Partir sans un adieu, sans un baiser, lui était insupportable. S'il devait mourir, ou ne jamais revoir le palais, il ne voulait pas qu'elle l'apprenne par un autre. Il avait quitté Ena comme un voleur, Oranie méritait mieux.

Elle s'étira comme un chat en sentant le contact des lèvres de son amant dans le creux de son cou.

- Qu'est-ce que tu viens faire là, soldat ? minaуда-t-elle.
- Je pars, fit Olen d'une voix étranglée.

Elle se redressa brusquement, les paupières encore lourdes de sommeil.

- Mais où ? Pourquoi ?
- Les volontaires sont appelés à la guerre. Je ne peux pas t'en dire plus, je ne sais rien, et Gomher peut revenir d'un instant à l'autre.

- Je ne comprends pas...
- Je t’aime, fit-il. Et je vais revenir, sois-en sûre ! Tu ne te débarrasseras pas de moi comme ça...
- Je ne comprends pas, répéta-t-elle.

Les coins de sa bouche retombèrent, on aurait dit un enfant prêt à pleurer. Le cœur serré, Olen la prit dans ses bras et la serra contre lui. Elle s’agrippa à son cou et il sentit la chaleur de ses larmes couler sur sa peau.

- Je reviendrai.
- Tu as intérêt, sanglota-t-elle.
- Je t’aime.
- Moi aussi je t’aime.

Il s’arracha à elle. Si Gomher le trouvait là, leur histoire s’achèverait et la guerre n’y serait pour rien.

- Fais attention à toi ! s’écria-t-elle. Sinon je te tuerai moi-même !

Il se força à sourire et la regarda une dernière fois. Il la trouva belle, plus belle que toutes les femmes dans sa chemise de nuit chiffonnée, avec ses cheveux en bataille et ses yeux rougis par les larmes. À cet instant il regrettait de ne croire en rien ; s’il avait eu une prière, un sacrifice, une clé autour du cou, une amulette en poche, il aurait mis toute sa dévotion dans le désir désespéré de la revoir.

Il traversa la cour d’honneur au pas de course. Les pavés étaient jonchés des débris de la fête : tonnelets vides, grappes de raisin éparses et, dans les flaques de vin mêlé de terre, une bouillie informe de pétales rappelait que la pluie divine s’était abattue sur le roi d’Helion. Dans quelques heures, le palais se réveillerait mollement, les serviteurs se mettraient au travail, et l’on distribuerait partout le bouillon reconstituant que les guérisseurs avaient préparé toute la nuit durant, car la fête n’était pas terminée.

Au même moment, le capitaine Aulas prenait congé de sa famille, rassemblée sur le perron de sa maison de la ville haute. Il y avait bien sûr sa femme, ses quatre filles et son bon à rien de fils, mais aussi le grand-père, que l’on hébergeait depuis la mort de sa femme, ainsi que les domestiques au grand complet. On lui amena son cheval, on lui donna ses gants, son casque et son baudrier. Dans les yeux de sa progéniture, il décela pour la première fois une fierté mêlée de crainte : enfin il était un héros. Ce qui ne l’empêcha pas de détester ce premier départ pour la guerre, car il ressemblait à une cérémonie funèbre. Et même si les yeux restaient secs – Aulas n’avait pas toujours su se faire aimer de son petit clan –, cet adieu solennel lui donnait l’envie de renoncer à son bâton de commandement. Mais il était trop tard. Verès l’avait piégé, c’était lui et non un autre qui accompagnerait aujourd’hui les anciens mercenaires à la bataille.

Trop serré dans sa cuirasse de guerre, il maudissait son amour des bonnes tables et son refus d’opter pour une carrière de diplomate. Allez faire comprendre à un étourneau de vingt ans que

l'armée n'est pas seulement un bel uniforme qui fait tourner la tête des filles...

Sa femme fit un pas en avant et, d'un geste auguste, jeta sur son époux une pincée de cendres recueillie au cœur de l'autel après le sacrifice de la veille. Ce rituel avait pour but de renforcer la protection de la Déesse et – il fallait bien le dire – de faciliter le passage sur les terres toujours vertes du monde d'en bas, si les choses tournaient mal. Mais elle avait poussé un peu loin le zèle : la pincée était une poignée dans laquelle des débris d'agrumes tenaient eux aussi à marquer la cérémonie. Ils collèrent à la cuirasse et même à la figure du capitaine, qui s'essuya rageusement. Son fils gloussa, ce qui lui valut une taloche du grand-père. « Je vais t'apprendre à rigoler ! » fut la dernière phrase qu'il entendit avant de partir au petit trot vers son destin.

Dans la cour de la caserne, les volontaires alignés rivaient, comme on le leur avait appris, le regard à l'horizon. Une tension acide et pesante planait sur le bataillon, et même les plus aguerris sentaient leur estomac se nouer. Le soldat est comme un chien : lorsque son maître est tranquille, rien ne peut entamer son moral. Mais quand les cadres tremblent, les vétérans eux-mêmes claquent des dents à l'unisson.

Karib, lui, n'avait pas eu besoin de voir fléchir les sergents pour rêver plus que jamais de désertion. La vie de caserne était une torture. La colonne de Sed Temon ne comptait que six primates, le corps des volontaires en comptait cent. Encadrés par des sergents qui n'avaient pas non plus inventé la jarre à huile... Guerriers d'occasion ou vétérans, ils partageaient ce besoin crispant de crier au lieu de parler, sans doute pour marquer la virilité de la profession. Les bâtiments sentaient la sueur et la crasse. On se battait à la moindre occasion et, si son gabarit impressionnant ne l'avait mis à l'abri des provocations, le mage aurait certainement eu, comme tant d'autres, les côtes ou le nez cassés. Le guérisseur de la troupe œuvrait chaque jour, non pour soigner les blessures de l'entraînement, mais pour remettre sur pied de grands gaillards incapables de vivre en communauté. Ils étaient des chiens de guerre sans dieu ni maître, dont la vraie nature se dévoilait à la première altercation.

Mais Karib n'avait pas imaginé que le pire restait à venir. Au milieu de la nuit, un sous-officier avait fait irruption dans le dortoir, brandissant une torche, et ses aboiements avaient jeté les volontaires hors de leur lit :

– Debout ! Debout, bande de larves ! Tous en tenue de combat, dans la cour, et que ça saute !

Il avait fallu s'équiper en vitesse et courir s'aligner à l'extérieur, avant d'attendre, faute de déjeuner, l'arrivée du chef de corps. Mauvais signe : on avait distribué des casques à ceux qui n'en avaient pas. Le mot de « guerre » revenait sans cesse dans les conversations murmurées du bout des lèvres. Par moments, un sergent hurlait « silence ! », mais le bourdonnement reprenait presque aussitôt.

Au sixième rang des volontaires, l'Anguille était plongé dans ses pensées. À cette heure il n'était plus très sûr d'avoir fait le bon choix en signant son engagement sous la bannière à damier. Dans un premier temps, on lui avait signifié qu'Helion n'avait nul besoin d'éclaireur et qu'il ferait son temps dans la piétaille, comme tout le monde. Ses projets d'avancement s'évanouissaient... Et voilà que cette armée, qu'il pensait vouée à une douce hibernation, se piquait de partir en guerre ! Quelque part dans le pays, Sed Temon et ce qui restait de sa troupe devaient dormir à poings fermés dans un

village réquisitionné, gavés de soupe au lard et la tête pleine de rêves. Des rêves à cent mille écus... S'ils pouvaient le voir dans son uniforme de mauvaise facture, blême de froid et de sommeil aux premières lueurs de ce jour qui s'annonçait glacial, ils ricaneraient.

Le général Verès fit son entrée dans la cour, flanqué de son aide de camp. Les deux officiers à cheval avaient troqué leurs beaux atours contre de « vraies » armures de métal brut. Leurs manteaux n'étaient plus rouges mais bruns, et leurs bottes disparaissaient sous de hautes jambières de métal. Seul le casque au panache blanc, ciselé d'argent et frappé aux armes d'Helion, rappelait encore la tenue flamboyante du général à la parade. Un murmure passa dans la troupe : le chef de guerre en personne allait-il mener les volontaires au combat ? Qu'en était-il du capitaine Aulas, le chef de corps que l'on voyait si rarement ?

Rhys Edel toisa la légion de pouilleux alignée et lui trouva un air vaguement martial. Il n'en hocha pas moins la tête avec une moue dédaigneuse, ne comprenant toujours pas cette stupide tactique qui consistait à placer en première ligne des étrangers dont on ne savait rien. À défaut de mener de bons fils d'Helion à la victoire, il aurait à cœur de montrer à ces hommes, plus encore qu'à leurs ennemis, ce qu'est un officier. Il en avait assez de s'entendre appeler « Le petit Verès » ou « Le chien de son maître ».

Le moment était crucial. Depuis des années, l'aide de camp vivait dans l'ombre du général, lequel ne lui laissait aucune responsabilité, aucune prise sur les événements, comme s'il était encore un écuyer de dix-sept ans. Ce matin-là, enfin, la guerre venait à lui ! Pour la première fois de sa carrière, Rhys-Edel aurait l'occasion de briller, l'épée à la main. Car il suivait – dans le plus grand secret – l'enseignement d'un maître d'armes, celui-là même qui avait formé son père trente ans plus tôt. L'épée longue, la bâtarde et même l'espadon, un peu lourd pour son gabarit, n'avaient plus de secret pour lui. Son professeur ne disait-il pas que l'élève était en passe de dépasser le maître ? La bataille qui s'annonçait serait un peu sa scène de théâtre : il y éclaterait comme un coup de tonnerre, marquant à jamais les esprits.

Un soldat essoufflé, vêtu d'un uniforme impeccable, traversa la cour au petit trot et se présenta à son sergent. Il ne manquait rien à son équipement, pas même la tunique et le pantalon noirs, que n'avaient perçus aucun des volontaires. Quatre-vingt-dix-sept regards chargés de rancœur foudroyèrent « Le planqué », dont on disait qu'il s'affichait en ville avec des femmes de la cour. Ses compagnons eux-mêmes s'étaient parfois laissé aller à des accès de jalousie, se demandant ce qui avait pu valoir à Olen son affectation miraculeuse. Alors qu'il s'apprêtait à rejoindre sa place, quelque part au milieu du carré de dix hommes sur dix, les sergents décidèrent de le placer au premier rang. Était-ce parce qu'on y exposait les mieux équipés des volontaires, ou pour mettre en première ligne celui qui se croyait intouchable ? Olen ne le sut jamais. L'homme qu'il avait remplacé partit soulagé se cacher en arrière, tandis que les menaces fusaient à mi-voix :

- Planqué ! Me tourne pas le dos pendant la bataille, c'est un conseil !
- Il va voir, le joli cœur ! On rigole moins qu'en ville, ici.
- Eh, gueule d'amour ! Je te mettrai un petit coup de masse, tu leur plairas moins, à tes salopes !

Le fugitif n'était en rien préparé à ce déferlement de haine. Il était encore baigné de l'atmosphère

insouciance des quartiers de la reine, où la seule préoccupation de ces derniers jours avait été la préparation de la fête, avec son ballet de tailleurs, de barbiers, de friseurs, de joailliers et d'illusionnistes. Les querelles de basse-cour étaient les seuls conflits, là-haut, et lorsque la reine estimait que l'on avait suffisamment ergoté, elle tranchait sur un coup de tête : la perdante en était quitte pour une petite humiliation publique.

Olen renonça à adresser un signe à ses compagnons, de peur qu'ils ne soient mis au ban, eux aussi. Ils ne seraient pas trop de deux pour surveiller ses arrières, car de ses amis ou de ses ennemis, il ne savait pas lequel représentait la plus grande menace. Suffisait-il d'escorter une dame en ville pour être en danger de mort dans une armée de soudards ? Il semblait bien que oui. Fermant les yeux, il retrouva l'image d'Oranie, et même si son absence lui serrait la gorge, il ne put s'empêcher de lui sourire.

Aulas apparut enfin, bon dernier, sous les rires et les sifflets, vite étouffés par les aboiements des sergents. Il se joignit aux deux autres officiers, mais ne put aligner sa monture, car il avait toujours été un piètre cavalier. Il se retrouva malgré lui un pas devant le général. La chose aurait pu passer pour un affront si le chef de guerre n'avait perdu depuis longtemps ses illusions quant aux officiers d'Helion. Les montures s'emmêlèrent, puis Aulas, enfin positionné selon son rang, cria d'une voix de stentor :

– Pour le général Verès, salut !

Cent poings frappèrent cent poitrines comme jamais. Les hommes sentaient la guerre, et l'appréhension, que l'on aurait pu croire paralysante, aiguïait leurs sens.

– Volontaires d'Helion, salut ! commença Verès.

Il détachait ses mots, promenant son regard sur chaque homme. Force était d'avouer qu'il aurait fait croire à chacun qu'il ne s'adressait qu'à lui. Rhys-Edel se renfrogna ; il avait souvent essayé de galvaniser les troupes, sans jamais y parvenir. Ce qui n'était qu'affaire de charisme, il le mettait sur le compte du grade, mais chaque fois que Verès s'adressait aux troupes, il le détestait plus encore.

– À cinq kilomètres à l'est, au lieu-dit la Haie des sources, une escouade de cavaliers de cristal s'en est pris pour la première fois à des soldats d'Helion.

Un murmure s'éleva dans les rangs, que le général attribua à l'indignation.

– Cette fois, la coupe est pleine ! rugit Verès. Ces étrangers ont suffisamment pris leurs aises dans le royaume ! Ils ont tué des citoyens, terrorisé des régions entières, réquisitionné des villages...

Ce dernier grief fit naître des sourires sur les visages balafrés des chiens de guerre. Tous ou presque avaient chassé des familles de paysans, couché dans leurs lits, emporté leurs provisions et parfois pris du plaisir avec leurs filles, qui n'en avaient pas une folle envie. Qu'importe, le vent

tournait, ils seraient les justiciers désormais.

– Il est temps pour nous de leur montrer que nous ne craignons personne ! Ni Woltan, ni personne ! Qu'ils retournent dans leur pays barbare où règne encore l'esclavage, qu'ils retournent prier leurs dieux archaïques, leurs punisseurs molochéens ! Nous sommes la civilisation, nous sommes le peuple de la Déesse !

Galvanisés presque malgré eux, les volontaires poussèrent des clameurs guerrières.

– À l'heure qu'il est, ils dorment tranquillement au village de la Haie des sources... Ils se croient invincibles... Intouchables... Nous allons leur apporter le petit-déjeuner à la mode d'Helion !

Les rires et les clameurs résonnèrent loin dans la ville basse et les mercenaires, définitivement acquis, dégainèrent leurs lames et les brandirent vers le ciel.

– Vive le général !

– À mort !

– Mort aux Woltaniens !

Verès jeta un regard de biais à Aulas, qui détourna les yeux. C'était à lui, chef de corps, qu'il incombait de motiver ses troupes, mais il en était bien incapable, n'étant nullement motivé lui-même. Il n'avait jamais eu le goût du commandement, sauf pour les parades en ville. Peu lui importait le ridicule de n'être qu'un fantoche, il espérait seulement survivre à cette journée maudite.

– Que la Mère Nature nous protège et guide nos bras ! cria Verès, avant de cabrer son cheval sous les vivats.

Aulas prit le relais ; il ne restait qu'à donner les ordres de marche.

– À mon commandement... Marche !

La troupe s'ébranla dans un grand bruit de métal. Le pas lourd des cent volontaires sonnait comme un grondement de tonnerre. Envolés, l'appréhension, les regrets, les angoisses... La nature des mercenaires reprenait le dessus et l'appel du sang résonnait dans leurs têtes creuses. Karib fut pris de nausées.

Rhys-Edel fit avancer sa monture à hauteur de celle du général. Depuis le discours, il arborait sa légendaire moue constipée, signe entre tous de contrariété. Et, comme toujours, Verès l'ignorait superbement. Mais le soleil se levait sur un grand jour et l'aide de camp n'avait plus l'intention de ravalier sa fierté.

– Général, il y a quelque chose qui me chiffonne.

– Pour changer, ironisa Verès.

- Si j’ai bien compris ton discours, nous marchons sur un village pour attaquer... une escouade de Woltaniens.
- Tes capacités de compréhension s’améliorent chaque jour !

Le jeune officier ignora la moquerie, mais son visage se crispa davantage. Était-ce cela que l’on osait appeler la guerre, le massacre de dix hommes endormis ? Car une escouade de Woltaniens comptait dix hommes, le pays entier le savait.

- Cent hommes contre dix, général... Sans vouloir te manquer de respect, au lieu de gloire, nous allons nous couvrir de ridicule !
- Détrompe-toi. Notre but n’est pas de livrer une bataille héroïque dont on chantera la gloire dans cent ans, mais de moucher les Woltaniens avec un minimum de pertes. Si tu engages vingt-cinq hommes contre dix – surtout ceux-là –, tu te retrouves avec sept ou huit morts, des blessés, des ennemis en fuite. Si tu les écrases sous le nombre, ils se font massacrer sans la moindre chance de riposte.
- Mais le prestige du royaume... protesta l’aide de camp.
- On s’en moque du prestige, ce qui compte c’est la victoire. Il ne restera pas un Woltanien pour s’en plaindre ; ne crois pas que leurs chefs viendront nous demander combien d’hommes se sont occupés de leur escouade. La guerre, mon ami, c’est comme la diplomatie : de la poudre aux yeux !

Rhys-Edel se tut, espérant trouver d’autres arguments avant l’heure fatidique. Ce n’était pas tant l’image d’Helion qui le préoccupait que le fait de voir s’envoler ses rêves de gloire. Tant d’années passées à affiner sa technique en salle d’armes méritaient mieux que de passer au fil de l’épée dix hommes encerclés par cent.

La Haie des sources apparut à l’horizon alors que les dernières brumes de l’aube se levaient. C’était le premier jour de l’hiver et le froid mordant rougissait les visages. Mais le soleil, qui, au désespoir des paysans, refusait de désertir depuis des mois, était au rendez-vous. L’endroit aurait été parfait pour une bataille, si bataille il y avait eu. Le village était entouré à perte de vue de champs labourés et de prés en friche, sans le moindre relief. Certains se prirent à rêver de charge héroïque, de mêlée, de bain de sang. On espérait que les cavaliers de cristal se défendraient. Ils se devaient à leur réputation... S’ils se rendaient, la frustration serait insupportable.

– Halte !

On scinda le carré des volontaires en deux blocs de cinquante hommes. Puis Aulas prit la place qui lui revenait et chevaucha en tête. Derrière lui, les cent hommes en armes se remirent en marche, les armes encore au fourreau. Quant au général et à son aide camp, ils flanquaient la troupe, chacun d’un côté. Verès avait été clair : ils étaient là pour juger de l’efficacité des volontaires et de la pertinence de leur commandement. Nulle part mieux que sur le terrain, ils ne pourraient affiner leur stratégie. Car cet embryon de bataille n’était qu’un début : bientôt le second corps de volontaires, cent hommes de plus, serait prêt au combat. Il n’en faudrait pas moins pour faire face aux troupes du

Fils de la lune, que cette démonstration de force n'intimiderait pas. Ce soir, il resterait cent quatre-vingt-dix Woltaniens sur la terre d'Helion, qui ne battraient pas en retraite sans verser le sang.

Cent paires de bottes transformèrent un pré en champ labouré, tandis qu'au loin les contours des chaumières de la Haie des sources se précisaient. La rosée sur l'herbe étincelait comme un miroir.

Nils remarqua avec amusement qu'un escargot venait d'échapper par miracle au troupeau sauvage qui faisait gronder la terre. Lui-même avait fait un petit écart pour ne pas l'écraser, et derrière il n'y avait plus rien. De son dernier rang, il ne voyait quasiment que des dos, des casques, des boucliers, de la boue. La tête de Karib dépassait, c'était assez pratique pour ne pas le perdre, mais Olen était loin devant, en première ligne. Déjà les volontaires jouaient des coudes pour parvenir les premiers sur l'objectif, car le sort de dix hommes serait vite réglé.

Le lanceur de couteaux, lui, n'avait cure de ces cavaliers de cristal qu'Helion allait enfin remettre à leur place. Le seul danger de cette expédition était d'être reconnu par l'un d'eux, fait très improbable au milieu de la marée humaine venue pour les renvoyer à leurs ancêtres. Hoers l'obèse, Niklaus et Teoredan, les braves camarades de chambrée avec qui il avait sympathisé, lui jetaient par moments des coups d'œil complices.

– Arme au clair !

Le chuintement des fourreaux couvrit un instant le martèlement de la marche, et les armes jaillirent. Nils ne voyait toujours rien, mais le village ne devait plus être loin. N'en déplaise à Karib, qui lui aurait crevé un œil pour une pensée aussi cynique, il trouvait extrêmement divertissant de bouleverser par sa seule présence le destin d'un royaume. Il n'était qu'un troufion anonyme au dernier rang d'une armée de second ordre, et pourtant ces hommes, ainsi que les Woltaniens qu'ils allaient affronter, allaient entrer en guerre à cause de lui. Soudain, un flot d'exclamations parcourut les premiers rangs. L'avant-garde s'immobilisa et le flot des moutons qui suivaient s'empila dans un grand fracas de métal.

– Halte !

Les volontaires s'interrogeaient du regard. On se juchait sur la pointe des pieds pour voir ce qui avait paralysé l'avant-garde. Les sergents tentèrent de maintenir l'alignement des troupes, mais la curiosité l'emportait sur la discipline. Nils recula de quelques pas et risqua un coup d'œil sur le côté. Il aperçut Rhys-Edel dont le cheval se cabrait et, cent mètres plus loin, dans le village, les cavaliers de cristal qui montaient en selle. Dans le plus grand calme et comme toujours en armure complète. Bien sûr, ils avaient entendu l'armée qui marchait sur eux, mais il fallait une bonne dizaine de minutes à un guerrier expérimenté pour équiper une armure légère comme la leur. Sans parler de seller les chevaux.

– Reformez les rangs ! cria l'aide de camp, au comble de la fébrilité. Avancez ! Il ne faut pas les laisser s'enfuir !

La voix d'Aulas lui fit écho :

– Marche ! Première et dixième colonne, encerclez le village !

Deux files de dix hommes se détachèrent des flancs et amorcèrent un mouvement de tenaille. Le reste de la troupe avançait inexorablement, ne laissant aux cavaliers qu'une alternative : faire face et mourir sur la plaine, ou partir au galop par l'arrière, laissant derrière eux le village et leur honneur. Verès se félicita : pour des soldats de fortune, les volontaires manœuvraient à la perfection.

Les Woltaniens semblaient désorientés. En selle, l'arme au fourreau, ils se contentaient de tourner sur eux-mêmes, prenant la mesure de ce qui s'abattait sur eux. S'ils ne se décidaient pas, moins d'une minute plus tard ils seraient encerclés.

– L'arrière ! Fermez-leur la retraite par l'arrière ! cria Rhys-Edel.

Rien ne permettait de distinguer le chef ennemi du reste de la troupe. Ce ne fut que lorsqu'il se dressa sur ses étriers que les assaillants l'identifièrent. La visière ouverte sur un visage étonnamment calme, le Woltanien adressait à ses hommes des signes aussi rapides qu'incompréhensibles : il leur indiquait « deux », « trois », « quatre » de la main. L'écho de ses ordres, aboyés dans sa langue barbare, résonnait dans le village. Les cavaliers se déportèrent aussitôt par petits groupes vers l'arrière, leur dernière ouverture sur la vie.

– Ils se tirent ! fit une voix éraillée.

Les volontaires se mirent à courir, brisant les rangs. Les sergents ne purent endiguer le flot, l'un d'entre eux chuta et se fit piétiner par ses propres hommes. Des provocations de salle de garde fusèrent, et l'on insulta les Woltaniens comme on insulte un gosse qui refuse de se battre.

– Ils se chient dessus !

– Eh ! Cavaliers de mes deux ! On fait moins les fiers ?

– Revenez, bande de minables !

Des rires s'élevèrent. Mais Nils, qui s'était prudemment détaché du flot en furie, ne riait pas. Les ordres en langue barbare, il les comprenait parfaitement. L'officier annonçait : nord, nord-est, ouest. Des directions, une pour chaque groupe. Deux, nord, trois, nord-est, quatre, ouest. Ce n'était pas une retraite. La seule retraite possible était la brèche derrière eux, et, de là, il suffisait de partir au galop. Ils n'allaient pas fuir. Ils allaient charger. Dix hommes allaient en attaquer cent.

– Reculez, ils reviennent ! hurla-t-il, mais personne ne l'entendit.

Les cavaliers de cristal s'engouffrèrent dans la brèche et galopèrent à travers champs, laissant les volontaires investir le village, hurlant comme des damnés. C'est alors qu'ils firent demi-tour, dégainant leurs bâtarde à pommeau de lune. Dans les rangs des mercenaires, un enthousiasme sauvage remonta. Ils ne voyaient plus qu'une chose : le sang, le sang qui les laverait de ces mois

d'ennui et de frustration.

La manœuvre des cavaliers, en apparence désordonnée, frappa les volontaires sur trois fronts. Les Woltaniens se croisèrent, effectuant d'incompréhensibles volte-face ; il était presque impossible de comprendre où ils voulaient en venir. Leurs ennemis les suivaient par vagues, s'épuisant en demi-tours. Les volontaires s'échauffaient. Les maisons leur faisaient obstacle, les chevaux les aspergeaient de boue, leur souffle devenait court. Lorsque les cavaliers de cristal frappèrent enfin, il ne restait plus rien de la belle formation d'Aulas.

Rhys-Edel se mit debout sur ses étriers. À cinquante mètres de lui se dressait le premier homme que l'on inscrirait dans le livre de sa légende. Les volontaires s'agglutinaient autour du Woltanien comme des mouches sur une cuillère de miel, mais aucun ne parvenait à briser sa garde : le cheval les impressionnait, la lame les tenait à distance. On ne pouvait rêver mieux : distrait par la piétaille, le cavalier de cristal allait tâter de son épée sans même comprendre ce qui lui arrivait. L'aide de camp leva sa lame, sa bride bien calée dans la main gauche. Il visait la jointure du casque. S'il frappait assez fort, il décapiterait son adversaire, terrorisant les autres.

Mais le cavalier de cristal lui fit face au dernier instant. Rhys-Edel vit à peine son bras se lever avant de vider les étriers, assourdi par le fracas épouvantable de la lame qui avait frappé son casque de plein fouet. Il resta suspendu dans les airs l'espace d'une seconde, qui lui parut une vie entière. Sa mâchoire n'était plus que miettes. Mais la douleur fut de courte durée, car il tomba sur le dos et se brisa la nuque, emportant son rêve de gloire au pays où l'herbe est toujours verte.

Karib se détourna du groupe qui s'acharnait avec fureur sur le corps d'un Woltanien. Hache au poing, il marchait dos aux murs, craignant de voir fondre sur lui un cavalier en carapace de fer. Le village était jonché de corps, d'armes, de débris, et l'air chargé de hurlements portait des odeurs de sueur et de sang mêlées. Profitant de l'agitation, il allait se glisser dans une chaumière pour y attendre la fin de la mêlée lorsqu'il aperçut un mercenaire fondant sur Olen, glaive au poing. Comble de l'absurdité, les menaces des volontaires n'étaient pas vaines : le « planqué » avait réellement été condamné par ses congénères ! Cette fois, Karib ne s'offrit pas le luxe de l'hésitation. Au mépris de toute prudence, il zigzagua entre les combattants, évita de justesse un coup de masse qui ne lui était pas destiné et se rua sur le vengeur des primates. Laissant tomber sa hache, il ceintura l'homme par-derrière au moment où celui-ci allait planter son glaive dans le dos d'Olen. Et, de ses mains crispées, il laissa échapper la plus discrète des sphères de feu, qui s'enfla sous l'armure de cuir. Le mercenaire poussa un cri de bête et se tordit sur le sol, dans un nuage de fumée. Karib hurla aussi, car le retour de flamme lui avait brûlé les paumes.

Olen se retourna, médusé, et, sans comprendre, prit son compagnon par le bras pour l'emmener à l'abri. Il s'engouffra dans la première maison ouverte, où deux volontaires apeurés se terraient déjà.

L'Anguille aussi cherchait un abri, comme bien d'autres, mais sa chance l'abandonnait. La première fois qu'il tenta de se cacher dans une maison, un sergent l'aperçut et le menaça de mort s'il ne montait pas au combat sur-le-champ. Il rejoignit donc un groupe qui désarçonnait un cavalier, espérant se noyer dans la masse, mais à cet instant un autre Woltanien chargea, balayant les volontaires comme des quilles. L'Anguille se rua vers une grange toute proche dont la porte était bloquée de l'intérieur. Il se mit à tambouriner sous les « va-t'en ! » étouffés quand un violent coup

d'épée le cloua à la porte. Il eut à peine le temps de se recommander à la Déesse et de maudire le jour où il avait décidé de gagner dix écus par jour sans se fatiguer.

Nils avait fait l'erreur de rester à l'écart et la cible facile qu'il était attira un cavalier de cristal dont l'armure était rouge de sang. Le Woltanien chargea, débarrassant d'un coup de poignet les débris de chair qui souillaient sa lame. Nils détala, le cœur battant, espérant rejoindre un endroit suffisamment peuplé pour gêner le cavalier. Il ne tenta même pas de dégainer son poignard : le souvenir du bicolore de la bibliothèque était resté gravé dans sa mémoire, comme une marque au fer rouge. Dans son dos, il sentait le martèlement des sabots sur la terre retournée.

Il ne lui restait que quelques secondes à vivre lorsque son regard fut attiré par un cheval sans cavalier qui errait non loin de là. Se détournant du village et de la mêlée, il courut à perdre haleine vers l'animal, comme un enfant apeuré court vers sa mère. Quelque chose en lui répétait inlassablement : si tu le montes, tu es sauvé... Si tu le montes, tu es sauvé...

Il lui poussa des ailes. Arrachant à la terre les derniers mètres de course, il sauta en croupe d'un coup de reins, sans même mettre le pied à l'étrier. Il piqua des deux, saisit les rênes d'une main, se stabilisa de l'autre et lança le cheval au galop. Le cavalier de cristal arrivait à sa hauteur, l'arme au clair.

Nils se laissa glisser sur le flanc de la bête à l'instant où la batarde fendit l'air. Il ne tenait plus qu'à la force de ses jambes, accroché du bout des doigts au pommeau de la selle. À sa grande surprise, il se sentit parfaitement maître de la situation, tant et si bien qu'il put ramasser au passage un bouclier brisé, à moitié planté dans la terre. Il se remit en selle si brusquement que le cavalier qui lui collait aux flancs n'eut pas le temps de frapper une deuxième fois. Nils lui jeta le bouclier au visage. Le Woltanien eut un geste instinctif pour se protéger, son cheval s'emballa et, le temps qu'il se reprenne, le lanceur de couteaux n'était plus qu'un point à l'horizon.

Le fugitif arrêta sa course près d'un ruisseau, en bordure d'un bosquet. De là, le village paraissait minuscule, avec ses silhouettes casquées brillant au soleil... Le visage rougi par le vent de la course, le cœur encore emballé, il flatta l'encolure de la bête qui venait de lui sauver la vie. Calmement, il chercha les étriers et se cala sur la selle. Il était Nils, l'ami des chevaux. Il le savait depuis toujours.

À la Haie des sources, la bataille prenait fin. Le général Verès n'en croyait pas ses yeux : les cadavres et les blessés étaient aussi nombreux que les valides. Quelque part dans le village, on achevait le chef des Woltaniens à grands coups de hache. Depuis qu'il était tombé de cheval, il avait couché cinq hommes avant que les lances, plantées dans les jointures – le creux du genou, l'omoplate –, n'aient eu raison de lui. Où pouvait être cet idiot de Rhys-Edel ? On ne voyait plus que sa monture... Les appels déchirants des blessés étaient insoutenables. Quelle idée on avait eu de ne pas prévoir de guérisseur ! Il fallait compter les sergents... Les chevaux... Il fallait faire l'appel... Mais que faisait donc Aulas ? Ce bon à rien avait dû se cacher, comme ces volontaires qui sortaient des chaumières, la bouche en cœur !

– Sergent, au rapport ! cria Verès à l'attention d'un sous-officier hébété, quand une silhouette armurée marcha sur lui.

C'était le dernier cavalier de cristal. L'homme avait sans doute achevé les soldats qui l'avaient

poursuivi, quelques minutes plus tôt, dans un enclos à bestiaux... Le général le reconnut à son épaulière manquante. Il était blessé à l'épaule et à l'avant-bras, et il boitait. Mais sa lame ne tremblait pas. Verès sentit les regards des volontaires d'Helion braqués sur lui et il sut qu'il ne pouvait se permettre de sonner la troupe. Il était le chef de guerre du royaume, il se devait de faire face. Descendant de cheval, il tira son épée et vit, horrifié, que le Woltanien, de sa main blessée, tenait une tête par les cheveux. Il la fit rouler aux pieds du général ; c'était Aulas, figé dans un dernier rictus de dégoût.

Verès attaqua avec une puissance toute académique. Il se battait comme un maître d'armes, dans les formes, mais l'on sentait qu'il avait plus souvent frappé sur des mannequins de paille que sur des hommes de chair et de métal. Le cavalier de cristal lui opposa une parade en puissance, qui résonna jusque dans son épaule. Puis il contre-attaqua avec brutalité, enfonçant la cuirasse du général du côté du cœur. L'armure, payée vingt mille écus et prétendument digne des plus grands armuriers morg, se détacha et tomba à ses pieds avec un bruit de casserole. Le souffle coupé par le choc, Verès ne dut son salut qu'à l'intervention des soldats qui s'agglutinaient alentour. On se bouscula pour être celui qui sauverait le chef de guerre et le cavalier de cristal fut accablé de coups de lance. Les longues piques le tenaient à distance, car nul ne tenait à être honoré à titre posthume.

Mais la statue vivante continuait à marcher sur Verès. Il était déjà mort, il le savait, et d'évidence il tenait à emporter le panache blanc avec lui. Sursautant à peine sous les coups, il frappa de nouveau, arrachant l'épaulière du général qui lui remonta au visage, lui blessant la joue. Il cria quelque chose, une phrase gutturale, mais le chef de guerre d'Helion n'entendait pas un mot de molochéen.

La panique monta, incontrôlable. Verès n'était plus le général implacable, le vétéran, le pourfendeur des parvenus, il n'était plus qu'un homme aux tripes tordues par la peur, agitant sa lame en tous sens dans l'espoir de ralentir la marche du démon qui avançait sur lui. Les lances frappèrent de nouveau le cavalier de cristal, dont le sang coulait à gros bouillons. Le voyant encore debout, le général lui tourna le dos et se mit à courir à toutes jambes vers le village. L'humiliation se mêlait à la peur, la honte lui montant aux joues avec une chaleur de braise. Le cavalier de cristal tomba à genoux et la masse herculéenne d'un volontaire s'abattit sur sa nuque. L'escouade de la Haie des sources avait vécu.

*

Les cercueils étaient alignés dans la cour, avec la même précision que les hommes quelques heures plus tôt. La plupart étaient faits de bois brut, mais il y en avait de plus sombres ou de planches plus fines, car les croque-morts avaient été pris de court. Depuis la fin de la matinée, ils travaillaient à la chaîne... On avait fait appel à des charpentiers et même à des particuliers qui stockaient du bois pour leurs menus travaux. Soixante-douze cercueils, le nombre donnait le vertige. Le général en personne avait menacé de prison quiconque, parmi les survivants, révélerait que cet effroyable massacre avait été perpétré par dix hommes. La raison d'État appelait au silence. Les valides avaient réintégré leurs quartiers dans la plus grande discrétion ; on leur avait distribué un solide déjeuner de fête – il y en avait pour cent ! – avant de leur annoncer que les deux jours suivants seraient jours de

relâche, pour leur permettre de profiter de la célébration des vendanges.

Karib soupira profondément à la vue des boîtes où reposaient soixante-douze mercenaires. Parmi eux se trouvait l'homme qu'il avait tué de ses mains et dont personne n'avait remarqué les brûlures, car il n'était pas question d'honorer les morts un par un. Entassés dans des chariots, recouverts de bâches, les malheureux avaient été déchargés dans la cour et jetés au fur et à mesure dans des cercueils de taille unique. Avant de clouer les couvercles, les charpentiers hélaient les deux prêtresses du temple majeur, qui les aspergeaient rapidement de cendres. Les chants et les prières furent prodigués par lots de dix, car ces damoiselles avaient la gorge fragile en ce début d'hiver. Chanter soixante-douze fois l'hymne sacré de la Nature était au-dessus de leurs forces.

– Ça va, tes mains ? demanda Olen.

– Ça peut aller.

Karib s'était enveloppé les mains dans des bandes de linge humide, espérant pouvoir s'offrir les services d'un guérisseur grâce à la petite prime que l'on avait ajoutée à la solde des volontaires. Mais avant de se diriger vers le quartier des mages, les fugitifs décidèrent de faire halte dans une taverne, car il y avait fort à raconter.

Il était à peine midi et Sarys entrait de plain-pied dans son deuxième jour de fête. De nouvelles guirlandes et des grappes fraîches avaient remplacé les décorations de la veille, dont une grande partie avait fini dans le ruisseau. Sur la grand-place de l'hôtel de ville, non loin de la porte de la ville haute, on donnait la dernière main au génie du vin, une espèce de lutin de cinq mètres monté sur une carriole, dont le corps creux dissimulait un échafaudage. Le soir venu, des bateleurs et des cracheurs de feu y prendraient place et la mascotte descendrait en cortège à travers la ville basse, suivie par la foule en liesse. Depuis les ouvertures des yeux, de la bouche et même du nez du lutin, les bateleurs se livreraient à toutes sortes de mimiques, avant de déverser sur la foule des grains de raisin et des bonbons aux épices. Fixés aux ridelles, des tonneaux débouchés laisseraient échapper des filets de vin – car on disait que le génie faisait naître sous ses pas une inépuisable rivière – et les fêtards s'accrocheraient à la carriole, la tête sous le flot et le cœur en fête.

Bien sûr, le lutin avait déjà basculé dans les rues en pente, emportant avec lui les bateleurs et leur escorte. Une année maudite, la mascotte s'était même écrasée sur une façade, faisant dix morts et déclenchant un incendie. Mais les habitants de Sarys n'auraient voulu pour rien au monde renoncer à la promenade tant attendue du génie, car il portait bonheur et déchaînait l'enthousiasme. Étrange porte-bonheur que ce géant instable, bourré d'alcool et crachant le feu par les narines, mais le peuple le réclamait d'une seule voix.

Les trois compagnons choisirent une table isolée dans une taverne populaire où l'on servait déjà la soupe au lard du déjeuner. La fille de salle était jolie, très jolie même avec sa taille fine, ses seins rebondis et son sourire espiègle.

– Une bière, demanda Karib.

Nils fit « deux » de la main.

- La même chose, fit Olen, avant d’annoncer : J’ai appris quelque chose de très important.
- Et nous donc !
- Moi d’abord ! C’est *vraiment* très important.
- Raconte, concéda le mage. Si c’est plus important que ce que nous, on va te raconter, c’est moi qui offre les bières !
- Trois bières, récapitula la fille, avant d’ajouter avec une moue dubitative : De la bière pour la fête du vin ? Vous êtes des rebelles, vous !
- Exactement ! répondit Karib en riant.

Tandis qu’Olen se lançait dans son récit, Nils fronça les sourcils en regardant s’éloigner la fille de salle. C’était bien la première fois depuis leur descente de la montagne qu’Olen ne se montrait pas intéressé – pour ne pas dire hypnotisé – par la présence d’une jolie femme.

Une bonne heure s’écoula en révélations avant que Karib et Olen ne tergiversent pour savoir qui offrirait les bières. Entre le Puits des mémoires enfin dévoilé et le molosse nécromant qui les flairait à la trace, il était difficile de trancher. On se tourna vers Nils, qui comme toujours était resté en retrait.

- Alors ? Elle est pour qui, cette tournée ?
- Pour moi, trancha-t-il en posant quelques pièces sur la table. Comme ça, on gagnera du temps.

Il était souvent le premier à prendre les choses à la légère et on le lui avait bien reproché, mais ce jour-là, il n’avait guère envie de plaisanter. S’il était vrai que le chien des Woltaniens pouvait sentir leur présence à des kilomètres, le temps d’Helion touchait à sa fin.

– À mon avis, opina Karib en perdant son sourire, nous n’avons plus rien à faire ici. À supposer qu’on soit vraiment « marqués », leur chien viendra nous dénicher, quelle que soit notre planque. Je ne vois pas à quoi nous sert notre couverture, si ce n’est à vivre une vie de merde jusqu’à ce qu’ils nous retrouvent. Partons ! Ça ne pourra pas être pire ailleurs.

– Je suis assez d’accord, approuva Nils.

– Sans oublier que plus on s’éloignera d’Helion, plus on s’éloignera du nécromant. Si on se fait prendre ici, en une demi-journée on sera devenus des marionnettes.

Olen secoua la tête avec véhémence.

– Vous dites ça comme s’il suffisait de remonter à Ythem, de prendre un bateau et d’aller se planquer ailleurs ! Je vous signale que les frontières sont quadrillées jour et nuit... Que même les caravanes sont contrôlées, que le port était le camp de base des bicolores... Qu’il y a toujours cent mille écus sur notre tête... Que les mercenaires – il en reste ! – barrent les routes.

– Rien de très nouveau, fit Karib. Et puis, entre l’insécurité des routes et le molosse qui mange les gens, je choisis l’insécurité... Pas toi ?

– Le chien ne nous a pas trouvés, que je sache, et pourtant le pays est petit. Ça peut très bien être un coup d’esbroufe.

– Pour tromper qui ?

Il n'y eut pas de réponse. On n'entendit plus que les éclats de rire aux tables voisines et chacun se plongea dans ses pensées. Nils fit glisser la mousse au fond de sa chope et observa. Ce qui ressemblait un instant plus tôt à un ciel d'hiver était à présent un étang bouillonnant, une source de montagne. Il changea de nouveau le paysage en laissant la mousse s'étirer sur les parois de la chope. À présent, on pouvait presque distinguer un visage, un visage de vieillard, avec une espèce de sourire.

Karib se leva et montra ses mains bandées :

– J'ai mal. Il faut vraiment que je me trouve un guérisseur. Vous m'attendez ?

Le mage quitta la taverne, emportant précieusement les économies de ses compagnons. Il avait d'abord poliment refusé leur aide, mais devant leur insistance, il avait empoché les deux bourses supplémentaires, car les tarifs des mages guérisseurs étaient souvent prohibitifs... Certes, il était toujours possible de recourir aux services d'un simple médecin, mais, depuis des générations, ceux-ci ne représentaient plus qu'un dernier recours. Là où les baumes et les impositions des mains faisaient merveille en quelques heures, les remèdes de la médecine traditionnelle reposaient en grande partie sur le bon vouloir de la Déesse. On mettait des semaines, des mois à guérir, quand on guérissait. Fallait-il être confiant, pour ne pas dire crédule, pour les laisser tartiner les blessures d'une simple pâte de plantes ou recoudre une plaie comme un ourlet ! Même les parchemins enchantés appliqués à même la peau que vendaient les mages guérisseurs à l'usage de ceux qui seraient amenés à se soigner eux-mêmes avaient meilleure réputation.

– Alors toi aussi tu veux partir ? demanda Olen.

– Ça me paraît mieux.

Il y eut un nouveau silence.

– Où veux-tu qu'on aille ? Au hasard des routes avec... quoi ? Deux cents écus en poche, à nous trois ? Pour faire quoi ? Où ?

– La même chose qu'ici... mais ailleurs.

– Et tu penses que les Woltaniens en resteront là ? Allons donc. Vous êtes naïfs, Karib et toi ! Sur les routes, on redeviendra un gibier sans défense... Même s'ils lâchent leur chien, on sera moins exposés dans l'armée d'Helion que je ne sais où sur une terre inconnue ! Je n'ai pas envie de m'enterrer dans une forêt en plein hiver, alors qu'on est à l'abri ici, au milieu des soldats.

Nils se mit à tapoter la table du bout des doigts. Quelque chose dans ce babillage le ramenait quelques mois en arrière.

– Comment elle s'appelle ?

Olen parut foudroyé.

– Qui ?

Le tapotement s'accéléra. Après un moment de silence, Olen répondit du bout des lèvres :

– Oranie.

– Oranie... Et tu l'épouses quand, celle-là ?

– Cette fois, c'est différent ! Elle est... comment te dire ? Il faut la voir pour comprendre.

– Olen, il y a trois mois, Ena était la mère de tes enfants. Et je ne parle pas de cette lingère dont tu nous as rebattu les oreilles.

– Je n'ai rien fait avec la lingère !

– Parce que tu n'as pas eu l'occasion. Quand elle est revenue, tu avais déjà été muté au château. Mais elle a demandé après toi...

– Je te promets, je te jure que cette fois, c'est autre chose. Vraiment. Je suis entouré de filles sublimes au palais, Oranie n'est vraiment pas la plus belle et pourtant je n'ai d'yeux que pour elle ! Je ne pense qu'à elle, je n'existe que pour elle.

Il paraissait sincère, comme toujours. Du reste, il devait l'être : à prononcer le nom de son aimée, il s'empourprait comme un adolescent. Nils se demanda s'il mesurait le ridicule de la situation : dans ce pays au bord du gouffre où sa vie ne tenait qu'à un malentendu, Olen vibrait de tout son être pour une femme. Une de plus. Et tandis qu'il se désespérait sous la menace d'une séparation, on clouait les derniers cercueils dans la cour de la caserne. Mais la détresse de son compagnon était si violente que Nils garda ses pensées pour lui. Peut-être était-ce sa façon à lui de supporter la pression... Karib se plaignait et pérorait sans cesse, lui-même faisait le vide – au point d'en devenir véritablement insensible à l'angoisse – et Olen se noyait dans ses futilités.

– Raconte, dit simplement Nils.

Et Olen raconta. Avec un souci du détail propre aux amoureux, qui ne manqua pas de déclencher quelques gestes d'impatience chez son interlocuteur. Il eut droit à chaque minute de la première rencontre, l'échange de regards, le hasard incroyable qui les avait remis en présence l'un de l'autre. Puis vinrent « Les signes ». Tel jour, à l'heure du déjeuner, Oranie lui avait porté de quoi agrémenter son ordinaire. Elle lui avait dit ceci, avait insinué cela. Tel autre jour, elle avait vanté ses qualités auprès d'Untel. Et enfin, présentée en apothéose, la scène de dispute lors de la descente en ville. Jalouse ! Elle était jalouse ! Cela voulait tout dire !

Nils désespérait de voir s'achever un jour le récit le plus long de son existence quand Karib arriva à point pour l'en délivrer.

– Désolé, j'ai mis le temps ! lança le mage, avec l'air de celui qui vient d'accomplir un exploit. Mais c'était pour la bonne cause !

– Olen a rencontré sa future femme, annonça Nils, pour qui l'essentiel était de se débarrasser du

fardeau : Karib adorait parler, la suite de l’histoire aurait de quoi l’amuser.

Mais le mage, survolté, n’accorda pas l’importance attendue à cette grande nouvelle.

– Une de plus ! plaisanta-t-il. Sacré Olen... Mais parlons plutôt de choses sérieuses !

Il jeta sur la table un sachet de toile fermé par une cordelette.

– J’ai une bonne et une mauvaise nouvelle.

– La bonne ? demanda Olen.

– Je commence par la mauvaise : il ne nous reste que neuf écus, fit-il en rendant trois écus à chacun.

Nils regarda les trois pièces avec une grimace : entre la journée de combat, la prime accordée aux survivants et les jours de service, il avait mis de côté près de cent cinquante écus.

– Neuf écus ! s’exclama Olen. Ils t’ont compté combien pour une simple brûlure ?

– Si on se fait capturer cette semaine, plaisanta Nils, tu auras perdu ton pari avec tes amis de la cour et tu n’auras pas de quoi payer !

Karib ouvrit le sachet et en sortit délicatement une poignée de feuilles séchées, d’un vert très sombre.

– La brûlure n’a pas coûté grand-chose. Nos économies sont passées... là-dedans !

– Je projetais justement d’acheter des feuilles mortes, grommela Olen.

– Mes amis, ceci est un trésor, que j’ai obtenu au dixième de son prix.

Nils prit une feuille, l’effrita dans ses doigts et la porta à ses narines. Une vague odeur de mousse s’en dégageait.

– Mon guérisseur était aussi herboriste. Et je me suis débrouillé pour lui fourguer une histoire abracadabrante *à la Olen* : un collègue volontaire à qui sa femme aurait fait poser une marque avant qu’il ne quitte son pays... Bref, il a accepté de me vendre, sans aucune méfiance, de quoi masquer une marque nécromantique !

– Ces feuilles ?

– Oui, ces feuilles. C’est une plante rare, qui ne pousse qu’en terre consacrée, arcanique.

Les deux autres se regardèrent, dubitatifs.

– Dites donc, les enfants... Je veux bien qu’on se méfie de moi quand je me sers de ma hache, mais en matière d’arcanes, je ne pense pas que vous ayez de leçon à me donner.

C'était vrai. Nils mit de côté ses doutes et regarda les feuilles séchées d'un autre œil. Après tout, on trompait bien un chien d'arrêt en semant du poivre sur ses traces, pourquoi n'y aurait-il pas du poivre magique pour molosse nécromant ? Si Karib avait effectivement mis la main sur un moyen de brouiller les pistes, il méritait une couronne.

– Il y a dans ce sachet de quoi tenir un bon moment. Mais économisez tout de même les feuilles ! Il suffit d'en prendre quelques-unes, comme ça – il en fit rouler deux sous ses doigts – et de se frotter consciencieusement tout le corps avec. Tout le corps, parce qu'on ignore où se trouve la marque. À répéter au moins une fois par jour, pour être sûr que la marque ne se remette pas à exhiler. Une marque de ce type fonctionne comme une odeur et le chien comme un « vrai » chien.

– C'est pratique, grogna Olen.

– Attends, il y a moins pratique encore, fit Karib, un peu embarrassé. Ne sachant pas où se trouve la marque, il vaut mieux porter toute la journée quelques feuilles à même les zones naturellement chargées de notre odeur.

– Des zones... magiques ?

– Non, des zones pas magiques du tout. Les aisselles, les pieds, les fesses...

– Tu plaisantes, fit Olen d'un ton sinistre.

– Non.

Le débat reprit entre les deux compagnons, car les feuilles ne pouvaient tout masquer. Elles étaient sûrement précieuses pour brouiller l'odorat du molosse, mais ne remettaient pas en cause les projets de départ. Chacun campa sur ses positions : l'un étouffant de la vie de caserne, l'autre ne vivant plus que par son âme sœur. La lassitude d'un côté et l'amour de l'autre firent valoir leurs arguments et l'on en vint même à évoquer la possibilité de se séparer.

– Restons-en là pour aujourd'hui, dit Olen de guerre lasse. On va finir par s'engueuler et ça ne va nulle part.

– D'accord, acquiesça le mage. Les feuilles nous donnent quelques jours de tranquillité, réfléchissons à froid. Ce serait aberrant de partir chacun de son côté.

Nils regarda avec amusement l'artefact qu'il faudrait se glisser sous les aisselles et ailleurs, et pensa que, décidément, rien ne serait épargné aux fugitifs. Avec le peu d'intimité laissé aux soldats, se frotter le corps de feuilles une fois par jour s'annonçait comme une aventure. Olen, lui, se livrerait au rituel dans le secret d'une antichambre, avant de se glisser dans le lit de sa belle... Il y avait du bon à être un cœur d'artichaut. Nils ne souffrait guère de l'inconfort, du froid, du pain trop sec et des réveils avant l'aube ; il était indifférent aux petites choses qui minent la vie des autres. Mais il se prit à rêver d'édredons moelleux, de tentures épaisses et de la peau d'une femme.

Le bâton du chambellan claqua sur les dalles.

– Général Verès, *il* est arrivé !

Le moment était venu. L'inévitable, aurait-on pu dire. Dans quelques minutes se jouerait le sort du royaume. Le chef de guerre d'Helion renvoya d'un geste le valet qui s'apprêtait à garnir la table de la salle d'audience du traditionnel plateau de gâteaux au miel. Pas de douceurs, pas de boissons et surtout pas de musique : on avait renvoyé flûtistes et harpistes à leurs quartiers.

– Qu'il attende.

Le chambellan pâlit comme un mort. Si on lui avait ordonné de faire attendre la Déesse Mère en personne, il aurait moins défailli.

– Mais...

– Je sonnerai quand je serai prêt à le recevoir.

Cramponné à son bâton comme un naufragé aux derniers débris de son bateau, le gros homme s'inclina et attendit. En son for intérieur il se mit à compter les secondes, il lui sembla qu'elles s'écoulaient plus lentement que d'habitude.

Verès contempla son reflet dans un grand bouclier de cuivre. Les murs de la salle d'audience avaient été prestement débarrassés de leurs trophées de chasse, pour être remplacés par l'ancienne collection d'armes que feu le neuvième roi d'Helion avait fait remiser. Son image dans ce miroir improvisé lui parut crédible : l'inévitable cuirasse de luxe avait été agrémentée de pièces de guerre. Des épaulières neuves, plus hautes que nécessaire, lui donnaient une carrure de gladiateur.

Il posa son casque au panache blanc sur la table où traditionnellement l'on servait le vin sucré et les douceurs. Puis il vérifia l'angle de la grande épée qui battait ses cuisses, car un vétéran distingue au premier coup d'œil une arme faite pour être dégainée d'une lame d'apparat.

Il s'assit, se leva, se rassit. Faire attendre son hôte faisait partie de sa stratégie, mais un profond malaise montait en lui à chaque minute écoulée. Le chambellan piaffait devant la porte, lui jetant des regards désespérés. Soudain, Verès marcha à grands pas vers le trophée de guerre qu'il avait tenu à placer bien en vue. Il se saisit du casque woltanien marqué de coups de masse et le jeta derrière une tenture. Non, ce n'était pas une bonne idée.

– Général, supplia le chambellan.

– Quoi encore ? J'ai dit : qu'il attende. S'il est pressé, il s'en ira.

– Comme vous voudrez.

Derrière la porte à doubles battants, dans une antichambre éclairée par vingt chandeliers aux armes d’Helion, le Fils de la lune attendait son bon vouloir. Ce n’était pas par fatuité que Verès se faisait désirer, mais pour donner à l’homme le plus craint du royaume l’illusion de la puissance. De cette entrevue dépendrait le destin du pays, car il était clair désormais qu’une poignée de Woltaniens pouvait faire tomber la couronne. Le général entendait présenter la bataille de la Haie des sources comme une échauffourée entre deux patrouilles. Il déplorerait les victimes des deux camps, attribuerait à la chance – et à la présence d’archers fictifs – la victoire d’Helion, et parlerait de malentendu. Si la chose était subtilement présentée, le Woltanien mettrait sans doute fin aux hostilités, s’excuserait pour la patrouille malencontreusement massacrée et se tiendrait pour dit que le royaume rendait coup pour coup. L’essentiel était de préserver sa fierté, car le Fils de la lune n’avait pas pour réputation d’être le plus accommodant des hommes.

Plus qu’un soldat, Verès était un fin diplomate. Il s’était refusé à recevoir le chef des Woltaniens en ne sachant de lui que ce que la rumeur colportait comme une boule de neige : chaque semaine venait s’y coller un détail terrible. Il lui fallait la vérité sur « l’homme que personne n’a jamais regardé en face sans mourir ». Cette vérité, il l’avait obtenue de la meilleure source : un garde royal de Woltan en personne. Ces soldats noir et or, qui accompagnaient l’albinos lors des premières audiences à Helion, n’étaient pas des cavaliers de cristal. Mieux, ils n’aimaient pas les cavaliers de cristal. L’un d’entre eux, discrètement contacté en ville par un agent du général, avait accepté – pour une somme rondelette – de broser un portrait authentique de l’épouvantail.

– Ce qu’on dit sur lui est exagéré, avait dit l’informateur, mais son récit n’avait en rien rassuré le chef de guerre d’Helion.

Le Fils de la lune avait un nom, comme tout le monde : il se nommait Aeldrynn. Il n’était pas le chef mais le grand maître des cavaliers de cristal, corps d’élite parmi l’élite, qu’il avait créé lui-même et qui lui était dévoué jusqu’à la mort. C’était un ordre, avec ses codes, ses usages et même ses lois, dont la première était l’obéissance. Ils ne priaient aucun dieu, se mariaient et s’enterraient selon un rituel propre à leur ordre et ne baissaient la tête que devant leurs officiers. On ne savait ni où ils étaient cantonnés, ni à quoi ils étaient destinés au juste, mais on les considérait comme les meilleurs combattants jamais formés. Quand reprenaient les guerres incessantes contre les hordes du Grand Nord, on voyait réapparaître les cavaliers de cristal ; en temps de paix, ils se volatilisaient. Il fallait être soldat à Woltan pour avoir seulement aperçu l’un d’entre eux : pour la grande majorité ils n’étaient que légende.

D’Aeldrynn, on avait fait le plus redoutable des combattants du Nord, et peut-être du monde. Valait-il une armée, comme on le prétendait ? Formé dès sa plus tendre enfance à l’art de la guerre, ce surdoué avait reçu l’enseignement de trois maîtres d’armes de haute volée : un lycanthrope pour le talent, un champion d’arènes pour l’expérience, un maître tchi pour la technique. Ignorant la peur et la faiblesse, il n’avait connu que les armes, et il en était une lui-même. Cavalier, guerrier, stratège, dans tous ces domaines il était plus dieu qu’homme. Et ce demi-dieu de cauchemar avait façonné ses hommes à son image : jamais l’on n’avait vu un cavalier de cristal tourner le dos à son ennemi.

On le disait capable de couper en deux un homme en armure, et même si la chose était impossible, Verès avait vu les plus anonymes de ses soldats renvoyer à la Nature soixante-douze mercenaires et deux officiers.

L'informateur woltanien avait eu l'occasion de croiser le Fils de la lune au cours de ces derniers mois à Helion. Il ne pouvait en dire grand-chose, si ce n'était qu'il haïssait toute forme de luxe. C'était pour cela et non par provocation que l'on avait fait disparaître les petits gâteaux et les musiciens de l'antichambre. Lorsqu'il descendait dans une auberge – les meilleures, naturellement –, on vidait l'établissement du « superflu », jetant les meubles par les fenêtres, brûlant bibelots et tentures. Aeldrynn ne connaissait de repos que dans de vastes salles vides. Il couchait dans des chambres sans feu de cheminée où seuls une table, une chaise et un lit échappaient au bûcher. Et dans ces chambres sans tentures balayées de courants d'air, le maître dormait en armure, dans la position des gisants.

Bien sûr, personne n'était tenu de mourir en voyant son visage, mais on n'en avait pas moins brûlé une auberge de campagne et massacré ses occupants sur une simple protestation. Les cavaliers de cristal n'étaient pas non plus les monstres assoiffés de sang que décrivait la population, ils étaient des automates, capables de mourir pour un pont, pour une ferme, sans rien remettre en cause. Si leur maître claquait des doigts, ils feraient d'Helion un tas de cendres.

Le général hésita encore quelques instants, puis soupira profondément et fit tinter la clochette destinée au chambellan. Peu importait qu'il se tienne à trois pas, le protocole exigeait trois coups de cloche à chaque entrevue diplomatique. Soulagé, le gros courtisan ouvrit en grand les deux battants de la porte. Son bâton résonna par trois fois sur le dallage de l'antichambre et les chandeliers brillèrent de tous leurs feux. Verès arbora son plus beau sourire. C'était l'heure.

– Pour le général Verès, le grand maître des cavaliers de cristal !

*

Deux jours durant, Oranie plongeait dans un désespoir sans fond. Les nouvelles de la guerre, que l'on cachait soigneusement au peuple et même aux nantis pour ne pas gâcher la fête, avaient filtré au palais ; elles étaient calamiteuses. Pendant que Sarys s'enivrait, on enterrait à la hâte des charrettes entières de ces volontaires que Verès avait destinés à mourir avant les citoyens. On en riait à la cour, car l'on riait de tout... Il ne serait venu à l'idée de personne de verser une larme sur les pillards et les violeurs d'hier, même s'ils portaient les couleurs d'Helion. Une seule pensée assombrissait les cœurs : à force de mourir, les mercenaires seraient bientôt épuisés – au sens marchand du terme – et le front réclamerait de bons citoyens.

Lorsque Gomher vint enfin lui annoncer que le garde était de retour, une bouffée de bonheur monta en elle comme une éruption volcanique. Elle dut se maîtriser pour dissimuler son soulagement et échanger quelques politesses avant de courir au réduit où l'attendait l'homme de sa vie. Dix fois elle s'y était glissée, s'asseyant sur la chaise désormais vide, dans l'espoir d'y retrouver des bribes de sa présence.

Mais lorsqu'elle déboula dans le corridor, elle tomba nez à nez avec un soldat qui n'était pas Olen. Un lourdaud de trente ans, déjà dégarni, la lèvre molle et l'œil bovin.

– À ton service, ma dame ! clama-t-il tout en jetant un œil avide dans les quartiers interdits, le domaine des femmes.

Devant l'air catastrophé d'Oranie, il eut l'air de comprendre que quelque chose n'allait pas. Ce qui eut pour effet de lui faire ouvrir la bouche, comme une carpe hameçonnée.

- Où est le garde ?
- Ben c'est moi, le garde.
- L'ancien, où est l'ancien garde ? Il est mort ?
- Oh, ça, je ne peux pas te dire.
- Pourquoi tu ne peux pas me dire ?
- Ben parce que j'en sais rien.

La fille du drapier se demanda comment elle avait pu croire que le bonhomme lui épargnait la triste nouvelle de la mort d'Olen ; l'amour la rendait bête à manger du foin.

- Tu es volontaire, n'est-ce pas ?
- Ah ben non ! Je fais partie de la garde de la ville haute, moi. Je suis citoyen ! Je suis né aux Deux-Granges, c'est à dix kilomètres de Dreda. Tu connais peut-être, non ? C'est après le carrefour de la rivière.
- Écoute, soldat, si tu peux filer à la caserne et demander si l'ancien garde est...
- Oh non, je ne peux pas, ma dame, ma consigne c'est de garder les appartements de Sa Majesté la reine. C'est un poste important, je ne peux pas aller à la caserne maintenant.

Oranie lui claqua la porte au nez et courut le palais pour trouver Gomher. Mais celui-ci lui annonça qu'il n'était plus question de puiser dans le corps des volontaires, ces hommes étant réquisitionnés pour la guerre.

– C'est leur métier, ajouta-t-il. Mais ne t'inquiète pas, Oranie ! Le garde que j'ai fait affecter aux appartements fait partie des archers de la ville haute. Il est bien mieux entraîné que les mercenaires. Vous gagnez au change, mes dames !

Elle renonça à argumenter davantage, craignant que son insistance ne la trahisse. Du reste, le capitaine lui avait paru moins affable qu'à l'accoutumée : les soldats savaient ce qui se tramait dehors et la peur montait lentement en eux.

Sans prendre le temps de réfléchir, la jeune fille se précipita chez la reine. C'était son dernier espoir. Jamais elle n'avait rien demandé à la folle, qui la détestait cordialement... Mais elle était au bout de ses larmes, et les larmes n'ont jamais aidé personne. Si Olen était encore en vie, elle se devait de le tirer du borbier sans attendre, car la fosse commune lui tendait les bras.

– Cinq ? s'étonna la reine. J'ai demandé à Heria de me monter mon infusion, pas à toi ! Et des gâteaux.

La folle paraissait calme. Ni abattue, ni larmoyante, ni survoltée et haineuse, elle devait se trouver dans l'une de ses rares plages de paix. Ce moment privilégié enhardit la fille du drapier, qui résolut d'aller à l'essentiel ; à tout moment la reine pouvait tomber dans une apathie incurable, détestant tout et tous, sans trouver la force de déchaîner le démon qui dormait en elle.

– Je ne viens pas pour l'infusion, majesté, mais pour vous parler.

– Me parler, voyez-vous ça. Et qu'est-ce qui te dit que j'ai envie de t'écouter, ma pauvre dinde ?

Une tasse vide était retournée sur sa coiffeuse... Avait-elle déjà pris la tehoria et les gâteaux qu'elle croyait attendre ? Si oui, le ton monterait vite, très vite, et en quelques instants la reine d'Helion se transformerait en furie.

– Majesté, je viens vous demander – vous supplier – de faire de nouveau affecter le garde qui servait ici. Gomher en a fait nommer un autre, mais si vous pouviez le...

La reine partit d'un éclat de rire qui coupa la parole à sa dame de compagnie.

– Berel raconte partout que tu t'envoies tous les gardes du palais, mais je trouvais ça un peu gros, même venant de toi. Ma pauvre Cinq... À quoi tu en es réduite !

Oranie baissa les yeux, car la femme qui lui enfonçait la tête dans le ruisseau était la reine d'Helion.

– Alors tu viens demander qu'on te rende ton jouet.

– C'est l'homme que j'aime, majesté.

– C'est touchant, j'en ai des frissons. Eh bien, supplie, ma fille, supplie !

– Majesté, je vous supplie humblement de...

La folle claqua des doigts pour lui couper la parole.

– Non, non. Supplie dans les formes. Fais comme si j'étais la Déesse, tiens. Vous passez vos vies à l'implorer comme des ânes. Implore, ma grosse, implore.

Écrasant sa fierté, oubliant la honte et ses grands principes, Oranie s'agenouilla et écarta les bras, paumes vers le ciel : c'était l'une des trois postures d'imploration de la Mère Nature. La reine la regarda en fronçant les sourcils.

- Tu as pris un peu, toi, non ? Les bourrelets, là, tu les avais, avant ?
- Je ne sais pas.
- Elle ne sait pas.

On frappa à la porte. La reine fit entendre un « oui » cinglant et entra la troisième dame de compagnie, un plateau à la main. Oranie ne se retourna pas, mais elle savait que, dans moins d'une heure, la cour entière hurlerait de rire au récit de son humiliation.

- Pose ça près de mon lit, Heria. Je mélangerai moi-même, toi tu fais ça comme une truie.
- Bien, majesté.
- Et, pour ton information, Cinq est en train d'implorer qu'on lui rende le soldat qui la baise. Tu as quelque chose à me demander toi aussi ? C'est jour de sanctuaire, profite-en !
- Non, merci, majesté.

Oranie ne pouvait voir son « amie », mais elle décela dans le ton de sa voix le plus large des sourires. On entendit la porte se refermer, puis la reine se leva et se lança dans l'interminable préparation de son infusion. D'ordinaire si brusque, elle était dans ces moments un modèle d'harmonie. Ses longues mains perdaient leur fébrilité, effeuillaient doucement la plante, laissaient aller une ou deux gouttes d'huile suspendues au bec d'une petite fiole, remuait lentement le bol pour diluer le breuvage. Lorsque la tehoria avait exhalé son parfum et perdu sa couleur, le breuvage était prêt.

- Tu pourrais chanter quelque chose en m'implorant ! reprit-elle, après avoir ignoré la jeune fille pendant les longues minutes de la préparation.

L'imploration à la Déesse se faisait en musique, mais il fallait être prêtresse du temple ou vierge consacrée pour en connaître les paroles. Les simples fidèles n'étaient tenus qu'au sacrifice.

- Je ne connais pas les chants sacrés, majesté.
- Je m'en fous. Chante autre chose.

C'est ainsi que la fille du plus noble des drapiers d'Helion chanta à genoux une balade à l'eau de rose qui datait de ses quinze ans. À cette époque de vaches maigres, son père faisait venir pour elle un maître de musique, car il espérait qu'elle accède un jour aux antichambres où les dames meublent leur ennui aux accords d'une harpe.

- Bien. Danse, maintenant !

Oranie se releva et fit un pas de danse, sans s'arrêter de chanter. La reine l'arrêta d'un geste.

- C'est qu'elle danserait !
- Vous me l'avez demandé, majesté.

– Et si je te demandais de courir à quatre pattes en faisant le chien dans toute la ville haute, je présume que tu le ferais aussi...

– Sans doute.

La folle trempa ses lèvres dans le bol fumant et releva la tête en grimaçant.

– Maintenant que nous avons bien ri, reprit-elle, je vais te donner mes conditions. Tu veux faire muter ton petit chéri pour ne pas qu'il meure au combat, n'est-ce pas ? Si tu voulais juste du bon temps avec lui, tu prendrais une chambre dans la ville basse !

– Je tiens à lui plus qu'à ma propre vie, majesté.

– Ça tombe bien, ma caille, parce que tu vas faire quelques concessions.

Un secret espoir avait étreint la jeune fille durant le spectacle forcé qu'elle avait offert à la folle. Tout cela ressemblait à une épreuve de passage : si elle s'humiliait sans compter, cela signifiait que son amour était pur ! On aurait cru l'une de ces histoires que les conteurs distillaient au coin du feu, aux heures où rêvent les femmes... Mais la reine d'Helion n'avait fait que se divertir.

– Si ton homme est encore en vie – j'en doute, ils en ont enterré je ne sais combien –, il reprendra sa place ici. Et il vivra. Mais toi, Cinq, tu vas renoncer à ta charge. Et tu vas dire à ton père que tu ne veux plus vivre au palais. Et qu'il peut te reprendre.

– Et s'il est mort ? Ou disparu ?

– Tu auras perdu ! Il faut savoir prendre des risques, ma fille... Tu es joueuse, non ? On m'a dit que vous faisiez des paris.

Il faisait froid en ce début d'hiver dans la chambre de la reine, car la cheminée plaquée de bois précieux tirait affreusement mal. Mais le frisson qui secoua Oranie n'était pas dû à la température. Ainsi, la souveraine la poussait vers la porte, d'autant plus sournoisement que ce départ ressemblerait à une démission. Peu importait l'argent de son père, le poids du conseil ou ses appuis à la cour : si elle démissionnait d'elle-même, la Mère Nature en personne ne pourrait rien pour elle.

– Si le marché te convient, ma grosse dinde, je compte sur toi pour vider tes appartements au plus vite : ta place vaut de l'or. Mais tu le sais, n'est-ce pas ?

– Oui, je le sais. Et j'accepte.

– Vraiment ?

– Vraiment.

– Ma foi, ton petit soldat en a de la chance ! S'il n'est pas mort, il pourra venir te retrouver, les jours de relâche, dans votre petit nid d'amour, une taverne à putes de la ville basse... Vous vous cacherez... Il aura peur de ton père... Et quand tu seras enceinte, d'un enfant de mercenaire, tu l'épouserás comme une pestiférée dans un village à la frontière... Ton père fera tout pour qu'on te croie morte... Il t'enverra un peu d'argent tous les ans, pour payer l'impôt et le foin... Tu auras les mains calleuses et la chemise pleine de crottin... Tes gosses viendront se pendre à tes jupes : « Maman, on a faim »... Tu leur diras : « Je n'y peux rien, bande de vauriens, allez plutôt voler des

poules ! »... Et ton homme rentrera de la guerre, avec un œil en moins et une chaude-pisse, mais il aura bien rigolé avec ses potes... Il boira, il te battra comme tous les soirs et il te fera un marmot de plus. Une vraie petite vie de famille !

C'était fait. En un quart d'heure, Oranie venait de balayer les rêves de son père et ses propres chances de vivre une vie princière.

– Vous me regretterez, majesté.

La folle eut un sourire presque dénué d'ironie.

– Si tu n'étais pas la fille de personne... Tu es assez drôle ! Comparée à cette génisse d'Heria qui n'est pas fichue de compter ses doigts...

Elle avala à grands traits le breuvage qui lui rongait les sens, s'essuya de la manche comme un portefaix, puis chassa Oranie d'un geste agacé.

– Allez, va faire tes malles, Cinq. Je t'ai assez vue.

– Je vous remercie, majesté, se força à dire la fille du drapier, car elle savait que, sur un coup de tête, la souveraine pouvait faillir à sa parole et renvoyer Olen à la mort.

– Oui, oui. Bon vent.

Oranie traversa les appartements le menton haut. Par le plus grand des hasards, toutes les portes étaient ouvertes, et ces dames devisaient entre elles. On la salua avec dans les yeux un « ma pauvre » compatissant, mais dès qu'elle eut tourné le dos, les gloussements la piquèrent comme des coups de poignard.

Olen souriait aux anges. Et pourtant le vent s'était levé, soufflant un froid d'hiver dans les jambes des soldats alignés sur la place de l'hôtel de ville. Il y en avait tant, lanciers royaux, hallebardiers, guetteurs, archers, gardes de la salle de justice, piétaille, que l'on n'avait pu les rassembler dans la grande cour de la caserne. On avait acheminé tout ce beau monde en procession dans les rues de Sarys, sous le regard curieux de la population à peine remise des agapes de la veille. Relégués en arrière, les derniers survivants du corps des volontaires d'Helion étaient la mauvaise herbe perdue parmi les uniformes impeccables et les capes bien repassées. Ils avaient appris le matin même que le second corps de mercenaires, les cent hommes supplémentaires que l'on attendait, avait été dissous. On avait congédié sans solde ces précieux renforts, qui s'étaient retrouvés sur les routes sans comprendre. Par la grâce de Sa Majesté le roi d'Helion, les volontaires qui avaient échappé au massacre de la Haie des sources n'avaient pas été remerciés, ils seraient bientôt intégrés à des unités régulières du royaume.

Des officiers à cheval encadraient la foule des soldats avec des mines de triomphe. Que s'était-il passé en quarante-huit heures ? Olen, comme les autres, l'ignorait. Mais il savait que, dès la fin de ce rassemblement, il reprendrait le chemin de la ville haute pour se présenter à son poste. À deux reprises il avait tenté de retourner au château, mais on l'avait chassé comme un paysan. Faute d'une consigne dûment approuvée par un officier, il n'avait nulle raison d'y reprendre ses quartiers. Par bonheur, la consigne était arrivée ce matin, par l'intermédiaire d'un valet de la reine ; on réclamait au plus tôt le garde des grands appartements. Le domestique avait même appris à Olen – sous le sceau du secret, mais il savait ce que signifiait « secret » à la cour – que son remplaçant avait été renvoyé sans explication à sa caserne. C'était à n'en pas douter l'œuvre d'Oranie et cela faisait chaud au cœur.

Pour l'heure, le nouvel aide de camp du général Verès allait prendre la parole. Un discours de plus. Les volontaires échangèrent des regards de lassitude : les officiers d'Helion n'aimaient rien tant que les discours. Ils avaient été harangüés trois fois en une semaine, et la dernière s'était soldée par soixante-douze morts.

– Soldats d'Helion ! hurla un officier de vingt ans, depuis une fenêtre de l'hôtel de ville.

Cette simple apostrophe déclencha des vivats chez ceux qui n'avaient pas versé leur sang à la Haie des sources.

– Je suis Palanias, aide de camp de votre général ! Et j'ai une grande nouvelle pour vous !

Olen refusa d'un geste le morceau de saucisson que Nils lui tendait, piqué au bout de son poignard. Il n'y avait que lui pour montrer la plus parfaite froideur dans de tels moments.

– Sa Majesté le roi vient de conclure une alliance historique avec le grand royaume de Woltan !

Il y eut un instant de silence, quelques murmures, puis un cavalier se mit à crier « vive le roi ! ». Ce fut le déclenchement d'une vague de cris, de clameurs d'allégresse et de vivats. « Vive Helion ! », « vive Woltan ! », « vive le roi ! », « vive le général Verès ! » : les soldats euphoriques souhaitaient vie à tout et à tous, et surtout à eux-mêmes. La guerre n'aurait pas lieu.

Tandis que l'aide de camp aux traits encore adolescents levait haut les bras pour réclamer le silence, une silhouette apparut à la fenêtre voisine : c'était celui qu'on appelait l'albinos. Arborant un sourire en coin, l'homme que tout Helion connaissait sans l'avoir jamais vu s'accouda tranquillement et observa la foule. Un notable en robe d'apparat le rejoignit et ils échangèrent quelques mots.

Olen rentra les épaules, comme si le Woltanien avait pu le reconnaître au milieu du troupeau. Il regarda Nils. Le lanceur de couteaux avait interrompu son découpage de saucisson et observait l'albinos en fronçant les sourcils. Seul Karib, dont la vue n'était pas excellente, n'accordait d'attention qu'à l'orateur.

– La grande armée d'Helion va prêter main-forte à ses alliés woltaniens dans leur recherche des trois régicides qui ont eu l'impudence de se dissimuler dans notre royaume !

Les fugitifs pâlirent.

– Ces hommes, accompagnés de bandits de grand chemin, ont assassiné deux de vos officiers : le capitaine d'armes Aulas, père de cinq enfants, et l'aide de camp du général, Rhys-Edel !

Un murmure d'indignation courut parmi les survivants de la Haie des sources, mais il fut vite couvert par les clameurs.

– Aujourd'hui, au nom du général Verès et de tout le royaume, je vous en fais le serment : ces braves seront vengés ! Nul ne peut se croire sur nos terres à l'abri de la justice !

Le jeune homme laissa passer les acclamations, avant de porter l'estocade :

– Quand vous serez rentrés dans vos cantonnements, vos sergents vous donneront les noms et le signalement de ces meurtriers ! La priorité des jours à venir sera de les capturer – vivants ! – et de les livrer à la justice de nos alliés, pour qu'ils expient leurs crimes !

Il tendit le bras, fier de sa première harangue et bénissant la guerre, car il savait que tous les jeunes gradés n'ont pas l'occasion de commencer si fort.

– Que la Déesse vous garde, et vive le roi !

La marée des soldats se retira de la place de l'hôtel de ville, laissant derrière elle un grand vide

que vinrent combler les curieux. Avant de prendre le chemin du palais – son cœur battait déjà la chamade à l’idée de revoir Oranie –, Olen prit ses compagnons à part. Il les regarda avec l’étrange sentiment de les voir pour la dernière fois, sentiment qu’il chassa aussitôt car il ne reposait sur rien.

– Vous savez où me trouver, les gars.

– On sait où te trouver, répondit Karib, mais en cas d’urgence on ne pourra même pas passer la porte de la ville haute !

– Il ne devrait pas y avoir d’urgence, fit Olen comme pour se rassurer lui-même. Ils ne vont pas chercher dans l’armée, c’est l’armée qui cherche !

– Tu as bien tes feuilles ?

À l’évocation des feuilles séchées qui lui causaient les pires démangeaisons, Olen se gratta l’aisselle.

– Pour les avoir, je les ai !

Karib posa une main sur son épaule.

– Olen, il faut qu’on file à la caserne, mais essaye de descendre nous voir ce soir ou demain. Tu auras bien une heure de relâche ? Au pire, mens... Dis-leur que tu dois te présenter à ton supérieur. De toute façon, il n’y a plus de supérieur pour te contredire. Et puis tu sais mieux que moi inventer des histoires ! Avec ce qui se passe, nous devons prendre une décision très vite.

– Je sais.

– Nous sommes peut-être à l’abri du chien – pour l’instant – mais, cette fois, le royaume entier est sur le pied de guerre. Ils nous mettent tout sur le dos !

– J’avais bien compris.

– Nils m’a dit pour... pour ta nouvelle future femme. Je comprends, je t’assure que je comprends, Olen, mais il va falloir changer tes priorités, c’est une question de vie ou de mort.

– Je sais.

– Bref, fit le mage de guerre lasse. J’ai l’impression de faire la leçon à mon fils de quinze ans.

Les rues se dépeuplaient, il fallait rejoindre le gros des troupes. Nils fit un clin d’œil à Olen et s’éloigna sans se retourner. Karib parut vouloir dire quelque chose, puis se ravisa et écarta les bras en signe d’impuissance.

– Ne t’inquiète pas, vieux, lui lança Olen, que l’impression de trahir ses compagnons prenait au ventre. Tout va bien se passer.

– Non, tout ne va pas bien se passer. Et tu le sais.

Arrivé au bout de la rue, Nils attendait avec impatience.

– Tu pourraste la couler douce pendant six mois avec la fille que tu aimes, mais ils finiront par

nous mettre la main dessus ! Ce n'est pas possible qu'ils perdent notre trace à vie dans ce mouchoir de poche... Les Woltaniens encore, passe, mais les autres sont chez eux... Ils nous trouveront, Olen. Et ce jour-là tu seras pris au piège dans ta souricière là-haut. À moins de t'envoler du haut des remparts...

– Nils t'attend.

Une lueur noire passa dans les yeux du mage. Peut-être avait-il des enfants dans sa « vraie » vie, car il était pris d'une irrésistible envie de donner à Olen la paire de gifles qu'il méritait.

– En passant, reprit Olen avec un sourire d'apaisement, n'oubliez pas de demander au sergent nos noms et notre signallement ! Nos noms surtout.

– Je ne pensais pas que ça t'intéressait, grogna Karib en tournant les talons.

Olen resta un moment pensif, le regard fixé sur la lourde silhouette du mage. Il savait que, dans le fond, la fuite était la plus sage des décisions. Mais il ne pouvait pas. Quelque chose au plus profond de son être l'enchaînait à Sarys et ce quelque chose, c'était Oranie. Que se passerait-il lorsque ses compagnons lui annonceraient qu'ils avaient décidé de fuir ? Il n'en savait rien. Peut-être serait-il assez fou – d'elle – pour refuser de les suivre au hasard des routes en ce début d'hiver. Cette pensée le mit mal à l'aise, ainsi que les feuilles arcaniques qui l'empêchaient de presser le pas. Pour peu que l'on se mette à marcher un peu vite, ces maudites feuilles séchées vous piquaient la raie des fesses comme une pelote d'aiguilles.

La nouvelle de l'alliance, signée le matin même, n'avait pas encore atteint les campagnes. On avait dépêché des messagers à Dreda et dans les grands bourgs, mais le reste du pays se croyait encore en guerre. Ce fut donc avec une pointe d'appréhension qu'un modeste éleveur du nom de Lucan prit la route comme chaque matin, menant une vache au bout d'une longe. Il était habitué désormais à ce trajet quotidien de sa ferme au relais de poste de la grand-route, où il vendait ses bêtes plus de quatre fois leur prix à un étranger qui roulait sur l'or. Les premiers jours avaient été difficiles. Car il répugnait à livrer ses braves laitières, des bêtes auxquelles il était attaché, à un sort épouvantable : être dévorées vives par un chien qui n'avait rien d'un chien. Mais les temps étaient difficiles, la concurrence était rude, le lait se vendait mal.

Lorsque ses six laitières furent passées, il livra son âne, une gentille bête qui lui avait rendu tant de services, mais que l'étranger achetait au prix d'une vache ! Et même au prix de quatre vaches. Un âne ne valant presque rien – que l'attachement qu'on lui porte –, Lucan n'avait hésité que le temps du trajet. Car sa cassette se garnissait jour après jour, lui laissant entrevoir des achats juteux à la prochaine foire aux bestiaux.

Au bout de quelques jours, il ne restait plus à la ferme que deux petits chiens dont l'étranger ne voulut pas. Lucan se mit à acheter des vaches et des ânes aux paysans des environs, à peine plus cher que leur valeur marchande. Des ânes, surtout. Et cette manne inespérée l'enrichissait tous les matins davantage. De ses appréhensions, de ses remords, il ne restait pas grand-chose, tout juste la peur d'une mauvaise rencontre en ces temps de chaos.

Il attacha sa vache devant le portail, remarquant avec surprise qu'il était ouvert. Le sable de la cour était jonché de débris répugnants : carcasses de bétail pourrissantes, têtes en décomposition et mares de sang coagulé. Une affreuse puanteur montait, malgré le froid, mêlée d'une sourde odeur de fauve. L'éleveur eut un haut-le-cœur, lui qui n'avait pas vu de ses yeux comment finissaient les bêtes qu'il amenait chaque matin. Le chien, il ne l'avait jamais vu. Il en savait ce qu'en savaient tous les gens du coin. À peine avait-il entendu son grondement de basse, qui faisait vibrer les graviers de l'autre côté du portail. Lucan n'était jamais resté pour « Le spectacle », comme le lui proposait l'étranger avec une amabilité ironique. Il pressait même le pas sur le chemin du retour, pour ne pas risquer d'entendre. Une seule fois les bruits de la mise à mort lui étaient parvenus et son imagination avait fait le reste : il n'avait pu dormir de la nuit.

- Salut ! fit l'aubergiste, tandis qu'un commis sortait dans la cour, un mouchoir sur le visage, une fourche à la main. Tu viens nous aider à nettoyer ?
- Non, répondit Lucan. Je viens pour...
- Je sais bien, idiot ! Tu ne vois pas que je rigole ? Pour une fois qu'on rigole, ici...

Mis en confiance par la bonne humeur de son interlocuteur, Lucan se persuada que ce jour était jour de ménage et se prépara à encaisser son dû.

– Mais tu vas pouvoir repartir avec ta vache, le chien n’est plus là.

– Plus là ? fit Lucan, terrassé par la surprise, comme si l’étranger et son molosse avaient été destinés à passer leur vie dans ce relais de poste.

– Eh non.

L’éleveur prit un air accablé.

– Mais... j’ai acheté cette vache exprès pour l’étranger... Il ne m’a rien dit hier.

– Dis donc ! Tu veux que je pleure sur ton sort, peut-être ? Tu t’es fait combien depuis qu’ils sont arrivés ?

Comme tous les paysans, Lucan ne parlait d’argent qu’en période de vaches maigres ; il ignora la question.

– Ils sont partis pour de bon ?

– Non, le chien est allé rendre visite à sa famille, il sera de retour ce soir.

– Sa famille ?

– Décidément, tu ne comprends rien à la plaisanterie. Bien sûr qu’ils sont partis pour de bon ! C’est pas plus mal, d’ailleurs. J’ai rentré pas mal d’or, mais cette saloperie de clébard m’a tout bousillé, même les écuries. Et puis j’en pouvais plus de voir la gueule de ce nécromant toute la journée... Je veux ci, amène-moi ça... J’aime pas les tomates... Figure-toi qu’il ne m’a jamais donné une pièce de la main à la main ; il jette l’argent par terre pour que tu le ramasses ! C’est peut-être comme ça que ça marche dans le Nord, mais ici... J’ai bien failli les foutre dehors, lui et son roquet ! Ils ont eu de la chance de tomber sur une bonne poire.

– Je sais, fit Lucan, étourdi par le débit de l’aubergiste. Moi aussi il me jetait l’argent par terre.

L’éleveur abandonna tout espoir de voir revenir la manne woltanienne. Il faudrait se contenter de l’or que l’on avait jeté à ses pieds chaque jour, pour lequel il n’avait jamais rechigné à courber l’échine.

– Ils sont allés où ? insista-t-il, pensant que peut-être il pourrait livrer son bétail à Dreda, à Sarys ou ailleurs.

– Tu t’imagines qu’ils me tiennent au courant, peut-être ? Ils sont partis vers Sarys, c’est tout ce que je peux te dire.

– Ah.

– Hier soir, son nouveau maître est arrivé. « Il est où, *mon* chien ? », qu’il a dit. Fallait le voir, une de ces gueules ! Tout blanc, tout maigre, une bonne saloperie de nécromant. Pas de cheveux, pas de sourcils, les dents jaunes, pire que son chien. Et habillé, je te dis pas, comme un noble. Il a demandé une soupe avec juste du pain, un bout de lard, puis il est allé se coucher. Avant le lever du soleil, il a embarqué le chien et l’autre abruti et ils sont partis, sans même payer sa nuit.

– Le chien finira par les bouffer, dit Lucan, qui n’avait pas été épargné par la rumeur.

– Oh, s’il bouffe quelqu’un, ce ne sera pas son nouveau maître. Au moment où le gars est arrivé, le clébard est devenu tout doux. Ils ne lui ont même pas mis sa chaîne ! Il lui fait des petits signes, comme ça – il mima les gestes calmes et précis du nécromant – et le chien se couche, s’assied, il fait ce qu’il veut. Le pire, c’est quand le gars lève la main bien haut, le clébard s’écrase par terre en gémissant.

Lucan hochait poliment la tête, mais tout cela n’avait guère de rapport avec sa vache invendue.

– J’aimerais bien qu’il m’apprenne ça, reprit l’aubergiste en riant. Pour ma femme !

Le commis qui déblayait les carcasses, malgré ses nausées, éclata de rire.

– Bon, ben je vais m’en aller, fit l’éleveur.

– Domage, on se marre bien avec toi, railla l’aubergiste.

Comme le reste du pays, le relais de poste allait se remettre à vivre. Pour Lucan, il était temps de faire fructifier son trésor de guerre : un vrai troupeau de laitières lui assurerait une belle rente – après tout, le lait ne se vendait pas si mal – et sans doute un beau mariage, car l’amour se compte souvent au nombre de têtes de bétail. C’était le début d’une nouvelle vie. Et comme la Déesse, dans sa grande sagesse, avait tracé dans les étoiles un destin pour chacun, homme ou bête, il souhaita bonne chance à son bienfaiteur, le chien démoniaque de Woltan, qui avait repris sa chasse.

*

Un étrange camp de nomades s’était installé sur la route de Dreda. Il était fait de tentes, de bivouacs et de couvertures à même le sol. C’était le dernier bastion des mercenaires, irrésistiblement poussés hors du royaume par la catastrophique alliance entre Helion et les Woltaniens. Leur courte expérience dans l’armée avait rapproché contre toute attente ces rudes combattants amoureux de liberté, au point que, spontanément, ils s’étaient agglutinés à l’annonce de leur démobilisation. Trahis par le royaume, reniés par les Woltaniens qui n’en avaient plus l’utilité, les chiens de guerre étaient seuls. La peur avait changé de camp et les campagnes, sur lesquelles avait régné leur loi, étaient devenues menaçantes. Car les cavaliers de cristal, jouissant des pleins pouvoirs, n’hésitaient pas à les massacrer au moindre prétexte. Les ennemis d’hier se faisaient des politesses. À présent les hommes du Nord se proposaient aimablement de débarrasser leur allié des mercenaires, dont on oubliait qu’ils étaient là par leur faute. On avait dépêché des crieurs dans les villages, annonçant que tout homme portant une arme et s’en servant à mauvais escient aurait affaire à eux. Depuis vingt-quatre heures, la chasse au chien de guerre était ouverte, à la joie sauvage des disciples d’Aeldrynn, qui rouillaient dans leurs armures. Le seul endroit encore sûr, c’était le camp de la grand-route.

Sed Temon et ses hommes avaient planté leur tente – achetée au premier matin de grand froid – un peu à l’écart du campement, pour bien marquer leur différence. Non, ils ne faisaient pas partie de ces

bovidés que le royaume avait roulés dans la farine. Ils n'avaient pas suivi, des semaines durant, l'inutile instruction dispensée par des bras cassés, n'avaient appris ni le salut au roi, ni le chant d'Helion. Certes, ils n'avaient pas non plus touché un écu au cours des derniers mois. Et leur mépris n'allait pas jusqu'à la témérité : ils se tenaient assez près du camp pour y courir à toutes jambes à l'arrivée d'une escouade de cavaliers de cristal. Ils faisaient rôtir un lièvre pris au collet lorsqu'une silhouette s'approcha furtivement, à la faveur de la nuit. Le camp de la grand-route résonnait de cris et de rires, étouffant le bruit des pas de l'inconnu. Trop occupés à assaisonner leur repas – car en trois jours de fête on n'avait mangé que des navets –, ils ne virent pas l'homme qui s'approchait sans un bruit.

Le Pirate avait enfin trouvé ceux qu'il cherchait. Retenant sa respiration, il s'avança précautionneusement, se gardant de faire craquer les brindilles. Dans la nuit sans lune, les brasiers du camp irradiaient. Il fit glisser son épée hors de son fourreau et poursuivit sa progression vers le bivouac. Le fait que ces hommes aient choisi de planter leur tente à l'écart était un cadeau de la Déesse, mais cela pouvait aussi signifier qu'ils étaient complices des fugitifs. C'était peu probable. Personne n'aurait renoncé à cent mille écus pour un frère d'armes rencontré un mois plus tôt.

Ils n'étaient que deux autour du feu. Un petit trapu grisonnant et un grand bonhomme à barbe blonde, deux visages rudes de vétérans. À en juger par la taille de leur tente, il ne restait plus grand-chose de leur groupe ; comme tant d'autres ils avaient été séparés, blessés, tués ou recrutés par les militaires. Le Pirate ne reconnut en eux aucun des trois diables de la montagne. Ils paraissaient au bout du rouleau – et il s'y connaissait, en mercenaires au bout du rouleau, pour avoir vécu lui-même de nombreuses traversées du désert. On ne pouvait rêver mieux... Un homme aux abois ne pose pas de questions, accepte avec reconnaissance quelques dizaines d'écus et se fait un plaisir de dénoncer ses propres parents. Le tout était de présenter la chose de sorte à ce qu'ils ne s'imaginent pas que leurs anciens compagnons d'armes n'étaient autres que les trois têtes à cent mille écus.

– Qui va là ? s'écria Ederias en se levant d'un bond.

Les deux hommes portèrent la main à leurs armes, abasourdis de voir jaillir un homme de l'obscurité plutôt que dix cavaliers en tenue de guerre. À aucun moment ils n'avaient envisagé d'autre risque que celui d'être passés au fil de l'épée par les automates du Fils de la lune.

– Tu es Sed Temon, n'est-ce pas ? fit le Pirate en amorçant un geste pour rengainer son épée.

– Non, *je* suis Sed Temon, fit l'intéressé.

À cet instant un hurlement sauvage déchira la nuit. Une silhouette creva les ténèbres, brandissant une masse cloutée. Le Pirate fut pris d'une telle terreur qu'il resta crispé sur sa lame à moitié rengainée. Le choc sur sa nuque fut si violent qu'il lui sembla que les feux du campement tout proche éclataient dans le ciel en une myriade de couleurs volcaniques. Il s'entendit encore respirer deux ou trois fois, puis tout s'éteignit.

– Pour Jehn et Gohar ! beugla Amon le Kyrénien, en levant de nouveau sa masse.

Ederias retint son bras, roulant des yeux effarés. Au sol, l'inconnu aux orbites creuses était pris de soubresauts.

– Mais qu'est-ce que tu fous ?

Le Kyrénien, surexcité, avait l'écume aux lèvres.

– Je liquide cette ordure, voilà ce que je fous ! Ah, il ne s'attendait pas à ce que je sois allé pisser, non, il ne s'y attendait pas ! Il rigole moins maintenant, hein !

– Tu le connais ?

La surprise peinte sur les visages de ses compagnons fit douter Amon, qui abaissa lentement sa masse. De toute manière, l'intrus avait cessé de bouger.

– C'est le type qui nous a ridiculisés dans les ruines, non ?

À voir la rage qui faisait pâlir Ederias jusqu'à en devenir livide, il recula prudemment.

– Mais bien sûr que non, espèce d'âne ! Qu'est-ce qu'il foutait ici ? Cette histoire remonte à des semaines !

– Je... Je l'ai vu approcher tout doucement... avec son arme... Je me suis dit qu'il avait dû nous suivre... C'est un pisteur... et c'est bien le genre à nous suivre à la trace et à attendre que...

– Quel genre ? hurla Ederias, et les veines gonflèrent sur ses tempes. Qu'est-ce que tu y connais à son genre ? Tu l'as vu au moins, le type dans les ruines ?

– Non, mais...

– Mais rien ! Tu ne sais même pas à quoi il ressemble... Et tu massacres n'importe qui en le prenant pour quelqu'un que tu n'as jamais vu ?

Sed Temon retint son second par l'épaule, de peur qu'il ne se jette sur Amon pour le rouer de coups. Le mal était fait, il fallait surtout se débarrasser du cadavre.

– L'Anguille avait raison, cracha Ederias, un peu calmé. Tu n'es vraiment qu'un abruti !

Le Kyrénien se glissa dans la tente, la tête basse, déclarant d'une voix à peine audible qu'il irait se coucher sans dîner. Sed Temon et son second se regardèrent sans un mot. Ils maudissaient en silence le jour qui les avait poussés vers ce royaume. Puis Ederias prit l'inconnu par les épaules et entreprit de le traîner vers un bosquet. Sed Temon le rejoignit, attrapa le Pirate par les pieds, et les deux hommes portèrent leur fardeau jusqu'à un mûrier, où le mercenaire le plus célèbre d'Helion termina sa carrière.

Sarys savourait sa première nuit de silence depuis la fin des festivités. La cité qui la veille encore grouillait de monde s'était paresseusement éteinte. On aurait dit qu'elle résonnait encore des cris, des rires, de la musique ininterrompue qui avait fait danser les gens en pleine rue. L'odeur du vin, joueuse, tenace, était encore partout. Derrière les volets clos, les habitants de la ville basse cuvaient l'alcool et les illusions : le génie de la fête avait prédit à tous une année de bonheur et de prospérité... et les événements lui donnaient raison : cette nuit, enfin, on dormirait sur ses deux oreilles. Car le spectre de la guerre avait cessé de planer sur le royaume, il s'en était allé ailleurs, terroriser d'autres contrées. Sur les toits du château et de l'hôtel de ville, on avait hissé, aux côtés de la bannière à damier, le drapeau de Woltan. Un drapeau qui leur ressemblait : froid et sec comme un coup de cravache. Une simple bannière coupée dans la diagonale, noire d'un côté, blanche de l'autre.

Quelque part dans une auberge borgne, Nils et Karib s'installaient pour la nuit. La maigre bourse qu'on leur avait allouée pour se loger en ville les obligeait à s'entasser dans une chambre grande comme un placard, où une famille entière de souris se disputait un reste de repas momifié. Les deux paillasses qualifiées de lit étaient mangées de vermine, il fallut étendre les couvertures à même le sol. S'il ne faisait pas aussi froid, le mage aurait préféré camper en pleine nature.

- Quelle infection !
- Un écu, soupe comprise, rappela Nils.
- Merci bien, j'aurais préféré me passer de soupe et dormir sur un matelas propre...

De retour à leur cantonnement après la harangue de l'hôtel de ville, les survivants de la Haie des sources avaient trouvé leur dortoir vide. Les lits avaient été empilés et poussés le long des murs pour laisser place à des ballots de paille. La caserne des volontaires redevenait ce qu'elle avait toujours été : un entrepôt.

– Ramassez vos affaires, avait ordonné le dernier sergent du corps étranger, avec le soulagement de celui qui redeviendrait bientôt simple soldat d'infanterie.

Les derniers mercenaires avaient été rassemblés dans la cour, avec leur petit bagage. La caserne était de nouveau le territoire des « vrais » soldats d'Helion, qui passaient, pleins de morgue, en bombant la poitrine. En l'absence d'officier, le sergent s'était essayé à l'art délicat du discours, expliquant tant bien que mal aux volontaires qu'ils n'étaient plus volontaires, ni grand-chose d'autre d'ailleurs, en attendant que la grande armée du royaume ait le loisir de s'occuper de leur cas. Le général Verès, dans sa mansuétude, leur allouait une petite somme pour se loger en ville, car il n'était pas question pour eux de rester seuls, livrés à eux-mêmes dans un entrepôt vide. Tous les soirs à la même heure, ils étaient tenus de se présenter à la caserne pour y recevoir leur écot dans l'espoir d'une affectation prochaine. En attendant, on ne leur demandait que deux choses : tenir leur langue et respecter l'ordre public.

La porte s'ouvrit, laissant apparaître un Olen aux traits tirés.

- Tiens ! Qu'est-ce qui nous vaut l'honneur ? railla Karib.
- Tu es déjà de relâche ? s'étonna Nils.
- Elle est partie.

Karib se retint de dire « bon débarras », par amitié et par prudence. Car s'il fallait en croire l'avis de recherche, l'homme qui se tenait devant lui avait régné un temps sur les arènes de Woltan, connues pour être parmi les plus meurtrières. C'était l'une des grandes étapes du circuit des arènes, véritable migration saisonnière qui jetait sur les routes des gladiateurs de toutes origines, mais aussi des spectateurs passionnés – assez riches pour s'offrir plusieurs mois de loisir par an –, des parieurs, des recruteurs et des prostituées de haut vol. Se côtoyaient ainsi des nobles samorréens, des maîtres d'armes tchi, des marchands des Communes ou des chefs de clan du Nord, autant d'hommes qui en d'autres circonstances se seraient haïs. À l'exception de la légendaire Morgoth, les Terres communes ne comptaient plus guère d'étapes décisives dans le circuit, mais nombre de grandes villes entretenaient encore à grands frais de petites arènes locales. Celle d'Helion n'était plus qu'un souvenir, enfoui dans les ruines de l'ancienne capitale, ce qui n'empêchait pas une poignée de nantis de s'offrir un voyage par an pour voir mourir les meilleurs guerriers sur le sable de Kyen ou de Jamarea.

- Partie où ? demanda Nils.
- Je ne sais pas.
- Elle n'est pas dame de compagnie de la reine ?
- Si. Enfin, elle l'était. On m'a dit qu'elle avait quitté le palais ce matin. Quand j'ai pris mes quartiers, son père avait déjà envoyé des valets pour emporter ses malles... Sa chambre est vide.

Il soupira profondément et se laissa tomber sur une pailleasse, sans se soucier de la crasse ambiante.

- J'ai passé la soirée à vous chercher. J'ai fait la caserne et toutes les auberges de la ville.

Malgré lui, Karib eut pitié de ce guerrier à bout de forces, qui avait survécu à trois mois d'épreuves, vendu des légumes, combattu des mercenaires, échappé à des centaines de poursuivants, et qui s'écroulait aux pieds d'une fille de vingt ans.

- Tu ne sais pas où la trouver ? demanda-t-il.
- Je ne connais même pas le nom de son père, gémit Olen. Je suis un idiot ! Le dernier des idiots... Je l'ai perdue, comme ça – il claqua des doigts – parce que je n'ai pas eu la présence d'esprit de me renseigner sur sa famille ! Mais qu'est-ce que j'avais en tête ?

Il se prit la tête dans les mains.

- Son père a dû apprendre. Ou la reine. Quelqu'un a dû nous dénoncer...

– Elle sait où tu es, Olen. Attends quelques jours, elle t’enverra un message.

– Ce n’est pas pour te consoler, dit Nils sans pouvoir s’empêcher de sourire, mais si j’avais couché avec une femme au château, je ne lui aurais pas demandé l’adresse de son père non plus.

Le mage poussa du bout du pied la pailleasse crasseuse sur laquelle s’était assis Olen.

– Lève-toi, tu vas attraper des morpions. Descendons dans la salle, avec un peu de chance ils serviront encore à manger.

– Je n’ai pas faim.

– Nous si, mentit Karib.

Les fugitifs s’attablèrent dans une salle vide où un aubergiste obèse achevait d’essuyer les tables. À en juger par les débris de nourriture qui jonchaient le sol, il se contentait d’un coup de torchon, les souris se chargeraient du reste.

– Il n’y a plus rien à cette heure-ci, les gars !

– Même pas un coup à boire ? demanda le mage.

– Même pas. Avec la fête, il ne me reste que des tonneaux vides ! On sera livrés demain.

Il se dirigea vers le poêle sur lequel chauffait une grosse carafe de métal.

– Si vous voulez, je vous sers une infusion. J’en prépare tous les soirs pour ma femme, sans ça elle ne dort pas. Bien sûr, c’est pas un bon vin, mais ça vous purgera ! Et puis c’est gratuit...

– Ah, si c’est gratuit, fit Karib en souriant.

L’aubergiste posa la carafe sur la table, ainsi que des bols et une poignée de feuilles séchées.

– Et voilà ! Plus vous en mettez, plus c’est parfumé, qu’elle dit. Moi, je ne bois pas de cette cochonnerie, je vous laisse doser.

Le mage versa nonchalamment l’eau bouillante dans son bol, prenant garde de ne pas se brûler les mains. Depuis la Haie des sources, il avait une peur bleue de la brûlure, lui dont la spécialité était de rôti les hommes de guerre.

– Il est temps de prendre une décision, Hroald, annonça-t-il de but en blanc.

– Comment tu m’as appelé ? s’écria Olen.

– Ça ne marche pas avec lui non plus, fit Karib. J’espérais que le nom te serait familier...

– Non, ça ne me dit rien. C’est moi, Hroald ?

– Probable, oui. Il y a quatre noms pour trois fugitifs, mais en ce qui nous concerne, toi et moi, il y a peu de doute.

Tandis qu’il entrait dans les détails, Nils extirpa les feuilles arcaniques glissées sous son aisselle

gauche et les introduisit posément, une par une, dans le bol de Karib. Ce dernier ne s'aperçut du manège qu'en suivant le regard d'Olen, qui écarquillait les yeux. Il resta un instant bouche bée avant de s'indigner :

– Mais tu es devenu fou ou quoi ?

Nils glissa la dernière feuille dans l'eau bouillante, puis se frotta les mains avec le plus innocent des sourires.

– Plus on en met, plus c'est parfumé, il paraît.

Karib chercha ses mots, blanc de colère. Était-il seul à avoir compris ce qui se tramait dans le pays ? Entre Olen renfrogné dans son chagrin adolescent et Nils qui se livrait à d'impensables gamineries, il regretta de n'être pas Hroald, champion des arènes de Woltan. Il aurait remis les enfants à leur place à grands coups de pied au derrière. Car les arènes du Nord n'étaient pas celles des pays où la Déesse avait adouci les esprits : lorsque les herses s'abattaient, elles ne se rouvraient plus que pour un seul homme.

– Goûte ! Si c'est pas assez parfumé, il en reste plein, insista Nils.

Il poussa vers Karib les feuilles que l'aubergiste avait laissées sur la table. La vérité tomba alors sur le mage comme la foudre sur un arbre mort. Elles étaient identiques. Rigoureusement identiques. Chaque jour, espérant tromper le flair macabre des nécromants, les fugitifs s'étaient frictionnés avec de la tisane...

Les feuilles passèrent de main en main, d'abord en silence. Olen perdit son air sinistre, se retint un instant comme pour ne pas trahir sa tristesse, mais fut emporté malgré lui par un fou rire. Nils craqua à son tour, essuyant même quelques larmes.

– Arrêtez de rire, fit le mage en riant lui-même. Ce n'est pas drôle, j'ai honte... J'ai mis toutes nos économies dans... Non, ce n'est pas possible... Haussant la voix pour se faire entendre de l'aubergiste : S'il te plaît ! D'où viennent ces feuilles ?

– De son arbre arcanique, gloussa Olen.

L'obèse traîna des pieds jusqu'à leur table.

– C'est de la menthe en branches d'Helion. En été, ça pousse dans le jardin... En hiver, l'herboriste m'en donne quand j'achète des épices. Pourquoi, vous n'aimez pas ?

– Disons que la tisane, on en a plein le cul, répondit Nils, déclenchant les hurlements de rire des deux autres.

L'aubergiste haussa les épaules et retourna empiler ses tabourets, se demandant si la passion de sa femme pour cette infusion en apparence innocente ne cachait pas une part d'ivrognerie.

La porte grinça légèrement, laissant s'infiltrer un rai de lumière dans la chambre endormie. Olen s'immobilisa, retenant son souffle. Un volet claquait sous le vent ; ses battements irréguliers menaçaient à chaque instant de réveiller la fille qui dormait derrière les rideaux du lit à baldaquin. Les dernières braises avaient rendu l'âme, mais une délicieuse chaleur planait encore, préservée par les tentures et les tapis de laine. Olen se laissa gagner par l'enivrante odeur de feu de bois, de parfum et d'encens. Il faut avoir dormi dehors pour comprendre à quel point une chambre de femme en hiver est le plus divin des refuges. Sa gorge se serra à l'idée de ce qu'il allait perdre : rien de moins que ce dont rêvent tous les hommes.

La nuit serait courte. Dans moins d'une heure, les fugitifs allaient partir, quitter Helion à jamais. Leurs uniformes leur serviraient une dernière fois de sauf-conduit ; en marchant bien, ils pourraient atteindre la frontière nord à la mi-journée. Car il n'était pas question de tenter de rallier le port d'Ythem... Le passage de la montagne était trop risqué – il suffisait d'une patrouille pour sceller leur destin –, sans parler des contrôles au port. La seule issue était donc la route du nord, que Nils et Karib connaissaient pour y être allés chercher la vérité sur le Puits des mémoires. Dans le flou qui régnait autour du défunt corps des volontaires, les fugitifs espéraient n'être pas signalés avant plusieurs jours. Restait à passer la frontière, en priant pour ne pas se trouver face à un pont ou une muraille.

La chandelle dans le couloir s'éteignit dans un courant d'air et les ténèbres se refermèrent sur Olen. Il hésita à la rallumer, mais, craignant que le cliquetis de son briquet ne le trahisse, il reprit sa progression à l'aveugle. Le tapis de laine avalait le bruit de ses pas et son souffle, si longtemps retenu, se laissa de nouveau aller à la faveur de l'obscurité. Quelque chose dans cette progression instinctive ravivait des souvenirs pesants... Ironiquement, le voyage à Helion s'achevait comme il avait commencé : dans les ténèbres.

Il tâtonna, reconnut au toucher le coin du meuble qu'il cherchait. C'était un guéridon en bois ouvragé, dont les pieds représentaient des serres de rapace. Il toucha du bout des doigts les objets posés sur le meuble : un collier et des bagues... un peigne en os... une boîte à poudre... une plume... et un coffret. Le coffret. Retenant de nouveau sa respiration, il promena ses mains sur la cassette, dont le petit cadenas n'était pas fermé. Il le retira doucement, fit jouer le loquet et maintint le couvercle. Sous ses doigts roulèrent des gemmes – au-delà de mille écus, on ne payait plus en métal –, des pièces et peut-être des bijoux. Le plus difficile restait à faire.

Olen ouvrit son sac, le cala sur sa hanche et, des deux mains, il souleva le coffret. Le trésor se déversa, d'abord sans bruit, puis avec un tintement assourdissant. Aussitôt, une voix étouffée se fit entendre.

- Qui est là ?
- Qu'est-ce qui se passe ? bredouilla une voix d'homme.
- Il y a quelqu'un dans la chambre !

Elle n'était pas seule ! Olen ne prit pas le temps de réfléchir, reposa le coffret en prenant soin de le refermer et battit en retraite, les mains tendues pour éviter de heurter un obstacle. Il sentit le coin de la porte sous ses doigts et se glissa dans le couloir. Derrière lui, le cliquetis d'un briquet à pierre annonçait la lumière, les secondes étaient comptées.

– Allume, allume !

– Qui va là ? cria la voix masculine, enrouée de sommeil.

Olen allait prendre ses jambes à son cou quand le chandelier résonna sous sa botte. Pris d'une inspiration soudaine, il le ramassa et le ralluma, maîtrisant le tremblement de sa main ; au même instant une chandelle s'allumait dans la chambre. Comptant sur les premières secondes d'éblouissement, le fugitif fit irruption dans la pièce en poussant la porte si fortement que l'on aurait pu croire qu'il venait de l'ouvrir. Et, pour parfaire son entrée, il tira son épée.

– Tout va bien, ma dame ?

Le spectacle qui s'offrait à lui avait quelque chose de réjouissant. Kayna l'altière, la courtisane, Kayna que l'on appelait la superbe, se tenait en chemise, les cheveux défaits, brandissant un ridicule petit couteau à manche de nacre. Derrière elle, cramponné à la couverture dont il se servait pour dissimuler sa nudité, Berel, le petit courtisan qui la veille encore regardait Olen comme un insecte.

– Il y a quelqu'un dans la chambre ! cria Kayna, cachant d'un geste instinctif sa poitrine qu'on devinait à peine sous l'étoffe.

– Je vois bien, fit Olen avec un sourire.

Il rengaina son épée, sous le regard noir de la jeune femme.

– Je ne te permets pas ! s'écria-t-elle. Il y a quelqu'un *d'autre* !

– Je n'ai vu personne, répondit-il avec aplomb. Mais nous allons vérifier.

Il se mit en devoir de fouiller la chambre, écartant les tentures, ouvrant même les coffres à vêtements.

– Tu es sûre d'avoir entendu quelqu'un ? demanda Berel.

– Sûre et certaine ! Tu me prends pour une folle ?

– Mais non... Tu as peut-être juste fait un mauvais rêve.

Olen jeta un regard en coin à celle qui était peut-être la plus belle femme d'Helion. Elle était presque nue devant lui... Sa chemise, fendue sur le côté, couvrait à peine ses cuisses. La courbe de ses hanches, le galbe de ses jambes, ses longs cheveux noirs en cascade auraient en d'autres temps éveillé en lui une fièvre incontrôlable. Cette nuit-là, il ne ressentit rien. Il regardait Kayna comme on

regarde un paysage. Elle était superbe, mais son cœur ne s'emballait pas. C'était la preuve – s'il en fallait une – qu'Oranie ne serait plus détrônée.

– Personne, fit Olen. Et j'ai fouillé partout... Mais il paraît qu'il existe des onguents dont les gens s'enduisent pour se rendre invisibles.

L'ironie échappa à Kayna, qui écartait les rideaux avec humeur, mais pas à Berel, qui se força à sourire.

– Notre ami Oled se moque de toi, ma mie. Difficile de lui donner tort après ce petit drame...

– Olen, rectifia le fugitif.

– Pardon ?

– Olen, pas Oled.

Kayna éclata comme un orage de montagne, sans prévenir. Les yeux brillants de colère, la crinière ébouriffée, elle ne se souciait plus de son image, et ses gesticulations firent même jaillir un téton entre les lacets de sa chemise.

– Mais pour qui tu te prends, espèce de cafard ? Si je dis *un* mot à la reine, tu entends, un mot, tu retourneras croupir avec tes macaques de frères dans un poste de montagne où tu passeras le reste de ta vie à contrôler des caravanes !

Olen regarda ostensiblement le sein qui pointait, poussant la jeune femme à croiser brusquement les bras. Il n'était pas l'heure de se livrer à de petites vengeance, mais le plaisir de soutenir le regard de ces nobles pour lesquels il n'était qu'un pourceau n'avait pas de prix.

– Ce n'est pas possible ! Tu vois comme il ose me regarder, ce... ce... Et toi, tu ne fais rien ?

Berel posa la main sur la hanche de la jeune femme, qui se dégagea avec humeur.

– Kayna, notre ami Olen n'est pas mal intentionné. Il te regarde comme un soldat, il ne faut pas lui en vouloir !

– Tu as perdu la raison ! cria-t-elle. Ce moins que rien me reluque ouvertement, et toi...

C'est alors que cette courtisane, rompue à toutes les subtilités de son état, comprit les raisons de son compagnon. Si le garde parlait, la cour entière apprendrait sa liaison et elle tomberait, comme Oranie. Berel était une brebis galeuse : amateur de femmes de chambre, noceur invétéré... Sa présence dans le lit d'une femme était une condamnation. Savait-il quelque chose, ce soldat ? Avait-il compris qu'elle avait manœuvré pour faire exiler Oranie ? C'était fort improbable, un soudard n'ayant guère plus d'esprit qu'un caniche, mais cet homme n'en devenait pas moins un véritable danger. Elle se calma aussitôt et reprit sa contenance glaciale, si vite qu'Olen ne put s'empêcher de l'admirer.

– Parlons calmement entre gens de bien, insista Berel.

– Tu as raison, annonça-t-elle à la grande surprise de son compagnon. Ce garde n’a fait que son travail ; du reste, il l’a bien fait : si quelqu’un était vraiment entré dans la chambre, il l’aurait passé au fil de l’épée.

Elle se dirigea vers le guéridon. Olen sentit ses cheveux se dresser.

– D’ailleurs, nous allons le récompenser de sa vigilance... et bien sûr de sa discrétion !

Au moment où elle se préparait à puiser dans sa cassette, le fugitif s’écria :

– Non, ma dame, pas de ça, je t’en prie. Ce serait blessant pour mon sens du devoir.

La main resta suspendue au-dessus du coffret.

– Voyez-vous ça ! ricana-t-elle. Un mercenaire qui refuse de l’argent.

– Tu vois que c’est un bon garçon, fit Berel.

En rester là aurait eu quelque chose de louche. Kayna semblait croire à un chantage, il fallait lui donner raison.

– Je te demanderai juste une petite chose, dit-il.

– Ah, tout de même !

– Je veux monter en grade. Je sais que dans les jours qui viennent seront nommés des sergents d’armes et des lanciers royaux... Si tu pouvais glisser un mot au général... ou au capitaine du château...

– Je ferai ce que je peux. Mais je ne fréquente pas beaucoup les militaires.

– Si Kayna ne parvient pas à mobiliser les troupes, j’en toucherai un mot à Gomher, promit Berel, mielleux.

Kayna souriait de nouveau. Elle reprenait l’ascendant et trouvait fort divertissant que, par sa faute, Olen soit coupé d’Oranie, qui était proche de Verès et aurait pu lui obtenir grades et honneurs sans le moindre effort. Le fugitif reprit sa place de subordonné, remercia, s’inclina, prenant soin de ne plus regarder Kayna que dans le blanc des yeux. Lorsqu’il referma la porte, il laissait derrière lui deux courtisans soulagés d’avoir échappé au pire et délestés de neuf mille écus.

Le planton de service leva la herse en toisant Olen d’un œil soupçonneux. Rentré au milieu de la nuit, le garde des appartements de la reine ressortait une heure plus tard, un sac en bandoulière... La chose avait de quoi surprendre. Mais son supérieur, le sergent de garde, dormait à poings fermés, comme chaque nuit : on le payait triple solde pour ça.

– Service de dame Kayna, fit Olen avec un clin d’œil. Elle est en galante compagnie, figure-toi, et

ces damoiseaux sont à court d'eau-de-vie.

– Ah, répondit l'autre, rassuré. Je me disais...

Olen l'aida à lever la herse, craignant que ne s'élèvent dans la cour des appels au voleur. Il détestait ce qu'il venait de faire, plus encore que cette identité de champion d'arènes que lui enviaient tant les deux autres. Car les arènes fascinaient le monde entier, du prince au plus insignifiant des terrassiers ; les champions étaient vénérés comme les dieux qu'ils n'étaient pas. Olen ne se voulait ni tueur impitoyable, ni détrousseur de femmes. Si son destin ne tenait qu'à lui, il serait un brave et honnête citoyen de Sarys, dans une petite maison d'un quartier tranquille, aux côtés d'Oranie. Il lisait, il écrivait, il aurait fait un bon clerc. Ou un marchand de primeurs, qui sait, en quelques années on pouvait s'établir, engager des commis, vivre de son affaire... Renaître nu et vierge de souvenirs n'était une malédiction que parce qu'il fallait fuir. À vingt-cinq ans, à des milliers de kilomètres de Woltan, celui qui avait été Hroald, boucher des arènes, aurait très bien pu choisir son destin, pour devenir l'un des anonymes qui l'applaudissaient du haut des gradins. Combien de gens donneraient tout pour un nouveau départ ?

– Attends ! s'écria le planton, et Olen glissa la main vers son épée.

– Quoi encore ? Il est tard, plus vite je serai revenu, plus vite je me coucherai.

– J'y pense : va aux cuisines ! Réveille un valet, demande-lui une bouteille et le tour est joué !

– Il ne me donnera rien pour mes beaux yeux et, si je lui dis que c'est pour Kayna et Berel, ils me tueront !

– Berel ? Avec la grande brune... Tu es sûr ?

– Et certain, confirma Olen avec un sourire complice. Mais chut... Pas un mot !

La herse retomba. Le fugitif traversa la ville haute endormie à l'ombre de ses grandes demeures. Un chien aboyait dans le lointain, le froid devenait plus mordant avec le vent qui se levait. Les sentinelles le saluèrent distraitement quand il passa l'enceinte de la ville basse ; à une heure pareille, le sommeil engourdissait la méfiance. Il descendit enfin les ruelles escarpées du quartier des auberges, croisant des bouchers à peine levés et des commis transportant des caisses de pain. Il vivait ses dernières minutes à Sarys.

Dans le sac qui battait ses flancs, l'or et les gemmes tintaient, lui rappelant à chaque pas qu'il était désormais un voleur. L'idée venait pourtant de lui... Deux heures plus tôt, chacun avait compté ses pièces, sur la table de l'auberge. La somme ridicule amassée à eux trois ne laissait pas entrevoir plus de dix jours de survie, en évitant les auberges coûteuses. Et pourtant il en fallait, de l'argent, pour s'offrir une place sur un bateau, pour graisser des pattes au besoin, pour n'être pas contraint de nettoyer les écuries à chaque étape... Leurs économies parties en tisane ne leur permettant plus le luxe des valeurs morales, ils s'étaient résolus à voler un peu d'argent pour le voyage au brave aubergiste qui les logeait. Puis Olen s'était souvenu de la cassette de Kayna, ce coffret magique que son père remplissait dès qu'il montrait des signes de faiblesse, car la flamboyance à la cour est la marque de la réussite. Lorsqu'il escortait la jeune femme en ville, il la voyait puiser dans son trésor sans compter. De quoi faire face au plus long, au plus insensé des voyages : le Grand Nord, le royaume de Woltan.

Le jour se levait. Sarys émergeait de la brume suspendue sur la plaine, ville fantôme sur une mer de nuages. Le feu de bois et la terre humide avaient un parfum d'hiver.

Karib souffla dans ses mains. Son sac en bandoulière, son inévitable hache sanglée sur le dos, il faisait les cent pas pour tromper le froid, l'ennui et la tension. Assis sur un rocher, bras croisés sur son balluchon, Nils somnolait tranquillement.

– Mais qu'est-ce qu'il fout ? demanda Karib pour la dixième fois. J'espère qu'il ne lui est rien arrivé !

– Arrête de tourner comme ça, tu vas te fatiguer, fit Nils en bâillant. Et pose ton sac.

Le mage scruta l'horizon, espérant distinguer la silhouette d'Olen sur la route, mais il ne vit que des volutes grises. Il s'assit un instant sur le rocher, sans se débarrasser de son harnachement. Puis il se leva comme un pantin et reprit ses allers-retours.

– Karib, à ce rythme, tu vas être épuisé avant même de partir.

– Je ne sais pas comment tu fais pour être aussi calme !

– Pour commencer, je pose mon sac, je m'assieds et je ne tourne pas en rond.

Woltan... Le seul fait d'y penser mettait Karib sur des charbons ardents. Il faudrait des semaines, des mois pour s'y rendre, à supposer que l'on y parvienne un jour. Et l'euphorie de la décision passée, l'idée lui tordait le ventre.

– Je ne sais pas si c'est une bonne idée, après tout.

C'était pourtant la sienne. Woltan était sans doute l'endroit au monde où leurs poursuivants les attendraient le moins. Fuir pour revenir dans la gueule du loup, la manœuvre avait quelque chose de suicidaire, mais elle avait le mérite de brouiller les pistes. C'était aussi là que les fugitifs auraient les meilleures chances d'en apprendre davantage ; en dépit des risques on pouvait tenter de retrouver les familles, les amis, peut-être les employeurs. Nils eut un sourire désabusé.

– Tu ne vas pas recommencer avec ça.

– Je sais, c'était mon idée.

– Et elle est bonne.

– Mais plus j'y pense...

– Arrête de penser et assieds-toi. Il faut déjà qu'on réussisse à passer la frontière d'Helion... Tu auras tout le temps de t'angoisser après.

Comme toujours, il avait raison. Karib s'assit lourdement à côté de son compagnon et ferma les yeux. La fatigue se faisait sentir. La nuit avait été courte... et l'angoisse accumulée devenait difficile à supporter. Les fugitifs n'avaient pas réellement de plan de route, faute de savoir à quoi ressemblait la frontière nord ; ils ne savaient pas non plus de combien disposerait Olen, s'il revenait. Au mieux, s'il rapportait assez d'argent pour payer le voyage, ils chemineraient jusqu'au port le plus proche et s'embarqueraient sur un bateau en partance pour le Grand Nord. Au pire, il faudrait travailler quelque temps dans une ferme, aussi éloignée que possible, car le molosse serait toujours sur leurs talons.

– Karib ! fit la voix de Nils. Tu dors ?

Le mage ouvrit les yeux. Devant lui se tenait Olen, essoufflé mais entier. Il soupira de soulagement, une fois de plus il s'était attendu au pire.

– Eh bien, tu nous as fait peur !

– Tu *lui* as fait peur, corrigea Nils. Moi, j'ai dormi.

– Ça fait longtemps que vous m'attendez ?

– Un petit moment. Tu as réussi ?

Olen tapota son sac, laissant entendre le tintement des pièces.

– Au-delà de nos espérances. Je ne sais pas combien il y a là-dedans, mais... beaucoup plus que prévu. On comptera en route.

– Bien joué.

Ils se mirent en marche sans attendre. Lorsqu'Olen se retourna une dernière fois vers Sarys, longuement, comme pour s'imprégner à jamais de son image, les autres se contentèrent de ralentir le pas. Chacun savait quel déchirement c'était pour lui de laisser la femme qu'il aimait – la deuxième femme de sa vie en six mois d'existence. Dans quelques jours une servante ou une prêtresse de la Nature deviendrait sans doute la future mère de ses enfants, mais pour l'heure il souffrait. Et Karib crut le voir essuyer une larme, qu'il camoufla dans une quinte de toux. La brume se levait mais le froid persistait, humide et perçant.

Les trois compagnons marchèrent en silence. La route était droite et grise, l'horizon se confondait avec les nuages. Au bout d'une heure, ils croisèrent une vieille paysanne en haillons, courbée sous le poids d'un fagot de bois mort. En apercevant les tabards à damier, elle fit un écart et leur adressa un sourire édenté.

– Que la Déesse vous protège, guerriers !

– Qu'elle te protège aussi, répondit Karib.

La silhouette décharnée s'éloigna dans la grisaille et le mage en vint à regretter cet uniforme qu'il

avait tant abhorré. C'était un sauf-conduit, un passe-droit qui manquerait cruellement une fois loin de ce pays.

Ce fut la seule rencontre jusqu'à l'arbre mort à la croisée du chemin qui menait à la demeure d'Ekhelmineon. La mer n'était plus qu'à une vingtaine de minutes de marche et la route longeant la côte toucherait bientôt aux frontières d'Helion. Dans une heure au plus, une nouvelle page se tournerait dans un livre aux pages blanches.

- Quelqu'un a un petit creux ? demanda Olen.
- Ma foi, fit Karib, que les émotions creusaient.

On s'arrêta un instant au bord de la route, à un jet de pierre d'un étang où s'ébattaient des cigognes. Une vieille souche offrait un agréable banc de fortune dont l'humidité ne perçait pas les manteaux. À cet instant, la fuite paraissait facile, paisible même, rendant dérisoires les angoisses du départ...

Olen arrêta d'un geste Nils, qui sortait un morceau de saucisson de son sac.

- Range-moi cette cochonnerie, j'ai une petite surprise.

Avec un air de comploteur, il déplia un carré de soie dans lequel étaient enveloppées des friandises « de dame », ces sucreries sophistiquées dont on était friand dans les grands appartements. Chaque pièce était une petite œuvre d'art : animaux et personnages de sucre et d'amande, blasons colorés, couronnes de noisettes glacées de sucre... Il y avait même un visage de caramel et de pain d'épices, décoré d'étranges perles nacrées, censé représenter la reine en personne.

- C'est quoi, ça ? demanda Nils en regardant sous tous les angles un lézard en pâte d'amandes, plus vrai que nature.
- Des douceurs.
- Ça se mange ?
- Un peu que ça se mange ! Elles viennent de chez le meilleur confiseur de Sarys.

Karib éclata de rire en voyant Nils engloutir le lézard d'une pièce, puis le mâchonner d'un air dubitatif.

- Ça n'a aucun goût.
- Barbare ! plaisanta Olen.
- Ignare ! ajouta Karib, en mordant dans une couronne de noisettes.

Olen écrasa le visage de la folle, en fit une boule informe qu'il mordit à pleines dents.

- Ça, c'est la tête de la reine. Au palais, c'est comme ça qu'elle se mange... C'est une façon de montrer qu'ils la détestent tous.
- Ils la détestent ?

– C’est une longue histoire.

Le mage s’amusa de ce gladiateur qui maîtrisait mieux qu’un mignon les finesses de ces dames. Hroald avait certainement fréquenté les milieux privilégiés en son temps. Son aisance à la cour était trop grande pour être mise sur le seul compte d’Oranie... La célébrité ouvrait les portes des châteaux et l’argent celles du superflu. Il fallait espérer que sa notoriété ne soit pas assez grande à Woltan pour lui valoir d’être reconnu par le premier amateur ! Mais, pour le public, un guerrier d’arènes ressemble davantage à une coque de métal qu’à un être de chair et d’os.

Nils, lui, ne s’embarrassait pas de subtilités ; il en était à son troisième animal de pâte d’amandes, hochant la tête quand il y trouvait un semblant de goût. Qui était-il ? Ajnar ou Wallend ? On n’en savait trop rien. Ni assassin accompli comme le premier, ni acrobate inoffensif comme le second, il était un peu des deux. Depuis longtemps, le lanceur de couteaux avait cessé de s’interroger : lorsque l’évidence ne s’imposait pas, il s’affranchissait des questions existentielles.

Quant à Karib, il espérait enfin découvrir les raisons pour lesquelles le mage de combat qu’il était pouvait en toute impunité plonger dans les abysses nécromantiques. C’était impossible. Il ne l’aurait jamais avoué à ses compagnons, mais cette question le taraudait plus encore que le régicide. Le doigt accusateur du mage noir qui l’avait appelé nécromant pointait encore sur lui chaque soir au coucher, perturbant ses maigres certitudes. Dévoré d’insomnie, il macérait ses doutes des heures durant... Mais ce qui l’exaltait au plus haut point, c’était de se présenter enfin comme ce qu’il était, un jeteur de sorts. Helion avait été une leçon : une fois loin de ce pays, il jetterait sa hache à la mer pour ne plus jamais porter que la robe.

Nils ouvrit la bouche pour mordre dans le dernier lézard en pâte d’amandes, mais l’animal resta suspendu entre ses dents. Il reposa lentement la friandise en se levant.

– Qu’est-ce qui se passe ? demanda Olen, subitement inquiet.

D’un geste presque machinal, il fit jouer l’épée dans son fourreau, découvrant un centimètre de lame. On connaissait l’instinct animal du lanceur de couteaux, qui se réveillait bien avant les sens de ses compagnons.

– Je ne sais pas. J’ai entendu quelque chose.

– Dépêchons-nous, fit Karib en ramassant son sac. La frontière n’est plus très loin.

La brume s’était définitivement levée, laissant place à un temps gris et nuageux. Nils plissa les yeux : la route était déserte, à perte de vue. Droit devant, les pins noirs barraient l’horizon, ne laissant deviner la mer que par le ballet des goélands. Il aida Karib à fixer sa hache, empocha le carré de soie et le lézard pour ne pas laisser de traces et dispersa du pied les cailloux autour de la souche. Il vit dans les yeux de ses compagnons les premiers signes de la peur et comprit que désormais ils se fiaient à son instinct. Espérant leur donner tort, il marcha en tête, les sens aux aguets. Plus un bruit. Il pensait presque s’être trompé lorsqu’un aboiement lointain creva le ciel et résonna en un écho sinistre à travers la plaine.

– Qu’est-ce que c’est que ça ? s’étrangla Karib.

– Que veux-tu que ce soit ? fit Olen, qui, malgré la peur qui montait en lui, trouva moyen d’ajouter : C’est le moment de sortir la tisane, les gars !

Nils tenta d’évaluer la distance qui les séparait du front des pins noirs, tandis que le mage posait lourdement son sac.

– Cette fois, c’est terminé.

– Rien n’est terminé, dit Nils en le foudroyant du regard. Tu crois qu’on va s’asseoir ici et les attendre ?

– C’est encore ce qu’on a de mieux à faire ! La frontière est à une heure de marche, ils sont à cheval... Ils ont le chien... On n’ira pas loin. C’est fini. On se sera bien battus, mais c’est fini.

Pris d’une rage froide, Nils l’empoigna par le col et le tira à lui si sèchement que le tabard du mage se déchira dans son dos. Ses yeux paraissaient plus métalliques encore sous la grisaille.

– Karib, tu vas ramasser ce putain de sac et tu vas venir avec nous. Vous commencez à me courir avec vos états d’âme ! Lui avec sa bonne femme, toi avec tes angoisses, s’il fallait vous écouter, on se serait rendus dès le premier jour. C’est facile de s’arrêter là et de dire : « On n’ira pas loin »... On va aller aussi loin qu’on peut, parce que moi, je peux vous dire, je n’ai pas fait tout ça pour m’asseoir par terre et attendre qu’on vienne me chercher.

Il lâcha prise, et le mage, qui pesait pourtant son poids, bascula en arrière.

– Et toi non plus, ajouta-t-il.

Puis il jeta son sac sur son épaule et, sans se retourner, reprit la marche à grands pas. Olen donna à Karib la grande claque amicale dans le dos qu’il détestait tant et lui lança :

– En route, vieux.

Karib trouva dans cet éclat inattendu la force de repartir, mais l’on devinait à son air hagard qu’il était à bout. Nils vérifia d’un coup d’œil que ses compagnons suivaient. Rassuré, il avala le dernier lézard en pâte d’amandes et lui trouva un goût de cannelle.

Ils remontèrent la route en marche forcée. Dix minutes plus tard, l’aboiement retentissait de nouveau, caverneux, lugubre et surtout horriblement proche.

– Ils arrivent, fit Olen, la voix étranglée.

Nils prit le temps de scruter la route derrière eux. Dans un premier temps, il ne distingua que de vagues reliefs, des arbres, des rochers. Mais, à l’horizon, un point noir grandissait à vue d’œil, se

précisant peu à peu. Des silhouettes encore floues, dansant sur un fond de nuages, émergeaient de la grisaille. Des cavaliers.

– Ne courez pas ! ordonna Nils en pressant le pas.

Et ils coururent. Lui le premier. Ils coururent à perdre haleine, comme si la frontière allait se rapprocher par magie. Il savait pourtant que c'était la pire des choses à faire : courir leur couperait le souffle et les jambes. S'il fallait se battre, ils n'auraient pas la force de parer un coup. Mais il est des moments où la raison est dévorée par la peur, comme par un dieu cannibale.

Le lanceur de couteaux se retourna : le groupe de cavaliers se rapprochait dangereusement. En cinq minutes, ils seraient sur eux.

– Vers la mer ! hurla-t-il.

Rester sur la route était un suicide.

Il s'orienta vers le front des pins noirs, vérifiant du coin de l'œil que ses compagnons suivaient. Karib, pâle comme un mort, haletait et soufflait déjà. Olen avait tiré son épée et son visage crispé montrait une farouche volonté de survivre ; il ne se laisserait pas prendre sans combattre.

Nils se prit à penser qu'il était absurde de courir droit vers un cul-de-sac, comme un enfant se cache le visage entre les mains pour ne plus voir l'objet de sa peur. Derrière le front des pins, il y avait la mer. Rien d'autre qu'une plage sans fin, les dunes et la mer. Et comme un enfant ne peut s'empêcher d'écarter les doigts pour observer quand même, il se retourna une fois encore, pour apercevoir distinctement un groupe de vingt ou trente cavaliers hérissés de métal. Ils allaient bientôt quitter la route.

Les fugitifs traversèrent le petit bois de pins, trop épars pour leur offrir un abri. Et qu'aurait valu un abri ? Le molosse nécromant les avait suivis à des kilomètres de distance...

La mer leur apparut, aussi menaçante qu'elle avait été douce la première fois qu'ils s'étaient assis dans le sable. Les rochers couverts d'algues, les dunes grises sous le vent, le paysage lui-même sentaient la fin de voyage. L'océan était un mur contre lequel s'écrasaient leurs espoirs.

– Nils ! cria Olen.

Il crut que les poursuivants avaient déjà percé le front des pins, mais Olen lui montrait un village, niché entre la forêt et le rivage. Un petit village de pêcheurs, six maisons vétustes et des filets enchevêtrés qui séchaient sur des piquets de bois.

Les fugitifs brûlèrent ce qui leur restait de souffle et déboulèrent dans le village où des gamins sidérés les regardèrent comme des apparitions surnaturelles. Nils respira profondément et tenta de réfléchir. Mais rien ne lui vint à l'esprit que l'envie désespérée de nager vers l'horizon, de priver les poursuivants de leur victoire en se noyant au large. Une femme en haillons sortit timidement d'une maison, un nourrisson dans les bras. Une autre, aux cheveux si roux qu'ils paraissaient rouges, l'imita. Puis un enfant, deux enfants, dix enfants. Les hommes devaient être à la pêche, à l'exception de ce vieillard qui abaissa la rame dont il s'était saisi en reconnaissant les tabards d'Helion.

– Soyez les bienvenus, seigneurs ! fit-il avec un sourire édenté.

Les hennissements se faisaient déjà entendre dans le bois de pins.

– Est-ce qu’il y a une cave dans une de vos maisons ? demanda Olen d’un ton qui frisait l’hystérie.

– Une cave ?

– Oui, une cave ! Tu ne sais pas ce que c’est qu’une cave ?

Nils n’avait aucune intention de s’enterrer dans une cave. Plutôt la mer et la noyade, tout plutôt que la cage aveugle et le Puits des mémoires. Il courut à la mer et vit un petit bateau de pêche qui accostait sur la plage. Le pêcheur, un gaillard à la barbe frisée et aux muscles secs, était descendu du bateau ; plongé dans l’eau jusqu’à la taille, il était occupé à fixer une amarre à un pilier couvert d’algues. Le lanceur de couteaux siffla entre ses doigts – chose qu’il n’aurait jamais cru savoir faire – et fit signe aux autres de le rejoindre. Olen laissa là le malheureux qui craignait de se faire saisir ses maigres richesses et entraîna Karib, qui le suivit comme un automate. Les trois hommes se ruèrent vers le bateau, à la grande surprise du pêcheur qui les découvrait.

– Défais cette amarre ! On reprend la mer !

– Mais je vais nulle part, moi, protesta le pêcheur. Je viens de rentrer...

– Il faut que tu nous emmènes, insista Nils. Maintenant !

– Mais qu’est-ce qui se passe ? Qu’est-ce que vous voulez ?

Les premiers cavaliers sortaient du bois et apparaissaient au sommet de la dune. On reconnaissait leurs armures grises à reflet d’argent, leurs bâtarde dans le dos, leurs heaumes à visière anguleuse.

– Donne-lui de l’argent ! fit Nils sans quitter la dune des yeux. Les cavaliers jaillissaient l’un après l’autre.

Olen fouilla son sac avec nervosité, tentant de le maintenir au-dessus de l’eau. Mais une vague l’éclaboussa et il laissa échapper une poignée d’écus et de bijoux dans l’eau grise. Le pêcheur, fasciné, s’apprêtait à piquer une tête pour récupérer ce trésor, mais Nils l’en empêcha en le saisissant par le col. C’est alors qu’il aperçut à son tour les trente cavaliers de cristal qui fondaient sur le village, l’épée à la main.

– Par la Déesse ! cria-t-il en portant sa main à son pendentif, l’inévitable clé du monde d’en bas.

– On s’en fout de la Déesse, cracha Nils. Il faut partir maintenant !

Olen referma son sac tant bien que mal et dénoua l’amarre.

– Mais... mon village... mes parents...

Les cavaliers de cristal se déployèrent dans le village et l'on entendit distinctement un premier coup sourd porté sur le sommet d'un crâne. Des hurlements s'élevèrent, des cris d'enfants apeurés, et Karib se boucha les oreilles. Tétanisé, le pêcheur se mit à pousser le bateau vers le large, aidé par Nils et Olen.

– Karib, aide-nous ! hurla Nils, ce qui lui valut de boire la tasse.

Le mage s'avança, opposant sa masse au courant et s'arc-bouta à son tour à l'embarcation. Les quatre hommes firent pointer la poupe vers le large, au prix d'un terrible effort, car les vagues s'écrasaient contre le flanc du bateau. Puis ils se hissèrent à bord tandis que le pêcheur se précipitait sur ses rames. Olen s'y reprit à trois fois, car ses bottes remplies d'eau étaient rivées au sable par un étrange effet de succion.

– La voile !

– Pas tout de suite ! fit le pêcheur. On risque de casser le mât si on hisse maintenant !

C'est alors qu'apparut le chien. Ce molosse démesuré avait levé son gibier et n'entendait pas le laisser échapper. Le monstre courut sur la plage avec un rugissement qui souleva un nuage de sable. Derrière lui, deux cavaliers en armure, puis un autre, en robe noire, capuche rabattue, sortirent du village. Le nécromant leva haut le bras et le chien s'immobilisa à fleur d'eau, les babines retroussées sur des canines aux allures de poignards. Une colonne de fumée monta dans le ciel, les premières maisons s'embrasaient.

Le pêcheur plongea ses rames dans l'écume. Le bateau n'était qu'à quelques mètres de la plage, mais un homme en armure de métal aurait coulé comme une pierre en tentant de le rejoindre. Dix mètres devenaient un gouffre.

– Ça va ? demanda Olen en posant sa main sur l'épaule de Karib.

– J'en peux plus, Olen.

– Ne t'inquiète pas, on est partis. Regardant vers le large avec un sourire nerveux : Je ne sais pas où, mais on est partis.

Le pêcheur lâcha ses rames et se mit en devoir de hisser la voile, sans quitter des yeux la plage où s'alignaient les Woltaniens, comme des sentinelles fantômes. Dans leur dos, son village, sa famille, sa vie partaient en flammes sous ses yeux.

La voile se gonfla, claqua au vent. Le bateau fut comme aspiré en avant, secouant ses occupants et s'écrasant contre les vagues. Nils s'assit à l'arrière, le regard fixé sur la troupe de métal qui assistait, impuissante, à une nouvelle évasion. Il fouilla sa poche à la recherche d'une dernière friandise, mais se souvint d'avoir déjà fait un sort au lézard en pâte d'amandes.

Ce qui restait du village s'embrasa, comme un sacrifice géant sur lequel se découpaient les silhouettes de fer et leur chien de chasse. Nils vit alors sortir des flammes un cavalier monté sur un pur-sang des Elvènes à robe noire. Il ne se distinguait de ses hommes que par ses épaulières en ailes

de cygne qui remontaient presque à la hauteur de son cimier et par son aura indéfinissable, malfaisante, irradiant jusque sur le pont du bateau. Le pêcheur détourna les yeux comme s'il avait vu un prince démon.

Le Fils de la lune, enfin. Nils se leva, s'appuya au bastingage et regarda, fasciné, l'épouvantail qui avait plongé un pays entier dans la terreur. Le vent s'était levé. Une trouée de lumière s'ouvrit dans la grisaille, un rayon de soleil au milieu des nuages, qui vous aurait fait croire en la Déesse. Comme s'il avait attendu ce moment, le maître des cavaliers de cristal retira lentement son heaume, découvrant un visage livide encadré de longs cheveux noirs. Il n'avait pas trente ans. Le visage allongé, les yeux noirs, les pommettes saillantes, le Fils de la lune ressemblait à un homme comme un autre. Il sembla qu'à cet instant il ne voyait plus que Nils – et Nils ne voyait plus que lui. Peut-être n'était-ce qu'une impression, accentuée par la distance qui se creusait.

Deux goélands passèrent au ras des vagues, avec des cris perçants. Nils essuya son visage balayé par les embruns et se rassit, sans quitter des yeux l'armure aux ailes de cygne qui n'était plus qu'une silhouette. La côte s'éloignait, le souffle de la mer se refermait sur les hennissements, les cris, les aboiements. Le temps d'Helion s'achevait. Bientôt le petit royaume serait un souvenir, un souvenir précieux puisqu'il était le seul. Il était Nils, l'ami des chevaux ; il allait renaître, une nouvelle fois, ailleurs.

Remerciements

Merci aux deux amnésiques qui ont construit ce livre sans le savoir, et particulièrement à Manu, pour son très long travail de sape.